

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Lettres anglaises, ou Histoire de Miss Clarisse Harlove [Document
électronique]. T. 1 / Samuel Richardson ; [trad. de l'anglais par l'abbé Prévost]

LETTRE 1

p1

Miss Anne Howe, à Miss Clarisse Harlove.

10 janvier.

Vous ne doutez pas, ma très-chère amie,
que je ne prenne un extrême intérêt aux troubles
qui viennent de s' élever dans votre famille. Je
sais combien vous devez vous trouver blessée de
devenir le sujet des discours du public. Cependant
il est impossible que, dans une aventure si éclatante,
tout ce qui concerne une jeune personne

p2

sur qui ses qualités distinguées ont fixé l' attention
générale, n' excite pas la curiosité et les
réflexions de tout le monde : je brûle d' en
apprendre les circonstances de vous-même, et
celles de la conduite qu' on a tenue avec vous à
l' occasion d' un accident que vous n' avez pu empêcher,
et dans lequel, autant que j' ai pu m' en
éclaircir, c' est l' agresseur qui se trouve maltraité.
M Diggs que j' ai fait appeler, à la première
nouvelle de ce fâcheux évènement, pour
m' informer de l' état de votre frère, par le seul
intérêt que je prends à ce qui vous touche, m' a
dit qu' il n' y avoit rien à craindre de la blessure,
s' il ne survenoit aucun danger de la fièvre qui
semble augmenter par le trouble de ses esprits.
M Wyerley prit hier le thé avec nous ; et quoique
fort éloigné, comme on le suppose aisément,
de prendre parti pour M Lovelace, lui et

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

M Symes blâmèrent votre famille du traitement qu' elle lui a fait lorsqu' il est allé en personne s' informer de la santé de votre frère, et marquer le chagrin qu' il ressent de ce qui s' est passé. Ils disent que M Lovelace n' a pu éviter de tirer l' épée ; et que, soit défaut d' habileté, soit excès de violence, votre frère s' est livré dès le premier coup. On assure même que M Lovelace lui a dit,

p3

en s' efforçant de se retirer : " prenez garde à vous, M Harlove, votre emportement vous met hors de défense ; vous me donnez trop d' avantage. En faveur de votre soeur, j' en passerai par où vous voudrez, si... mais ce discours ne l' ayant rendu que plus furieux, il s' est précipité si témérairement, que son adversaire, après lui avoir fait une légère blessure au bras, lui a pris son épée " .

Votre frère s' est fait des ennemis par son humeur impérieuse, et par une fierté déraisonnable qui ne peut souffrir qu' on lui conteste rien. Ceux qui ne sont pas bien disposés pour lui, racontent qu' à la vue de son sang, qui couloit assez abondamment de sa blessure, la chaleur de sa passion s' est beaucoup refroidie ; et que son adversaire s' étant empressé de le secourir, jusqu' à l' arrivée du chirurgien, il a reçu ces généreux soins avec une patience qui devoit le faire croire très-éloigné de regarder comme une insulte la visite que M Lovelace lui a voulu rendre pour s' informer de sa santé.

Laissons raisonner le public ; mais tout le monde vous plaint. Une conduite si solide et si uniforme ! Tant d' envie, comme on vous l' a toujours entendu dire, de *glisser* jusqu' à la fin de vos jours sans être observée, et je puis ajouter sans désirer même qu' on remarque vos voeux

p4

secrets pour le bien ! *plutôt utile que brillante*, suivant votre devise, que je trouve si juste ! Cependant livrée aujourd' hui, malgré vous, comme il est aisé de le voir, aux discours et aux réflexions ; et blâmée, dans le sein de votre famille, pour les fautes d' autrui ! Quels tourmens de tous côtés pour une vertu telle que la votre ! Après tout, il

faut convenir que cette épreuve n' est que proportionnée à votre prudence. Comme la crainte de tous vos amis est qu' un démêlé aussi violent, dans lequel il semble que les deux familles sont à présent engagées, ne produise quelque scène encore plus fâcheuse, je dois vous prier de me mettre en état, par l' autorité de votre propre témoignage, de vous rendre justice dans l' occasion. Ma mère, et toutes nos parentes et amies, nous ne nous entretenons, comme le reste du monde, que de vous et des fuites qu' on peut craindre du ressentiment d' un homme aussi vif que M Lovelace, qui se plaint ouvertement d' avoir été traité par vos oncles avec la dernière indignité. Ma mère soutient que vous ne pouvez plus, avec décence, ni le voir, ni entretenir de correspondance avec lui. Elle s' est laissé préoccuper l' esprit par votre oncle Antonin, qui nous accorde quelquefois, comme vous le savez, l' honneur de sa visite, et qui lui a représenté, dans cette occasion, quel crime ce seroit

p5

pour une soeur d' encourager un homme qui ne peut plus (c' est son expression) *aller à gué* jusqu' à elle qu' au travers du sang de son frère. Hâtez-vous donc, ma chère amie, de m' écrire toutes les circonstances de votre histoire, depuis que M Lovelace s' est introduit dans votre famille. étendez-vous particulièrement sur ce qui s' est passé entre votre soeur et lui. On en fait des récits différens, jusqu' à supposer que la soeur cadette, par la force du moins de son mérite, a dérobé le coeur d' un amant à son aînée ; et je vous demande en grâce de vous expliquer assez nettement pour satisfaire ceux qui ne sont pas aussi-bien informés que moi du fond de votre conduite. S' il arrivoit quelque nouveau malheur, par la violence des esprits à qui vous avez affaire, une exposition naïve de tout ce qui l' aura précédé, sera votre justification.

Voyez à quoi vous oblige la supériorité que vous avez sur toutes les personnes de votre sexe. De toutes les femmes qui vous connoissent, ou qui ont entendu parler de vous, il n' y en a pas une qui ne vous croie responsable de votre conduite à son tribunal, sur des points si délicats et si intéressans. En un mot, tout le monde a les yeux attachés sur vous, et semble vous demander un exemple. Plût au ciel, que vous eussiez la

liberté de suivre vos principes ! Alors, j' ose le

p6

dire, tout prendroit un cours naturel, et n' auroit pas d' autre terme que l' honneur. Mais je redoute vos directeurs et vos directrices. Votre mère, avec des qualités admirables pour conduire, est condamnée à suivre elle-même la conduite d' autrui : votre soeur, votre frère, vous pousseront certainement hors du chemin qui vous est propre. Mais je touche un article sur lequel vous ne me permettez pas de m' étendre. Pardon, je n' ajoute rien. Cependant, pourquoi vous demander pardon, lorsque vos intérêts sont les miens ? Lorsque j' attache mon honneur au vôtre, lorsque je vous aime, comme une femme n' en aime jamais une autre ; et lorsqu' agréant cet intérêt et cette tendresse, vous m' avez placée, depuis un tems qu' on peut nommer long pour des personnes de notre âge, au premier rang de vos amies. p s. vous me feriez plaisir de m' envoyer une copie du préambule de votre grand père, aux articles du testament qu' il a fait en votre faveur, et de permettre que je la communique à ma tante Harman. Elle me prie instamment de lui en procurer la lecture. Cependant elle est si charmée de votre caractère, que, sans vous connoître personnellement, elle approuve les dispositions de votre grand père, avant que de connoître les raisons de cette préférence.

LETTRE 2

p7

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
au château d' Harlove, 13 janvier.
Que vous m' embarrassez, très-chère amie, par l' excès de votre amitié ! Je ne saurois douter de votre sincérité, mais prenez garde aussi de me donner lieu, par votre obligeante partialité, de me défier un peu de votre jugement. Vous ne faites pas attention que j' ai pris de vous quantité de choses admirables, et que j' ai l' art de les faire passer à vos yeux pour des biens qui me sont propres ; car, dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous dites, et jusques dans vos

regards, où votre ame est si bien peinte, vous donnez des leçons, sans le savoir, à une personne qui a pour vous autant de tendresse et d'admiration que vous m'en connoissez. Ainsi, ma chère, soyez désormais un peu moins prodigue de louanges, de peur qu'après l'aveu que je viens de faire, on ne vous soupçonne de prendre un plaisir secret à vous louer vous-même, en voulant qu'on ne vous croie occupée que de l'éloge d'autrui.

Il est vrai que la tranquillité de notre famille a souffert beaucoup d'altération, pour ne pas dire

p8

que tout y est comme en tumulte, depuis le malheureux évènement auquel l'amitié vous rend si sensible. J'en ai porté tout le blâme. Ceux qui me veulent du mal, n'avoient qu'à laisser mon coeur à lui-même. J'aurois été trop touchée de ce fatal accident, si j'avois été épargnée avec justice par tout autre que moi ; car, soit par un coupable sentiment d'impatience, qui peut venir de ce qu'ayant toujours été traitée avec beaucoup d'indulgence, je ne suis point endurcie aux reproches, soit par le regret d'entendre censurer à mon occasion des personnes dont mon devoir est de prendre la défense, j'ai souhaité plus d'une fois qu'il eût plu au ciel de me retirer à lui dans ma dernière maladie, lorsque je jouissois de l'amitié et de la bonne opinion de tout le monde : mais plus souvent encore de n'avoir pas reçu de mon grand-père une distinction qui, suivant les apparences, m'a fait perdre l'affection de mon frère et de ma soeur, ou du moins, qui, ayant excité leur jalousie et des craintes pour d'autres faveurs de mes deux oncles, fait disparaître quelquefois leur tendresse.

La fièvre ayant quitté heureusement mon frère, et sa blessure étant en bon état, quoi qu'il n'ait pas encore risqué de sortir, je veux vous faire la petite histoire que vous désirez, avec toute l'exactitude que vous m'avez recommandée. Mais

p9

puisse le ciel nous préserver de tout nouvel évènement, qui vous obligent de la publier dans les vues pour lesquelles votre bonté vous fait

craindre qu' elle ne devienne nécessaire !
Ce fut en conséquence de quelques explications entre milord M et mon oncle Antonin, que du consentement de mon père et de ma mère, M Lovelace rendit sa première visite à ma soeur Arabelle. Mon frère étoit alors en écosse, occupé à visiter la belle terre qui lui a été laissée par sa généreuse marraine, avec une autre dans Yorkshire, qui n' est pas moins considérable. J' étois, de mon côté, à ma ménagerie, pour donner quelques ordres dans cette terre, que mon grand-père m' a léguée, et dont on me laisse une fois l' an l' inspection, quoique j' aie remis tous mes droits entre les mains de mon père.
Ma soeur m' y rendit visite le lendemain du jour qu' on lui avoit amené M Lovelace. Elle me parut extrêmement contente de lui. Elle me

p10

vanta sa naissance, la fortune dont il jouissoit déjà, qui étoit de deux mille livres sterling de rente en biens clairs, comme milord M en avoit assuré mon oncle, la riche succession de ce seigneur, dont il étoit héritier présomptif, et ses grandes espérances du côté de ladi Sara Sadleir, et de ladi Betti Lawrance, qui ne souhaitoient pas moins que son oncle de le voir marié, parce qu' il est le dernier de leur ligne.
" un si bel homme ! ô sa chère Clary " ! Car dans l' abondance de sa bonne humeur, elle étoit prête alors à m' aimer. " il n' étoit que trop bel homme pour elle. Que n' étoit-elle aussi aimable que quelqu' un de sa connoissance ! Elle auroit pu espérer de conserver son affection : car elle avoit entendu dire qu' il étoit dissipé, fort dissipé ; qu' il étoit léger, qu' il aimoit les intrigues. Mais il étoit jeune. Il étoit homme d' esprit. Il reconnoîtroit ses erreurs, pourvu qu' elle eût seulement la patience de supporter ses foiblesses, si ses foiblesses n' étoient pas guéries par le mariage " . Après cette excursion, elle me proposa de voir ce charmant homme ; c' est le nom qu' elle lui donna. Elle retomba dans

p11

ses réflexions sur la crainte de n' être pas assez belle pour lui. Elle ajouta qu' il étoit bien fâcheux

qu' un homme eût de ce côté là tant d' avantage sur sa femme. Mais, s' approchant alors d' une glace, elle commença bientôt à se complimenter elle-même ; à trouver " qu' elle étoit assez bien ; que quantité de femmes, qu' on estimoit passables, lui étoient fort inférieures. On avoit toujours jugé sa figure agréable. Elle vouloit bien m' apprendre que l' agrément, n' ayant pas tant à perdre que la beauté, étoit ordinairement plus durable ; et se tournant encore vers le miroir : certainement ses traits n' étoient pas irréguliers, ses yeux n' étoient pas mal " .

Je me souviens en effet que, dans cette occasion, ils avoient quelque chose de plus brillant qu' à l' ordinaire. Enfin elle ne se trouva aucun défaut, quoiqu' elle ne fût pas sûre, ajouta-t-elle, d' avoir rien d' extrêmement engageant. Qu' en dites-vous, Clary ?

Pardon, ma chère. Il ne m' est jamais arrivé de révéler ces petites misères ; jamais, pas même à vous : et je ne parlerois pas aujourd' hui si librement d' une soeur, si je ne savois, comme vous le verrez bientôt, qu' elle se fait un mérite auprès de mon frère de désavouer qu' elle ait jamais eu du goût pour M Lovelace. Et puis vous aimez le détail dans les descriptions, et vous ne

p12

voulez pas que je passe sur l' air et la manière dont les choses sont prononcées, parce que vous êtes persuadée, avec raison, que ces accompagnemens expriment souvent plus que les paroles.

Je la félicitai de ses espérances. Elle reçut mes complimens avec un grand retour de complaisance sur elle-même. La seconde visite de M Lovelace parut faire sur elle encore plus d' impression. Cependant il n' eut pas d' explication particulière avec elle, quoiqu' on n' eût pas manqué de lui en ménager l' occasion. Ce fut un sujet d' étonnement ; d' autant plus qu' en l' introduisant dans notre famille, mon oncle avoit déclaré que ses visites étoient pour ma soeur. Mais, comme les femmes qui sont contentes d' elles-mêmes, excusent facilement une négligence dans ceux dont elles veulent obtenir l' estime, ma soeur trouva une raison fort à l' avantage de M Lovelace, pour expliquer son silence ; c' étoit pure timidité : de la timidité, ma chère, dans M Lovelace ! Assurément, tout vif et tout enjoué qu' il est, il n' a pas l' air impudent : mais je m' imagine qu' il s' est passé beaucoup, beaucoup d' années,

depuis qu' il étoit timide.
Cependant ma soeur s' attacha fort à cette idée.
" réellement, disoit-elle, M Lovelace ne méritoit pas la mauvaise réputation qu' on lui faisoit du côté des femmes. C' étoit un homme

p13

modeste. Elle avoit cru s' appercevoir qu' il avoit voulu s' expliquer. Mais une ou deux fois, lorsqu' il avoit paru prêt d' ouvrir la bouche, il avoit été retenu par une si agréable confusion ! Il lui avoit témoigné un si profond respect ! C' étoit, à son avis, la plus parfaite marque de considération. Elle aimoit extrêmement qu' en galanterie un homme fût toujours respectueux pour sa maîtresse " . Je crois, ma chère, que nous pensons toutes de même, et avec raison : puisque, si j' en dois juger parce que j' ai vu dans plusieurs familles, le respect ne diminue que trop après le mariage. Ma soeur promit à ma tante Hervey d' user de moins de réserve la première fois que M Lovelace se présenteroit devant elle. " elle n' étoit point de ces femmes qui se font un amusement de l' embarras d' autrui. Elle ne comprenoit pas quel plaisir on peut prendre à chagriner une personne qui mérite d' être bien traitée, sur-tout lorsqu' on est sûre de son estime " . Je souhaite qu' elle n' eût point en vue quelqu' un que j' aime tendrement. Cependant sa censure ne seroit-elle pas injuste ? Je la crois telle ; n' est-il pas vrai, ma chère ? à l' exception, peut-être, de quelques mots un peu durs.

p14

Dans la troisième visite, Bella se conduisit par un principe si plein de raison et d' humanité ; de sorte que, sur le récit qu' elle en fit elle-même, M Lovelace devoit s' être expliqué. Mais sa *timidité* fut encore la même. Il n' eut pas la force de surmonter un respect si peu de saison. Ainsi cette visite n' eut pas d' autres succès que les premières.
Ma soeur ne dissimula plus son mécontentement. Elle compara le caractère général de M Lovelace, avec la conduite particulière qu' il tenoit avec elle ; et n' ayant jamais fait d' autre

épreuve de galanterie, elle avoua qu' un amant si bizarre lui causoit beaucoup d' embarras. " quelles étoient ses vues ? Ne lui avoit-il pas été présenté comme un homme qui prétendoit à sa main ? Ce ne pouvoit être timidité, à présent qu' elle y pensoit ; puisqu' en supposant que le courage lui manquât pour s' ouvrir à elle-même, il auroit pu s' expliquer avec son oncle. Non que d' ailleurs elle s' en souciât beaucoup ; mais n' étoit-il pas juste qu' une femme apprît les intentions d' un homme de sa propre bouche, lorsqu' il pensoit à l' épouser ? Pour ne rien déguiser, elle commençoit à croire qu' il cherchoit

p15

moins à cultiver son estime, que celle de sa mère. à la vérité, tout le monde admiroit avec raison la conversation de sa mère : mais si M Lovelace croyoit avancer ses affaires par cette voie, il étoit dans l' erreur : et pour son propre avantage, il devoit donner des raisons d' en bien user avec lui, s' il parvenoit à faire approuver ses prétentions. Sa conduite, elle ne faisoit pas difficulté de le dire, lui paroissoit d' autant plus extraordinaire, qu' il continuoit ses visites en marquant une passion extrême de cultiver l' amitié de toute la famille, et que si elle pouvoit prendre sur elle de se joindre à l' opinion que tout le monde avoit de lui, il ne pouvoit douter qu' elle n' eût assez d' esprit pour l' entendre à demi-mot, puisqu' il avoit remarqué quantité d' assez bonnes choses qui étoient sorties de sa bouche, et qu' il avoit paru les entendre avec admiration. Elle étoit obligée de le dire, les réserves coutoient beaucoup à un caractère aussi ouvert et aussi libre que le sien. Cependant elle étoit bien aise d' assurer ma tante (à qui tout ce discours étoit adressé) qu' elle n' oublieroit jamais ce qu' elle devoit à son sexe et à elle-même ; M Lovelace fût-il aussi exempt de reproche par sa morale que par sa figure, et devint-il beaucoup plus pressant dans ses soins " ?

p16

Je n' étois pas de son conseil. J' étois encore

absente. La résolution fut prise, entre ma tante et elle, que s' il n' arrivoit rien, dans sa première visite, qui parût lui promettre une explication, elle prendroit un air froid et composé. Mais il me semble que ma soeur n' avoit pas bien considéré le fond des choses. Ce n' étoit pas cette méthode, comme l' expérience l' a fait voir, qu' il falloit employer avec un homme de la pénétration de M Lovelace, sur des points de pure omission, ni même avec tout autre homme ; car, si l' amour n' a pas jeté des racines assez profondes pour en faire naître la déclaration, sur-tout lorsque l' occasion en est offerte, il ne faut pas attendre que le chagrin et le ressentiment puissent servir à l' avancer. D' ailleurs, ma chère soeur n' a pas naturellement la meilleure humeur du monde. C' est une vérité que je m' efforcerois inutilement de cacher, sur-tout à vous. Il y a donc beaucoup d' apparence qu' en voulant paroître un peu plus difficile qu' à l' ordinaire, elle ne se montra pas fort à son avantage.

J' ignore comment cette conversation fut ménagée. On seroit tenté de croire, par l' événement, que M Lovelace fut assez généreux, non-seulement pour saisir l' occasion qu' on lui offroit, mais encore pour l' augmenter. Cependant il jugea aussi qu' il étoit à propos de toucher la

p17

question ; mais ce ne fut, dit-elle à ma tante, qu' après l' avoir jetée, par divers degrés, dans un tel excès de mauvaise humeur, qu' il lui fut impossible de se remettre sur le champ. Il reprit son discours en homme qui attend une réponse décisive, sans lui laisser le tems de revenir à elle-même, et sans faire aucun effort pour l' adoucir ; de sorte qu' elle se vit dans la nécessité de persister dans son refus. Cependant elle lui donna quelques raisons de croire qu' elle ne désapprouvoit pas sa recherche, et qu' elle n' étoit dégoûtée que de la forme ; en se plaignant qu' il adressât ses soins à sa mère, plus qu' à elle-même, comme s' il eût été sûr de son consentement dans toutes sortes de circonstances. J' avoue qu' un tel refus pouvoit être pris pour un encouragement ; et tout le reste de sa réponse fut dans le même goût : " peu d' inclination pour un changement d' état, souverainement heureuse comme elle étoit, pouvoit-elle être jamais plus heureuse " ? Et d' autres négatives, que je crois pouvoir nommer un consentement, sans faire tomber néanmoins

mes réflexions sur ma soeur : dans ces circonstances, que peut dire une jeune fille, lorsqu' elle a lieu de craindre qu' un consentement trop prompt ne l' expose au mépris d' un sexe qui n' estime le bonheur qu' il obtient qu' à proportion des difficultés qu' il lui coûte ? La réponse de Miss

p18

Bidulphe à quelques vers d' un homme qui reprochoit à notre sexe d' aimer le déguisement, n' est pas trop mauvaise, quoique vous la puissiez trouver un peu libre de la part d' une femme.

" sexe peu généreux,... etc. "

je suis obligée de quitter ici la plume ; mais je compte la reprendre bientôt.

LETTRE 3

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

13 et 14 janvier.

Telle fut la réponse de ma soeur, et M *Lovelace* eut la liberté de l' interpréter comme il le jugeoit à propos. Ce fut avec les apparences d' un vif regret, qu' il prit le parti de se rendre à des raisons si fortes. Je suis bien trompée,

p19

ma chère, si cet homme n' est un franc hypocrite. " tant de résolution dans une jeune personne ! Une fermeté si noble ! Il falloit donc renoncer à l' espérance de faire changer des sentimens qu' elle n' avoit adoptés qu' après une mûre délibération ? Il soupira, nous a dit ma soeur, en prenant congé d' elle. Il soupira profondément. Il se saisit de sa main. Il y attacha ses lèvres avec ardeur ! Il se retira d' un air si respectueux ! Elle l' avoit encore devant les yeux ; toute piquée qu' elle étoit, il s' en fallut peu qu' elle ne fût sensible à la pitié " . Bonne preuve de ses intentions, que cette pitié ; puisque dans ce moment il y avoit peu d' apparence qu' il vînt lui renouveler ses offres. Après avoir quitté *Bella* , il passa dans l' appartement de ma mère, pour lui rendre compte

de sa mauvaise fortune, mais dans des termes si respectueux pour ma soeur et pour toute la famille, et s' il faut en croire les apparences, avec tant de chagrin de perdre l' espoir de notre alliance, qu' il laissa dans l' esprit de tout le monde des impressions en sa faveur, et l' idée que cette affaire ne manqueroit pas de se renouer. Je crois vous avoir dit, que mon frère étoit alors en écosse. M Lovelace reprit le chemin de Londres, où il passa quinze

p20

jours entiers. Il y rencontra mon oncle *Antonin* , auquel il se plaignit fort amèrement de la malheureuse résolution que sa nièce avoit formée de ne pas changer d' état. On reconnut bien alors que c' étoit une affaire tout-à-fait rompue. Ma soeur ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Elle se fit une vertu de la nécessité, et l' amant fugitif parut devenir un tout autre homme à ses yeux. " un personnage rempli de vanité, connoissant trop ses propres avantages, bien différens néanmoins de l' idée qu' elle en avoit conçue. Froid et chaud par caprice et par accès. Un amant intermittent comme la fièvre. Combien ne préféreroit-elle pas un caractère solide, un homme vertueux, un homme de bonnes moeurs ? Sa soeur Clary pouvoit regarder comme une entreprise digne d' elle, d' engager un homme de cette espèce. Elle étoit patiente. Elle avoit le talent de la persuasion, pour le ramener de ses mauvaises habitudes ; mais pour elle, il ne lui falloit pas un mari sur le coeur duquel elle ne pourroit pas compter un moment. Elle n' en auroit pas voulu pour tout l' or du monde ; et c' étoit dans la joie de son coeur, qu' elle s' applaudissoit de l' avoir rejeté " . Lorsque M Lovelace fut revenu à la campagne, il lui prit envie de rendre visite à mon

p21

père et à ma mère, dans l' espérance, leur dit-il, que, malgré le malheur qu' il avoit eu de manquer une alliance qu' il avoit ardemment désirée, il obtiendrait l' amitié d' une famille pour

laquelle il conserveroit toujours du respect. Malheureusement, si je puis le dire, j' étois au logis, et présente à son arrivée. On observa que son attention fut toujours fixée sur moi. Aussi-tôt qu' il fut parti, ma soeur, qui n' avoit pas été la dernière à faire cette remarque, déclara, par une sorte de bravade, que si ses inclinations se tournoient vers moi, elle le favoriseroit volontiers. Ma tante *Hervey* se trouvoit avec nous. Elle eut la bonté de dire que nous ferions le plus beau couple d' Angleterre, si ma soeur n' y mettoit pas d' opposition. Un, *non assurément*, accompagné d' un mouvement dédaigneux, fut la réponse de ma soeur. Il auroit été bien étrange, qu' après un refus *mûrement délibéré* , il lui fut resté des prétentions. Ma mère, déclara que son unique sujet de dégoût pour une alliance avec l' une ou l' autre de ses deux filles, étoit le reproche qu' on avoit à lui faire sur ses moeurs. Mon oncle *Jules Harlove* répondit avec bonté que sa fille *Clary* , c' est le nom qu' il a pris plaisir à me donner depuis mon enfance, seroit plus propre que toute autre femme à le réformer. Mon oncle *Antonin* donna hautement

p22

son approbation ; mais en la soumettant, comme ma tante, aux résolutions de ma soeur. Alors, elle affecta de répéter les marques de son mépris. Elle protesta que, fût-il le seul de son sexe en Angleterre, elle ne voudroit pas de lui, et qu' elle étoit prête à résigner par écrit toutes ses prétentions, si Miss *Clary* s' étoit laissée éblouir par son clinquant, et si tout le monde approuvoit les vues qu' il avoit sur elle.

Mon père, après avoir gardé long-tems le silence, étant pressé par mon oncle *Antonin*, d' expliquer son sentiment, apprit à l' assemblée que dès les premières visites de *M Lovelace*, il avoit reçu une lettre de son fils *James* , qu' il n' avoit montrée qu' à ma mère, parce que le traité pour ma soeur étoit déjà rompu : que dans cette lettre, son fils témoignoit beaucoup d' éloignement pour une alliance avec *M Lovelace*, à cause de ses mauvaises moeurs : qu' à la vérité, il n' ignoroit pas qu' ils étoient mal ensemble depuis long-tems ; que, voulant prévenir toute occasion de mésintelligence et d' animosité dans sa famille, il suspendroit la déclaration de ses sentimens, jusqu' à l' arrivée de mon frère, pour se donner le tems d' entendre toutes ses

objections ; qu' il étoit d' autant plus porté à cette condescendance pour son fils, qu' en général le caractère de M Lovelace n' étoit pas trop bien

p23

établi ; qu' il avoit appris, et qu' il supposoit tout le monde informé que c' étoit un homme sans conduite, qui s' étoit fort endetté dans ses voyages ; et dans le fond, lui plut-il d' ajouter, il a tout l' air d' un dissipateur.

J' ai su toutes ces circonstances, en partie, de ma tante Hervey, en partie de ma soeur ; car on m' avoit dit de me retirer lorsqu' on étoit entré en matière. à mon retour, mon oncle Antonin me demanda si j' aurois du goût pour M Lovelace. Tout le monde, ajouta-t-il, s' étoit apperçu que j' avois fait sa conquête. Je répondis à cette question : point du tout, M Lovelace paroît avoir trop bonne opinion de sa personne et de ses qualités, pour être jamais capable de beaucoup d' attentions pour sa femme. Ma soeur témoigna particulièrement qu' elle étoit satisfaite de ma réponse : elle la trouva juste, et loua fort mon jugement, apparemment parce qu' il s' accorderoit avec le sien. Mais, dès le jour suivant, on vit arriver milord M au château d' Harlove. J' étois alors absente. Il fit sa demande dans les formes, en déclarant que l' ambition de sa famille étoit de s' allier avec la nôtre, et qu' il se flattoit que la réponse de la cadette seroit plus favorable à son parent que celle de l' aînée. En un mot, les visites de M Lovelace furent admises, comme celles d' un

p24

homme qui n' avoit pas mérité que notre famille manquât de considération pour lui. Mais, à l' égard de ses vues sur moi, mon père remit à se déterminer après l' arrivée de son fils ; et pour le reste, on s' en reposa sur ma discrétion. Mes objections contre lui étoient toujours les mêmes. Le tems nous rendit plus familiers ; mais je ne voulus jamais entendre de lui que des discours généraux, et je ne lui donnai aucune occasion de m' entretenir en particulier. Il supporta cette conduite avec plus de résignation qu' on en devoit attendre de son caractère

naturel, qui passe pour vif et ardent ; ce qui lui vient sans doute de n' avoir jamais été contrarié dès l' enfance, erreur trop ordinaire dans les grandes familles où il n' y a qu' un seul fils. Sa mère n' a jamais eu d' autre enfant que lui. Mais sa patience, comme je vous l' ai déjà dit, ne m' empêchoit pas de remarquer que, dans la bonne opinion qu' il a de lui-même, il ne doutoit pas que son mérite ne le fit parvenir insensiblement à m' engager ; et s' il y parvenoit une fois, dit-il un jour à ma tante Hervey, il se promettoit que l' impression seroit durable dans un caractère aussi solide que le mien. Pendant ce tems-là, ma soeur expliquoit sa modération dans un autre sens, qui auroit peut-être eu plus de force, de la part d' un esprit moins prévenu. " c' étoit un homme

p25

qui n' avoit point de passion pour le mariage, et qui étoit capable de s' attacher à trente maîtresses. Ce délai convenoit également à son humeur volage et au rôle d' indifférence que je jouois parfaitement " . Ce fut son obligeante expression.

Quelque motif qu' il pût avoir pour ne pas se lasser d' une patience si opposée à son naturel, et dans une occasion où l' on supposoit qu' au moins du côté de la fortune, l' objet de ses recherches devoit exciter sa plus vive attention, il est certain qu' il évita par-là quantité de mortifications ; car pendant que mon père suspendoit son approbation jusqu' à l' arrivée de mon frère, il reçut de tout le monde les civilités qui étoient dues à sa naissance, et quoique de tems en tems il nous vînt des rapports qui n' étoient pas à l' honneur de sa morale, nous ne pouvions l' interroger là-dessus, sans lui donner plus d' avantage que la prudence ne le permettoit dans la situation où il étoit avec nous ; puisqu' il y avoit beaucoup plus d' apparence que sa recherche seroit refusée, qu' il n' y en avoit qu' elle pût être acceptée. Il se trouva ainsi presque le maître du ton qu' il voulut prendre dans notre famille. Comme on ne remarquoit rien dans sa conduite qui ne fût extrêmement respectueux, et qu' on n' avoit à se plaindre d' aucune importunité

p26

violente, on parut prendre beaucoup de goût aux agrémens de sa conversation. Pour moi, je le considérois sous le même jour que nos compagnies ordinaires ; et lorsque je le voyois entrer ou sortir, je ne croyois pas avoir plus de part à ses visites que le reste de la famille.

Cependant cette indifférence de ma part servit à lui procurer un fort grand avantage. Elle devint comme le fondement de cette correspondance par lettres qui suivit bientôt, et dans laquelle je ne serois pas entrée avec tant de complaisance, si elle n' eût été commencée lorsque les animosités éclatèrent. Il faut vous en apprendre l' occasion. Mon oncle Hervey est tuteur d' un jeune homme de qualité, qu' il se propose de faire partir dans un an ou deux, pour entreprendre ce qu' on appelle *le grand tour* . M Lovelace lui paroissant capable de donner beaucoup de lumières sur tout ce qui mérite les observations d' un jeune voyageur, il le pria de lui faire, par écrit, une description des cours et des pays qu' il avoit visités, avec des remarques sur ce qu' il y avoit vu de plus curieux. Il y consentit, à condition que je me chargerois de la direction et de l' arrangement de ce qu' il nommoit les sujets. On avoit entendu vanter sa manière d' écrire. On se figura que ses relations pourroient être un amusement agréable pendant les soirées d' hiver, et

p27

que, devant être lues en pleine assemblée, avant que d' être livrées au jeune voyageur, elle ne lui donneroient aucune occasion de s' adresser particulièrement à moi. Je ne fis pas scrupule d' écrire, pour lui proposer quelquefois des doutes, ou pour lui demander des éclaircissemens qui tournoient à l' instruction commune ; j' en fis peut-être d' autant moins, que j' aime à me servir de ma plume ; et ceux qui sont dans ce goût, comme vous savez, se plaisent beaucoup à l' exercer. Ainsi, avec le consentement de tout le monde, et les instances de mon oncle Hervey, je me persuadai que faire seule la scrupuleuse, ç' eût été une affectation particulière, dont un homme vain pouvoit tirer avantage, et sur laquelle ma soeur n' auroit pas manqué de faire des réflexions. Vous avez vu quelques-unes de ces lettres, qui ne vous ont pas déplu, et nous avons cru reconnoître, vous et moi, que M Lovelace étoit un observateur au-dessus du commun. Ma

soeur convint elle-même qu' il avoit quelque talent pour écrire, et qu' il n' entendoit pas mal les descriptions. Mon père, qui a voyagé dans sa jeunesse, avoua que ses observations étoient curieuses, et qu' elles marquoient beaucoup de lecture, de jugement et de goût. Telle fut l' origine d' une sorte de correspondance qui s' établit entre lui et moi, avec l' approbation

p28

générale ; tandis qu' on ne cessoit pas d' admirer, et qu' on prenoit plaisir à voir sa *patiente vénération* pour moi ; c' est ainsi que tout le monde la nommoit. Cependant on ne doutoit pas qu' il ne se rendît bientôt plus importun, parce que ses visites devenoient plus fréquentes, et qu' il ne déguisa point à ma tante Hervey, une vive passion pour moi, accompagnée, lui dit-il, d' une crainte qu' il n' avoit jamais connue, à laquelle il attribuoit ce qu' il nomma sa soumission apparente aux volontés de mon père, et la distance où je le tenois de moi. Au fond, ma chère, c' est peut-être sa méthode ordinaire avec notre sexe ; car n' a-t-il pas eu d' abord les mêmes respects pour ma soeur ; en même-tems, mon père qui s' attendoit à se voir importuné, tenoit prêt tous les rapports qu' on lui avoit faits à son désavantage, pour lui en faire autant d' objections contre ses vues. Je vous assure que ce dessein s' accordoit avec mes désirs. Pouvois-je penser autrement ? Et celle qui avoit rejeté M *Wyerley* , parce que ses opinions étoient trop libres, n' auroit-elle pas été inexcusable de recevoir les soins d' un autre, dont les actions l' étoient encore plus ? Mais je dois avouer que, dans les lettres qu' il m' écrivoit sur le sujet général, il en renferma plusieurs fois une particulière, où il me déclaroit

p29

les sentimens passionnés de son estime, en se plaignant de ma réserve avec assez de chaleur. Je ne lui marquai pas que j' y eusse fait la moindre attention. Ne lui ayant jamais écrit que sur des matières communes, je crus devoir passer sur ce qu' il m' écrivoit de particulier, comme

si je ne m' en étois point apperçue ; d' autant plus que les applaudissemens qu' on donnoit à ses lettres, ne me laissoient plus la liberté de rompre notre correspondance sans en découvrir la véritable raison. D' ailleurs, au travers de ses respectueuses assiduités, il étoit aisé de remarquer, quand son caractère auroit été moins connu, qu' il étoit naturellement hautain et violent ; et j' avois assez souffert de cet esprit intraitable dans mon frère, pour ne pas l' aimer beaucoup dans un homme qui espéroit m' appartenir encore de plus près.

Je fis un petit essai de cette humeur, dans l' occasion même dont je parle. Après avoir joint, pour la troisième fois, une lettre particulière à la lettre générale, il me demanda, dans sa première visite, si je ne l' avois pas reçue. Je lui dis que je ne ferois jamais de réponse aux lettres de cette nature, et que j' avois attendu l' occasion qu' il m' offroit pour l' en assurer. Je le priai de ne m' en plus écrire, et je lui déclarai que, s' il le

p30

faisoit encore, je lui renverrois les deux lettres, et qu' il n' auroit plus une ligne de moi. Vous ne sauriez vous imaginer l' air d' arrogance qui se peignit dans ses yeux, comme si ç' eût été lui manquer que de n' être plus sensible à ses soins, ni ce qu' il lui en coûta, lorsqu' il se fut un peu remis, pour faire succéder un air plus doux à cet air hautain. Mais je ne lui fis pas connoître que je me fusse apperçue de l' un ni de l' autre. Il me sembla que le meilleur parti, c' étoit de le convaincre, par la froideur et l' indifférence avec laquelle j' arrêtois des espérances trop promptes, sans affecter néanmoins d' orgueil ni de vanité, qu' il n' étoit pas assez considérable à mes yeux pour me faire trouver facilement un sujet d' offense dans son air et dans ses discours ; ou, ce qui revient au même, que je ne me souciois point assez de lui pour m' embarrasser de lui faire connoître mes sentimens par des apparences de chagrin ou de joie. Il avoit été assez rusé pour me donner comme sans dessein, une instruction qui m' avoit appris à me tenir sur mes gardes. Un jour, en conversation, il avoit dit que lorsqu' un homme ne pouvoit engager une femme à lui avouer qu' elle eût du goût pour lui, il avoit une autre voie, plus sûre peut-être et plus utile à ses vues, qui étoit de la mettre en colère contre lui.

Je suis interrompue par des raisons pressantes.
Mais je reprendrai le même sujet à la première occasion.

LETTRE 4

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

15 janvier.

Voilà, ma chère, où j' en étois avec M Lovelace, lorsque mon frère arriva d' écosse. Aussi-tôt qu' on lui eut parlé des visites de M Lovelace, il déclara nettement et sans explication qu' il les désapprouvoit. En général, il trouvoit de grands sujets de reproche dans son caractère. Mais bientôt, mesurant moins ses expressions, il prit la liberté de dire, en propres termes, qu' il avoit peine à comprendre que ses oncles eussent été capables de proposer un homme de cette sorte pour l' une ou l' autre de ses soeurs : et se tournant en même tems vers mon père, il le remercia d' avoir évité de conclure jusqu' à son retour ; mais du ton, à mon avis, d' un supérieur qui loue un inférieur d' avoir rempli son devoir dans son absence. Il justifia son aversion invétérée, par l' opinion publique, et par la connoissance qu' il avoit acquise de son caractère au

collège. Il déclara qu' il l' avoit toujours hai, qu' il le haïroit toujours, et qu' il ne le reconnoîtroit jamais pour son frère, ni moi pour sa soeur, si je l' épousois. Voici l' origine que j' ai entendue donner à cette antipathie de collège. M Lovelace s' est toujours fait remarquer par sa vivacité et son courage, et ne se distinguoit pas moins, à ce qu' il semble, par la rapidité surprenante de ses progrès dans toutes les parties de la littérature. Aux heures de l' étude, il n' y avoit pas d' activité égale à la sienne. Il paroît qu' on avoit généralement cette idée de lui à l' université, et qu' elle lui avoit fait un grand nombre d' amis entre les plus habiles de ses compagnons, tandis que ceux qui ne l' aimoient pas, le redoutoient, à cause de sa vivacité, qui le dispoit trop facilement à les offenser, et du courage

avec lequel il soutenoit l' offense après l' avoir faite. Il se faisoit par-là autant de partisans qu' il lui plaisoit, parmi ceux qui n' étoient pas les plus estimés par leur conduite ; caractère, à tout prendre, qui n' est pas fort aimable. Mais celui de mon frère n' étoit pas plus heureux. Sa hauteur naturelle ne pouvoit supporter une supériorité si visible. On n' est pas éloigné de la haine, pour ceux qu' on craint plus qu' on ne les aime. Comme il avoit moins d' empire que

p33

l' autre sur ses passions, il s' exposoit plus souvent à ses railleries, qui étoient peut-être indécentes, de sorte qu' ils ne se rencontroient jamais sans se quereller ; et tout le monde, soit par crainte ou par amitié, prenant le parti de son adversaire, il essuya quantité de mortifications pendant le tems qu' ils passèrent au même collège. Ainsi, on ne doit pas trouver bien surprenant qu' un jeune homme, dont on ne vante pas la douceur, ait repris une ancienne antipathie, qui a jeté autrefois des racines si profondes.

Il trouva ma soeur, qui n' attendoit que l' occasion, prête à se joindre à lui dans ses ressentimens contre l' homme qu' il haïssoit. Elle désavoua hautement d' avoir jamais eu la moindre estime pour M Lovelace, " jamais aucun goût pour lui. Son bien devoit être fort chargé. Livré au plaisir, comme il l' étoit, il étoit impossible qu' il ne fût pas abimé de dettes. Aussi n' avoit-il point de maison, ni même d' équipage. Personne ne lui disputoit de la vanité. La raison, par conséquent, étoit aisée à deviner " . Là-dessus elle se vanta sans ménagement de l' avoir refusé ; et mon frère lui en fit un sujet d' éloge. Ils se réunirent, dans toutes les occasions, pour le rabaisser ; et souvent ils cherchèrent à les faire naître. Leur animosité ramenoit

p34

là toutes les conversations, si elles n' avoient pas commencé par un sujet si familier. Je ne m' embarrassois pas beaucoup de le justifier, lorsque je n' étois pas mêlée dans leurs réflexions. Je leur dis que je ne faisais pas assez de cas de lui pour causer le moindre différent

dans la famille à son occasion ; et comme je supposois qu' il n' avoit donné que trop de sujet à la mauvaise opinion qu' on avoit de lui, je jugeois qu' il devoit porter la peine de ses propres fautes. Quelquefois, à la vérité, lorsque leur chaleur me paroissoit les emporter au-delà des bornes de la vraisemblance, je me suis crue obligée, par la justice, de dire un mot en sa faveur ; mais on me reprochoit alors une prévention dont je ne voulois pas convenir : de sorte que, si je ne pouvois pas faire changer de sujet à la conversation, je me retirois à mon clavessin ou dans mon cabinet.

Leurs manières pour lui, quoique très-froides, et même désobligeantes lorsqu' ils ne pouvoient éviter de le voir n' avoient rien encore d' absolument injurieux. Ils se flattoient d' engager mon père à lui défendre ses visites. Mais, comme il n' y avoit rien dans sa conduite qui pût justifier ce traitement à l' égard d' un homme de sa naissance et de sa fortune, leurs

p35

espérances furent trompées. Alors ils s' adressèrent à moi. Je leur demandai quelle étoit mon autorité pour une démarche de cette nature dans la maison de mon père, sur-tout lorsque ma conduite tenoit M Lovelace si éloigné de moi, qu' il ne paroissoit pas que j' eusse plus de part à ses visites que le reste de la famille, à l' exception d' eux. Pour se venger, ils me dirent que c' étoit un rôle concerté entre lui et moi, et que nous nous entendions mieux, tous deux, que nous ne voulions qu' on le crût. à la fin, ils s' abandonnèrent tellement à leur passion, que tout d' un coup, au lieu de se retirer, comme ils y étoient accoutumés, lorsqu' ils le voyoient paroître, ils se jetèrent comme dans son chemin, avec le dessein formé de l' insulter.

Vous vous imaginez bien que M Lovelace le prit très-mal. Cependant il se contenta de m' en faire des plaintes, en termes fort vifs à la vérité, et me faisant entendre que, sans la considération qu' il avoit pour moi, le procédé de mon frère n' étoit pas supportable. Je fus très-fâchée du mérite que cet incident lui faisoit près de moi dans ses propres idées, d' autant plus qu' il avoit reçu quelques affronts trop ouverts pour être excusés. Cependant je lui dis que dans

quelques fautes que mon frère pût tomber, j' étois déterminée à ne pas rompre avec lui, si je pouvois l' éviter ; et que, puisqu' ils ne pouvoient se voir tranquillement l' un et l' autre, je serois bien aise qu' il ne se jetât point au-devant de mon frère, parce que j' étois sûre que mon frère ne s' empresseroit pas de le chercher. Il parut fort piqué de cette réponse. La sienne fut qu' il devoit souffrir des outrages, puisque c' étoit ma volonté. On l' avoit accusé lui-même de violence dans son caractère ; mais il espéroit de faire connoître, dans cette occasion, qu' il savoit prendre sur ses passions un ascendant dont peu de jeunes gens auroient été capables avec un si juste sujet de ressentiment ; et il ne doutoit pas qu' une personne aussi généreuse et aussi pénétrante que moi, n' attribuât cette modération à ses véritables motifs.

Il n' y avoit pas long-tems que mon frère, avec l' approbation de mes oncles, avoit employé un ancien intendant de milord M renvoyé par son maître, et qui avoit eu quelque part à l' administration des affaires de M Lovelace, qui l' avoit remercié aussi de ses services, pour s' informer de ses dettes, de ses sociétés, de ses amours, et de tout ce qui pouvoit intéresser sa conduite. Ma tante Hervey me communiqua secrètement les lumières qu' on avoit

tirées par cette voie. " l' intendant reconnoissoit que c' étoit un maître généreux ; qu' il n' épargnoit rien pour l' amélioration de ses terres ; qu' il ne s' en rapportoit pas aux soins d' autrui pour ses affaires, et qu' il y étoit fort entendu ; que, pendant ses voyages, il avoit fait beaucoup de dépense, et contracté des dettes considérables ; mais que, depuis son retour, il s' étoit réduit à une somme annuelle, et qu' il avoit réformé son train, pour éviter d' avoir obligation à son oncle et à ses tantes, qui lui auroient donné sans doute tout l' argent dont il auroit eu besoin ; mais qu' il n' aimoit pas à les voir entrer dans sa conduite, et qu' ayant souvent des querelles avec eux, il les traitoit si librement qu' il s' en faisoit redouter ; que cependant ses terres n' avoient jamais été engagées, comme mon frère croyoit l' avoir

appris ; que son crédit s' étoit toujours soutenu, et qu' à présent même il n' étoit pas loin d' être quitte, s' il ne l' étoit déjà, avec tous ses créanciers " .

" à l' égard des femmes, on ne l' épargnoit pas. C' étoit un homme étrange. Si ses fermiers avoient des filles un peu jolies, ils se gardoient bien de les laisser paroître à ses yeux. On ne croyoit pas qu' il eût de maîtresse entretenue. La nouveauté étoit tout pour lui ; c' est l' expression

p38

de l' intendant. On doutoit que toutes les persécutions de son oncle et de ses tantes pussent le faire penser au mariage. Jamais on ne l' avoit vu pris de vin. Mais il entendoit merveilleusement l' intrigue, et on le trouvoit toujours la plume à la main. Depuis son retour, il avoit mené à Londres une vie fort déréglée. Il avoit six ou sept compagnons aussi méchans que lui, qu' il amenoit quelquefois dans ses terres ; et le pays se réjouissoit toujours quand il les voyoit partir. Quoique passionné, on avouoit qu' il avoit l' humeur agréable : il recevoit de bonne grace une plaisanterie ; il vouloit qu' on prît bien les siennes, il ne s' épargnoit pas lui-même dans l' occasion, enfin, c' étoit, suivant le récit de l' intendant, l' homme le plus libre qu' il eût jamais connu " .

Ce portrait venoit d' un ennemi ; car suivant l' observation de ma tante, chaque mot que cet homme disoit à son avantage étoit accompagné d' un *il faut convenir, on ne peut pas lui refuser cette justice* , etc., pendant que tout le reste étoit prononcé avec plénitude de coeur. Ce caractère néanmoins, quoiqu' assez mauvais, ne répondant point assez aux intentions de ceux qui l' avoient demandé, parce qu' ils l' auroient souhaité encore plus odieux, mon frère et ma soeur craignirent

p39

plus que jamais, que la recherche de M Lovelace ne fût encouragée, puisque la plus fâcheuse partie de leurs informations étoit connue ou supposée lorsqu' il avoit été présenté d' abord à ma

soeur. Mais, par rapport à moi, je dois observer que, malgré le mérite qu' il vouloit se faire à mes yeux de sa patience à supporter les mauvais traitemens de mon frère, je ne lui devois aucun compliment pour le porter à se réconcilier. Non qu' à mon avis il lui eût servi beaucoup de faire cette espèce de cour à mon frère ou à ma soeur ; mais on auroit pu attendre de sa politesse, et même de ses prétentions, comme vous en conviendrez, qu' il eût marqué de la disposition à faire quelque tentative dans cette vue. Au lieu de ce sentiment, il ne témoigna qu' un profond mépris pour l' un et pour l' autre, sur-tout pour mon frère, avec un soin affecté d' aggraver le sujet de ses plaintes. De mon côté, lui insinuer qu' il devoit changer quelque chose à cette conduite, c' eût été lui donner un avantage dont il se seroit prévalu, et que j' aurois été bien fâchée de lui avoir accordé sur moi. Mais je ne doutai pas que, ne se voyant soutenu de personne, son orgueil n' en souffrît bientôt, et qu' il ne prît le parti de discontinuer lui-même ses visites, ou de se rendre à Londres, qui avoit été son séjour ordinaire avant qu' il se fût lié avec notre famille.

p40

Et dans ce dernier cas, il n' avoit aucune raison d' espérer que je voulusse recevoir ses lettres, et bien moins y répondre, lorsque l' occasion de ce commerce seroit tout-à-fait supprimée. Mais l' antipathie de mon frère ne me permit point d' attendre cet événement. Après divers excès, auxquels M Lovelace n' opposa que le mépris, avec un air de hauteur qui pouvoit passer pour une attaque, mon frère s' emporta un jour jusqu' à lui barrer l' entrée de la porte, comme s' il eût voulu s' opposer à son passage ; et l' entendant parler de moi au portier, il lui demanda ce qu' il avoit à démêler avec sa soeur. L' autre, d' un air de défi, comme mon frère l' a raconté, lui dit qu' il n' y avoit pas de question à laquelle il ne fût prêt de répondre, mais qu' il prioit M *James Harlove* , qui s' étoit donné depuis peu d' assez grands airs, de se souvenir qu' ils n' étoient plus au collège. Heureusement le bon docteur *Lewin* , qui m' honore souvent de ce qu' il appelle une visite de conversation, et qui sortoit en ce moment de mon *parloir* se trouva près de la porte. N' ayant que trop entendu leurs

discours, il se mit entr' eux, dans le tems qu' ils

p41

portoient tous deux la main sur leurs épées. M Lovelace, à qui il apprit où j' étois, passa brusquement devant mon frère, qu' il avoit laissé, me dit-il, dans l' état d' un sanglier échauffé que la chasse a mis hors d' haleine. Cet incident nous alarma tous. Mon père insinua honnêtement à M Lovelace, et moi, par l' ordre de mon père, je lui dis beaucoup plus ouvertement, que pour la tranquillité de notre famille, on souhaitoit qu' il discontinuât ses visites. Mais M Lovelace n' est pas un homme à qui l' on fasse abandonner si facilement ses desseins, sur tout ceux dans lesquels il prétend que son coeur est engagé. N' ayant pas reçu de défense absolue, il ne changea rien à ses assiduités ordinaires. Je conçus parfaitement que refuser ses visites, que j' évitai néanmoins aussi souvent qu' il me fut possible, c' étoit les pousser tous deux à quelque action désespérée, puisque l' un ne passoit qu' à ma considération sur une offense que l' autre lui avoit faite si volontairement. Ainsi le téméraire emportement de mon frère me jeta dans une obligation dont ma plus forte envie auroit été de me garantir. Les propositions qu' on fit pour moi, dans l' intervalle, de M *Symmes* et de M *Mullins* , qui furent présentés tous deux successivement par mon frère, lui firent garder pendant quelque

p42

tems, un peu plus de mesures. Comme il ne me supposoit pas beaucoup de penchant pour M Lovelace, il se flatta de faire entrer mon père et mes oncles dans les intérêts de l' un ou l' autre de ces deux concurrents. Mais lorsqu' il eut reconnu que j' avois assez de crédit pour me délivrer d' eux, comme j' avois eu, avant son voyage d' écosse et les visites de M Lovelace, celui de faire remercier M Wyrly, il ne connut plus de bornes capables de l' arrêter. Il commença par me reprocher une préoccupation supposée, qu' il traita comme s' il eût été question de quelque sentiment criminel. Ensuite il insulta personnellement

M Lovelace. Le hasard les avoit fait rencontrer tous deux chez M *édouard* Symmes, frère de l' autre Symmes qui m' avoit été proposé : et le bon docteur Lewin n' y étant pas pour les arrêter, leur rencontre eut le fâcheux effet que vous n' ignorez pas. Mon frère fut désarmé, comme vous l' avez su. Il fut rapporté au logis ; et nous ayant donné lieu de croire que sa blessure étoit plus dangereuse qu' elle ne l' étoit réellement, sur-tout lorsque la fièvre fut survenue, chacun se livra à un chagrin dont le poids retomba sur moi.

Pendant trois jours entiers, M Lovelace envoya demander, matin et soir, des nouvelles de la santé de mon frère. Ses messagers furent mal

p43

reçus, et ne remportèrent même que des réponses piquantes ; ce qui ne l' empêcha pas, le quatrième jour, de venir prendre les mêmes informations en personne. Mes deux oncles, qui se trouvoient au château, le reçurent encore moins civilement. Il fallut employer la force pour arrêter mon père, qui vouloit sortir sur lui l' épée à la main, quoiqu' il eût alors un accès de goutte.

Je tombai évanouie au bruit de tant de violence, et lorsque j' eus entendu la voix de M Lovelace qui juroit de ne pas se retirer sans m' avoir vue, ou sans avoir obligé mes oncles à lui faire des réparations pour l' indigne traitement qu' il avoit reçu de leur part. On les avoit séparés, en fermant soigneusement une porte. Ma mère étoit dans une explication fort vive avec mon père.

Ma soeur, après avoir adressé quelques injures piquantes à M Lovelace, vint m' insulter, aussitôt qu' on m' eût rendu la connoissance. Mais lorsqu' il eût appris l' état où j' étois, il partit, en faisant voeu de se venger.

Il s' étoit fait aimer de tous nos domestiques.

Sa bonté pour eux, et l' agrément de son humeur, qui lui faisoit toujours adresser à chacun quelque plaisanterie convenable à leur caractère, les avoit mis tous dans ses intérêts. Il n' y en eut pas un qui ne blâmât sourdement, dans cette occasion,

p44

la conduite de tous les acteurs, excepté la sienne.

Ils firent une peinture si favorable de sa modération et de la noblesse de ses procédés jusqu' à l' extrémité de l' offense, que ce récit, joint à mes craintes pour les conséquences d' une si fâcheuse aventure, me fit consentir à recevoir une lettre qu' il m' envoya la nuit suivante. Comme elle étoit écrite dans les termes les plus respectueux, avec l' offre de soumettre ses intérêts à ma décision, et de se gouverner entièrement par ma volonté, les mêmes raisons me portèrent quelques jours après à lui faire réponse.

C' est à cette fatale nécessité qu' il faut attribuer le renouvellement de notre correspondance, si je puis lui donner ce nom. Cependant je n' écrivis qu' après avoir su du frère de M *Symmes* , qu' il avoit été forcé de tirer l' épée par les dernières insultes ; et que, sur le refus qu' il en avoit fait à ma considération, mon frère s' étoit oublié jusqu' à le menacer plusieurs fois de le frapper au visage. Et, par toutes les informations que j' avois pu recueillir, je n' avois pas moins vérifié qu' il avoit été maltraité par mes oncles avec plus de violence que je ne l' ai rapporté. Mon père et mes oncles furent informés des mêmes circonstances. Mais ils s' étoient trop avancés, en se rendant parties dans la querelle, pour se rétracter

p45

ou pour lui pardonner. Je reçus défense d' entretenir la moindre correspondance avec lui, et de me trouver un moment dans sa compagnie. Cependant je puis vous faire un aveu, mais en confidence, parce que ma mère m' a recommandé le secret. En me témoignant ses craintes sur les suites de l' indigne traitement qu' on a fait à M *Lovelace* , elle m' a dit qu' elle laisseroit à ma prudence de prévenir, par les moyens les plus propres, le malheur qui menace une des parties. Je suis obligée de finir. Mais je crois en avoir dit assez, pour satisfaire pleinement à ce que vous avez souhaité de moi. Il ne convient point à un enfant de justifier son caractère et ses actions aux dépens de ce qu' il révère le plus. Cependant, comme je suis bien sûre que les évènements qui ne peuvent manquer de venir à la suite, seront intéressans pour une amie telle que vous, qui d' ailleurs n' en communiquera pas plus qu' il ne convient, je continuerai de vous écrire suivant les occasions, avec le détail des circonstances que nous aimons toutes deux dans nos lettres. Je vous le dis souvent, il n' y a point de plaisir qui

égale pour moi celui de converser avec vous, par lettres du moins, quand je ne le puis de bouche. Je dois vous avouer aussi que je suis extrêmement affligée d' être devenue le sujet des discours

p46

publics, jusqu' au point où vous me le dites, et comme tout le monde m' en assure. Vos obligeantes, vos sages précautions pour ma réputation, et l' occasion que vous m' avez donnée de vous raconter mon histoire, avant les nouveaux malheurs qui peuvent arriver, et dont je prie le ciel de nous garantir, sont des attentions si dignes de la tendre et ardente amie que j' ai toujours trouvée dans ma chère *Miss Howe* , qu' elles me lient à vous par de nouvelles obligations.

Clarisse Harlove.

copie du préambule aux articles du testament fait en faveur de Miss Clarisse Harlove, qu' elle envoya dans la lettre précédente.

" comme les biens dont j' ai fait mention, et que j' ai décrits ci-dessus sont des biens que j' ai acquis moi-même ; comme mes trois fils ont été extraordinairement heureux, et qu' ils se trouvent fort riches ; l' aîné, par les avantages imprévus qu' il tire de ses nouvelles mines ; le second, par ceux qui lui sont arrivés, sans s' y être attendu, après la mort de plusieurs parens de sa présente femme, sortie, des deux côtés, de très-honorables familles, au-delà des biens considérables qu' elle lui a apportés en mariage ; mon fils *Antonin* , par

p47

son trafic des Indes orientales, et par ses heureux voyages : en outre, comme mon petit-fils *James* sera suffisamment pourvu par l' affection que sa marraine *Lovell* a pour lui, sachant d' elle-même qu' elle lui laisse, par acte de donation et par testament, ses terres d' écosse et d' Angleterre (car il n' y a jamais eu, de quoi Dieu soit béni ! Une famille plus heureuse dans toutes ses branches) ; et comme mon second fils *James* est disposé à traiter favorablement mon petit-fils, et aussi ma petite-fille *Arabelle*, pour laquelle je ne prétens aucunement manquer d' égards, n' ayant aucune raison pour cela,

car c' est un enfant respectueux et qui promet beaucoup : comme mes fils Jules et Antonin ne témoignent pas d' inclination pour le mariage, de sorte que mon fils James est le seul qui ait des enfans ou qui ait l' apparence d' en avoir ; par toutes ces raisons, et parce que ma bien-aimée petite-fille Miss *Clarisse Harlove* a été depuis son enfance une jeune personne incomparable dans son respect pour moi, et qu' elle a été admirée de toutes les personnes qui l' ont connue, comme un enfant d' un mérite extraordinaire ; je dois prendre plaisir à la considérer comme mon propre enfant particulier, et cela sans donner d' offense, et dans l' espérance qu' on n' en prendra aucune, puisque

mon fils *James* peut répandre ses faveurs à proportion, et en plus grande proportion, sur ma petite-fille Arabelle et mon petit-fils James : ces raisons, dis-je, sont celles qui me portent à disposer des biens ci-dessus décrits, en faveur de ce précieux enfant, qui a fait les délices de ma vieillesse, et qui, par son aimable soumission, et par ses soins tendres et délicats, a contribué, comme je le crois véritablement, à la prolongation de ma vie. Ainsi c' est ma volonté expresse et mon commandement, et j' enjoins à mes trois fils, *Jules, James, et Antonin*, et à mon petit-fils James, et à ma petite-fille Arabelle, autant qu' ils respectent ma bénédiction et ma mémoire, qu' ils souhaitent que leurs dernières volontés et leurs désirs soient exécutés par leurs survivans, qu' aucun d' eux n' attaque et ne conteste les legs et dispositions suivantes en faveur de madite petite-fille Clarisse, quand elles ne seroient pas conformes à la loi ou à quelque formalité de la loi ; et qu' ils ne souffrent pas qu' elles soient attaquées ou contestées par qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce puisse être. Et dans cette confiance, etc., etc. "

LETTRE 5

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

20 janvier.

Je n' ai pas eu jusqu' aujourd' hui la liberté de continuer mon dessein. Mes nuits et mes matinées n' ont point été à moi. Ma mère s' est trouvée fort mal, et n' a pas voulu d' autres soins que les miens. Je n' ai pas quitté le bord de son lit, car elle l' a gardé depuis ma dernière lettre ; et pendant deux nuits, j' ai eu l' honneur de le partager avec elle.

Sa maladie étoit une violente colique. Les contentions de ces esprits fiers et mâles, la crainte de quelque désastre qui peut arriver de l' animosité qui ne fait qu' augmenter ici contre M Lovelace, et de son caractère intrépide et vindicatif, qui n' est que trop connu, sont des choses qu' elle ne peut supporter. Et puis les fondemens qui lui paroissent jetés avec trop de vraisemblance pour des jalousies et des aigreurs, dans une famille jusqu' à présent si heureuse et si unie, affligent excessivement une ame douce et sensible, qui a toujours sacrifié à la paix sa propre satisfaction. Mon frère et ma soeur, qui étoient rarement d' accord, paroissent tellement

p50

unis, et sont si souvent ensemble, (*cabalent* est le terme qui est échappé à ma mère, comme sans y penser) qu' elle tremble pour les conséquences. Ses tendres alarmes tombent peut-être sur moi, parce qu' elle remarque à tout moment qu' ils me regardent avec plus de froideur et de réserve. Cependant, si elle vouloit prendre sur elle-même d' employer cette autorité que lui donne la supériorité de ses lumières, toutes ces semences de divisions domestiques pourroient être étouffées dans leur naissance ; sur-tout étant aussi sûre qu' elle peut l' être d' une soumission convenable de ma part, non-seulement parce qu' ils sont mes aînés, mais encore pour l' amour d' une si tendre et si excellente mère. Car si je puis vous dire, ma chère, ce que je ne dirois pas à toute autre au monde, je suis persuadée que si elle avoit été d' un caractère à vouloir souffrir moins, elle n' auroit pas été exposée à la dixième partie de ses peines. Ce n' est pas faire l' éloge, me direz-vous, de la générosité de ceux qui sont capables de faire tourner à son propre tourment tant de bonté et de condescendance de sa part. En vérité, je suis quelquefois tentée de croire qu' il est en notre pouvoir de nous faire accorder

ce que nous désirons, et respecter autant qu' il nous plaît, en prenant seulement des manières brusques pour déclarer nos volontés. On en est

p51

quitte pour être moins aimé ; voilà le pis-aller : et si l' on se trouve en état d' obliger ceux à qui l' on peut avoir à commander, on ne s' appercevra pas même qu' ils nous refusent ce sentiment. Nos flatteurs ne nous reprocheront rien moins que nos fautes.

S' il n' y avoit pas de vérité dans cette observation, est-il possible que mon frère et ma soeur pussent rendre, jusqu' à leurs torts et leurs emportemens, d' une si grande importance pour toute la famille ? " comment cela sera-t-il pris par mon fils, par mon neveu ? Que dira-t-il là-dessus ? Il faut savoir ce qu' il en pense " . Ce sont des réflexions qui précèdent chaque démarche de ses supérieurs, dont les volontés devroient être une règle pour les siennes. Il peut fort bien se croire en droit d' attendre cette déférence de tout le monde, lorsque mon père, qui est d' ailleurs si absolu, veut bien s' y assujettir constamment, sur-tout depuis que la bonté de sa marraine a mis dans l' indépendance un esprit qui n' a jamais trop connu la soumission. Mais où ces réflexions peuvent-elles me conduire ? Je sais que, de toute notre famille, vous n' aimez que ma mère et moi ; et supérieure au déguisement comme vous l' êtes, vous me le faites sentir plus souvent que je ne le souhaiterois. Dois-je donc augmenter vos dégoûts pour ceux en faveur

p52

desquels je voudrois vous voir mieux disposée ? Je parle sur-tout pour mon père ; car, s' il ne peut souffrir la moindre contradiction, il est excusable. Il n' est pas naturellement de mauvaise humeur : et lorsqu' il n' est pas dans la torture de ses accès de goutte, on reconnoit aisément dans son air, dans ses manières et dans son entretien, l' homme de naissance et d' éducation.

Notre sexe, peut-être, doit s' attendre à souffrir, si j' ose le dire, un peu de rudesse de la part d' un mari, à qui on laisse voir, comme à un

amant, la préférence, qu' on lui donne dans son coeur, sur tous les autres hommes. Qu' on fasse passer tant qu' on voudra la générosité pour une vertu des hommes. Mais dans le fond, ma chère, j' ai observé jusqu' aujourd' hui qu' une fois sur dix, on n' en trouve pas dans ce sexe autant que dans le nôtre. à l' égard de mon père, son humeur naturelle a été un peu altérée par sa cruelle maladie, dont les atteintes ont commencé à la fleur de son âge, avec une violence capable de faire perdre à la plus active de toutes les ames, telle qu' étoit la sienne, tout exercice de ses facultés ; et cela, suivant les apparences, pour le reste de sa vie. Une si triste situation a comme resserré dans lui-même la vivacité de ses esprits, et leur a fait tourner leur pointe contre son

p53

propre repos : sans compter qu' une prospérité extraordinaire ne fait qu' ajouter à son impatience ; car ceux, je m' imagine, qui ont le plus de ces biens terrestres en partage, doivent regretter qu' il y en ait quelqu' un qui leur manque. Mais mon frère ! Quelle excuse peut-on donner à son humeur brusque et hautaine ? Je suis fâchée d' avoir sujet de le dire, mais c' est réellement, ma chère, un jeune homme de mauvais naturel. Il traite quelquefois ma mère... en vérité, il n' est pas respectueux. La fortune ne lui laissant rien à désirer, il a tous les vices de l' âge, mêlés avec l' ambition de la jeunesse, et il ne jouit de rien que de sa fierté ; j' allois dire aussi de son mauvais coeur. Encore une fois, ma chère, je fortifie votre déjôût pour quelques personnes de notre famille. Je me souviens d' un tems, chère amie, où il a peut-être dépendu de vous de le former à votre gré. Que n' êtes vous devenue ma belle-soeur ? C' eût été alors que, dans une soeur ; j' aurois trouvé une véritable amie. Mais il n' est pas étonnant qu' il n' ait plus de tendresse pour vous, qui preniez plaisir à le piquer au vif ; et cela, trouvez bon que je le dise, avec un dédain trop assorti à sa hauteur ; sa passion qui n' auroit pas manqué en lui d' une chaleur digne de son objet, l' en auroit peut-être rendu digne lui-même.

p54

Mais finissons sur cet article. J' exécuterai mon dessein dans ma première lettre, que je me propose d' écrire immédiatement après le déjeuner. Je remets celle-ci au messager que vous avez envoyé demander des nouvelles de notre santé, avec une inquiétude de mon silence, qui est un témoignage ordinaire de votre amitié.

LETTRE 6

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

20 janvier.

Revenons à l' histoire de ce qui se passe ici.

La guérison de mon frère étant fort avancée, quoique vous puissiez compter que ses ressentimens sont plutôt échauffés que refroidis par sa petite disgrâce, mes amis (du moins mon père et mes oncles, si mon frère et ma soeur ne veulent pas être du nombre) commencent à croire que j' ai été traitée durement. Ma mère a eu la bonté de me le dire, depuis que ma dernière lettre est partie.

Cependant je les crois tous persuadés que je reçois des lettres de M Lovelace. Mais, comme ils ont appris que milord M est plus

p55

porté à soutenir son neveu qu' à le blâmer, ils le redoutent si fort, que loin de me faire des questions là-dessus, ils paroissent fermer les yeux sur le seul moyen d' adoucir un esprit violent qu' ils ont si vivement irrité ; car il insiste sur une satisfaction de la part de mes oncles ; et ne manquant point d' adresse, il regarde peut être cette méthode comme la plus sûre, pour se rétablir avec quelque avantage dans notre famille. Ma tante Hervey a déjà demandé à ma mère, s' il ne seroit pas convenable d' engager mon frère à faire un tour dans ses terres d' Yorkshire, où il avoit dessein d' aller auparavant, et à s' y arrêter jusqu' à la fin de ces troubles.

Mais rien ne paroît si éloigné de ses intentions.

Il commence à faire entendre qu' il ne sera jamais tranquille ou satisfait, s' il ne me voit mariée ; et jugeant que M Symmes ni M Mullins ne seront pas acceptés, il a renouvelé la proposition de M Wyerley, en faveur, dit-il, de la passion

extrême que cet homme a pour moi. J' ai paru peu sensible à ce compliment. Mais, hier seulement, il parla d' un autre, qui s' est adressé à lui par une lettre, et qui fait des offres très-considérables. C' est M Solmes, le riche Solmes, comme vous savez qu' on l' appelle. Cependant ce beau nom ne s' est attiré l' attention de personne.

p56

S' il voit qu' aucun de ses plans de mariage ne réussisse, il pense, m' a-t-on dit, à me proposer de le suivre en écosse, sous prétexte, comme j' entends, d' y établir dans sa maison le même ordre qui est ici dans la nôtre. Mais le dessein de ma mère est de s' y opposer, pour suivre son propre intérêt ; parce qu' ayant la bonté de me croire utile à la soulager un peu des soins domestiques, dans lesquels vous savez que ma soeur n' entre pas, elle dit que tout lui retomberoit sur les bras dans mon absence. Si d' autres raisons l' empêchoient de s' y opposer, je le ferois moi-même ; car je ne suis pas tentée, je vous assure, de devenir la femme de charge de mon frère ; et je suis persuadée que, si je consentois à ce voyage, il me traiteroit moins comme sa soeur, que comme sa servante ; d' autant moins bien peut-être, que je suis sa soeur. Et si M Lovelace alloit se mettre dans la fantaisie de me suivre, le mal deviendroit encore pire.

Mais j' ai prié ma mère, qui appréhende beaucoup les visites de M Lovelace, sur-tout à la veille du départ de mon frère, qui commence à se trouver assez bien pour être bientôt en état de partir, de me procurer la permission d' aller passer chez vous une quinzaine de jours. Croyez-vous, ma chère, que votre mère le trouve bon ? Je n' ose pas demander, dans ces circonstances,

p57

la liberté d' aller à ma *ménagerie* . Je craindrois qu' on ne me soupçonnât d' aspirer à l' indépendance à laquelle je suis autorisée par le testament de mon grand-père ; et ce désir ne manqueroit pas d' être expliqué comme une marque de faveur pour l' homme qu' on honore à présent d' une si grande aversion. Au fond, si je pouvois être aussi

tranquille et aussi heureuse ici que je l' ai toujours été, je défierois et cet homme et tout son sexe, et je ne regretterois jamais d' avoir abandonné la disposition de ma fortune entre les mains de mon père.

Ma mère vient de me causer beaucoup de joie, en m' apprenant que ma demande est accordée. Tout le monde l' approuve, à l' exception de mon frère ; mais on lui a déclaré qu' il ne doit pas s' attendre à donner toujours la loi. On m' a fait avertir de descendre dans la grande salle, où mes deux oncles et ma tante Hervey se trouvent actuellement, pour y recevoir ma permission dans les formes. Vous savez, ma chère, qu' il règne un grand ton de cérémonie parmi nous. Mais jamais famille ne fut plus unie dans ses différentes branches. Nos oncles nous regardent comme leurs propres enfans. Ils déclarent que c' est en notre faveur qu' ils vivent dans le célibat ; de sorte qu' ils sont consultés sur

p58

tout ce qui peut nous toucher. Ainsi, dans un tems où ils apprennent que M Lovelace est déterminé à nous rendre une visite, qu' il appelle d' amitié, mais qui ne finira pas, je crois, dans de si bons termes, il n' est pas surprenant qu' on prenne leur avis sur la permission que j' ai demandée d' aller passer quelques jours chez vous. Il faut vous rendre compte de ce qui vient de se passer dans l' assemblée. Je prévois que vous n' en aurez pas plus d' amitié pour mon frère ; mais je suis fâchée moi-même contre lui, et je ne puis m' en empêcher. D' ailleurs il est à propos que vous sachiez les conditions qu' on m' impose, et les motifs par lesquels on s' est déterminé à me satisfaire.

Clary, m' a dit ma mère en me voyant paroître, on a pris en considération la demande que vous faites d' aller passer quelques jours chez Miss Howe. Elle vous est accordée.

Contre mon avis, je vous proteste, a dit mon frère, en l' interrompant d' un ton brusque. Mon fils ! C' est le seul mot qu' a dit mon père, et il a froncé le sourcil. Cet ordre muet a fait peu d' impression. Mon frère a le bras en écharpe, et il a souvent la petite ruse d' y jeter les yeux, lorsqu' on propose quelque ouverture qui peut tendre à une réconciliation avec M Lovelace :

qu' on empêche donc *cette petite fille* (je suis souvent *cette petite fille* pour lui) de voir un méprisable libertin.

Personne n' a ouvert la bouche.

Entendez-vous, ma soeur Clarisse ? Prenant le silence de tout le monde pour une approbation.

Vous ne devez pas recevoir les visites du neveu de milord M.

Chacun a continué de garder le silence. Il m' a interrogée : entendez-vous dans ce sens, Miss Clary, la permission qu' on vous accorde ?

Monsieur, lui ai-je répondu, je voudrais pouvoir entendre que vous êtes mon frère, et que vous voulussiez entendre vous-même que vous n' êtes que mon frère.

ô coeur, coeur trop prévenu ! En levant les mains avec un souris insultant.

Je me suis tournée vers mon père. Monsieur, j' en appelle à votre justice. Si j' ai mérité ces réflexions, je demande de n' être pas épargnée. Mais si je ne suis pas responsable de la témérité...

qu' on finisse, a dit mon père, qu' on finisse de part et d' autre. Vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace, quoique... et vous, mon fils, vous ne devez laisser rien échapper au désavantage de votre soeur. C' est un digne enfant.

Monsieur, je n' ajoute rien, a-t-il répliqué.

Mais j' ai son honneur à coeur, comme celui de toute la famille.

Et c' est de là, monsieur, ai-je repris, que viennent des réflexions si peu fraternelles !

Fort bien, m' a-t-il dit ; mais observez, s' il vous plaît, miss, que ce n' est pas moi, et que c' est votre père, qui vous dit que vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace.

Mon neveu ! Lui a dit ma tante Hervey, permettez-moi de remarquer qu' on peut se fier à la prudence de ma nièce Clary.

Je suis convaincue qu' on le peut, a continué ma mère.

Mais, ma tante, mais, madame, a représenté ma soeur Arabelle, il me semble qu' il n' y a point de mal à informer ma soeur sous quelles conditions elle va chez Miss Howe, puisque s' il a

l' adresse de s' ouvrir l' entrée de cette maison...
vous pouvez compter, a interrompu mon
oncle Jules, qu' il cherchera toutes sortes de
moyens pour la voir.

L' impudent ne les trouveroit pas moins ici,
a dit mon oncle Antonin, et il vaut mieux que
ce soit là qu' ici.

Le mieux, a repris mon père, est que ce ne
soit nulle part ; et se tournant vers moi, je vous

p61

ordonne, sous peine de me déplaire, de ne le pas
voir du tout.

Soyez sûr, monsieur, lui ai-je dit, que je ne le
verrai pas dans la vue de l' encourager, et que
je ne le verrai pas du tout, si je puis éviter de le
voir avec décence.

Vous savez, a dit ma mère, avec quelle indifférence
elle l' a vu jusqu' à présent. On peut, comme
l' a remarqué ma soeur Hervey, se fier hardiment
à sa prudence.

Avec quelle apparente indifférence... a murmuré mon
frère d' un ton moqueur.

Mon fils ! A interrompu sévèrement mon père.

Je n' ajoute pas un mot, a repris mon frère. Mais
s' adressant à moi, d' un air piquant, il m' a
recommandé de ne pas oublier la défense.

Telle a été la fin de cette conférence.

Vous engagez-vous, ma chère, à ne pas souffrir
que l' homme détesté approche de votre maison ?

Mais quelle contradiction n' y a-t-il pas à
consentir que je parte, dans l' idée que c' est le
seul moyen d' éviter ici ses visites ? S' il vient,
je vous charge du moins de ne me jamais laisser
seule avec lui.

Comme je n' ai aucune raison de douter que mon
arrivée ne soit agréable à votre mère, je vais
mettre tout en ordre, pour me procurer le plaisir
de vous embrasser dans deux ou trois jours.

LETTRE 7

p62

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
au château d' Harlove, 20 février.

Je commence par des excuses, de ne vous avoir pas plutôt écrit. Hélas ! Ma chère, il s'ouvre une triste perspective devant mes yeux. Tout succède au gré de mon frère et de ma soeur. Ils ont trouvé un nouvel amant pour moi. Quel amant ! Cependant il est encouragé par tout le monde. Ne soyez plus surprise qu'on m'ait rappelée au logis avec tant de précipitation. On ne m'a donné qu'une heure ; sans autre avis, comme vous savez, que celui qui m'est venu avec la voiture qui devoit me ramener. Je n'en ignore plus la raison. C'étoit la crainte, indigne crainte ! Que si j'eusse pénétré les motifs qui me faisoient rappeler, je ne fusse entrée dans quelque complot avec M Lovelace, parce qu'ils ne peuvent douter de mon dégoût pour celui qu'ils me proposent. Ils pouvoient bien y compter ; car sur qui vous imaginez-vous qu'est tombé leur choix ? Ce n'est pas sur un autre que M Solmes. L'auriez-vous cru ? Ils sont tous déterminés, et ma mère avec les autres. Chère, chère et excellente mère !

p63

Comment s'est-elle ainsi laissée séduire ! Elle, comme je l'ai su de bonne part, qui eut la bonté de dire, lorsque M Solmes fut proposé la première fois, que, quand il seroit en possession de toutes les richesses des Indes, et qu'il me les offriroit avec sa main, elle ne le croiroit pas digne de sa chère Clarisse.

L'accueil qu'on m'a fait après une absence de trois semaines, si différent de celui que j'étois accoutumée de recevoir après les moindres absences, ne m'a que trop convaincue que je devois payer cher le bonheur que j'ai goûté dans la compagnie et la conversation de ma chère amie, pendant cet agréable intervalle. Apprenez-en les circonstances.

Mon frère vint au devant de moi jusqu'à la porte, et me donna la main pour descendre du carrosse. Il me fit une profonde révérence. Je vous prie, miss, faites-moi la grace...

je le crus dans un accès de bonne humeur ; mais je reconnus ensuite que c'étoit un respect ironique.

Il me conduisit ainsi avec des cérémonies affectées, tandis que, suivant le mouvement de mon coeur, je m'informois en chemin de la santé de tout le monde, comme si je n'eusse pas touché au moment de les voir tous ; nous entrâmes dans la grande salle, où je trouvai mon père, ma mère, mes deux oncles et ma soeur.

En entrant, je fus frappée de voir, sur le visage de mes plus chers parents, un air apprêté, auquel je n' ai jamais été accoutumée dans les mêmes occasions. Ils étoient tous assis. Je courus vers mon père, et j' embrassai ses genoux. Je rendis les mêmes respects à ma mère. Ils me reçurent tous deux d' un air froid. Mon père ne me donna qu' une bénédiction à demi-prononcée. Ma mère, à la vérité, me nomma sa chère enfant ; mais elle ne m' embrassa point avec l' ardeur ordinaire de sa tendresse.

Après avoir rendu mes devoirs à mes oncles, et fait mon compliment à ma soeur, qui m' écouta d' un air sérieux et contraint ; je reçus ordre de m' asseoir. Je me sentois le coeur chargé, et je répondis que si je n' avois pas un accueil moins effrayant et moins extraordinaire à espérer, il me convenoit mieux de demeurer debout. Mon embarras m' obligea de tourner le visage et de tirer mon mouchoir.

Aussi-tôt mon frère, ou mon accusateur, prit la parole, et me reprocha de n' avoir pas reçu moins de cinq ou six visites chez Miss Howe, de la personne qu' ils avoient tous de si fortes raisons de haïr : ce fut son expression ; et cela, malgré l' ordre que j' avois reçu de ne le pas voir. Niez, me dit-il, si vous l' osez.

Je lui répondis que mon caractère ne m' avoit

jamais permis de nier la vérité, et que je n' étois pas disposée à commencer. Dans l' espace de mes trois semaines, j' avouai que j' avois vu plus de cinq ou six fois la personne dont il vouloit parler.

De grace, mon frère, lui dis-je, permettez que j' achève ; car je le voyois prêt à s' emporter. Lorsqu' il est venu, il a toujours demandé Madame Howe et sa fille. J' avois quelques raisons de croire, continuai-je, qu' elles auroient employé tous leurs efforts pour se dispenser de le recevoir ; mais elles m' ont apporté plus d' une fois pour excuse, que, n' ayant pas les mêmes raisons que mon père, pour lui interdire l' entrée de leur maison, sa naissance et sa fortune les obligeoient à la civilité.

Vous voyez, ma chère, que j' aurois pu faire une autre apologie. Mon frère paroissoit sur le point de lâcher la bride à sa passion. Mon père

prenoit la contenance qui annonce toujours un violent orage. Mes oncles parloient bas, d' un ton grondeur, et ma soeur levoit les mains d' un air qui n' étoit pas propre à les adoucir, lorsque je demandai en grace d' être entendue. Il faut écouter cette pauvre enfant, dit ma mère. C' est le terme que sa bonté lui fit employer.

Je me flattois, leur dis-je, qu' il n' y avoit rien à me reprocher. Il ne m' auroit pas convenu de prescrire à Madame et à Miss Howe de qui elles

p66

devoient recevoir des visites. Madame Howe se faisoit un amusement du ton de plaisanterie qui régnoit entre sa fille et lui. Je n' avois aucune raison de leur reprocher que les visites qu' elles recevoient de lui me fussent adressées, et c' est ce que j' aurois paru faire, si j' avois refusé de leur tenir compagnie, lorsqu' il étoit avec elles. Je ne l' avois jamais vu hors de leur présence ; et je lui avois déclaré une fois, lorsqu' il m' avoit demandé quelques momens d' entretien particulier, qu' à moins qu' il ne fût réconcilié avec ma famille, il ne devoit pas s' attendre que je souffrisse ses visites, bien moins encore que je consentisse à ce qu' il désiroit.

Je leur dis de plus, que Miss Howe, entrant parfaitement dans mes intentions, ne m' avoit jamais quittée un moment tandis qu' il étoit chez elle ; que, lorsqu' il y venoit, si je n' étois pas déjà dans la salle, je ne souffrois pas qu' on m' appelât pour lui ; mais que j' aurois regardé comme une affectation, dont il auroit cru pouvoir tirer quelque avantage, de me retirer lorsqu' il arrivoit, ou de m' obstiner à ne pas paroître, lorsque sa visite duroit long-tems.

Mon frère m' écoutoit avec une sorte d' impatience, à laquelle il étoit aisé de connoître qu' il vouloit me trouver coupable, avec quelque force que je pusse me justifier. Les autres, autant que

p67

j' en puis juger par l' évènement, auroient été satisfaits de mes explications, s' ils n' avoient pas eu besoin de m' intimider pour me vaincre sur d' autres points. Ce qu' il en faut conclure, c' est qu' ils ne s' attendoient point de ma part à une

complaisance volontaire. C' étoit une confession tacite de ce qu' il y avoit de révoltant dans la personne qu' ils avoient à me proposer. Je n' eus pas plutôt cessé de parler, que, sans être retenue par la présence de mon père ni par ses regards, mon frère jura que, pour lui, jamais il ne vouloit entendre parler de réconciliation avec ce libertin, et qu' il me renonceroit pour sa soeur si j' encourageois les espérances d' un homme si odieux à toute la famille. Un homme qui a failli d' être le meurtrier de mon frère ! Interrompit ma soeur, avec un visage tendu, de la contrainte même qu' elle faisoit à sa passion. La pauvre *Bella* , comme vous savez, a le visage potelé, et un peu *sur nourri* , si je puis employer cette expression. Je suis sûre que vous me pardonneriez plus facilement un langage si libre, que je ne me le pardonne à moi-même. Mais qui pourroit être assez *reptile* , pour ne pas du moins se tourner lorsqu' il est foulé aux pieds ? Mon père, dont vous savez que la voix est terrible lorsqu' il est en colère, me dit avec une action et un ton d' une égale violence, qu' on

p68

m' avoit traitée avec trop d' indulgence, en me laissant la liberté de refuser ce parti et les autres ; et que c' étoit à présent son tour à se faire obéir. C' est la vérité, ajouta ma mère, et j' espère que vous ne trouverez point d' opposition à vos volontés de la part d' un enfant si favorisé. Pour faire connoître qu' ils étoient tous du même sentiment, mon oncle Jules dit qu' il étoit persuadé que sa nièce bien aimée n' avoit besoin que de savoir la volonté de son père pour s' y conformer, et mon oncle Antonin, dans son langage un peu plus rude, qu' il ne me croyoit pas capable de leur donner raison d' appréhender que la faveur qui m' avoit été accordée par mon grand-père, me fît aspirer à l' indépendance ; qu' au reste, si c' étoit mon idée, il vouloit bien m' apprendre que le testament pouvoit être cassé, et qu' il le seroit.

Je demurai dans un étonnement tel que vous pouvez vous l' imaginer. De quelle proposition, pensai-je en moi-même, ce traitement est-il le prélude ? Serait-il encore question de M Vyerley ? Enfin, de qui va-t-on m' entretenir ? Et comme les hautes comparaisons se présentent plutôt que les basses à l' esprit d' une jeune personne, lorsque son amour propre y est intéressé, que ce soit qui

l' on voudra, pensai-je encore : c' est faire l' amour
comme les anglois le firent pour l' héritière d' écosse,

p69

au tems d' édouard Vi. Mais pouvois-je soupçonner
qu' il fût question de Solmes ?

Je ne croyois pas, leur dis-je, avoir donné
occasion à tant de rigueur. J' espérois de conserver
toujours un juste sentiment de reconnaissance
pour leurs faveurs, joint à celui de mon devoir
en qualité de fille et de nièce. Mais j' étois si
surprise, ajoutai-je, d' un accueil si extraordinaire
et si imprévu, que j' espérois de la bonté de mon
père et de ma mère la permission de me retirer,
pour me remettre un peu de mon embarras.

Personne ne s' y opposant, je fis la révérence
et je sortis. Mon frère et ma soeur demeurèrent
fort contents, je m' imagine, et ne manquèrent
pas de se féliciter mutuellement d' avoir engagé
les autres à commencer avec moi d' un ton si
sévère.

Je montai dans ma chambre ; et là, sans autre
témoin que ma fidelle *Hannah* , je déplorai les
apparences trop certaines de la nouvelle proposition
à laquelle il étoit clair que je devois m' attendre.
à peine m' étois-je un peu remise, qu' on me
fit avertir de descendre pour le thé. Je fis
demander par ma femme de chambre la liberté
de m' en dispenser. Mais, sur un second ordre,
je descendis, en prenant le meilleur visage qu' il
me fût possible, et j' eus à me purger d' une
nouvelle accusation. Mon frère, tant la mauvaise

p70

volonté est subtile en inventions, fit entendre,
par des expressions également claires et choquantes,
qu' il attribuoit le désir que j' avois eu de
me dispenser de descendre, au chagrin d' avoir
entendu parler librement d' une certaine personne
pour laquelle il me supposoit prévenue. Peut-être,
il me seroit permis, lui dis-je, de vous faire une
réponse digne de cette réflexion. Mais je m' en
garderai bien. Si je ne vous trouve pas les
sentimens d' un frère, vous ne me trouverez pas
moins ceux d' une soeur. Le joli petit air de
modération ! Dit tout bas ma soeur, en regardant
mon frère, et levant la lèvre avec mépris. Lui,

d' un air impérieux, me dit de mériter son affection, et que je serois toujours sûre de l' obtenir. Lorsque nous fûmes assis, ma mère, avec cette grace admirable que vous lui connoissez, s' étendit sur l' amitié qui doit régner entre un frère et des soeurs, et blâma doucement ma soeur et mon frère d' avoir conçu trop légèrement du chagrin à mon occasion. Elle ajouta, dans une vue que je crois un peu politique, qu' elle répondoit de ma soumission aux volontés de mon père. Alors, dit mon père, *tout iroit à merveille* . L' expression de mon frère fut : *alors nous l' aimerions tous à la folie* . Ma soeur dit : *nous l' aimerions comme auparavant* . Et mes oncles : *elle*

p71

seroit l' idole de notre coeur . Mais hélas ! Suis-je donc exposée à la perte de tant de biens ? Voilà, ma chère, la réception qu' on m' a faite à mon retour. M Solmes parut avant la fin du déjeuner. Mon oncle Antonin me le présenta comme un de ses amis particuliers. Mon oncle Jules, à peu près dans les mêmes termes. Mon père me dit : sachez, Clarisse, que M Solmes est mon ami. Comme il s' assit près de moi, ma mère le regarda beaucoup, et me regardoit ensuite d' un air qui me sembloit attendri. Mes yeux se tournoient aussi vers elle, pour implorer sa pitié ; et si je lançois un coup d' oeil sur lui, c' étoit avec un dégoût qui approchoit beaucoup de l' effroi. Pendant ce tems-là, mon frère et ma soeur l' accabloient de civilités. Tant de caresses et d' attentions pour un homme de cette espèce ! Mais je n' ajouterai aujourd' hui que mes humbles remerciemens à votre chère et respectable mère, à qui je marquerai, par une lettre particulière, la vive reconnoissance que je lui dois pour toutes ses bontés.

LETTRE 8

p72

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
24 février.

L' affaire est poussée avec une furieuse chaleur. Ce Solmes, je crois, couche ici. Il ne cesse de leur faire sa cour, et sa faveur augmente à chaque moment. Des termes si avantageux ! Un si riche établissement ! On n' entend pas d' autre cri. Ô ma chère amie ! Fasse le ciel que je n' aie pas sujet de déplorer la faute d' une famille aussi riche que la mienne. Je puis vous le dire, avec d' autant moins de réserve, que nous avons joint cent fois nos regrets, vous pour une mère, moi pour un père et des oncles, auxquels il n' y a point d' autre reproche à faire que leur excès d' estime pour ce fantôme de bien qu' on appelle richesse. Jusqu' à présent, je suis comme livrée à mon frère, qui prétend avoir pour moi autant de tendresse que jamais. Vous pouvez compter que je me suis expliquée fort sincèrement avec lui. Mais il affecte de prendre un ton railleur, et de ne pouvoir se persuader qu' une fille aussi discrète et aussi attachée à son devoir que sa soeur Clary, soit jamais capable de désobliger tous ses amis.

p73

En vérité, je tremble de mille choses que l' avenir présente à mon imagination ; car il est évident pour moi qu' ils sont étrangement déterminés. Mon père et ma mère évitent adroitement de me donner l' occasion de les entretenir en particulier. Ils ne me demandent point mon approbation, parce qu' ils feignent apparemment de supposer que j' entre dans leurs vues. Cependant c' est auprès d' eux que j' espère de prévaloir, ou je n' ai cette espérance sur personne. Ils n' ont pas d' intérêt, comme mon frère et ma soeur, à forcer mes inclinations. Cette raison me rend moins empressée à leur parler. Je réserve toute ma force pour une audience que je veux obtenir de mon père, s' il a la bonté de m' entendre avec patience. Qu' il est difficile, ma chère, de n' être pas du sentiment de ceux à qui le devoir et l' inclination nous font souhaiter de ne pas déplaire ! J' ai déjà essuyé le choc de trois visites particulières de ce Solmes, outre ma part à ses visites générales ; et je trouve qu' il est impossible que je puisse jamais le supporter. Il n' a qu' une portion de sens fort commune, sans aucune teinture de savoir. Il n' entend que la valeur des terres, la manière d' augmenter son revenu, et tout ce qui

appartient au ménage et à l' agriculture. Mais je

p74

suis devenue comme stupide. Ils ont commencé avec moi d' une manière si cruelle, que la force me manque pour prendre le parti de la résistance. Avant mon retour, ils se sont efforcés de faire entrer dans leurs vues la bonne Madame *Norton* , tant ils sont résolus de l' emporter ; et son opinion n' ayant point été de leur goût, on lui a dit qu' elle feroit bien, dans les circonstances, de supprimer ses visites. Cependant c' est la personne du monde, après ma mère, qui seroit la plus propre à me persuader, si leurs projets étoient raisonnables, ou tels qu' elle pût les approuver. Ma tante s' étant échappée à dire aussi qu' elle ne croyoit pas que sa nièce pût jamais prendre de goût pour M Solmes, on l' a obligée d' apprendre une autre leçon. J' attends demain une visite d' elle. Comme j' ai refusé d' entendre de la bouche de mon frère et de ma soeur les articles du noble établissement, elle est chargée de m' informer de ce détail, et de recevoir ma détermination : car on m' a dit que mon père n' a pas même la patience de supposer que je puisse former la moindre opposition à sa volonté. En même tems, on m' a signifié que, si je voulois faire plaisir à tout le monde, je n' irois pas à l' église dimanche prochain. On m' avoit fait la même déclaration dimanche dernier, et je

p75

m' y conformai. On appréhende que M Lovelace ne se trouve à l' église, dans le dessein de me ramener au logis. Communiquez-moi, chère Miss Howe, un peu de votre charmant esprit ; jamais je n' en eus tant de besoin. Vous supposez bien que ce Solmes n' a pas raison de vanter ses progrès auprès de moi. Il n' a pas le sens de dire un mot qui convienne aux circonstances. C' est à eux qu' il fait la cour. Mon frère prétend me la faire pour lui, comme son procureur ; et je refuse absolument d' écouter mon frère. Mais, sous prétexte qu' un homme si bien reçu et si bien recommandé par toute ma famille, a droit à mes civilités, on affecte

d' attribuer ce refus à ma modestie ; et lui, qui ne sent pas ses propres défauts, s' imagine que ma réserve, et le soin que j' apporte à l' éviter, ne peuvent venir d' une autre cause ; car toutes ses attentions, comme je l' ai déjà dit, sont pour eux, et je n' ai pas même l' occasion de dire non, à un homme qui ne me demande rien. Ainsi, avec la supériorité affectée de son sexe, il semble moins embarrassé du succès, que de sa pitié pour la timidité d' une petite personne de mon âge.

25 février.

J' ai eu la conférence qu' on m' avoit annoncée

p76

avec ma tante. Il a fallu entendre d' elle les propositions de l' homme, et les motifs qui leur donnent tant de chaleur pour ses intérêts. C' est à contre-coeur que j' observe seulement combien il y a d' injustice de sa part à faire de telles offres, et, de la part de ceux que je respecte, à les accepter. Je le hais plus qu' auparavant. On a déjà obtenu une terre considérable aux dépens des héritiers naturels, quoique fort éloignés ; je parle de celle que la marraine de mon frère lui a laissée ; et l' on se flatte à présent de l' espérance chimérique de s' en procurer d' autres, ou de voir du moins retourner la mienne à la famille. Cependant le monde, dans mes idées, n' est qu' une grande famille. étoit-ce autre chose dans l' origine ?

Qu' est-ce donc que cette avidité de rapporter tout aux siens dans un cercle si étroit, si ce n' est favoriser une parenté dont on se souvient, au préjudice d' une parenté oubliée ?

Mais ici, sur le refus absolu que j' ai fait de lui, à quelques conditions qu' il puisse se présenter, on m' a fait une déclaration qui me blesse jusqu' au coeur. Comment puis-je vous l' apprendre ? Mais il le faut. C' est, ma chère, que d' un mois entier, ou jusqu' à nouvel ordre, je ne dois entretenir de correspondance avec personne hors de la maison. Mon frère, sur le rapport de ma tante, qu' elle a fait néanmoins,

p77

comme j' en suis bien informée, dans les termes les plus doux, et même en donnant des espérances éloignées, quoiqu' elle n' eût pas reçu de

moi cette commission ; mon frère est venu m'apporter la défense, d'un ton d'autorité. Pas même avec Miss Howe ? Lui ai-je dit. Pas même avec Miss Howe, d'un air moqueur ; car n'avez-vous pas avoué, miss, que Lovelace est traité en favori dans cette maison ? Voyez, ma chère amie ! Et croyez-vous, mon frère que ce soit là le moyen... il m'a interrompue malignement : vos idées se tournent-elles de ce côté-là ? Je vous avertis qu'on interceptera vos lettres. Là-dessus, il m'a quittée en courant.

Ma soeur est entrée un moment après. à ce que j'entends, ma soeur Clary, voilà un beau chemin dans lequel vous vous engagez ; mais comme on suppose que ce n'est pas sans secours que vous vous endurcissez contre votre devoir, je suis chargée de vous dire qu'on vous saura bon gré d'éviter, pendant l'espace de huit ou quinze jours, de rendre ou de recevoir des visites.

Quoi ! Lui ai-je dit, cet ordre peut-il venir de ceux à qui je dois du respect ? ... demandez-le, demandez-le, mon enfant, en faisant deux tours en rond du bout du doigt. J'ai rempli ma commission. Votre papa veut être obéi. Il est porté

p78

à croire que vous ne manquerez pas d'obéissance, et il voudrait prévenir ce qui pourroit vous exciter à la révolte. J'ai répondu à ma soeur que je connoissois mon devoir, et que j'espérois qu'on n'y attacheroit pas des conditions impossibles. Elle m'a dit que j'étois une hardie petite créature, remplie de vanité et d'une folle opinion de moi-même, que, dans mes sages raisonnemens, je me croyois seule capable de juger du bien et du mal ; que, pour elle, il y avoit long-tems qu'elle avoit pénétré toutes ces spécieuses apparences, mais que j'allois montrer à tout le monde ce que j'étois dans le fond.

Chère Bella ! Lui ai-je dit, les mains et les yeux levés, pourquoi tous ces étranges propos ? Chère, chère Bella ! Pourquoi... tous ces *chère Bella*, m'a-t-on répondu, n'ont aucun effet sur moi. Je vous déclare que je perce au travers de toutes vos *sorcelleries*. Ma chère ! C'est une expression bien terrible. Elle est sortie brusquement, en ajoutant, dans sa fuite, et tout le monde y percera bientôt aussi, j'ose le dire.

Hélas ! Me suis-je dit à moi-même, quelle soeur

ai-je donc là ? Qu' ai-je fait pour mériter ce traitement ? Ensuite mes regrets sont tombés sur la bonté de mon grand-père, qui m' a distinguée avec trop de faveur.

p79

25 février au soir.

J' ignore ce que mon frère et ma soeur ont pu dire à mon désavantage ; mais je suis extrêmement mal dans l' esprit de mon père. On m' a fait avertir à l' heure du thé. Je suis descendue avec un visage ouvert. Les circonstances m' ont bientôt forcée d' en changer.

C' étoit une contenance si grave et si composée, dans chaque personne de la compagnie ! Ma mère avoit les yeux fixés sur les vases de la table ; et lorsqu' elle les levoit, c' étoit pesamment, comme si ses paupières eussent été chargées d' un grand poids, et sans les jeter de mon côté. Mon père étoit à demi-assis dans son fauteuil, pour n' avoir pas la tête tournée vers moi ; les mains l' une sur l' autre, et les doigts en mouvement, comme si sa colère s' étoit communiquée jusqu' au bout. Ma soeur étoit sur une chaise, avec l' air d' une personne qui enfle. Mon frère a paru me regarder avec mépris, après m' avoir mesurée des yeux, à mon arrivée, depuis la tête jusqu' aux pieds. Ma tante, qui étoit aussi de l' assemblée, a jeté sur moi quelques regards contraints, et s' est baissée froidement vers moi pour répondre à ma révérence. Ensuite, d' un coup d' oeil, adressé successivement à mon frère et à ma soeur, elle m' a semblé leur rendre compte de cette rigueur

p80

affectée. Bon dieu ! Ma chère, pourquoi vouloir employer la voie de la crainte, plutôt que celle de la douceur, avec un esprit qui n' a pas été regardé jusqu' à présent comme incapable de persuasion et de générosité ?

J' ai pris ma chaise. Ferai-je le thé, madame, ai-je demandé à ma mère. Vous savez, ma chère, que j' ai toujours été dans l' usage de faire le thé. Un, non, prononcé de la manière la plus courte, a été la seule réponse ; et ma mère s' est mise elle-même à faire le thé. Betty, la femme de chambre de ma soeur, étoit là pour servir. Mon

frère lui a dit de se retirer, et qu' il serviroit l' eau lui-même. Je me sentois le coeur dans un désordre extrême, et l' on devoit s' en appercevoir à l' embarras de mes mouvemens. Quelle sera donc la suite, disois-je en moi-même. Bientôt ma mère s' est levée, et prenant ma tante par la main : un mot, ma soeur ; et sous ce prétexte, elles sont sorties ensemble. Ma soeur s' est dérobée aussi-tôt. Mon frère a suivi son exemple. En un mot, je suis demeurée seule avec mon père. Il a pris un regard si sévère, que le coeur m' a manqué autant de fois que j' ai voulu ouvrir la bouche pour lui parler. Je crois avoir oublié de vous dire que tout le monde avoit gardé jusqu' alors un profond silence. à la fin, j' ai demandé à mon père s' il désiroit encore une tasse

p81

de thé. Il m' a répondu, par le même monosyllabe qui avoit été la réponse de ma mère ; et s' étant levé, il s' est mis à se promener dans la chambre. Je me suis levée aussi, dans l' intention de me jeter à ses pieds ; mais j' étois trop consternée par la sévérité de son visage, pour hasarder ce témoignage même des sentimens dont mon coeur étoit comme étouffé. Il s' est approché du dos d' une chaise, où sa goutte l' a forcé de s' appuyer : j' ai repris un peu plus de courage. Je me suis avancée vers lui, et je l' ai supplié de m' apprendre en quoi j' avois eu le malheur de l' offenser.

Il a détourné la tête ; et d' une voix forte, il m' a dit : Clarisse, Clarisse, apprenez que je veux être obéi.

Dieu me préserve, monsieur, de manquer jamais à l' obéissance que je vous dois ! Je ne me suis jamais opposée à vos volontés... ni moi, Clarisse, à vos fantaisies, a-t-il interrompu. Ne me mettez point dans le cas de ceux qui ont marqué trop d' indulgence à votre sexe, en me contredisant pour prix de la mienne.

Vous savez, ma chère, que mon père, non plus que son fils, n' a pas une opinion trop favorable de notre sexe, quoi qu' il n' y ait pas sur la terre de femme plus complaisante que ma mère. J' allois lui faire des protestations de respect...

p82

je ne veux point de protestations, je n'écoute point de paroles, on ne m'amuse point par des discours, je veux être obéi. Je n'ai point d'enfant, je n'en aurai point qui ne m'obéisse. Monsieur, vous n'avez jamais eu sujet, j'ose le dire...

ne me dites point ce que j'ai eu, mais ce que j'ai, et ce que j'aurai.

Monsieur ! Faites-moi la grace de m'écouter.

Je crains bien que mon frère et ma soeur...

gardez-vous, petite fille, de parler contre votre frère et votre soeur. Ils ont à coeur, comme ils le doivent, l'honneur de ma famille.

Et j'espère, monsieur...

n'espérez rien. Ne me parlez point d'espérances, mais de réalités. Je n'exige rien de vous que vous ne puissiez accomplir, et que votre devoir ne vous oblige d'accomplir.

Eh bien, monsieur, je l'accomplirai. Mais

j'espère néanmoins de votre bonté...

point de plaintes. Point de *mais*, petite fille ; point de retranchemens. Je veux être obéi, et de bonne grace, ou je vous renonce pour ma fille.

Je me suis mise à pleurer. Je me suis jetée à ses genoux. Souffrez que je vous conjure, mon très-cher et très-honoré père, de ne me pas donner d'autre maître que vous et ma mère.

p83

Que je ne sois pas forcée d'obéir aux volontés de mon frère... j'allois continuer, mais il est sorti. Il m'a laissée dans la posture où j'étois, en disant qu'il ne vouloit pas m'entendre chercher, par subtilité et par adresse, à mettre des distinctions dans mon devoir, et répétant qu'il vouloit être obéi. J'ai le coeur trop plein, si plein, ma chère, que je ne puis le décharger ici sans mettre mon devoir en danger. J'aime mieux quitter la plume... cependant j'ai peine... mais absolument je quitte la plume.

LETTRE 9

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

26 février au matin.

Ma tante, qui a passé ici la nuit, m'a fait une visite ce matin dès la pointe du jour. Elle

m' a dit qu' on m' avoit laissée hier exprès avec mon père, pour lui donner la liberté de me déclarer qu' il s' attend à l' obéissance ; mais qu' il convenoit de s' être emporté au-delà de son dessein, en se rappelant quelque chose que mon frère lui avoit dit à mon désavantage, et par son impatience à supposer seulement qu' un esprit aussi doux que je l' avois paru jusqu' aujourd' hui,

p84

entreprît de disputer ses volontés, sur un point où ma complaisance devoit être d' un si grand avantage pour toute la famille.

Je comprends, par quelques mots qui sont échappés à ma tante, qu' ils comptent entièrement sur la flexibilité de mon caractère. Mais ils pourroient bien se tromper ; car, en m' examinant moi-même avec beaucoup de soin, je pense réellement que je tiens autant de la famille de mon père, que de celle de ma mère.

Mon oncle Jules n' est pas d' avis, à ce qu' il semble, qu' on me pousse à l' extrémité. Mais son neveu, que je ne dois pas trop nommer mon frère, engage sa parole, que les égards que j' ai pour ma réputation et pour mes principes, m' amèneront *rondement* au devoir ; c' est son expression.

Peut-être aurois-je raison de souhaiter qu' on ne m' eût point informée de cette circonstance.

Le conseil de ma tante est que je dois me soumettre, pour le présent, à la défense qu' on m' a signifiée, et recevoir les soins de M Solmes. J' ai refusé absolument le dernier de ces deux points au hasard, lui ai-je dit, de toutes les conséquences.

à l' égard de la défense des visites, je suis résolue de m' y conformer. Mais pour celle qui regarde notre correspondance, il n' y a que la menace d' intercepter nos lettres qui puisse me la faire observer. Ma tante est persuadée que

p85

cet ordre vient de mon père, sans que ma mère ait été consultée ; et qu' il ne s' y est déterminé que par considération pour moi, dans la crainte à ce qu' elle suppose, que je ne l' offense mortellement, poussée par les conseils d' autrui (c' est de vous sans doute, et de miss Loyd, qu' elle veut parler) plutôt que par ma propre inclination ;

car elle m' assure qu' il parle encore de moi avec bonté, et même avec éloge.

Voilà de la tendresse ! Voilà de l' indulgence ! Et cela, pour empêcher une fille opiniâtre de se précipiter dans la révolte, et de se perdre entièrement, comme feroit un bon prince, pour des sujets mal affectionnés. Mais toutes ces sages mesures, viennent de la prudence de mon jeune homme de frère. Un conseiller sans tête, et un frère sans coeur !

Que je pourrais être heureuse avec tout autre frère que M James Harlove, et avec toute autre soeur que sa soeur ! Ne vous étonnez pas, ma chère, que moi, qui vous reprochois ces sortes de libertés à l' égard de mes parens, je sois aujourd' hui plus rebelle que vous n' avez été désobligeante. Je ne puis supporter l' idée d' être privée du plus doux plaisir de ma vie ; car c' est le nom que je donne à votre conversation, de bouche ou par lettres. Et qui pourroit soutenir d' ailleurs de se voir la dupe de tant de bas artifices,

p86

qui opèrent avec tant de hauteur et d' arrogance. Mais vous sentez-vous capable, ma chère Miss Howe, de condescendre à une correspondance secrète avec moi ? Si vous le pouvez, je me suis avisée d' un moyen qui m' y paroît fort propre.

Vous devez vous souvenir de l' allée verte (c' est ainsi que nous la nommons) qui règne le long du bûcher, et de la basse-cour où je nourris mes *bantams* , mes faisans et mes paons ; ce qui m' y conduit ordinairement deux fois le jour, parce que ces animaux me sont d' autant plus agréables que mon grand père les a recommandés à mes soins ! Et cette raison me les a fait transporter ici depuis sa mort. L' allée est plus basse que le rez-de-chaussée du bûcher ; et du côté de cet édifice, les ais sont pourris en plusieurs endroits jusqu' à deux ou trois pieds de terre. Hannah peut se rendre dans l' allée, et faire une marque de craie au-dessus du lieu où l' on pourra placer une lettre ou un paquet sous quelques pieces de bois. Il ne sera pas difficile de ménager un endroit propre à recevoir nos dépôts de part et d' autre.

Je viens moi-même de visiter le lieu, et je trouve qu' il répond à mes vues. Ainsi votre

p87

fidelle Robert peut, sans s'approcher du château, et feignant de passer seulement par l'allée verte, qui conduit à deux ou trois métairies, (sans livrée, s'il vous plaît) prendre aisément mes lettres, et laisser aussi facilement les vôtres. Cet endroit est d'autant plus commode, qu'il n'est guère fréquenté que de moi-même ou d'Hannah, par le motif que j'ai dit. C'est le magasin général du bois, car le bûcher d'usage ordinaire est plus proche de la maison. Comme on en a séparé un coin, pour servir de juchoir à mes oiseaux, Hannah ou moi, nous ne manquerons jamais de prétexte pour y entrer. Essayez, ma chère, le succès d'une lettre par cette voie, et donnez-moi votre avis sur la fâcheuse situation où je me trouve, car je ne puis lui donner un meilleur nom. Marquez-moi quelle opinion vous avez de l'avenir, et ce que vous feriez si vous étiez dans le même cas.

Mais je vous avertis d'avance que votre sentiment ne doit pas être favorable à M Solmes.

Il est néanmoins très-vraisemblable que, sachant le pouvoir que vous avez sur moi, ils s'efforceront de faire entrer votre mère dans leurs intérêts pour vous engager vous-même à les favoriser. Cependant, sur une seconde réflexion, je souhaite que, si vous penchez de son côté,

p88

vous m'écriviez naturellement tout ce que vous pensez. Déterminée comme je crois l'être, et comme je ne puis m'en empêcher, je voudrais du moins lire ou écouter avec patience ce qu'on peut dire pour le parti opposé. Mes attentions ne sont pas aussi engagées (non, elles ne le sont pas... je ne sais pas moi-même si elles le sont) en faveur d'un autre, que quelques-uns de mes amis le supposent, et que vous même, donnant l'essor à votre vivacité après ses dernières visites, vous avez affecté de le supposer. Si j'ai quelque préférence pour lui, il la doit moins à des considérations personnelles, qu'au traitement qu'il a souffert par rapport à moi. J'écris quelques lignes de remerciement à votre mère, pour toutes ses bontés dans les heureux momens que j'ai passés chez vous. Que je crains de ne les voir jamais renaître ! Elle voudra bien me pardonner de ne lui avoir pas écrit

plutôt.

Si le porteur étoit soupçonné, et qu' on allât jusqu' à l' examiner, il n' auroit qu' à montrer cette lettre, comme la seule dont il seroit chargé. à combien d' inventions et d' artifices une injuste et inutile contrainte ne donne-t-elle pas occasion ? J' aurois en horreur ces correspondances clandestines, si je n' y étois pas forcée. Elles ont une si basse, une si pauvre apparence

p89

à mes propres yeux, que j' ai peine à m' imaginer que vous vouliez y prendre part. Mais pourquoi se hâte-t-on, comme j' en ai fait aussi mes plaintes à ma tante, de me précipiter dans un état, que je respecte, mais pour lequel j' ai peu de penchant ? Pourquoi mon frère, qui est plus vieux que moi de tant d' années, et qui a tant d' impatience de me voir engagée, ne s' engage-t-il pas le premier ? Pourquoi du moins ne pense-t-on pas à pourvoir ma soeur avant moi ? Je finis par ces inutiles exclamations.

LETTRE 10

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

27 février.

Quelle est la bisarrerie de certaines gens ! Miss Clarisse Harlove sacrifiée en mariage à M Roger Solmes ! En vérité, je ne reviens pas de mon étonnement.

mon avis, dites-vous, ne doit pas être favorable à cet homme-là . Me voilà convaincue à demi, ma chère, que vous tenez un peu de la famille qui a pu former l' idée d' un mariage si bien

p90

assorti ; sans quoi il ne vous seroit jamais entré dans l' esprit, que je pusse vous parler en faveur de Solmes.

Demandez-moi son portrait. Vous savez que j' ai la main bonne pour tirer des ressemblances hideuses. Mais je veux être un peu sûre de mon fait auparavant ; car, qui sait ce qui peut

arriver, puisque l' affaire est en si bon train, et que vous n' avez pas le courage de vous opposer au torrent qui vous entraîne ?

Vous me priez de vous communiquer un peu de mon esprit. Parlez-vous sérieusement ? Mais je crains qu' il ne vous fût déjà fort inutile. Vous êtes la fille de votre mère, pensez-en ce qu' il vous plaît, et vous avez à combattre des esprits violens. Hélas ! Ma chère, il falloit emprunter plutôt un peu du mien ; plutôt, c' est-à-dire, avant que vous eussiez abandonné le maniement de votre bien à ceux qui croyoient y avoir droit avant vous. Qu' importe que ce soit à votre père ? N' a-t-il pas deux autres enfans ? Et ne portent-ils pas plus que vous son empreinte et son image ? De grace, ma chère, ne me demandez pas compte d' une question si libre, de peur que mon explication ne fût aussi libre que la question même. à présent que je me suis un peu échappée, passez-moi un mot de plus dans le même goût.

p91

Je serai décente, je vous le promets. J' aurois cru que vous n' ignoriez pas que l' *avarice* et l' *envie* sont deux passions qu' il est impossible de satisfaire, l' une en donnant, l' autre en continuant d' exceller et de mériter de l' admiration. Huile au feu, qui produit, sur toute la face de la terre, des flammes dévorantes et insatiables.

Mais puisque vous me demandez mes avis, vous devez m' apprendre tout ce que vous savez ou tout ce que vous vous imaginez de leurs motifs. Si vous ne me défendez pas de faire des extraits de vos lettres, pour l' amusement de ma cousine, qui meurt d' envie d' être mieux informée de vos affaires dans sa petite île, on vous sera fort obligé de cette complaisance. Vous êtes si tendre sur les intérêts de certaines personnes qui n' ont de tendresse que pour elles-mêmes, qu' il faut vous conjurer de parler librement. Souvenez-vous qu' une amitié telle que la nôtre n' admet aucune réserve. Vous pouvez vous fier à mon impartialité. Ce seroit faire injure à votre jugement que d' en douter ; car ne me demandez-vous pas mon avis ? Et ne m' avez-vous pas appris vous-même que l' amitié ne doit jamais inspirer de prévention contre la justice ? Il est donc question de justifier vos amis, si vous le

pouvez. Voyons s' il y a du bon sens dans leur choix, ou s' il peut être soutenu du moins avec quelque apparence de raison. à présent, quoique je connoisse beaucoup votre famille, je ne puis m' imaginer comment tous, autant qu' ils sont, votre mère en particulier et votre tante Hervey, peuvent se joindre avec le reste contre des jugemens portés. à l' égard de quelques-uns des autres, rien ne peut me surprendre de leur part dans tout ce qui concerne leur intérêt propre.

Vous me demandez pourquoi votre frère ne s' engage pas le premier dans les liens du mariage ?

Je vous en apprendrai la raison. Son humeur emportée et son arrogance sont si connues, que, malgré ses grandes acquisitions indépendantes, et ses espérances encore plus considérables, aucune des femmes auxquelles il pourroit aspirer n' est disposée à recevoir ses soins. Souffrez que je vous le dise, ma chère, ces acquisitions lui ont donné plus d' orgueil que de réputation.

à mes yeux, c' est la plus insupportable créature que je connoisse. La manière dont vous me blâmez de l' avoir traité, il la méritoit de la part d' une personne à laquelle il croyoit plutôt faire une faveur qu' il n' espéroit d' en recevoir.

J' ai toujours pris plaisir à mortifier les orgueilleux et les insolens. Pourquoi vous imaginez-vous que je souffre Hickman ? C' est parce qu' il

est humble et qu' il sait se tenir à la distance qui convient.

Vous voulez savoir aussi pourquoi votre soeur aînée n' est pas pourvue la première ? Je réponds : parce qu' elle est faite pour épouser un homme fort riche ; première raison ; la seconde, parce qu' elle a une soeur cadette. Faites-moi la grace de me dire, ma chère, où est l' homme fort riche qui voulût penser à cette soeur aînée, tandis que la cadette est à marier.

Apprenez de moi, mon enfant, que vous êtes trop riches pour être heureux. Chacun de vous, par les maximes fondamentales de votre famille, ne doit-il pas se marier pour le devenir encore plus ? Laissez-les s' agiter, gronder, se chagriner et accumuler ; s' étonner de n' être pas heureux avec leurs richesses ; croire

que le mal vient de ce qu' ils n' en ont pas davantage, et continuer ainsi d' entasser, jusqu' à ce que la mort, qui entasse et qui accumule avec autant d' avidité qu' eux, vienne les moissonner pour grossir son magasin.

Ma chère, encore une fois, apprenez-moi ce que vous savez de leurs motifs ; et je vous donnerai plus de lumières sur leurs fautes que je n' en puis recevoir de vous. Votre tante Hervey, dites-vous, ne vous les a pas cachés. Mais

p94

pourquoi faut-il que je vous les demande, lorsque vous me pressez de vous en dire mon avis. Qu' ils veuillent s' opposer à notre correspondance, c' est un acte de sagesse qui ne me surprend point, et dont je suis fort éloignée de les blâmer. J' en conclus qu' ils connoissent leur folie ; et s' ils la connoissent, est-il étrange qu' ils craignent de l' exposer au jugement d' autrui ? Je suis fort aise que vous ayez trouvé un moyen d' entretenir notre commerce. Je l' approuve beaucoup, et je l' approuverai encore plus, si les premiers essais sont heureux ; mais ne le fussent-ils pas, et ma lettre tombât-elle entre leurs mains, je n' en serois fâchée que par rapport à vous.

Nous avons entendu dire, avant que vous m' eussiez écrit, qu' il y avoit eu quelque différent dans votre famille à votre arrivée, et que M Solmes vous avoit rendu une visite, avec quelque espérance de succès. Mais j' avois jugé que l' erreur tomboit sur les personnes, et que ses prétentions étoient pour Miss Arabelle. Au fond, si elle étoit d' aussi bon naturel que vos joufflues le sont ordinairement, je l' aurois crue trop bonne de moitié pour lui. Voilà le mystère, pensois-je en moi-même ; et l' on aura fait revenir ma chère amie pour aider sa soeur dans les

p95

préparatifs de la noce. Qui sait, disois-je à ma mère, si cet homme-là, lorsqu' il aura supprimé sa perruque jaune à petites boucles, et son grand chapeau bordé, que je suppose avoir été du meilleur goût sous le regne du protecteur, ne fera pas une figure supportable à l' église, pendu

au côté de Miss Arabelle ? La femme, suivant l'observation de ma mère, aura quelque chose de mieux que le mari dans les traits. Et quel meilleur choix pourroit-elle faire pour en tirer du lustre.

Je m'étois livrée à cette imagination, malgré les bruits publics, parce que je ne pouvois me persuader que les plus sottes gens d'Angleterre le fussent assez pour vous proposer un homme de cette trempe.

On nous avoit dit aussi que vous ne receviez aucune visite. Je ne pouvois expliquer cette circonstance, qu'en supposant que les préparatifs pour votre soeur ne devoient pas être publics, et qu'on vouloit brusquer la cérémonie. Miss Loyd et Miss Biddulph vinrent me demander ce que j'en savois, et pourquoi vous n'aviez pas paru à l'église le dimanche qui a suivi votre retour, au grand chagrin, pour répéter leurs expressions, d'une centaine de vos admirateurs. Sur ce point, il me fut aisé de juger que la raison étoit celle que vous me confirmez, c'est-à-dire,

p96

la crainte qu'on avoit que Lovelace ne s'y trouvât, et qu'il n'entreprît de vous reconduire chez vous.

Ma mère est fort sensible aux témoignages de votre amitié. Miss Clarisse Harlove, m'a-t-elle dit, après avoir lu votre lettre, est une jeune personne qui mérite l'admiration de tout le monde. Va-t-elle quelque part ? Sa visite est une faveur. Sort-elle d'une maison ? Elle n'y laisse que du regret. Et puis un mot de comparaison : ô ma Nancy ! Que n'avez-vous un peu de son obligeante douceur ?

N'importe ; l'éloge vous regardoit. J'en ai joui, parce que vous êtes moi-même. D'ailleurs... vous dirai-je la vérité ? Je me trouve aussi bien comme je suis ; ne fût-ce que par cette raison, que, si j'avois vingt frères James et vingt soeurs arabelles, aucun d'eux, et tous ensemble, n'oseroient me traiter comme vous êtes traitée par les vôtres. Celui qui a la patience de souffrir beaucoup, s'apprête à beaucoup souffrir.

C'est votre propre maxime, fondée sur le plus grand exemple qu'on en puisse donner, dans le sein même de votre famille, quoique vous en ayez tiré si peu de profit.

Le résultat, ma chère, c'est que je suis plus

propre que vous pour ce bas monde, et que vous l' êtes plus que moi pour l' autre. Voilà la différence qui est entre nous. Mais pour mon bonheur et pour celui de mille autres, puissiez-vous nous demeurer bien, bien long-tems, avant que de joindre une compagnie de votre espèce, et plus digne de vous !

J' ai communiqué à ma mère, le récit que vous me faites de votre étrange réception. Je lui ai dit aussi quel horrible animal on veut vous donner, et le traitement qu' on emploie pour vous forcer de le prendre. Elle s' est mise uniquement à relever son indulgence pour ma conduite tyrannique (c' est le nom qu' elle lui donne, et comme vous savez, il faut laisser parler les mères) à l' égard de l' homme qu' elle me recommande avec tant de chaleur, et contre lequel, à l' entendre, il n' y a point de juste objection. De-là elle s' est étendue sur la complaisance que je lui dois pour tant de bonté. Ainsi, je crois qu' il faut ne lui rien communiquer de plus, sur-tout, parce que je sais qu' elle condamneroit notre correspondance, et la vôtre avec Lovelace, comme clandestine et contraire au devoir ; car *obéissance implicite* est son cri. D' ailleurs elle ouvre assez volontiers l' oreille aux sermons de ce vieux garçon empesé, votre oncle Antonin ; et pour donner un exemple à sa fille, elle ne

prendroit pas aisément votre parti, quelque justice qu' il y eût dans votre cause. C' est pourtant une assez mauvaise politique ; car on refuse tout à ceux qui n' accordent rien. En d' autres termes, ceux qui demandent trop de choses à la fois n' en obtiennent aucune.

Mais pourriez-vous deviner, ma chère, ce que ce bon vieux *prédicateur* , votre oncle Antonin, se propose ici par ses fréquentes visites ? Je remarque tant de mystères et de sourires entre ma mère et lui ! Ce sont des louanges mutuelles de leur économie ! Ce sont tant de petits propos ! Et, *voilà ma méthode* . Et, *voilà ce que je fais toujours* . Et, *je suis bien aise, monsieur, d' avoir votre approbation* . Et, *votre attention s' étend à tout, madame* . Hélas ! Monsieur, *rien ne seroit bien, si je ne le faisois moi-même* . Ce sont des éloges d' eux-mêmes ! Des exclamations

sur les domestiques ! Et des hélas continuels,
et des regards, et des expressions si tendres !
Quelquefois, le ton de leur entretien s' abaisse
jusqu' à ne pouvoir être entendu, lorsque je viens les
troubler. Je vous déclare, ma chère, que je
n' approuve tout cela qu' à demi. Si je ne savais
que l' usage de ces vieux garçons est de prendre
autant de tems pour se résoudre au mariage qu' ils
peuvent espérer raisonnablement d' en avoir à
vivre, je ferois du vacarme sur ces visites, et
je recommanderois

p99

M Hickman à ma mère, comme un homme
qui lui convient beaucoup mieux. Ce qui lui
manque du côté de l' âge est compensé par sa
gravité. Et, si vous voulez ne me pas gronder,
je vous dirai qu' il y a un air de minauderie
entr' eux, sur-tout lorsque cet homme s' est un
peu émancipé avec moi, par le fond qu' il fait
sur la faveur de ma mère, et que je le tiens en
bride à cette occasion, qui me fait trouver
beaucoup de ressemblance dans leur caractère. Alors
tombant comme dans l' admiration de mon arrogance
et de ce qu' ils en ont tous deux à souffrir,
ils se mettent à soupirer ; et leur compassion
paroît si vive l' un pour l' autre, que, si la pitié
est une préparation à l' amour, je ne suis pas
fort en danger, tandis qu' ils y sont extrêmement,
sans le savoir.

à présent, ma chère, n' allez-vous pas tomber
sur moi avec vos airs graves ? Qu' y faire ?
Mais ce dernier trait a plus de rapport à vous
que vous ne pensez. Prenez garde à ce qui se
passe autour de vous ; c' est une secousse que j' ai
voulu vous donner, pour me faire un mérite
de vous avoir avertie d' avance. Annibal, ai-je
lu quelque part, attaquoit toujours les romains
sur leurs propres terres.
Vous avez bien voulu me dire, et même *en vérité* ,
que " vos *attentions* , (joli mot et bien

p100

expressif pour celui d' *affections*) ne sont pas
aussi engagées pour une autre personne, que
quelques-uns de vos amis le supposent " .
Qu' étoit-il besoin, ma chère, de me donner à

penser que le mois passé, ou les deux derniers, ont été un tems extrêmement favorable pour cette autre personne, en mettant la nièce dans le cas de lui avoir quelque obligation pour sa patience à l'égard des oncles ?

Mais passons là-dessus. Aussi engagées ! Combien donc, ma chère ? Suis-je en droit de demander.

quelques-uns de vos amis supposent qu'elles le sont beaucoup. vous avouez, ce me semble, qu'elles le sont un peu. Ne vous fâchez point. Vous ne risquez rien avec moi. Mais ce *peu*, pourquoi me l'avoir voulu déguiser ? Je vous ai entendu dire qu'en affectant du secret, on excite toujours de la curiosité.

Vous continuez néanmoins, avec une espèce de retractation, comme s'il vous étoit survenu quelque doute en y pensant : *vous-même, vous ne savez pas si elles le sont* ; autant qu'on le suppose, voulez-vous dire ? Quelle nécessité de me tenir ce langage, à moi ? Et d'y joindre même, *en vérité* ? mais vous en savez plus que vous ne dites. Ou plutôt, je m'imagine en effet que vous ne le savez pas ; car les commencemens de l'amour sont l'ouvrage d'un *esprit subtil*, et se

p101

découvrent souvent aux yeux d'un spectateur, tandis que la personne *possédée* (ce mot me plaît assez) ignore elle-même quel démon l'agite.

Mais vous ajoutez que " si vous aviez effectivement quelque préférence pour lui, il la devrait moins à des considérations personnelles, qu'au traitement qu'il a reçu et qu'il a souffert par rapport à vous " .

Rien de plus généreux. Je reconnois là du caractère. Mais, ô chère amie ! Comptez que vous êtes en danger. Que vous vous en apperceviez ou non, comptez que vous n'y êtes pas moins.

C'est votre générosité naturelle et la grandeur de votre ame qui vous y jettent. Tous vos amis sont de mauvais politiques, qui, en l'attaquant avec cette violence, combattent réellement pour lui ; et j'engage ma vie que Lovelace, malgré toute sa vénération et ses assiduités, a vu plus loin que ses assiduités et cette vénération, si bien *calculée à votre méridien*, ne lui permettent de l'avouer. En un mot, il a vu que sa conduite opère plus efficacement pour

lui, qu' il ne pourroit le faire directement
lui-même. Ne m' avez-vous pas dit autrefois que
rien n' est si pénétrant que la vanité d' un amant,
puisqu' elle lui fait voir souvent en sa faveur ce
qui n' est point, et qu' elle manque rarement de

p102

lui faire découvrir ce qui est. Et qui accuse
Lovelace de manquer de vanité ?
Enfin, ma chère, c' est mon opinion, fondée
sur l' air dégagé que j' aperçois dans ses manières
et dans ses sentimens, qu' il a vu plus loin
que moi, plus loin que vous ne vous imaginez
qu' on le puisse, et plus loin, je crois,
que vous ne voyez vous-même ; car vous n' auriez
pas manqué de me le dire.
Déjà, dans la vue de contenir son ressentiment
pour les indignités qu' il a reçues, et qui
se renouvellent tous les jours, vous vous êtes
laissée engager dans une correspondance particulière.
Je sais que dans tout ce que vous lui avez
écrit, il n' y a rien dont il puisse se vanter. Mais
n' est-ce pas un grand point que de vous avoir fait
consentir à recevoir ses lettres et à lui répondre ?
La condition que vous y avez attachée, que
cette correspondance sera secrète, ne marque-t-elle
pas qu' il y a un mystère entre vous et lui,
dont vous ne souhaitez pas que le monde
soit informé ? Il est le maître de ce secret. Ce
secret, en quelque sorte, c' est lui-même. Dans
quelle intimité cette faveur n' établit-elle pas un
amant ? à quelle distance ne met-elle pas une
famille ?
Cependant qui peut vous blâmer, dans la
situation où sont les choses ? Il est certain que

p103

votre condescendance a prévenu, jusqu' à présent,
de grands malheurs. Les mêmes raisons
doivent la faire durer aussi long-tems que sa
cause. C' est un destin pervers qui vous entraîne
contre votre inclination. Mais, avec des vues si
louables, l' habitude fera disparaître ce qui vous
blesse, et donnera naissance au penchant. Ma
chère, comme vous souhaitez, dans une occasion
si critique, de vous conduire avec la prudence
qui gouverne toutes vos actions, je vous

conseille de ne pas craindre d' entrer dans un sévère examen des véritables motifs de votre générosité pour cet heureux mortel. En vous examinant bien, je vous le dis franchement, il se trouvera que c' est de l' amour. Ne vous évanouissez pas, ma chère. Votre homme lui-même n' a-t-il pas assez de philosophie naturelle pour avoir déjà observé que l' amour pousse ses plus profondes racines dans les âmes les plus fermes ? Au diantre la lenteur de sa pénétration ! C' est une remarque qu' il faisoit il y a six ou sept semaines.

J' ai eu, vous le savez, ma bonne part de la même teinture ; et dans mes plus froides réflexions, je n' aurois pu dire comment, ni quand cette jaunisse avoit commencé. Mais j' en aurois eu, comme l' on dit, par-dessus les yeux et les oreilles, sans le secours de quelques-uns de vos

p104

avis, que je vous rends aujourd' hui de bonne grace. Cependant l' homme qui m' avoit fait tourner la tête, n' étoit pas de la moitié si... si quoi ? Ma chère. Assurément Lovelace est un homme charmant, et s' il ne lui manquoit pas... mais je ne veux pas vous faire monter de la chaleur au visage en lisant cet endroit de ma lettre. Non, non, j' en serois bien fâchée. Cependant, ma chère, ne sentez-vous pas ici que le coeur vous bat ? Si je devine juste, n' ayez pas honte de me l' avouer. C' est générosité, chère amie ; voilà tout. Mais, comme disoit l' augure romain : César, gardez-vous des ides de mars. Adieu, la plus chère de mes amies, et pardon. Hâtez-vous d' employer votre nouvel expédient, pour me dire que vous me pardonnez.

LETTRE 11

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mercredi, premier mars.

Vous me causez de l' embarras et vous m' allarmez, ma très-chère Miss Howe, par la fin de votre lettre. à la première lecture, je n' avois pas cru, ai-je dit en moi-même, qu' il fût nécessaire

de me tenir en garde contre la critique, en écrivant à une si chère amie. Mais ensuite, étant venue à me recueillir, n' y a-t-il rien de plus ici, me suis-je demandé, que les saillies ordinaires d' un esprit naturellement vif ? Il faut assurément que je me sois rendue coupable de quelque inadvertance. Entrons un peu dans l' examen de moi-même, comme ma chère amie me le conseille.

J' y suis entrée, et je ne puis convenir d' aucune chaleur qui me soit montée au visage, ni de ce battement de coeur dont vous me parlez. Non, en vérité, je ne le puis. Cependant je conviens que les endroits de ma lettre, sur lesquels vous vous exercez avec un mélange d' enjouement et de sévérité, m' exposent naturellement à votre agréable raillerie ; et je ne puis vous dire ce que j' avois dans l' esprit, lorsqu' il a conduit si bizarrement ma plume.

Mais enfin, est-ce une expression trop libre, dans une personne qui n' a point de considération fort particulière pour aucun homme, de dire qu' il y a quelques hommes qui lui paroissent préférables à d' autres ? Est-il blâmable de dire qu' on croit dignes de quelque préférence ceux qui, n' ayant pas été bien traités par les parens d' une personne, lui font le sacrifice de leurs ressentimens ? Ne m' est-il pas permis, par exemple, de dire que

M Lovelace est un homme qui mérite d' être préféré à M Solmes, et que je lui donne en effet la préférence ? Il me semble que cela peut se dire, sans qu' il y ait à conclure nécessairement qu' on ait de l' amour pour lui.

Il est certain que pour tout au monde je ne voudrois pas avoir pour lui ce qu' on appelle de l' amour ; premièrement, parce que j' ai mauvaise opinion de ses moeurs, et que je regarde comme une faute, à laquelle toute notre famille a eu part, excepté mon frère, de lui avoir permis de nous voir, avec des espérances qui, étant néanmoins fort éloignées, n' autorisoient aucun de nous, comme je l' ai déjà observé, à lui demander compte de ce que nous apprenions de sa conduite. En second lieu, parce que je le crois un homme vain, et capable de se faire un triomphe, du moins en secret, de

l' avantage qu' il auroit sur une personne dont il croiroit avoir engagé le coeur. Troisièmement, parce que les assiduités et la vénération que vous lui attribuez, paroissent accompagnées d' un air de hauteur ; comme si le mérite de ses soins étoit un équivalent pour le coeur d' une femme. En un mot, dans les momens où il s' observe le moins, sa conduite me paroît celle d' un homme qui se croit au-dessus de la politesse même que sa naissance et son éducation (plutôt peut-être que son

p107

propre choix) l' obligent de marquer. En d' autres termes, je trouve que sa politesse est contrainte, et qu' avec les personnes les plus douces et du commerce le plus aisé, il a toujours quelque chose en arrière, qu' il tient comme en réserve. Et puis, la bonté qu' on lui croit pour les domestiques d' autrui, et qui va jusqu' à la familiarité, (quoiqu' elle ait un air de dignité, comme vous l' avez remarqué, et qu' elle sente l' homme de qualité), n' empêche pas qu' il ne soit sujet à s' emporter contre les siens. Un jurement ou une imprécation suit aussi-tôt. Leur terreur se manifeste assez dans leurs yeux, et j' ai cru voir plus d' une fois qu' ils se tenoient fort heureux que je fusse à portée de l' entendre. Les regards même du maître ne me confirmoient que trop dans cette opinion.

Non, ma chère, cet homme n' est pas *mon homme* . J' ai de grandes objections à faire contre lui. Non, mon coeur ne bat point à son occasion. S' il me monte de la chaleur au visage, c' est d' indignation contre moi-même, pour avoir donné lieu à cette imputation. Il ne faut pas, ma très-chère amie, transformer un sentiment commun de reconnaissance en amour. Je ne puis souffrir que vous en ayez cette idée. Mais si j' étois jamais assez malheureuse pour m' appercevoir que ce fût de l' amour, je vous engage ma parole,

p108

c' est comme si je disois mon honneur, que je ne manquerai pas de vous en avertir. Vous m' ordonnez de vous écrire promptement que votre agréable raillerie ne m' a pas indisposée contre vous. Je me hâte de vous satisfaire, et je

remets à ma première lettre le récit des motifs qui engagent mes amis à favoriser, avec tant de chaleur, les intérêts de M Solmes. Soyez donc bien persuadée, ma chère, que je n' ai rien dans le coeur contre vous. Non, rien, rien absolument. Au contraire, je reconnois dans vos avis une tendresse d' affection qui excite mes plus vifs remerciemens. Et si vous observiez, dans ma conduite, quelque faute assez considérable pour vous mettre dans le cas d' employer en ma faveur les palliatifs d' une amitié partielle, je vous recommande, comme je l' ai fait souvent, de ne pas faire difficulté de m' en informer ; car il me semble que je voudrais me conduire d' une manière qui ne donnât aucune prise à la censure. à mon âge, et foible comme je suis, quel moyen de l' éviter, si ma fidelle amie ne tient pas le miroir devant mes yeux pour me faire découvrir mes imperfections ?

Jugez-moi donc, ma chère, comme feroit une personne indifférente qui sauroit de moi tout ce que vous savez. D' abord, j' en pourrai ressentir un peu de peine. Il me montera peut-être un

p109

peu de chaleur au visage , de me trouver moins digne de votre amitié que je ne le voudrais. Mais soyez sûre que vos corrections obligeantes me feront faire des réflexions qui me rendront meilleure. Si elles ne produisent pas cet effet, vous aurez droit de me reprocher une faute inexcusable, une faute, dont vous ne pourriez vous dispenser de m' accuser, sans cesser d' être autant mon amie que je suis la vôtre, puisque vous savez bien, ma chère, que je ne vous ai jamais épargnée dans les mêmes occasions. Je finis ici, mais c' est dans le dessein de commencer bientôt une autre lettre.

LETTRE 12

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

jeudi 2 mars.

il est donc certain que, pour tout au monde, vous ne voudriez pas avoir pour lui ce qu' on nomme de l' amour ? votre servante, ma chère. Je ne voudrais pas non plus que vous en eussiez : car je pense qu' avec tous les avantages du mérite personnel, de la fortune et de la naissance, il

n' est pas digne de vous. Et cette opinion me vient

p110

autant des raisons que vous m' apportez et que je confirme, que de ce que j' ai appris depuis quelques heures, de la bouche de Madame Fortescue, qui, étant la favorite de Ladi Betty Lawrance, doit le connoître parfaitement. Mais, à tout hasard, je veux vous féliciter d' abord d' être la première de notre sexe, dont j' aie entendu parler, qui ait été capable de changer à son gré, ce *lion d' amour* en un bichon de toilette.

Eh bien, ma chère, si vous ne sentez pas de battemens de coeur et de chaleur au visage, il demeure certain que vous n' en sentez pas, et que vous n' avez pas d' amour pour lui, dites-vous ; pourquoi ? Bonne raison, parce que vous ne voudriez pas en avoir. Il n' y a rien à dire de plus. Seulement, ma chère, je tiendrai la vue ferme sur vous, et j' espère que vous l' y tiendrez vous même ; car ce n' est pas bien raisonner que de conclure qu' on n' a point d' amour, parce qu' on ne voudroit pas en avoir. Avant que de quitter entièrement ce sujet, permettez que je vous dise un mot à l' oreille, ma charmante amie : ce sera seulement par voie de précaution, et par déférence pour l' observation générale, qu' un spectateur juge quelquefois mieux du jeu, que ceux qui tiennent les dés. Ne se peut-il pas que vous ayiez eu, et que vous ayiez à faire à des gens de

p111

si mauvaise humeur, à des têtes si bizarres, que vous n' ayiez pas eu le tems de faire attention aux battemens de coeur ; ou que, si vous en avez senti quelques-uns par intervalles, ayant deux objets auxquels ils pouvoient être appliqués, vous les ayiez tournés, par méprise, du côté qu' il ne falloit pas ?

Mais, soit que vous ayiez du penchant ou non pour ce Lovelace, je suis sûre que vous êtes impatiente de savoir ce que Madame Fortescue m' a dit de lui. Je ne veux pas vous tenir plus long-tems en suspens. Elle raconte cent histoires folâtres de son

enfance et de sa première jeunesse ; car elle observe que, n' ayant jamais été contredit, il a toujours été aussi malicieux qu' un singe. Mais je passerai sur ces petites misères, quoiqu' elles signifient quelque chose, pour m' arrêter à plusieurs points que vous n' ignorez pas tout-à-fait, et à d' autres que vous ignorez, et pour faire quelques observations sur son caractère.

Madame Fortescue avoue ce que tout le monde sait très-bien, que, notoirement et même de son propre aveu, il est homme de plaisir.

Cependant elle dit que, pour tout ce qu' il prend à coeur, ou qu' il se propose d' exécuter, c' est le plus industrieux et le plus persévérant de tous les mortels. Il ne donne, comme vous, que six

p112

heures des vingt-quatre au sommeil. Il fait ses délices d' écrire. Qu' il soit chez son oncle, ou chez Ladi Betty, ou chez Ladi Sara, il ne se retire jamais que pour prendre une plume. Elle sait, d' un de ses compagnons qui lui a confirmé ce goût pour l' écriture, que ses pensées coulent rapidement de sa plume ; et vous et moi, ma chère, nous avons observé qu' avec une fort belle main, il ne laisse pas d' écrire très-vîte. Il doit avoir eu de bonne heure un génie fort docile, puisqu' un homme si passionné pour le plaisir et d' un esprit si actif n' auroit jamais pu s' assujettir au travail long et pénible, sans lequel on n' acquiert pas ordinairement les qualités qu' il possède ; qualités assez rares parmi les jeunes gens riches et de haute naissance, sur-tout parmi ceux qui, comme lui, n' ont jamais su ce que c' est que d' être contrariés.

Un jour qu' on le complimentoit sur ses talents, et sur une diligence qui paroît surprenante dans un homme de plaisir, il eut la vanité de se comparer à Jules César, qui exécutoit de grandes choses pendant le jour, et qui employoit la nuit à les écrire. Il ajouta qu' avec bien d' autres qualités qu' il se connoissoit, il n' auroit eu besoin que de l' essor de César pour faire une figure éclatante dans son siècle.

Ce discours, à la vérité, étoit accompagné

p113

d' un air de plaisanterie ; car Madame Fortescue observe, comme nous l' avons observé aussi, qu' il a l' art de reconnoître sa vanité avec tant d' agrément, qu' il s' élève en quelque sorte au-dessus du mépris qui est dû à la présomption, et qu' en même tems il persuade à ceux qui l' entendent qu' il mérite réellement les louanges qu' il se donne.

Mais, supposant qu' en effet il emploie une partie de ses heures de nuit à écrire, quelle peut être sa matière ? S' il écrit ses propres actions, comme César, ce doit être sans doute un très-méchant homme et d' un caractère très-entreprenant, puisqu' on ne le soupçonne pas d' avoir l' esprit tourné au sérieux ; et, quoique décent dans la conversation, je gagerois que ses écrits ne sont pas d' une nature à lui faire honneur, ni à servir non plus à l' utilité d' autrui. Il faut qu' il le sente bien lui-même, car Madame Fortescue assure que, dans le grand nombre de ses correspondances, il est aussi secret et aussi soigneux, que s' il étoit question de haute trahison.

Cependant il ne se mêle guère de politique, quoique personne ne connoisse mieux les intérêts des princes et l' état des cours étrangères.

Que vous et moi, ma chère, nous prenions beaucoup de plaisir à écrire, il n' y a rien de surprenant. Depuis que nous sommes capables de

p114

tenir une plume, nous avons fait notre amusement des correspondances épistolaires. Nos occupations sont domestiques et sédentaires, et nous pouvons jeter sur le papier cent choses innocentes, dont cette qualité même fait le prix à nos yeux, quoiqu' elles eussent peut-être aussi peu d' agrément que d' utilité pour autrui. Mais qu' un jeune homme de cette humeur, gai, vif, qui aime la chasse, les chevaux, les voyages, qui ne manque pas une fête publique et qui a mille goûts particuliers, puisse être assis quatre heures entières pour écrire, c' est ce qui doit causer de l' étonnement.

Madame Fortescue dit qu' il entend parfaitement la méthode des abréviations. Je vous demande, en passant, quel peut avoir été le motif d' un homme qui écrit aussi vite que lui, pour apprendre l' art d' abrégé.

Elle dit, et nous le savons aussi bien qu' elle, qu' il a la mémoire surprenante, et l' imagination d' une vivacité extraordinaire.

Quels que soient ses autres vices, tout le monde rend témoignage, comme Madame Fortescue, que c' est un homme sobre ; et parmi toutes ses mauvaises qualités, le jeu, ce grand ennemi du bon emploi du tems et de la fortune, n' a jamais été son vice ; de sorte qu' il doit avoir la tête aussi froide et la raison aussi nette que la

p115

fleur de l' âge et sa gaieté naturelle le permettent ; et l' habitude qu' il a de se lever de bonne heure lui donne beaucoup de tems pour écrire, ou pour faire pis.

Madame Fortescue parle d' un de ses amis, avec lequel il est lié plus étroitement qu' avec tous les autres. Vous vous souvenez de ce que l' intendant congédié a dit de lui et de ses associés en général. Le portrait que cet homme a fait de lui me paroît assez juste. Madame Fortescue confirme ce qui regarde la frayeur où il tient toute sa famille. Elle croit aussi qu' il est quitte de toutes ses dettes, et qu' il n' en fera pas de nouvelles ; par le même motif, apparemment, qui lui fait éviter d' avoir obligation à ses proches.

Quelqu' un qui seroit porté à juger favorablement de lui, se persuaderoit volontiers qu' un homme brave, un homme éclairé et diligent, ne sauroit être naturellement un méchant homme. Mais s' il vaut mieux que ses ennemis le prétendent (il seroit bien méchant en effet, s' il étoit pire), on ne peut le laver d' une faute inexcusable, qui est d' avoir trop d' indifférence pour sa réputation. Ce défaut ne peut venir, à mon avis, que de l' une ou l' autre de ces deux raisons ; ou de ce qu' il sent au fond du coeur qu' il mérite tout le mal qu' on dit de lui ; ou de ce qu' il fait

p116

gloire de passer pour pire qu' il n' est : deux mauvais signes, et d' un augure effrayant, puisque le premier marque un caractère tout à fait abandonné ; et que ce qu' on peut conclure naturellement de l' autre, c' est qu' un homme qui n' a pas honte de ce qu' on lui impute, ne fera pas scrupule de s' en rendre coupable dans l' occasion.

Enfin, sur tout ce que j' ai pu recueillir de Madame Fortescue, M Lovelace me paroît un homme rempli de défauts. Vous et moi, nous l' avons cru trop vif, trop inconsidéré, trop téméraire, trop incapable d' hypocrisie, pour être profond. Vous voyez que, dans ses démêlés avec votre frère, il n' a jamais voulu déguiser son caractère naturel, qui est assurément fort hautain. Lorsqu' il croit devoir du mépris, il le pousse à l' excès. Il n' a pas même la complaisance d' épargner vos oncles.

Mais, fût-il profond, et le fût-il beaucoup, vous l' auriez bientôt pénétré, si vous étiez livrée à vous même. Sa vanité vous serviroit à le démêler. Jamais homme n' en eut plus que lui. Cependant, suivant l' observation de Madame Fortescue, jamais on n' en tira parti plus heureusement. Elle est soutenue par un singulier mélange de vivacité et d' enjouement. La moitié de ce qui lui échappe à son avantage, lorsqu' il

p117

est dans ses accès d' amour propre, rendroit tout autre homme insupportable.

Parler du loup, est un vieux proverbe.

L' agréable fripon m' a fait une visite et ne fait que sortir d' ici. Ce n' est qu' impatience et ressentiment de la conduite qu' on tient avec vous, et crainte aussi qu' on ne parvienne à surmonter vos résolutions.

Je lui ai dit, comme je le pense, qu' on ne vous fera jamais consentir à prendre un homme tel que Solmes ; mais que l' affaire se terminera probablement par une composition, qui sera de renoncer à l' un et à l' autre.

Jamais homme, dit-il, avec une fortune et des alliances si considérables, n' a obtenu si peu de faveurs d' une femme pour laquelle il ait tant souffert.

Je lui ai demandé, avec ma franchise ordinaire, à qui en est la faute, et je l' en ai fait juge lui-même. Il s' est plaint que votre frère et vos oncles ont des espions à gages, pour observer sa conduite et ses mœurs. Je lui ai répondu que cela étoit fâcheux pour lui, d' autant plus que, de l' un et de l' autre côté, je ne le croyois pas à l' épreuve des observations ; il a souri, en me disant qu' il étoit mon serviteur, et qu' il convenoit que l' occasion étoit trop belle

pour Miss Howe, qui ne l'avoit jamais épargné. Dieu me pardonne ! Ma chère, je suis tentée de croire que ces petits cerveaux veulent employer la ruse contre lui. Ils feroient mieux de prendre garde qu'il ne les paie de leur propre monnaie. Ils ont le cœur plus propre que la tête à ce manège. Je parle d'après lui.

Je lui ai demandé s'il s'en estimoit beaucoup davantage, d'avoir plus d'habileté qu'eux pour ces belles opérations. Il a changé de discours, et le reste n'a été qu'une profusion des plus parfaits sentimens de respect et d'affection pour vous. L'objet en étant si digne, qui peut douter de la vérité de ces protestations ?

Adieu, ma chère, ma noble amie : la généreuse conclusion de votre dernière lettre me donne pour vous plus de tendresse et d'admiration que je ne puis l'exprimer. Quoique j'aie commencé celle-ci par une raillerie impertinente, parce que je sais que vous avez toujours eu de l'indulgence pour mes folles saillies, il n'y a jamais eu de cœur qui ait senti plus vivement la chaleur d'une véritable amitié que celui de votre fidelle,
Anne Howe.

LETTRE 13

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mercredi, premier mars.

Je prends la plume pour vous expliquer les motifs qui engagent si ardemment mes amis dans les intérêts de M Solmes.

Je n'éclaircerois pas bien cette matière, si je ne retournois un peu sur mes pas, au risque de vous répéter quelques circonstances dont je vous ai déjà informée. Regardez cette lettre, si vous voulez, comme une espèce de supplément à celles du 15 et du 20 janvier dernier. Dans ces deux lettres, dont j'ai conservé des extraits, je vous ai fait une peinture de la haine implacable de mon frère et de ma soeur pour M Lovelace, et des moyens qu'ils avoient employés, de ceux du moins qui étoient venus à ma connoissance,

pour le ruiner dans l' estime de mes autres amis. Je vous ai raconté qu' après avoir pris à son égard des manières très-froides, qui ne pouvoient passer néanmoins pour une offense directe, ils s' étoient emportés tout d' un coup à la violence et à des insultes personnelles, qui avoient produit à la fin la malheureuse rencontre que vous savez, entre mon frère et lui.

p120

Il faut vous dire à présent que dans la dernière conversation que j' ai eue avec ma tante, j' ai découvert que cet emportement soudain, de la part de mon frère et de ma soeur, avoit une cause plus puissante qu' une ancienne antipathie de collègue, et qu' un amour méprisé. C' étoit la crainte que mes oncles ne pensassent à suivre en ma faveur l' exemple de mon grand-père ; crainte fondée, à ce qu' il semble, sur une conversation entre mes oncles, et mon frère et ma soeur, que ma tante m' a communiquée en confidence, comme un argument capable de me faire accepter les grandes offres de M Solmes, en me représentant que ma complaisance alloit renverser les vues de mon frère et de ma soeur, et m' établir pour jamais dans les bonnes graces de mon père et de mes deux oncles.

Je vous rapporterai en gros cette confidence de ma tante, après une ou deux observations, que je crois moins nécessaires pour vous, qui nous connoissez tous si parfaitement, que pour mettre de l' ordre et une suite raisonnable dans mon récit.

Je vous ai entretenue plus d' une fois du projet favori de quelques personnes de notre famille, qui est de former ce qu' on appelle une *maison* ; dessein qui n' a rien de révoltant d' aucun des deux côtés, particulièrement de celui de ma

p121

mère. Ce sont des idées qui naissent assez ordinairement dans les familles opulentes, auxquelles leurs richesses même font sentir qu' il leur manque un rang et des titres.

Mes oncles avoient étendu cette vue à chacun des trois enfans de mon père, dans la persuasion que, renonçant eux-mêmes au mariage, nous

pouvions être tous trois assez bien partagés et mariés assez avantageusement pour faire, par nous-mêmes ou par notre postérité, une figure distinguée dans notre pays. D' un autre côté, mon frère, en qualité de fils unique, s' étoit imaginé que deux filles pouvoient être fort bien pourvues, chacune avec douze ou quinze mille livres sterling ; et que tout le bien réel de la famille, c' est-à-dire, celui de mon grand-père, de mon père, et de mes deux oncles, avec leurs acquisitions personnelles, et l' espérance qu' il avoit du côté de sa marraine, pouvoient lui composer une fortune assez noble, et lui donner assez de crédit, pour l' élever à la dignité de pair. Il ne falloit pas moins pour satisfaire son ambition. Avec cette idée de lui-même, il commença de bonne heure à se donner de grands airs. On lui entendoit dire que son grand-père et ses oncles étoient ses intendans : que jamais personne n' avoit été dans une plus belle situation que la sienne : que les filles ne sont qu' un embarras,

p122

un *attirail* dans une famille. Cette basse expression étoit si souvent dans sa bouche, et toujours prononcée avec tant de suffisance, que ma soeur, qui semble regarder aujourd' hui une soeur cadette comme un *embarras* , me proposoit alors de nous liguier, pour notre commun intérêt, contre les vues *rapaces* de mon frère ; c' est le nom qu' elle leur donnoit : tandis que j' aimois mieux regarder des libertés de cette nature ou comme autant de plaisanteries passagères, que je voyois même avec plaisir dans un jeune homme qui n' étoit pas naturellement de bonne humeur, ou comme un foible qui ne méritoit que de la raillerie.

Mais lorsque le testament de mon grand-père, dont j' ignorois les dispositions comme eux avant qu' il fût ouvert, eût coupé une branche des espérances de mon frère, il marqua beaucoup d' indisposition pour moi. Et personne, au fond, n' en parut content. Quoique je fusse aimée de tout le monde, comme j' étois la dernière des trois enfans, père, oncles, frère, soeur, tous se crurent maltraités sur le point du droit et de l' autorité. Qui n' est pas jaloux de son autorité ? Mon père même ne put supporter de me voir établie dans une sorte d' indépendance ; car ils convenoient tous que telle étoit la force du

testament par rapport au legs qui me regarde,

p123

que j' étois même dispensée de rendre aucun compte. Cependant, pour aller au-devant de toutes les jalousies, j' abandonnai, comme vous savez, à l' économie de mon père, non-seulement la terre, mais encore une somme considérable qui m' étoit léguée. C' étoit la moitié de l' argent comptant que mon grand-père s' étoit trouvé à sa mort, et dont il laissa l' autre moitié à ma soeur. Je me bornai à la petite somme qu' on avoit toujours eu la bonté de m' accorder pour mes menus plaisirs, sans désirer qu' elle fût augmentée, et je me flattai que cette conduite m' avoit mise à couvert de l' envie ; mais comme elle fit croître pour moi l' amitié de mes oncles et la bonté de mon père, mon frère et ma soeur ne cessèrent pas de me rendre sourdement, dans l' occasion, toutes sortes de mauvais offices ; et la cause en est claire aujourd' hui. à la vérité, j' y faisais peu d' attention, parce que je me reposois sur l' idée que mon devoir étoit rempli, et j' attribuois ces petits travers à la pétulance qu' on leur reproche à tous deux. L' acquisition de mon frère ayant bientôt succédé, ce fut un changement de scène qui nous rendit tous fort heureux. Il alla prendre possession des biens qu' on lui laissoit ; et son absence, sur-tout pour une si bonne cause, augmenta

p124

notre bonheur. Elle fut suivie de la proposition de milord M pour ma soeur. Autre surcroît de félicité pour un tems. Je vous ai raconté dans quel excès de bonne humeur ma soeur fut pendant quelques jours. Vous savez comment cette affaire s' évanouit. Vous savez ce qui vint à la place. Mon frère arriva d' écosse, et la paix fut bientôt troublée. Bella, comme je me souviens de vous l' avoir fait observer, eut l' occasion de dire hautement qu' elle avoit refusé M Lovelace par mépris pour ses moeurs. Cette déclaration porta mon frère à s' unir avec elle dans une même cause. Ils entreprirent tous deux de rabaisser M

Lovelace et même sa famille, qui ne mérite assurément que du respect ; et leurs discours donnèrent naissance à la conversation où je veux vous conduire, entre mes oncles et eux. Je vais vous en expliquer les circonstances, après avoir remarqué qu' elle précéda la rencontre, et qu' elle suivit presque immédiatement les informations qu' on se procura sur les affaires de M Lovelace, et qui furent moins désavantageuses que mon frère et ma soeur ne l' avoient espéré, ou qu' ils ne s' y étoient attendus. Ils s' étoient emportés contre lui avec leur violence ordinaire, lorsque mon oncle Antonin, qui les avoit écoutés patiemment, déclara " qu' à

p125

son avis ce jeune homme s' étoit comporté en galant homme, et sa nièce Clary avec prudence ; et qu' on ne pouvoit désirer, comme il l' avoit dit souvent, une alliance plus honorable pour la famille, puisque M Lovelace jouissoit d' un fort bon patrimoine, en biens clairs et nets, suivant le témoignage même d' un ennemi : que d' ailleurs il ne paroissoit pas qu' il fût aussi méchant qu' on l' avoit représenté ; qu' il y avoit à la vérité de la dissipation à lui reprocher, mais qu' il étoit dans la vivacité de l' âge ; que c' étoit un homme de sens ; et qu' il falloit compter que sa nièce ne voudroit pas de lui, si elle n' avoit de bonnes raisons de le croire déjà réformé, ou disposé à la réformation par son exemple " . Ensuite (je parle d' après ma tante), pour donner une preuve de la générosité de son caractère, qui marquoit assez, leur dit-il, qu' il n' étoit pas méchant par nature, et qu' il avoit dans l' ame, eut-il la bonté d' ajouter, un fond de ressemblance avec moi ; il leur raconta qu' un jour, lui ayant représenté lui-même, sur ce qu' il avoit entendu de milord M, qu' il pouvoit tirer de son bien trois ou quatre cens livres sterlings de plus, chaque année, sa réponse avoit été " que ses fermiers le payoient fort bien ; que dans sa famille c' étoit une maxime dont

p126

il ne s' écarteroit jamais, de ne pas trop

rançonner les anciens fermiers ou leurs descendants, et qu' il se faisoit un plaisir de leur voir de l' embonpoint, des habits propres, et l' air content " .

Il est vrai que, moi-même, je lui ai entendu raconter quelque chose d' approchant, et que je ne lui ai jamais vu le visage plus satisfait que dans cette occasion, excepté néanmoins dans celle qui avoit amené le récit dont je parle. La voici. Un malheureux fermier vint demander à mon oncle Antonin quelque diminution, en présence de M Lovelace. Lorsqu' il fut sorti, sans avoir rien obtenu, M Lovelace plaida si bien sa cause, que l' homme fut rappelé, et que sa demande lui fut accordée. M Lovelace le suivit secrètement, et lui fit présent de deux guinées, comme un secours pressant ; parce que cet homme avoit déclaré, entre ses plaintes, qu' il ne possédoit pas actuellement cinq schellings. à son retour, après avoir beaucoup loué mon oncle, il lui raconta, sans aucun air d' ostentation, qu' étant un jour dans ses terres, il avoit remarqué à l' église un vieux fermier et sa femme en habits fort pauvres, et que, leur ayant fait le lendemain diverses questions là-dessus, parce qu' il savoit que leur marché étoit fort bon, il avoit appris d' eux qu' ils avoient fait quelques

p127

entreprises qui leur avoient mal réussi ; ce qui les avoit mis tellement en arrière, qu' ils n' auroient pas été en état de payer sa rente s' ils s' étoient donné des habits plus propres. Il leur avoit demandé de combien de tems ils croyoient avoir besoin pour rétablir leurs affaires. Peut-être deux ou trois ans, lui avoit dit le fermier. Hé bien, leur dit-il, je vous fais une diminution de cinq guinées par an, pendant l' espace de sept années, à condition que vous mettez cette somme sur vous et sur votre femme, pour paroître le dimanche à l' église, comme il convient à mes fermiers : en même tems, prenez ce que je vous donne ici (portant la main à sa poche et tirant cinq guinées) pour vous mettre présentement en meilleur ordre ; et que je vous voie dimanche prochain à l' église, la main de l' un dans celle de l' autre, comme d' honnêtes et fidelles moitiés : après quoi je vous retiens tous deux, pour dîner le même jour avec moi. Quoique ce récit me plût beaucoup, parce que j' y trouvai assurément un témoignage de

générosité, et tout à la fois de prudence, puisque, suivant la remarque de mon oncle, la valeur annuelle de la ferme n' étoit pas diminuée ; cependant, ma chère, je ne sentis point de *battemens de coeur* , ni de *chaleur* au visage. Non, en vérité, je n' en sentis point. Seulement, je

p128

ne pus m' empêcher de dire en moi-même : " si le ciel me destinoit cet homme, il ne s' opposeroit point à bien des choses auxquelles je prends tant de plaisir. Je dis aussi : quelle pitié qu' un tel homme ne soit pas universellement bon " !

Pardonnez-moi cette digression.

Mon oncle ajouta, suivant le récit de ma tante " qu' outre son patrimoine, il étoit l' héritier immédiat de plusieurs fortunes brillantes ; que, pendant le traité pour sa nièce Arabelle, milord M s' étoit expliqué sur ce que lui-même et ses deux belles-soeurs étoient résolus de faire en sa faveur, pour le mettre en état de soutenir un titre qui devoit s' éteindre à la mort de milord, mais qu' on espéroit de lui procurer, ou peut-être un plus considérable encore, qui étoit celui du père de ces deux dames, éteint depuis quelque tems faute d' héritiers mâles : que c' étoit dans cette vue qu' on désiroit si ardemment de le voir marié : que, ne voyant point où M Lovelace pourroit trouver mieux lui-même, il croyoit véritablement qu' il y avoit assez de biens dans notre famille pour former trois maisons considérables : que, pour lui, il ne faisoit pas difficulté d' avouer qu' il souhaitoit d' autant plus cette alliance, qu' avec la naissance et les richesses

p129

de M Lovelace, il y avoit la plus forte apparence que sa nièce Clarisse se verroit un jour *païresse* de la Grande-Bretagne ; et que, dans une si belle espérance (voici, ma chère, le trait mortifiant), il ne croiroit rien faire de mal à propos, s' il contribuoit par ses dispositions au support de cette dignité " . Il paroît que mon oncle Jules, loin de désapprouver

son frère, déclara " qu' il ne voyoit qu' une objection contre l' alliance de M Lovelace, qui étoit ses moeurs ; d' autant plus que mon père pouvoit faire les avantages qu' il voudroit à Miss Bella et à mon frère, et que mon frère étoit actuellement en possession d' un gros bien, par la donation et le testament de sa marraine Lovell " .

Si j' avois eu plutôt toutes ces lumières, j' aurois été moins surprise d' un grand nombre de circonstances qui me paroissoient inexplicables dans la conduite que mon frère et ma soeur ont tenue avec moi, et j' aurois été plus sur mes gardes que je ne m' y suis crue obligée.

Vous pouvez vous figurer aisément quelle impression ces discours firent alors sur mon frère. Il ne fut pas content, comme vous vous en doutez bien, d' entendre *deux de ses intendans* , qui lui tenoient ce langage.

p130

Dès ses premières années, il a trouvé le secret de se faire craindre et comme respecter de toute la famille, par la violence de son humeur. Mon père lui-même, long-tems avant que son acquisition eût encore augmenté son arrogance, s' y prêtoit fort souvent, par indulgence pour un fils unique, qu' il regardoit comme le soutien de sa famille. Il ne doit pas être fort porté à se corriger d' un défaut qui lui a procuré tant de considération.

Voyez, ma soeur, dit-il alors à Bella, d' un ton passionné, et sans faire attention à la présence de mes oncles, voyez où nous en sommes. Il ne nous reste qu' à prendre garde à nous. Cette petite sirène pourroit bien nous supplanter dans le coeur de nos oncles, comme dans celui de notre grand-père.

C' est depuis ce tems-là, comme je le vois clairement aujourd' hui en rapprochant toutes les circonstances, que mon frère et ma soeur ont commencé à se conduire avec moi, tantôt comme avec une personne qu' ils trouvoient dans leur chemin, tantôt comme avec une fille mal née à laquelle ils supposent de l' amour pour leurs ennemis communs, et qu' ils ont commencé à vivre ensemble, comme n' ayant plus qu' un même intérêt, dans la résolution d' employer

p131

toutes leurs forces pour rompre le projet d' une alliance qui les obligerait vraisemblablement à resserrer leurs propres vues.

Mais comment pouvoient-ils se promettre d' y réussir, après la déclaration de mes deux oncles ?

Mon frère en trouva le moyen. Ma soeur, comme j' ai dit, ne vit plus que par ses yeux. Cette union produisit bientôt de la mésintelligence dans le reste de la famille. M Lovelace fut vu plus froidement de jour en jour. Comme il n' étoit pas homme à se rebuter de leurs grimaces, les affronts personnels succédèrent ; ensuite les défis, qui aboutirent à la malheureuse rencontre. Cet évènement acheva de tout rompre. Aujourd' hui, si je n' entre dans toutes leurs vues, on se propose de me contester l' héritage de mon grand-père ; et moi, qui n' ai jamais pensé à tirer le moindre avantage de l' indépendance où l' on " m' a mise, je dois être aussi dépendante de la volonté de mon père, qu' une fille qui ne sait pas ce qui lui est bon " . C' est à présent le langage de la famille.

Mais si je me rends à leurs volontés, combien ne prétendent-ils pas que nous serons tous heureux ? Que de présents, que de bijoux ne dois-je pas recevoir de chacun de mes amis ? Et puis la fortune de M Solmes est si considérable, et ses

p132

offres si avantageuses, que j' aurai toujours le moyen de m' élever au dessus d' eux, quand les intentions de ceux qui veulent me favoriser demeureroient sans effet. Dans cette vue, on me trouve à présent un mérite et des qualités qui seront d' elles-mêmes un équivalent pour les grands avantages qu' il doit me faire, et qui mettront les obligations de son côté, comme ils feront profession de m' en avoir beaucoup du leur. On m' assure que c' est la manière dont il pense lui-même ; ce qui signifie qu' il doit être aussi abject à ses propres yeux, qu' à ceux de mes chers parens. Ces charmantes vues une fois remplies, que de richesses, que de splendeur dans toute notre famille ! Et moi, quels droits n' aurai-je pas sur leur reconnaissance ? Et pour faire tant d' heureux à la fois, que m' en coûtera-t-il ? Un seul acte de devoir, conforme à mon caractère et à mes principes ; du moins si je suis cette fille respectueuse et cette généreuse soeur pour laquelle

j' ai toujours voulu passer.
Voilà le côté brillant qu' on présente à mon père et à mes oncles, pour captiver leur esprit. Mais j' appréhende bien que le dessein de mon frère et de ma soeur ne soit de me perdre absolument auprès d' eux. S' ils avoient d' autres intentions, n' auroient-ils pas employé, lorsque je suis revenue de chez vous, tout autre moyen que

p133

celui de la crainte, pour me faire entrer dans leurs mesures ? C' est une méthode qu' ils n' ont pas cessé de suivre depuis.
En même tems, l' ordre est donné à tous les domestiques de témoigner à M Solmes le plus profond respect. Le *généreux M Solmes* est un nom que la plupart commencent à lui donner. Mais ces ordres ne sont-ils pas un aveu tacite qu' on ne le croit pas propre à s' attirer du respect par lui-même ? Dans toutes ses visites, il est non-seulement adressé des maîtres, mais révééré comme une idole par tout ce qu' il y a de gens au service de la maison ; et le *noble établissement* est un mot qui court de bouche en bouche, et qui se répète comme par échos. Quelle honte, de trouver de la noblesse dans les offres d' un homme dont l' ame est assez basse pour avouer qu' il hait sa propre famille, et assez méchante pour former le dessein de ravir de justes espérances à tous ses proches, qui n' ont que trop besoin de son secours, dans la vue non-seulement de mettre tous ses biens sur ma tête ; mais, si je meurs sans enfans, et s' il n' en a pas d' un autre mariage, de les abandonner à une famille qui en regorge déjà ! Car telles sont en effet ses offres. Quand je n' aurois pas d' autres raisons de le mépriser, en faudroit-il davantage que cette cruelle injustice qu' il fait à sa famille ? Un homme de

p134

rien ! Je ne crains pas de le dire ; car il n' étoit pas né pour les immenses richesses qu' il possède : et croyez-vous que je ne fusse pas aussi coupable de les accepter, qu' il l' est de me les offrir, si je pouvois gagner sur moi de les partager avec lui, ou si l' attente d' une reversion encore plus criminelle étoit capable d' influencer sur mon choix ?

Soyez persuadée que ce n' est pas un médiocre sujet d' affliction pour moi, que mes amis aient pu trouver dans leurs principes, de quoi justifier des offres de cette nature.

Mais c' est la seule méthode qu' on croie capable de rebuter M Lovelace et de répondre à toutes les vues qu' on a sur chacun de nous. On est persuadé que je ne tiendrai pas contre les avantages qui doivent revenir à la famille, de mon mariage avec M Solmes, depuis qu' on a découvert à présent de la possibilité (qu' un esprit aussi avide que celui de mon frère change aisément en probabilité) à faire revenir la terre de mon grand-père, avec des biens plus considérables encore du côté de cet homme là. On insiste sur divers exemples de ces reversions dans des cas beaucoup plus éloignés ; et ma soeur cite le vieux proverbe, qu' *il est toujours bon* d' avoir quelque rapport à une grosse succession : pendant que Solmes, souriant sans doute en lui-même de ses espérances, tout éloignées qu' elles sont,

p135

obtient toute leur assistance par de simples offres, et se promet de joindre à son propre bien celui qui m' attire tant d' envie ; d' autant plus que, par sa situation entre deux de ses terres, il paroît valoir pour lui le double de ce qu' il vaudroit pour un autre. Comptez qu' à ses yeux ce motif a plus de force que le mérite d' une femme.

Il me semble, ma chère, que voilà les principales raisons qui engagent avec tant de chaleur mes parens dans ses intérêts. Permettez ici que je déplore encore une fois les principes de ma famille, qui donnent à toutes ces raisons une force à laquelle il me sera bien difficile de résister.

Mais, de quelque manière que l' affaire puisse tourner entre Solmes et moi, il demeure vrai du moins que mon frère a réussi dans toutes ses vues ; c' est-à-dire, premièrement, qu' il a déterminé mon père à faire sa propre cause de la sienne, et à exiger mon consentement comme un acte de devoir.

Ma mère n' a jamais entrepris de s' opposer à la volonté de mon père, lorsqu' il a déclaré une fois ses résolutions.

Mes oncles, qui sont, vous me permettrez de le dire, de vieux garçons impérieux, absolus, enflés de leurs richesses, quoique d' ailleurs les plus honnêtes gens du monde, portent fort

haut l' idée qu' ils ont des devoirs d' un enfant,

p136

et de l' obéissance d' une femme. La facilité de ma mère les a confirmés dans la seconde de ces deux idées, et sert à fortifier la première.

Ma tante Hervey, qui n' est pas des plus heureuses dans son mariage, et qui a peut-être quelques petites obligations à la famille, s' est laissée gagner, et n' aura pas la hardiesse d' ouvrir la bouche en ma faveur contre la volonté déterminée de mon père et de mes oncles. Je regarde même son silence et celui de ma mère, sur un point si contraire à leur premier jugement, comme une preuve trop forte que mon père est absolument décidé.

Le traitement qu' on a fait à la digne Madame Norton en est une confirmation fort triste.

Connoissez-vous une femme dont la vertu mérite plus de considération ? Ils lui rendent tous cette justice ; mais, comme il lui manque d' être riche, pour donner un juste poids à son opinion sur un point contre lequel elle s' est déclarée, et qu' ils ont résolu d' emporter, on lui a interdit ici les visites ; et même toute correspondance avec moi, comme j' en suis informée d' aujourd' hui.

Haine pour Lovelace, agrandissement de famille, et ce grand motif de l' autorité paternelle !

Combien de forces réunies ! Lorsque chacune de ces considérations en particulier suffiroit pour emporter la balance.

p137

Mon frère et ma soeur triomphent. Ils m' ont abattue ; c' est leur expression, qu' Hannah dit avoir entendue. Ils ont raison de le dire, (quoique je ne croie pas m' être jamais élevée trop insolemment) car mon frère peut à présent me forcer de suivre ses volontés, pour le malheur de ma vie ; et me rendre ainsi l' instrument de sa vengeance contre M Lovelace, ou me perdre dans l' esprit de toute ma famille, si je refuse d' obéir.

On s' étonnera que des courtisans emploient l' intrigue et les complots pour s' entre-détruire ? Lorsque, dans le sein d' une maison particulière, trois personnes, les seules qui puissent avoir quelque

chose à démêler ensemble, et dont l'une se flatte d'être assez supérieure à toutes sortes de bassesses, ne peuvent pas vivre plus unies. Ce qui me cause à présent le plus d'inquiétude, c'est la tranquillité de ma mère, qui me paraît fort en danger. Comment le mari d'une telle femme, qui est lui-même un excellent homme : (mais cette qualité d'homme a de si étranges prérogatives) ! Comment, dis-je, peut-il être si absolu, si obstiné à l'égard d'une personne qui a jeté dans la famille des richesses, dont ils connoissent tous si bien le prix, que cette raison seule devrait leur inspirer plus de considération pour elle ? Ils la respectent à la vérité ; mais je suis fâchée de

p138

dire qu'elle achète ce respect par ses complaisances. Cependant un mérite aussi distingué que le sien, devrait lui attirer de la vénération ; et sa prudence mériterait que tout fût confié à son gouvernement.

Mais où s'égare ma plume ? Comment une fille perverse ose-t-elle parler avec cette liberté, de ceux à qui elle doit tant de respect, et pour lesquels elle n'en a pas moins qu'elle ne doit ? Malheureuse situation, que celle qui l'oblige d'exposer leurs défauts pour sa propre défense ! Vous qui savez combien j'aime et je respecte ma mère, vous devez juger quel est mon tourment, de me trouver forcée de rejeter un système dans lequel elle s'est engagée. Cependant je le dois. M'y soumettre est une chose impossible ; et si je ne veux m'exposer à voir croître les difficultés, il faut que je déclare promptement mon opposition, puisque je viens d'apprendre qu'aujourd'hui même on a consulté les avocats sur les articles. Auriez-vous jamais pu vous le persuader ? Si j'étais née d'une famille catholique romaine, combien ne serais-je pas plus heureuse de n'avoir à craindre que la retraite perpétuelle d'un couvent, qui répondrait parfaitement à toutes leurs vues ? Que je regrette aussi qu'une certaine personne ait été méprisée par une autre ! Tout auroit été conclu avant que le retour de mon frère pût

p139

y apporter de l'opposition. J'aurais aujourd'hui une soeur que je n'ai plus, et deux frères, tous deux aspirans à ce qu'il y a de plus relevé, titrés tous deux peut-être ; quoique je n'eusse jamais estimé, dans l'un et l'autre, que ce qui est plus noble et plus précieux que tous les titres.

Mais que l'amour propre de mon frère est gouverné par des espérances éloignées ! à quelle distance étend-il ses vues ? Des vues qui peuvent être anéanties par le moindre accident, tel, par exemple, qu'une fièvre, dont il porte toujours la semence prête à germer dans un tempérament aussi impétueux que le sien, ou tel que le coup provoqué des armes d'un ennemi.

Cette lettre devient trop longue. Avec quelque liberté que je puisse m'expliquer sur la conduite de mes amis, je compte de votre part sur une interprétation favorable ; et je ne suis pas moins sûre que vous ne communiquerez à personne les endroits où je paroîtrois dénoncer trop librement certains caractères ; ce qui pourroit m'exposer au reproche d'oublier quelquefois le devoir ou la décence.

LETTRE 14

p140

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

jeudi au soir, 2 mars.

En portant au lieu du dépôt ma lettre précédente, qui étoit commencée d'hier, mais que diverses interruptions ne m'ont permis d'achever qu'aujourd'hui, Hannah vient de trouver celle que vous m'avez écrite ce matin. Je vous rends grâces, ma chère, de cette diligence obligeante. Quelques lignes, que je me hâte de jeter sur le papier, arriveront peut-être assez-tôt pour vous être portées avec les autres. Cependant elles ne contiendront que mes remerciemens, et quelques réflexions sur le redoublement de mes craintes.

Il faut que je demande ou que je cherche l'occasion d'entretenir ma mère, pour l'engager à m'accorder sa médiation ; car, si je souffre plus long-tems qu'on donne le nom de timidité à mon antipathie, je suis en danger de me voir fixer le jour. Des soeurs ne devroient-elles pas

avoir l' une pour l' autre des sentimens de soeur ?
Ne devraient-elles pas faire cause commune,
dans une occasion de cette nature, et la regarder
comme la cause de leur sexe ? Cependant on

p141

m' informe que la mienne, pour entrer dans les intentions de mon frère, et de concert sans doute avec lui, a proposé en pleine assemblée, avec une chaleur qui lui est particulière lorsqu' elle s' est mis quelque chose en tête, de me fixer absolument un jour, et de me déclarer que, si je refuse de me soumettre, ma punition ne sera rien moins que la perte de mon bien et de l' affection de tous mes proches.

Elle n' a pas besoin d' être si officieuse. Le crédit de mon frère suffit, sans le secours du sien ; car il a trouvé le moyen de liguier contre moi toute la famille. à l' occasion apparemment de quelque nouvelle plainte, ou de quelque découverte qui concerne M Lovelace, (j' ignore à l' occasion de quoi) ils se sont engagés tous, ou doivent s' engager l' un à l' autre, par un écrit signé (hélas ! Ma chère, que vais-je devenir ?) de l' emporter en faveur de M Solmes, pour le soutien, disent-ils, de l' autorité de mon père ; et contre Lovelace, en qualité de libertin, et d' ennemi de la famille, c' est-à-dire aussi, ma chère, contre moi. Politique bien mal entendue, qui leur fait joindre dans un même intérêt deux personnes qu' ils veulent éloigner pour jamais l' une de l' autre.

Le témoignage de l' intendant n' a pas été trop

p142

à son avantage, et se trouve non-seulement confirmé, mais aggravé même par le récit de Madame Fortescue. Aujourd' hui mes amis ont acquis de nouvelles lumières, et d' une nature si odieuse (s' il faut en croire ce que la femme de chambre de ma soeur a dit à la mienne) qu' il demeure prouvé que c' est le plus méchant de tous les hommes. Mais que m' importe à moi qu' il soit bon ou méchant ? Quelle part y prendrais-je, si je n' étois pas tourmentée par ce Solmes ? ô ma chère ! Que je le hais du côté sous lequel il m' est proposé. Pendant ce tems-là, ils sont tous

effrayés de M Lovelace ; et, ce qu' il y a d' étrange, ils ne craignent point de l' irriter ! Quel est mon embarras, de me trouver dans la nécessité de correspondre avec lui pour leur intérêt ! Me préserve le ciel d' être poussée si loin par leur violence obstinée, que cette correspondance devienne jamais nécessaire pour le mien ! Mais croyez-vous, ma chère, qu' ils ne puissent pas revenir de leur résolution ? De ma part, c' est une chose impossible. Je commence à sentir que les esprits les plus doux sont les plus déterminés, lorsqu' ils se voyent persécutés avec tant de cruauté et d' injustice : la raison, sans doute, c' est que, n' ayant pas pris leur parti légèrement, leur délibération même les rend inébranlables. Lorsqu' on

p143

a l' évidence pour soi, on ne souffre pas sans impatience de se voir rappelé aux contentions et aux disputes. Une interruption m' oblige de finir avec un peu de précipitation, et même avec une sorte d' effroi.

LETTRE 15

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.
vendredi, 3 mars.

Vos deux lettres me sont remises ensemble. Il est bien malheureux pour vous, ma chère, puisque vos amis veulent vous voir mariée, qu' un mérite tel que le vôtre soit recherché par une succession d' indignes sujets, qui n' ont que leur présomption pour excuse. Voulez-vous savoir pourquoi ces présomptueux ne paroissent pas aussi indignes qu' ils le sont, aux yeux de vos amis ? C' est que vos amis ne sont pas aussi frappés de leurs défauts que d' autres le pourroient être ; et pourquoi ? Hasarderai-je de vous le dire ? C' est qu' ils leur trouvent plus de ressemblance avec eux-mêmes. La modestie, après tout, peut y avoir aussi quelque

p144

part ; car le moyen, pour eux, de se figurer

que leur nièce ou leur soeur (je ne remonte pas plus haut, dans la crainte de vous déplaire) soit un ange ? Mais où est l'homme à qui je suppose une juste défiance de lui-même, qui ose lever les yeux sur Miss Clarisse Harlove, avec quelques espérances, ou avec d'autres sentimens que le désir ? Ainsi les téméraires et les présomptueux, qui ne s'apperçoivent point de leurs défauts, ont la hardiesse d'aspirer, tandis que le mérite modeste est trop respectueux pour ouvrir la bouche. De là les persécutions de vos *Symes*, de vos *Byrons*, de vos *Mullins*, de vos *Wyerleys*, et de vos *Solmes* ; autant de misérables, qui, après avoir examiné le reste de votre famille, n'ont pas dû désespérer de lui faire agréer leur alliance. Mais, d'eux à vous, quelle insupportable présomption ? Cependant j'appréhende que toutes vos oppositions ne soient inutiles. Vous serez sacrifiée à cet odieux personnage. Vous y consentirez vous-même. Je connois votre famille ; elle ne résistera point à l'amorce qui lui est présentée. Ô ma chère, ma tendre amie ! Tant de charmantes qualités, un mérite si supérieur, seront donc ensevelis dans ce détestable mariage ! Votre oncle répète à ma mère que vous devez être soumise à leur autorité. Autorité ! N'est-ce pas

p145

un terme bien imposant dans la bouche d'un petit esprit, qui n'a d'autre avantage que d'être né trente ans plutôt qu'un autre ! Je parle de vos oncles ; car l'autorité paternelle doit être sacrée. Mais les pères même ne devoient-ils pas mettre de la raison dans leur conduite ? Cependant ne vous étonnez pas de la barbarie avec laquelle votre soeur en use dans cette affaire. J'ai une particularité curieuse à joindre aux motifs qui gouvernent votre frère, qui éclaircira les dispositions de votre soeur. Ses yeux, comme vous l'avez avoué, furent éblouis d'abord de la recherche de l'homme qu'elle prétend mépriser, et qui l'honore certainement d'un souverain mépris. Mais vous ne nous avez pas dit qu'elle en est encore amoureuse. Bell a quelque chose de bas, jusque dans son orgueil ; et rien n'est si orgueilleux que Bell. Elle a fait confidence de son amour, du trouble qui la suit pendant le jour, qui l'empêche de dormir la nuit, et qui est pour elle un éguillon de vengeance, à sa favorite Betty Barnes. S'abandonner à la langue

d' une servante ! Pauvre créature ! Mais les petites ames, qui se ressemblent, ne manquent point de se rencontrer et de se mêler comme les grandes. Cependant elle a recommandé le silence à cette

p146

fille ; et, par le moyen de la *circulation femelle* (comme Lovelace a eu l' impertinence de l' appeler dans une autre occasion, pour jeter du ridicule sur notre sexe), Betty, qui a voulu se faire honneur d' avoir été jugée digne d' un secret, ou qui a pris plaisir à s' emporter contre ce qu' elle nomme la perfidie de Lovelace, l' a dit à une de ses confidentes ; cette confidente l' a rapporté à la femme de chambre de Miss Loyd, qui l' a dit à sa maîtresse. Miss Loyd me l' a dit ; et moi, je vous l' apprends, pour en faire l' usage qu' il vous plaira. à présent vous ne serez pas surprise de trouver dans Miss Bella, une implacable rivale, plutôt qu' une soeur affectionnée ; et vous expliquerez à merveille les termes de *sorcellerie* , de *sirène* , et d' autres expressions qu' on a lâchées contre vous, aussi bien que l' empressement de fixer un jour pour vous sacrifier à Solmes ; en un mot, toutes les duretés et les violences que vous avez essuyées. Quelle plus douce vengeance, et contre Lovelace et contre vous, que de faire marier sa rivale à l' homme que sa rivale hait, et de l' empêcher par-là d' être à l' homme dont elle est amoureuse elle-même, et qu' elle soupçonne sa rivale d' aimer ! On a vu souvent employer le poison et le poignard dans les fureurs de la jalousie et de l' amour méprisé. Vous étonnerez-vous que les liens du sang soient sans force dans

p147

la même occasion, et qu' une soeur puisse oublier qu' elle est soeur ? C' est ce motif secret, (d' autant plus puissant que l' orgueil y est trop intéressé pour l' avouer) joint à d' anciens sentimens d' envie, et à tous les autres motifs généraux que vous m' avez expliqués, qui, depuis que je le connois, me remplit d' appréhension pour vous. Ajoutez qu' il est secondé par un frère qui a pris l' ascendant sur toute votre famille, et qui est engagé par ses deux passions dominantes, l' intérêt et la vengeance,

à vous perdre dans l' esprit de tous vos proches ; qu' ils ont tous deux l' oreille de votre père et de vos oncles ; qu' ils ne cessent pas de leur interpréter mal toutes vos actions et tous vos discours, et qu' ils ont, dans la rencontre et dans les moeurs de M Lovelace un champ continuel pour s' étendre. ô ma chère ! Comment pourriez-vous résister à tant d' attaques réunies ? Je suis sûre, hélas ! Trop sûre qu' ils terrasseront un caractère aussi doux que le vôtre, peu accoutumé à la résistance ; et, je vous le dis tristement, vous serez *Madame Solmes* .

Il vous sera aisé de deviner en même tems d' où est venu le bruit dont je vous ai touché quelque chose dans une de mes lettres, que la soeur cadette avoit dérobé le coeur d' un amant à son aînée. C' est Betty qui a dit aussi que, ni vous

p148

ni M Lovelace, vous n' en aviez pas usé fort honnêtement avec sa maîtresse. N' êtes vous pas bien cruelle, ma chère, d' avoir dérobé à la pauvre Bella le seul amant qu' elle ait jamais eu, et cela dans l' instant qu' elle s' applaudissoit d' avoir enfin l' occasion, non seulement de suivre le penchant d' un coeur si susceptible, mais encore de donner un exemple aux personnes renchérées de son sexe (entre lesquelles elle me faisait sans doute l' honneur de me mettre au premier rang), pour leur apprendre à gouverner un homme avec des rênes de soie.

Mais reprenons ; il ne me reste aucun doute de leur persévérance en faveur de ce méprisable Solmes, non plus que du fond qu' ils croient pouvoir faire sur la douceur de votre caractère, et sur les égards que vous aurez pour leur amitié et pour votre propre réputation. C' est à présent que je suis plus convaincue que jamais de la sagesse du conseil que je vous ai donné autrefois, de conserver tous vos droits sur la terre que votre grand-père vous a léguée. Si vous m' aviez écoutée, vous vous seriez assuré du moins une considération extérieure de la part de votre soeur et de votre frère, qui les auroit forcés de renfermer dans leur coeur l' envie et la mauvaise volonté qu' ils font éclater avec si peu de ménagement.

p149

Il faut que je touche encore un peu cette corde. N' observez-vous pas combien le crédit de votre frère l' a emporté sur le vôtre, depuis qu' il possède une fortune considérable, et depuis que vous avez fait naître à quelques-uns d' entr' eux le désir de conserver la jouissance de votre terre, si vous ne vous soumettez pas à leurs volontés ? Je connois tout ce qu' il y a de louable dans vos motifs : et qui n' auroit pas cru que vous pouviez donner votre confiance à un père dont vous étiez si tendrement aimée ? Mais si vous aviez été dans la possession actuelle de cette terre, si vous y aviez fait votre demeure avec votre fidelle Norton, dont la compagnie auroit servi de protection à votre jeunesse, croyez-vous que votre frère ne vous eût pas ménagée davantage ? Je vous disois, il n' y a pas long-tems, que vos épreuves ne me paroissoient que proportionnées à votre prudence ; cependant vous serez plus qu' une femme, si vous vous dégagez d' un côté, des esprits violens et sordides qui vous assiègent ; et de l' autre, de l' autorité tyrannique qui vous en impose. à la vérité, vous pouvez finir tout d' un coup, et le public admirera votre aveugle soumission, si vous vous déterminez à devenir Madame Solmes.

J' ai lu avec plaisir ce que vous me racontez de la bonté de M Lovelace pour ses fermiers,

p150

et du petit présent qu' il fit à celui de votre oncle. Madame Fortescue lui accorde la qualité du meilleur de tous les maîtres. J' aurois pu vous le dire, si j' avois cru qu' il fût nécessaire de vous donner un peu d' estime pour lui. En un mot, il a des qualités qui peuvent rendre un homme supportable au-dessous de cinquante ans ; mais, jusqu' à cet âge, je plains la pauvre femme à laquelle il pourra tomber en partage, et je devrois dire les *femmes* , car il en tuera peut-être une douzaine avant ce tems-là. Ne nous écartons pas : croyez-vous que le fermier de votre oncle ne mérite pas bien des éloges, s' il est vrai, comme on le dit, que, dans la joie d' avoir reçu les deux guinées de M Lovelace, il fit appeler aussi-tôt son maître, auquel il paya, de cette petite somme, une partie de sa dette ? Mais que doit-on penser du maître, qui eut le courage de la prendre, quoiqu' il n' ignorât pas que son fermier manquoit de tout, et qui ne fit pas difficulté

de le dire aussi-tôt que M Lovelace fut parti, en se contentant de louer l' honnêteté du fermier ? Si ce récit étoit certain, et que le maître n' appartînt pas de si près à ma chère amie, quel mépris n' aurois-je pas pour un misérable de cette espèce ? Mais on a peut-être grossi les circonstances : tout le monde est mal disposé pour les avarés ; et ils ne méritent pas d' autres sentimens,

p151

parce qu' ils ne pensent qu' à la conservation de ce qu' ils préfèrent au bien de tout le monde.

J' attends votre première lettre avec une vive impatience. Ne vous laissez pas du détail. Je ne suis occupée que de vous et de ce qui a rapport à votre situation.

LETTRE 16

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

vendredi, 3 mars.

ô ma chère amie ! Quel combat j' ai eu à soutenir ! épreuve sur épreuve, conférences sur conférences. Mais connoissez-vous des loix ou des cérémonies qui puissent donner quelque droit à un homme sur un coeur qui le déteste !

J' espère encore que ma mère obtiendra quelque chose en ma faveur. Mais je vous dois la peinture de mes peines. J' y ai déjà employé toute la nuit ; car j' ai tant de choses à vous écrire ! Et je veux être aussi exacte que vous le désirez. Dans ma dernière lettre, je vous ai prévenue

p152

sur mes craintes. Elles étoient fondées sur une conversation entre ma mère et ma tante, dont Hannah a trouvé le moyen d' entendre une partie. Il seroit inutile de vous en raconter les circonstances, parce qu' elles se trouvent renfermées dans le compte que j' ai à vous rendre de différentes conversations que j' ai eues avec ma mère dans l' espace de quelques heures. Je suis descendue ce matin à l' heure du déjeuner, le coeur assez oppressé de tout ce qu' Hannah

m'avoit rapporté hier après midi. J'espérois de trouver l'occasion d'en parler à ma mère, dans l'espérance de lui inspirer un peu de pitié pour moi ; et mon dessein étoit de la joindre lorsqu'elle passeroit dans son appartement. Malheureusement cet odieux Solmes étoit assis entr'elle et ma soeur, avec un air d'assurance qui m'a choquée dans ses regards ; vous savez, ma chère, que rien ne plaît de la part d'une personne qu'on n'aime point.

S'il étoit demeuré à sa place, tout se seroit passé tranquillement ; mais cette épaisse créature s'est avisée de se lever, et de venir droit vers une chaise qui étoit près de celle qu'on avançoit pour moi. Je me suis hâtée de l'éloigner comme pour faire place à la mienne, et je me suis assise, peut-être un peu brusquement, parce que tout ce que j'avois appris me revenoit à la tête. Rien n'a paru capable de

p153

l'arrêter. Cet homme est plein de confiance en lui-même. Il est hardi ; il a le regard effronté. J'ai été surprise de lui voir pousser sa chaise si près de moi, en établissant sa laide et pesante figure, qu'il touchoit à mon panier. Tout ce que j'avois entendu se présentant, comme j'ai dit, à mon imagination, ce procédé m'a tellement piquée, que je suis allée me placer sur une autre chaise. J'avoue que je n'ai pas pris assez d'empire sur moi-même. C'étoit donner trop d'avantage à mon frère et à ma soeur. Aussi n'ont-ils pas manqué de le prendre. Mais c'est une faute qui n'a pas été volontaire ; je n'ai pu faire autrement ; en vérité, je ne savois ce que je faisois.

Je me suis aperçue que mon père étoit extrêmement irrité. Lorsqu'il est en colère, il n'y a personne qui le fasse lire plus aisément sur son visage. Clarisse ! M'a-t-il dit d'une voix forte, sans ajouter un seul mot. Monsieur ! Ai-je répondu en lui faisant une profonde révérence. Je tremblois. Mon premier mouvement a été d'approcher ma chaise plus près de celle du misérable et je me suis assise. Je me sentois le visage tout en feu. Faites le thé, chère fille, m'a dit mon excellente mère ; asseyez-vous près de moi, mon amour, et faites le thé.

Je suis allée prendre bien volontiers la chaise

que cet homme avoit quittée ; et l' office auquel la bonté de ma mère m' employoit, a bientôt servi, à me remettre. Pendant le cours du déjeuner, j' ai fait civilement deux ou trois questions à M Solmes, dans la seule vue d' appaiser mon père. Les esprits fiers peuvent quelquefois fléchir, m' a dit tout bas ma soeur, en tournant la tête sur l' épaule avec un air de triomphe et de mépris ; mais j' ai feint de ne l' avoir pas entendue. Ma mère étoit la bonté même. Je lui ai demandé une fois si le thé lui plaisoit ; elle m' a répondu doucement, en me donnant encore le nom de sa chère fille, que tout ce que je faisais lui plaisoit beaucoup. Cet encouragement me rendoit fière ; je me flattois même qu' il n' étoit plus question de rien entre mon père et moi, car il m' a parlé aussi deux ou trois fois avec bonté. Je m' arrête à de petits incidens, ma chère, mais ils conduisent à de plus grands, comme vous allez l' entendre. Avant la fin du déjeuner, mon père est sorti avec ma mère, en lui disant qu' il avoit quelque chose à lui communiquer. Ma soeur et ma tante, qui étoient avec nous, sont disparues immédiatement. Mon frère, après s' être donné quelques airs d' insultes que j' ai fort bien compris, mais dont M Solmes n' avoit aucun avantage à tirer m' a

dit, en quittant aussi sa chaise : ma soeur, j' ai une rareté à vous faire voir ; je vais la chercher : et sortant, il a fermé la porte après lui. J' ai commencé à voir où tous ces préparatifs devoient aboutir ; je me suis levée. L' homme, cherchant à prononcer quelques paroles, s' est levé aussi, et s' est mis à remuer *ses jambes cagneuses* pour s' avancer vers moi. En vérité, ma chère, tout m' est odieux dans sa personne. Je vais épargner à mon frère, lui ai-je dit, la peine de m' apporter sa rareté ; votre servante, monsieur. Il a crié deux ou trois fois : mademoiselle, mademoiselle, et son air étoit celui d' un homme égaré. Mais je suis sortie pour chercher mon frère, comme vous jugez, et pour voir ce qu' il avoit à me montrer. à la vérité, je l' avois vu passer dans le jardin avec ma soeur, quoique le tems fût assez mauvais ; preuve qu' il avoit laissé sa rareté avec moi, et qu' il n' en avoit pas

d' autre à me faire voir.
à peine étois-je montée à mon propre appartement,
où je méditois d' envoyer Hannah demander une
audience à ma mère, avec d' autant plus de
confiance, que sa bonté relevoit beaucoup
mon courage, que Chorey, sa femme de
chambre, est venue m' apporter de sa part l' ordre
de me rendre dans son cabinet. Hannah m' a dit
en même tems que mon père ne faisoit que

p156

d' en sortir, avec un visage irrité ; alors j' ai
commencé à craindre l' audience autant que je
l' avois souhaitée.
Cependant je suis descendue ; mais, ne me
défiant que trop du sujet qui me faisoit appeler,
je ne me suis approchée qu' en tremblant, et
le coeur dans une palpitation visible.
Ma mère s' est aperçue de mon désordre ;
elle a tenu les bras ouverts en s' asseyant. Venez,
chère fille, venez m' embrasser, m' a-t-elle dit
avec un tendre sourire. Pourquoi ma chère
enfant paroît-elle si agitée ? Cette douce préparation,
jointe à la bonté qu' elle m' avoit marquée
auparavant, a confirmé mes craintes ; ma mère
vouloit adoucir l' amertume de ses déclarations.
ô ma chère mère ! C' est tout ce que j' ai eu
la force de lui dire, et j' ai jeté les bras autour
de son cou, en cachant mon visage dans son sein.
Ma fille ! Ma fille ! Retenez, m' a-t-elle dit,
ce charme que vous avez pour m' attendrir :
autrement je n' ose m' exposer avec vous. Mes
larmes ruisseloient sur son sein, et je me sentois
le cou mouillé des siennes. Quelle tendresse
n' a-t-elle pas mis dans ses expressions ? Levez le
visage, ma précieuse enfant, mon aimable Clarisse !
ô chère fille, fille de mon coeur, levez
ce visage qui aura toujours tant de charmes pour
mes yeux. D' où viennent ces sanglots ? Un devoir

p157

redouté cause-t-il tant d' émotion, qu' avant
que je puisse parler... mais je suis bien aise,
mon amour, que vous puissiez deviner ce que
j' ai à vous dire : vous m' épargnez la peine de
vous faire une ouverture dont je ne me suis pas
chargée sans beaucoup de répugnance.

Ensuite s' étant levée, elle a tiré une chaise près de la sienne, et m' y a fait asseoir, abymée comme j' étois dans mes larmes, et dans la crainte de ce que j' allois entendre, autant que dans les sentimens de reconnoissance que je devois à cette bonté maternelle ; mes soupirs étoient mon seul langage. Elle a poussé sa chaise encore plus près de la mienne ; elle a passé le bras autour de mon cou, et serrant mon visage contre le sien, laissez moi parler, chère fille, puisque vous voulez garder le silence ; écoutez-moi. Vous savez, ma fille, ce que j' ai la patience d' endurer tous les jours pour le bien de la paix. Votre père est un homme rempli de bonté, qui n' a que d' excellentes intentions ; mais il ne veut pas être contredit. J' ai cru vous voir quelquefois de la compassion pour moi, lorsque je suis obligée de lui céder sur tout. Ce foible ne lui fait pas une meilleure réputation, et la mienne en augmente : mais, si je pouvois l' empêcher, je ne voudrois pas d' un avantage qui nous coûte si cher à tous deux. Vous êtes une fille respectueuse,

p158

sage, prudente, (elle a bien voulu m' attribuer toutes ces qualités, pour m' encourager, sans doute, à les acquérir) vous ne voudriez pas, j' en suis sûre, augmenter mes embarras ; vous ne voudriez pas troubler de plein gré cette paix que votre mère a tant de peine à conserver. L' obéissance vaut mieux que les sacrifices. ô chère Clary ! Répandez la joie dans mon coeur, en me disant que mes craintes ont été trop loin. Je vois combien le vôtre est touché : je vois ses perplexités : je vois qu' il s' y passe de rudes combats, a-t-elle ajouté en retirant le bras, et se levant, pour m' empêcher de voir combien elle étoit touchée elle-même. Je veux vous laisser un moment : ne me répondez pas (car j' essayois d' ouvrir la bouche, et je n' avois pas plutôt été libre, que je m' étois jetée à genoux, les bras levés et les mains étendues) : je ne suis pas préparée à vos plaintes irrésistibles : (c' est le mot qu' elle a bien voulu employer) je vous donne le tems de vous recueillir, et je vous recommande de ne pas rendre inutile cette effusion d' une tendresse véritablement maternelle. Elle est passée aussi-tôt dans une autre chambre en essuyant ses larmes. J' étois noyée dans les miennes, et les douloureux mouvemens de mon coeur

répondoient à tout ce qu' elle m' avait fait pressentir.
Elle est revenue, après avoir repris plus de

p159

fermeté. J' étois encore à genoux, le visage collé sur la chaise où elle avait été assise. Regardez-moi, chère Clarisse : je me flatte de ne pas vous trouver de l' humeur. Non, ma très-chère et très-honorée mère, non... je me suis levée pour continuer, et j' ai plié un genou devant elle. Mais elle m' a relevée aussi-tôt, en m' interrompant, il n' est pas question de cette posture, il faut obéir : c' est le coeur, et non pas les genoux, qu' il faut fléchir, l' affaire est absolument décidée : préparez-vous par conséquent à recevoir la visite de votre père comme il doit souhaiter qu' elle soit reçue : songez que d' un seul quart d' heure dépend le repos de ma vie, la satisfaction de toute une famille, et votre propre sûreté de la part d' un homme violent. Enfin, je vous ordonne, autant que vous respectez ma bénédiction, de penser à devenir Madame Solmes. C' étoit m' enfoncer le poignard au fond du coeur : je suis tombée sans connoissance, et lorsque je suis revenue à moi, je me suis trouvée dans les bras de nos femmes, mes lacets coupés, et mon linge infecté d' odeurs fortes. Ma mère s' étoit retirée. Il est certain que, si j' avois été traitée avec moins de douceur, et si l' odieux nom avait été épargné à mes oreilles, ou présenté du moins avec un peu plus de préparation et de réserve, j' aurois pu soutenir ce nom horrible avec moins

p160

d' émotion. Mais entendre de la bouche d' une mère si chère et si respectée, que je dois penser à devenir Madame Solmes, ou renoncer à sa bénédiction, quel moyen d' y résister ? Chorey est venue avec un autre message, qu' elle m' a déclaré de l' air grave que vous lui connoissez : votre maman, miss, est fort inquiète de l' accident qui vous est arrivé : elle vous attend dans une heure, et elle m' ordonne de vous dire qu' elle espère tout de votre soumission. Je n' ai fait aucune réponse : qu' aurois-je pu dire ? Et m' appuyant sur le bras d' Hannah, je suis

remontée dans mon appartement. Là, vous pouvez vous imaginer comment la plus grande partie de l'heure a été employée.

Dans l'intervalle, ma mère est montée chez moi.

Je prends plaisir, a-t-elle eu la bonté de dire en entrant, à venir dans cet appartement.

Point d'émotion, Clary, point d'inquiétude : ne suis-je pas votre mère ? Une mère tendre et indulgente ? Ne m'affligez point, en vous affligeant vous-même : ne cherchez point à me causer du chagrin, lorsque je voudrais ne vous procurer que du plaisir. Venez, ma chère ; voulez-vous passer dans votre cabinet de livres ? Elle m'a prise par la main, et m'a fait asseoir près d'elle. Après s'être informée de ma santé, elle s'est mise à me parler, comme dans la supposition

p161

que j'avois fait usage du tems qu'elle m'avoit laissé pour surmonter toutes mes objections. Elle m'a dit que, pour épargner ma modestie naturelle, mon père et elle s'étoient chargés de tout ce qui regardoit les arrangemens. écoutez moi, a-t-elle interrompu lorsque j'allois ouvrir la bouche, et je vous laisserai la liberté de parler : vous n'ignorez pas quel est l'objet des visites de M Solmes.

ô madame ! ...

écoutez-moi, et vous parlerez ; il n'a pas toutes les qualités que je lui souhaiterois ; mais c'est un homme de probité, qui n'a aucun vice... aucun vice, madame !

Ma fille, écoutez-moi. Vous ne vous êtes pas mal conduite à son égard. Nous avons vu avec plaisir...

ô madame ! Ne m'est-il pas permis à présent de parler ?

Clarisse, j'aurai fini dans un instant. Une jeune fille, aussi vertueuse que vous, ne sauroit aimer un libertin. Vous aimez trop votre frère, pour souhaiter d'épouser un homme qui a manqué de lui donner la mort, qui a menacé vos oncles, et qui défie toute la famille. Après vous avoir laissé cinq ou six fois la liberté de choisir, on est bien aise aujourd'hui de vous garantir d'un homme si méprisable. Répondez-moi,

p162

j' ai droit de vous faire cette question : préférez vous cet homme à tous les autres ? Mais à dieu ne plaise ! Car vous nous rendriez tous misérables. Cependant dites-moi si vos affections lui sont engagées.

J' ai compris quelles seroient les conséquences de ma réponse, si je disois qu' elles ne l' étoient pas.

Vous hésitez, vous ne me répondez pas ; vous n' osez me répondre : et se levant : non, je ne vous regarderai jamais d' un oeil de faveur.

ô madame ! Madame ! Ne m' ôtez pas la vie par le changement de votre coeur. Je n' hésiterois pas un moment, si je ne redoutois ce qu' on ne manquera pas d' insérer de ma réponse. Mais quelque usage qu' on en puisse faire, la menace de vous déplaire me force de parler. Je vous proteste que je ne connois pas mon propre coeur, s' il n' est absolument libre. Eh ! De grace, ma très-chère mère, qu' il me soit permis de vous demander en quoi ma conduite a mérité quelque reproche, lorsqu' on veut me forcer au mariage, comme une créature sans jugement, pour me garantir... hélas ! De quoi ? Je vous conjure, madame, de prendre ma réputation sous votre garde. Ne souffrez pas que votre fille soit précipitée dans un état qu' elle ne désire avec

p163

aucun homme du monde ; et cela, parce qu' on suppose qu' autrement elle se marieroit elle-même au déshonneur de toute la famille.

Eh bien, Clary, (sans faire attention à la force de ma demande) s' il est vrai que votre coeur soit libre...

ô ma chère mère ! Ne consultez en ma faveur que la générosité ordinaire du vôtre ; n' insistez pas sur une conclusion dont la crainte m' a fait hésiter.

Je ne veux pas être interrompue, Clary.

Vous avez vu, dans la conduite que j' ai tenue en cette occasion, toute la tendresse d' une mère ; vous avez dû observer que je me suis chargée, avec quelque répugnance, de la commission que j' exécute, parce que l' homme qu' on vous donne n' a pas tout ce que je lui souhaiterois, et parce que je sais que vous portez trop haut vos idées de perfection dans un homme.

Chère madame ! Pardonnez-moi cette fois

seulement, de vous interrompre. Est-il donc à craindre que je me rende coupable de quelque imprudence en faveur de l'homme dont vous parlez ?

Encore interrompue ! Est-ce à vous de me faire des questions et des raisonnemens ? Vous savez avec qui cette hardiesse vous réussiroit mal. Sur quoi est-elle donc fondée avec moi, fille peu

p164

généreuse, si ce n'est sur l'opinion que vous avez de mon excessive indulgence ?

Hélas ! Que puis-je dire ? Que puis-je faire ?

Quelle est ma triste cause, si l'on m'interdit jusqu'au raisonnement ?

Encore ? Clarisse Harlove !

Très-chère madame ! Je vous demande pardon à genoux. J'ai toujours mis mon plaisir et ma gloire à vous obéir. Mais jetez les yeux sur cet homme ; voyez combien toute sa personne est désagréable.

Clary, Clary ! Je vois à présent quel est celui dont la personne vous occupe l'imagination.

M Solmes n'est désagréable que par comparaison avec un autre ; désagréable, parce que la personne d'un autre a plus d'agrément.

Mais, madame, ses manières ne le sont-elles pas aussi ? Sa personne n'est-elle pas le vrai miroir de son âme ? Cet autre ne m'est et ne me sera jamais rien. Délivrez-moi seulement de celui-ci, auquel mon cœur répugne de lui-même.

Vous voulez donc imposer des conditions à votre père ? Croyez-vous qu'il le souffre ? Ne vous ai-je pas dit qu'il y va de mon repos ? Que ne fais-je pas en votre faveur ? Cette commission même, dont je ne me suis chargée que parce que j'ai craint que vous ne fussiez pas aisément persuadée par un autre, n'est-elle pas une

p165

rude commission pour moi ; et ne ferez-vous rien pour votre mère ? N'avez-vous pas refusé tous ceux qui vous ont été offerts ? Si vous ne voulez pas nous faire deviner d'où vient votre résistance, rendez-vous ; car il faut vous rendre, ou laisser croire que vous bravez toute votre

famille.

Là-dessus elle s' est levée, comme dans le dessein de sortir. Mais, s' arrêtant à la porte de ma chambre, elle s' est tournée vers moi. Je me garderai bien de dire dans quelle disposition je vous ai laissée. Faites vos réflexions. C' est une affaire résolue. Si vous faites cas de la bénédiction de votre père et de la mienne, et de la satisfaction de toute la famille, prenez le parti d' obéir. Je vous laisse à vous-même pendant quelques momens. Je reviendrai. Faites que je vous trouve telle que je le désire : et si votre coeur est libre, qu' il soit gouverné par le devoir.

Une demi-heure après, ma mère est revenue. Elle m' a trouvée noyée dans mes larmes. Elle m' a pris la main. Mon rôle, m' a-t-elle dit, est toujours de reconnoître mes torts. Je m' imagine que je me suis exposée mal-à-propos à vos résistances, par la méthode que j' ai employée. Je m' y suis prise d' abord comme si je m' étois

p166

attendue à un refus, et je me le suis attiré par mon indulgence.

Ah, ma chère mère ! Ne le dites et ne le pensez pas. Si c' étoit moi, a-t-elle continué, qui eût donné occasion à ce débat, s' il étoit en mon pouvoir de vous dispenser de la soumission qu' on demande, vous savez trop ce que vous pourriez obtenir de moi. Qui penseroit à se marier, chère Miss Howe, lorsqu' on voit une femme d' un caractère aussi doux que celui de ma mère, dans la nécessité de se perdre, ou de renoncer à tout exercice de ses volontés ?

Lorsque je suis revenue ici la seconde fois, m' a-t-elle dit, j' ai refusé d' écouter vos raisons, parce que je savois que la résistance ne vous serviroit de rien. C' est encore une faute que j' ai commise. Une jeune créature qui aime à raisonner, et qui veut être convaincue par le raisonnement, devrait être écoutée dans ses objections. Je suis donc résolue, dans cette troisième visite, d' entendre tout ce que vous avez à me dire. Ma bonté doit vous engager à quelque reconnaissance. Elle doit piquer votre générosité : je veux bien le dire, parce que c' est à vous que je parle, à une fille, dont l' ame est ordinairement toute généreuse. Si votre coeur est réellement

p167

libre, voyons à quoi il vous portera pour m' obliger. Ainsi, pourvu que votre langue soit gouvernée par votre discrétion ordinaire, je vais vous écouter. Mais c' est après vous avoir déclaré néanmoins que tout ce que vous pourrez dire sera inutile d' un autre côté.

Quelle affreuse déclaration ! Cependant, madame, ce seroit une consolation pour moi de pouvoir obtenir du moins votre pitié.

Soyez sûre de ma pitié, autant que de ma tendresse. Mais qu' est-ce que l' agrément de la personne, Clary, pour une fille de votre prudence, et pour un coeur libre, si le vôtre l' est effectivement ?

Le dégoût des yeux n' est-il rien, lorsqu' il est question d' engager son coeur ? ô madame ! Qui pourroit consentir à se marier, si le coeur doit être blessé à la première vue, et si la plaie doit augmenter ensuite à chaque occasion de se voir ? Comptez, Clary, que c' est un effet de votre prévention. Ne me donnez pas sujet de regretter que la noble fermeté que je vanterois dans votre caractère, et que je prenois pour une qualité glorieuse dans une fille de votre âge, soit changée ici en obstination contre votre devoir. N' avez-vous pas fait des objections contre plusieurs... c' étoit contre leurs principes, madame ; mais M Solmes...

p168

est un honnête homme, Clary, une bonne ame, un homme vertueux !

Lui, un honnête homme ! Une bonne ame !

Un homme vertueux !

Personne ne lui refuse ces qualités.

Est-ce un honnête homme qui, par les offres qu' il fait à une famille étrangère, dépouille ses propres parens de leurs justes droits ?

Songez, Clary, que ces offres sont pour vous, et que vous devriez être la dernière à faire cette observation.

Permettez-moi de dire, madame, que, préférant, comme je fais, le bonheur aux richesses, n' ayant pas même besoin de ce que je possède, en ayant abandonné l' usage par la simple vue du devoir...

ne vantez point votre mérite. Vous savez que, dans cette soumission volontaire, il y a

moins à perdre pour vous qu' à gagner. Finissons là-dessus. Mais je puis vous assurer que tout le monde n' attache pas un si grand mérite à cette action, quoique, pour moi, j' en aie cette idée, et que votre père et vos oncles l' aient eue aussi dans le tems.

Dans le tems, madame ! Quels indignes offices m' ont donc rendu mon frère et ma soeur, dans la crainte que la faveur où j' étois il n' y a pas long-tems...

p169

je ne veux rien entendre contre votre frère et votre soeur. Quelles guerres domestiques me faites-vous envisager, dans un tems où j' espérois toute ma consolation de mes enfans ?

Je demande au ciel ses bénédictions pour mon frère et ma soeur, dans toutes leurs entreprises louables. Vous n' aurez pas de guerres dans la famille, si mes efforts sont capable de les prévenir. Vous aurez la bonté, madame, de me dire vous-même ce qu' il faudra que je souffre d' eux, et je le souffrirai. Mais, de grace, que ce soient mes actions qui plaident pour moi, et qu' elles ne soient point exposées à leurs interprétations, comme les ordres humilians que j' ai reçus ne m' apprennent que trop qu' elles l' ont été.

Au moment que je finissois, mon père est entré dans ma chambre, avec un air de sévérité, qui m' a fait trembler. Il a fait deux ou trois tours, et s' est adressé ensuite à ma mère, qui étoit demeurée en silence à sa vue : ma chère, vous vous arrêtez bien long-tems. Le dîner est prêt. Ce que vous avez à dire ne demande pas beaucoup d' explication. Il suffit assurément de déclarer votre volonté et la mienne ; mais peut-être vous entreteniez-vous des préparatifs. Il est tems de descendre... avec votre fille, si elle est digne de ce nom.

p170

Il est descendu lui-même, en jetant sur moi un regard si terrible, que je me suis sentie incapable de lui dire une parole, et de parler même de quelques minutes à ma mère. Cela n' est-il pas bien effrayant, ma chère ? Ma

consternation a paru toucher ma mère. Elle m' a nommée sa chère fille ; elle m' a embrassée, en me disant que mon père ne savoit pas que j' eusse continué mes oppositions. Il nous a fourni une excuse, a-t-elle ajouté, pour avoir tardé si long-tems. Allons, Clary, on va servir.

Descendrons-nous ensemble ? Elle m' a prise par la main.

Son action m' a fait tressaillir. Descendre, madame ! Quoi ! Pour faire supposer que nous nous sommes entretenues des préparatifs ? ô ma chère mère ! Ne m' ordonnez pas de descendre, sur une telle supposition.

Vous devez voir, ma fille, que, nous arrêter plus long-tems ensemble, c' est avouer que nous sommes en débat sur votre devoir. Le souffrira-t-on ? Votre père ne vous a-t-il pas dit lui-même qu' il veut être obéi ? J' aime mieux vous laisser à vous-même pour la troisième fois. Je chercherai quelque moyen de vous excuser. Je dirai que vous ne seriez pas bien aise de descendre pour dîner ; que votre modestie, dans une occasion... ô madame ! Ne parlez pas de ma modestie

p171

dans cette occasion ; ce seroit donner des espérances...

est-il donc vrai que vous n' en vouliez donner aucune ? Fille perverse ! Et se levant pour sortir, prenez plus de tems pour faire vos réflexions. Puisque c' est une nécessité, prenez plus de tems. Et lorsque je vous reverrai, apprenez-moi à quel reproche je dois m' attendre de la part de votre père, pour l' excès de mon indulgence.

Cependant elle s' est arrêtée un moment à la porte, comme pour attendre que je la suppliasse du moins de donner une explication favorable à mon absence ; car, paroissant hésiter, je suppose, m' a-t-elle dit, que vous ne voudriez pas que mon rapport...

ô madame ! Ai-je interrompu ; y a-t-il quelqu' un dont la faveur puisse me toucher, si je perds celle de ma mère ?

Vous comprenez bien, ma chère amie, que désirer un rapport favorable, c' étoit passer condamnation sur un point trop décidé dans mes résolutions, pour laisser croire à mes amis qu' il me reste la moindre incertitude. Ma mère a pris le parti de descendre.

Je vais envoyer au dépôt tout ce que je viens

d' écrire ; et, sûre comme je suis, que vous ne vous ennuierez pas du détail, dans des circonstances

p172

si intéressantes pour l' honneur de votre amie, je continuerai de suivre la même méthode. Au milieu de mes embarras, je ne dois pas souhaiter de garder long-tems des écrits dans lesquels je m' explique avec tant de liberté. Si vous n' avez pas un besoin pressant de Robert, vous me ferez plaisir de me l' envoyer tous les jours, au risque de ne rien trouver de prêt. Mais je serois bien aise qu' il ne vînt jamais les mains vides. Quelle seroit votre générosité de m' écrire aussi souvent par le mouvement de l' amitié, que j' y suis forcée par l' infortune ! Lorsque mes lettres ne se trouveront plus au dépôt, je serai sûre qu' elles seront entre vos mains. Comme je profiterai, pour vous écrire, de divers momens que je ne puis prévoir, trouvez bon que je supprime toutes les formalités.

LETTRE 17

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
ma mère, à son retour, qui a suivi immédiatement le dîner, a eu la bonté de me dire qu' au milieu des questions de mon père sur ma soumission volontaire, (car il me semble que le

p173

doute ne tombe que sur la manière) elle a trouvé le moyen de lui insinuer que, dans un point si essentiel, elle auroit souhaité de laisser à une fille qu' elle a tant de raison d' aimer (ce sont ses obligeantes expressions) la liberté de déclarer tout ce qu' elle a dans le coeur, afin que son obéissance en soit plus libre. Elle lui a fait entendre aussi que, lorsqu' il est monté à ma chambre, elle écoutoit mes raisons, et qu' elle croyoit avoir découvert que je prendrois plus volontiers le parti de renoncer au mariage. Elle m' a dit que mon père avoit répondu d' un ton irrité : qu' elle se garde bien de me donner

sujet de soupçonner ici quelque préférence. Mais si c' est seulement pour soulager son coeur, sans s' opposer à mes volontés, vous pouvez l' écouter. Ainsi, Clarisse, a repris ma mère, je suis revenue dans cette disposition ; si vous ne recommencez pas à m' apprendre par votre obstination, comment je dois vous traiter.

En vérité, madame, vous avez rendu justice à mes sentiments, lorsque vous avez dit que je n' ai aucune inclination pour le mariage ; je me flatte de n' avoir pas été assez inutile dans la maison de mon père pour faire souhaiter... laissons votre mérite à part, Clary ; vous avez rempli le devoir d' une bonne fille. Vous m' avez

p174

soulagée dans mes soins domestiques ; mais ne m' en causez pas à présent plus que vous ne m' en avez épargné. Vous avez trouvé une abondante récompense dans la réputation d' habileté et d' intelligence que cette conduite vous a procurée.

Mais tous les secours qu' on a reçus de vous, touchent maintenant à leur fin. Si vous vous mariez, cette fin sera naturelle, et désirable même, si vous vous mariez pour faire plaisir à votre famille, parce que vous en aurez vous-même une, où vos talens pourront s' employer. Si les choses tournent autrement, il n' y aura pas moins une fin ; mais qui ne sera pas naturelle.

Vous m' entendez, ma fille.

Je me suis mise à pleurer.

J' ai déjà fait chercher une femme de charge pour cette maison : votre bonne Norton me conviendrait beaucoup. Mais je suppose que vous avez jeté les yeux sur cette digne femme : si vous le désirez, on en conviendra dans les articles.

Mais pourquoi, très-chère madame, pourquoi me précipiter dans l' état du mariage, moi, qui suis la plus jeune, et qui suis fort éloignée d' y avoir la moindre inclination ?

Vous allez me demander, sans doute, pourquoi l' on n' a pas pensé à votre soeur pour M Solmes.

p175

J' espère, madame, que vous ne vous offenseriez pas de cette question.

Je pourrais vous renvoyer à votre père, pour la réponse. M Solmes a ses raisons pour vous préférer.

Et j' ai les miennes aussi, madame, pour ne le pouvoir souffrir.

Cette vivacité à m' interrompre n' est pas supportable. Je sors, et je vais envoyer votre père, si je ne puis rien obtenir de vous.

Madame, j' aimerais mieux mourir que de... elle m' a mis la main sur la bouche. Clarisse, gardez-vous qu' il vous échappe rien de décisif. Si vous me persuadez une fois que vous êtes inflexible, j' ai fini.

Mes larmes ont recommencé à couler de dépit.

Voilà, voilà l' ouvrage de mon frère, l' effet de ses vues intéressées...

point de réflexions sur votre frère. Il n' a que l' honneur de la famille à coeur.

Je ne suis pas plus capable que mon frère, de faire déshonneur à la famille.

J' en suis persuadée. Mais vous conviendrez que votre père et vos oncles en doivent juger mieux que vous.

Je lui ai offert alors de vivre perpétuellement dans le célibat, ou de ne me marier jamais qu' avec la pleine approbation de tous mes proches.

p176

Si je voulois marquer du respect et de l' obéissance, c' étoit en prenant leur volonté pour règle, et non la mienne.

J' ai répondu que je ne croyois pas avoir mérité, par ma conduite, que mon obéissance fût mise à des épreuves de cette nature.

Oui, m' a-t-elle dit avec bonté, il n' y avoit point de reproche à faire à ma conduite. Mais je n' avois jamais essuyé d' épreuve ; et puisque le tems en étoit venu, elle espéroit que ma vertu ne commenceroit point à s' affoiblir. Dans la jeunesse de leurs enfans, les parens prennent plaisir à tout ce qu' ils leur voient faire. Vous avez toujours paru d' un fort bon naturel. Mais jusqu' à présent, nous avons plutôt eu de la complaisance pour vous, que vous n' en avez eu pour nous. L' âge nubile, où vous êtes arrivée, est le tems de l' épreuve ; d' autant plus que votre grand-père vous a mise dans une sorte d' indépendance, en vous préférant à ceux qui avoient des droits avant vous, sur la terre qu' il vous a laissée.

Madame, mon grand-père savoit, comme il l' a marqué expressément dans ses dernières dispositions,

que mon père pouvoit dédommager abondamment ma soeur. Il a même témoigné qu' il le désiroit. Je n' ai rien fait au-delà de mon devoir, pour me procurer des faveurs extraordinaires, et ses libéralités sont plutôt une marque

p177

de son affection qu' un avantage pour moi ; car ai-je jamais cherché ou désiré l' indépendance ? Quand je serois reine de l' univers, toute ma grandeur ne me dispenseroit pas du respect que je dois à mon père et à vous. Aux yeux du monde entier, je ferois ma gloire de recevoir à genoux vos bénédictions ; et loin...

je me fais une peine de vous interrompre, Clary, quoique cette attention vous manque souvent pour moi. Vous êtes jeune, Clary ; vous n' avez jamais été contrariée. Mais, avec toutes ces ostentations de respect, je voudrois un peu plus de déférence pour votre mère lorsqu' elle vous parle.

Pardon, madame ; et de grâce, un peu de patience, dans une occasion si extraordinaire. S' il y avoit moins de chaleur dans mes discours, on supposeroit que je n' ai que des objections de jeune fille, contre un homme qui me sera toujours insupportable.

Clarisse Harlove !

Chère, chère madame, permettez que je m' explique, cette fois seulement. Il est dur, extrêmement dur, de n' avoir pas la liberté d' entrer dans la cause commune, parce que je ne dois pas parler sans ménagement d' une personne qui me regarde comme un obstacle à son ambition, et qui me traite en esclave ?

p178

Où vous égarez-vous, Clary ?

Ma très-chère mère, le devoir ne me permet pas de supposer mon père assez arbitraire pour m' autoriser jamais à faire valoir cette raison auprès de vous.

Quoi donc ? Clary... ô jeune fille !

Un peu de patience, ma très-chère mère ; vous avez promis de m' entendre avec patience. La figure n' est rien dans un homme, parce qu' on me suppose de la raison. Ainsi je serai

dégoutée par les yeux, et je ne serai pas convaincue par la raison.
ô jeune, jeune fille !
Ainsi les bonnes qualités qu' on m' attribue feront ma punition, et je deviendrai la femme d' un monstre...
vous m' étonnez, Clary ! Est-ce vous qui tenez ce langage ?
Cet homme, madame, est un monstre à mes yeux, ame et figure. Et pour motif de souffrir ce traitement, on m' allegue que je suis indifférente pour tous les autres hommes ! Dans d' autres tems néanmoins, et dans d' autres vues, on m' a cru de la prévention en faveur d' un homme contre les moeurs duquel il y a de justes objections. Je me trouve confinée, comme si l' on appréhendoit de la plus imprudente de toutes les créatures, qu' elle ne prît la fuite avec cet

p179

homme, et qu' elle ne couvrît sa famille de honte.
ô ma très-chère mère ! Quelle patience seroit à l' épreuve d' un tel traitement ?
à présent, Clary, je suppose que vous m' accorderez la liberté de parler. Il me semble que je vous ai entendue avec assez de patience. Si j' avois pu croire... mais je vais tout réduire sous un point de vue fort court. Votre mère, Clarisse, vous donne un exemple de cette patience que vous lui demandez si hardiment, sans en avoir beaucoup pour elle.
ô ma chère ! Que cette condescendance de ma mère m' a pénétrée dans ce moment ! Plus mille fois que je ne l' aurois été de sa rigueur. Mais elle faisoit sans doute attention qu' elle s' étoit chargée d' un office bien dur, d' un office, j' ose le dire, dont sa propre raison étoit blessée ; sans quoi, elle n' auroit pas voulu, elle n' auroit jamais pu pousser si loin la patience.
Je dois donc vous dire, a-t-elle continué, en aussi peu de mots que votre père le croit nécessaire, à quoi se réduit toute la question. Vous avez été jusqu' à présent, comme vous savez fort bien le faire valoir, une fille très-respectueuse. Mais quelle raison auriez-vous eue de ne pas l' être ? Jamais enfant n' a été traité avec plus de faveur. Aujourd' hui vous avez le choix, ou de décréditer toutes vos actions passées ; ou, lorsqu' on

vous demande la plus grande preuve de ce respect (ayant le coeur libre, comme vous l'avez déclaré), de donner cette preuve, qui couronnera tout, ou, par des vues d'indépendance (car on n'en portera pas d'autre jugement, Clary, quel que soit votre motif) fondées sur un droit que tout homme que vous favoriserez peut réclamer pour vous, ou plutôt pour lui-même, de rompre avec toute votre famille, et de braver un père jaloux de son autorité ; assez inutilement jaloux, je le dis en passant, de celle de son sexe par rapport à moi ; mais infiniment plus jaloux encore de l'autorité de père. Voilà le point, ma fille. Vous savez que votre père s'en est fait un point. En a-t-il jamais abandonné un, lorsqu'il s'est proposé de l'emporter ?

Hélas ! Il n'est que trop vrai, ai-je dit en moi-même : à présent que mon frère a su engager mon père dans son beau système, il n'a plus besoin de s'embarrasser du succès. Ce n'est plus à ses avides prétentions, c'est à la volonté de mon père que je m'oppose.

Je suis demeurée sans réponse. Je ne vous cacherai pas que mon silence est venu alors d'obstination. Je me sentois le coeur trop plein. Je trouvois qu'il y avoit de la dureté dans ma mère à m'abandonner comme elle le déclaroit,

et à faire sa volonté de l'humeur impérieuse de mon frère.

Mais ce silence a tourné encore moins à mon avantage. Je vois, m'a dit ma mère, que vous êtes convaincue. Ma chère fille, ma chère Clary, c'est à présent que je vous aime du fond du coeur. On ne saura jamais que vous m'ayez rien contesté. Tout retombera sur cette modestie qui a toujours donné tant de lustre à votre caractère. Vous aurez tout le mérite de votre résignation. J'ai cherché ma ressource dans les larmes. Elle a pris la peine de les essuyer. Elle m'a baisé tendrement les joues. Votre père vous attend, et compte de vous voir une contenance plus gaie. Mais ne descendez point ; je lui ferai vos excuses. Tous vos scrupules, comme vous voyez, ont trouvé en moi une indulgence maternelle. Je me réjouis de vous voir convaincue.

C' est véritablement une preuve que votre coeur est libre, comme vous m' en assurez.

Tous ces discours, ma chère, ne touchent-ils pas à la cruauté, dans une mère néanmoins si indulgente ? Je regarderois comme un crime, de supposer ma mère capable d' artifice. Mais elle reçoit le mouvement d' autrui. Elle est obligée d' employer des méthodes pour lesquelles son coeur a naturellement de l' aversion ; et cela, dans

p182

la vue de m' épargner d' autres peines, parce qu' elle voit que tous les raisonnemens ne seront point écoutés.

Je vais descendre, a-t-elle repris, et chercher quelque moyen d' excuser votre retardement, comme j' ai fait avant le dîner ; car je juge qu' il vous restera quelques petites répugnances à surmonter. Je vous les passe, aussi bien qu' un peu de froideur. Vous ne descendrez point si vous ne voulez pas descendre. Seulement, ma chère, ne faites pas déshonneur à mon récit lorsque vous paroîtrez au souper ; et sur tout, prenez vos manières ordinaires pour votre frère et votre soeur, car la conduite que vous tiendrez avec eux rendra témoignage à votre soumission. C' est un conseil d' amie, comme vous voyez, plutôt qu' un ordre de mère. Adieu donc, mon amour. Et paroissant prête à sortir, elle m' a donné encore un baiser.

ô ma chère mère ! Me suis-je écriée, ne m' accablez pas de votre haine ; mais vous ne sauriez croire que je puisse jamais penser à cet homme-là.

Elle a pris un visage irrité, comme si mon exclamation eût été fort contraire à son attente. Elle m' a menacée de m' envoyer à mon père et à mes oncles. Elle m' a fait remarquer, je puis dire avec bonté, que, si je supposois à mon frère

p183

et à ma soeur des vues qui les portassent à me mettre mal dans l' esprit de mes oncles, je prenois le chemin de les seconder. Elle m' a dit qu' elle n' avoit pas attendu si long-tems à représenter tout ce qui pouvoit être opposé aux dispositions présentes, parce qu' elle avoit prévu

qu' ayant refusé plusieurs partis qu' elle trouvoit préférables elle-même du côté de la personne, j' aurois peu de penchant pour M Solmes ; que, si ses objections avoient pu prévaloir, je n' en aurois jamais entendu parler : quelle apparence donc que je pusse obtenir ce qui lui avoit été refusé ? Que c' étoit également mon bien (puisqu' il dépendoit de me conserver l' affection de tout le monde) et son propre repos, qu' elle se proposoit d' assurer dans la commission qu' elle avoit acceptée ; que mon père alloit s' enflammer de colère en apprenant mon refus ? Que mes deux oncles étoient si convaincus de la sagesse de leurs mesures pour leur projet favori d' agrandir la famille, qu' ils ne paroissent pas moins déterminés que mon père ; que mon oncle et ma tante Hervey étoient du même sentiment ; qu' au fond il seroit bien étrange qu' un père, une mère, des oncles, une tante, réunis dans la même volonté, n' eussent pas le pouvoir de diriger mon choix ; qu' apparemment le grand motif de mon aversion étoit l' avantage même qui

p184

devoit revenir à la famille ; qu' elle pouvoit m' assurer que personne n' expliqueroit autrement mon refus ; que toute l' inclination que je pouvois témoigner pour le célibat, tandis qu' un homme si odieux à tout le monde demeureroit à marier, et *tourneroit autour de moi* (c' est son expression) ne pouvoit être d' aucun poids sur personne ; que, M Lovelace fût-il un ange, je devois comprendre que mon père, ayant résolu que je ne l' aurai point, ne souffrira jamais que sa volonté soit disputée, sur-tout dans l' opinion où l' on étoit que j' entretenois des correspondances avec lui ; enfin que c' étoit cette persuasion, jointe à celle que Miss Howe favorisoit notre commerce, qui m' avoit attiré des défenses dont elle vouloit bien m' avouer qu' elle avoit quelque regret.

J' ai répondu à chaque article avec une force à laquelle je suis sûre qu' elle se seroit rendue, si elle avoit eu la liberté de suivre son propre jugement. Ensuite je me suis emportée amèrement contre les loix humiliantes qu' on m' a imposées. Ces défenses, m' a-t-elle dit, devoient me faire juger combien la résolution de mon père étoit sérieuse. Il dépendoit de moi de les faire lever, et le mal n' étoit pas encore sans remède. Mais si mon obstination ne finissoit pas, je ne

devois m' en prendre qu' à moi-même de tout ce qui pouvoit arriver.

J' ai soupiré, j' ai pleuré, j' ai gardé le silence. Irai-je assurer votre père, Clary, que ces défenses sont aussi peu nécessaires que je l' ai cru ; que vous connoissez votre devoir, et que vous ne vous opposerez point à ses volontés ? Qu' en dites-vous, mon amour ?

ô madame ! Que puis-je répondre à des questions qui me font adorer votre indulgence ? Il est bien vrai, madame, que je connois mon devoir. Personne au monde n' a plus d' inclination à le remplir. Mais permettez-moi de dire que je dois demeurer soumise à ces cruelles défenses, si elles ne peuvent être levées qu' à ce prix.

Ma chère mère m' a donné les noms d' opiniâtre et de perverse. Elle a fait deux ou trois tours dans la chambre, d' un air irrité ; et se tournant vers moi : votre coeur libre ! Clarisse. Comment pouvez-vous prétendre que votre coeur est libre ? Une antipathie si extraordinaire pour une personne, doit venir d' une prévention extraordinaire pour une autre. Répondez-moi, et ne déguisez pas la vérité : continuez-vous d' entretenir quelque correspondance avec M Lovelace ? Très-chère-madame, lui ai-je dit, vous connoissez

mes motifs. Pour prévenir de nouveaux malheurs, j' ai répondu à ses lettres. Le tems des craintes n' est point encore passé.

J' avoue, Clary, quoique je ne fusse pas bien aise à présent qu' on le sût, que, dans un autre tems, j' ai cru qu' un peu d' adoucissement étoit convenable entre des esprits de cette violence. Je ne désespérois pas encore d' une sorte d' accommodement, par la médiation de milord M et de ses deux soeurs. Mais comme ils jugent à propos tous trois d' entrer dans les ressentimens de leur neveu ; que leur neveu prend le parti de nous braver tous ; et qu' on nous offre d' un autre côté des conditions que nous n' aurions pas osé demander, qui empêcheront probablement que le bien de votre grand-père ne sorte de la famille, et qui peuvent y en faire entrer encore un plus considérable ; je ne vois pas que la continuation de votre correspondance

puisse ou doive être permise : ainsi je vous la défends, autant que vous faites cas de mes bonnes grâces.

De grâce, madame, apprenez-moi seulement comment je puis la rompre, avec sûreté pour mon frère et mes oncles. C' est tout ce que je souhaite au monde. Plût au ciel que l' homme pour lequel on a tant de haine, n' eût pas à faire valoir, pour pretexte, qu' il a été traité avec

p187

trop de violence, dans le tems qu' il ne demandoit que la paix et la réconciliation ! J' aurois toujours été libre de rompre tout à fait avec lui. Les mauvaises moeurs qu' on lui attribue m' en auroient fourni à tout moment l' occasion. Mais depuis que mes oncles et mon frère ne gardent plus de mesures ; depuis qu' il est informé des vues présentes, et que, si je ne suis pas trompée, il n' y a plus que sa considération pour moi qui l' empêche de se ressentir du traitement qu' il reçoit, lui et sa famille ; que puis-je faire ?

Voudriez-vous, madame, le pousser à quelque résolution désespérée ?

Nous aurons la protection des loix, ma fille.

La magistrature offensée fera valoir ses propres droits.

Mais, madame ; ne peut-il pas arriver auparavant quelque affreux désastre ? Les loix ne font pas valoir leurs droits, s' ils n' ont été violés.

Vous avez fait des offres, Clary, si l' on vouloit se relâcher. êtes-vous résolue, de bonne foi, de rompre à cette condition toute correspondance avec M Lovelace ? Expliquez-vous là-dessus.

Oui, madame, j' y suis résolue et j' exécuterai cette résolution. Je ferai plus : je vous remettrai toutes les lettres qui ont été écrites de part et d' autre. Vous verrez que je ne lui ai pas donné

p188

d' encouragement qui ne soit conforme à mon devoir ; et lorsque vous les aurez lues, il vous sera plus facile de me prescrire, à cette condition, le moyen de rompre entièrement avec lui.

Je vous prends au mot, Clarisse. Donnez-moi ses lettres et les copies des vôtres.

Je compte, madame, que vous saurez seule que

j' écris, et ce que j' écris.

Point de condition avec votre mère. Assurément on peut se fier à ma prudence.

Après lui avoir demandé pardon, je l' ai priée de prendre elle même la clef d' un tiroir particulier de mon secrétaire, où toutes ces lettres étoient rassemblées, pour s' assurer encore plus que je n' avois rien de réservé pour ma mère. Elle y a consenti. Elle a pris les lettres et les copies des miennes, avec la complaisance de me dire que, puisque je les lui abandonnois sans condition, elle promettoit de me les rendre et de ne les communiquer à personne. Elle est sortie pour les lire, dans le dessein de revenir après cette lecture.

Vous avez lu vous-même, ma chère, toutes ces lettres et toutes mes réponses, jusqu' à mon retour de chez vous. Vous êtes convenue qu' elles ne contiennent rien dont il puisse se vanter. J' en ai reçu trois autres depuis, par la voie particulière

p189

dont je vous ai informée ; et je n' ai pas encore répondu à la dernière.

Dans ces trois nouvelles lettres, comme dans celles que je vous ai montrées, après avoir exprimé, dans les termes les plus ardens, une passion qu' il prétend sincère, et fait une peinture fort vive des indignités qu' il a essuyées, des bravades que mon frère fait contre lui dans toutes les assemblées, des menaces et de l' air d' hostilité de mes oncles dans tous les lieux où ils paroissent, enfin des méthodes qu' ils emploient pour le diffamer, il déclare " que son honneur et celui de sa famille, qui se trouve mêlé dans les réflexions qu' on fait sur lui à l' occasion d' une malheureuse affaire qu' il n' a pas dépendu de lui d' éviter, ne lui permettent pas de souffrir des indignités qui augmentent de jour en jour ; que mes inclinations, si elles ne lui sont pas favorables, ne pouvant être et n' étant point pour un homme tel que Solmes, il en est plus intéressé à se ressentir de la conduite de mon frère, qui déclare à tout le monde sa haine et sa malice, et qui fait gloire de l' intention qu' il a de le mortifier en soutenant la recherche de ce Solmes ; qu' il lui est impossible de ne pas croire son honneur engagé à rompre des mesures qui n' ont pas d' autre objet que lui, quand il n' y seroit pas porté par un motif

encore plus puissant ; et que je dois lui pardonner s' il entre là-dessus en conférence avec Solmes. Il insiste avec force sur la proposition qu' il a renouvelée si souvent, que je lui permette de rendre, avec milord M une visite à mes oncles, et même à mon père et à ma mère, promettant de s' armer de patience, s' il ne reçoit pas quelque nouvel outrage que l' honneur ne lui permette pas absolument de supporter " : ce que je suis bien éloignée, pour le dire en passant, de pouvoir lui garantir.

Dans ma réponse, je lui déclare absolument, comme je lui rappelle que je l' ai fait plusieurs fois, " qu' il ne doit attendre aucune faveur de moi sans l' approbation de mes amis ; que je suis sûre qu' il n' obtiendra jamais, d' aucun d' eux, leur consentement pour une visite ; qu' il n' y a point d' homme au monde pour lequel je sois capable de séparer mes intérêts de ceux de ma famille ; que je ne crois pas lui être fort obligée de la modération que je demande entre des esprits trop faciles à s' irriter ; que c' est ne lui demander rien à quoi la prudence, la justice et les loix ne l' obligent, que, s' il fonde là-dessus quelque espérance qui me regarde, il se trompe lui-même ; que mon inclination, comme je l' en ai souvent

assuré, ne me porte point à changer d' état ; que je ne puis me permettre plus long-tems cette correspondance clandestine avec lui : c' est une voie basse, lui dis-je, contraire au devoir, et qui porte un caractère de légèreté inexcusable : qu' il ne doit pas s' attendre par conséquent que je sois disposée à la continuer " .

à cette lettre, il répond, dans sa dernière, " que si je suis déterminée à rompre toute correspondance avec lui, il en doit conclure que c' est dans la vue de devenir la femme d' un homme qu' aucune femme bien née ne regardera jamais comme un parti supportable ; et que, dans cette supposition, je dois lui pardonner, s' il déclare qu' il ne sera jamais capable de consentir à la perte absolue d' une personne dans laquelle il a mis toutes ses

espérances de bonheur, ni de soutenir avec patience l' insolent triomphe de mon frère ; mais qu' il ne pense point à menacer la vie de personne, ou sa propre vie : qu' il remet à prendre ses résolutions lorsqu' il y sera forcé par un si terrible évènement ; que, s' il apprend qu' on dispose de moi avec mon consentement, il s' efforcera sans doute de se soumettre à sa destinée ; mais que, si la violence y est employée,

p192

il ne sera pas capable de répondre des suites " .
Mon dessein est de vous envoyer ces lettres dans quelques jours. Je les mettrois aujourd' hui sous mon enveloppe ; mais il peut arriver qu' après me les avoir rendues, ma mère souhaite de les lire encore une fois. Vous verrez, ma chère, comment il s' efforce de m' engager à la continuation de cette correspondance.

Ma mère est revenue après une heure d' absence. Prenez vos lettres, Clary. Je n' ai rien à vous reprocher du côté de la discrétion dans les termes. J' y trouve même une sorte de dignité, et rien qui ne soit dans l' exacte bienséance. Et vous vous êtes ressentie, comme vous le deviez, de ses invectives et de ses menaces. Mais, après une haine si déclarée d' une part, et des bravades si peu ménagées de l' autre, pouvez-vous penser que ce parti vous convienne ? ... pouvez-vous penser qu' il soit à propos d' encourager les vues d' un homme qui s' est battu en duel avec votre frère, quelles que soient sa fortune et ses protestations ?

Non, madame, et vous aurez la bonté d' observer que je le lui ai dit à lui-même. Mais à présent, madame, toute la correspondance est devant

p193

vos yeux, et je vous demande vos ordres sur la conduite que je dois tenir dans une situation si désagréable.

Je vous ferai un aveu, Clary ; mais je vous recommande, autant que vous seriez fâchée que je doutasse de la générosité de votre coeur, de n' en prendre aucun avantage. Je suis si satisfaite de la manière libre et confiante avec

laquelle vous m'avez offert vos clefs, et de la prudence que j'ai remarquée dans vos lettres, que, si je pouvois faire entrer tout le monde, ou votre père seulement, dans mon opinion, j'abandonnerois volontiers tout le reste à votre discrétion, en me réservant à l'avenir la conduite de vos lettres et le soin de vous faire rompre cette correspondance aussi-tôt qu'il sera possible. Mais, comme il ne faut rien espérer de ce côté là, et que votre père ne seroit pas traitable, s'il venoit à découvrir que vous avez quelque relation avec M Lovelace, ou que vous en avez eu depuis qu'il vous l'a défendu, je vous défends aussi de continuer cette liberté. Cependant il faut convenir que le cas est difficile. Je vous demande ce que vous en pensez vous-même. Votre coeur est libre, dites-vous. De votre propre aveu, les circonstances ne permettent pas de regarder comme un parti convenable, un homme pour lequel nous avons tous tant d'aversion. Qu'avez-vous

p194

donc à proposer, Clary ? Voyons, quelles sont là-dessus vos idées ?

J'ai compris que c'étoit une nouvelle épreuve, et j'ai répondu sans hésiter : voici, madame, ce que je propose humblement ; que vous me permettiez d'écrire à M Lovelace (car je n'ai pas fait de réponse à sa dernière lettre) qu'il n'a rien à démêler entre mon père et moi ; que je ne lui demande point de conseil, que je n'en ai pas besoin ; mais que, puisqu'il s'attribue quelque droit de s'inquiéter de mes affaires, parce que les intentions de mon frère, et ses vues pour M Solmes lui déplaisent, je veux bien l'assurer, sans lui donner aucune raison d'expliquer cette bonté en sa faveur, que je ne serai jamais à cet homme là. S'il m'est permis de lui donner cette assurance, et qu'en conséquence les prétentions de M Solmes cessent d'être encouragées ; que M Lovelace soit satisfait ou mécontent, je n'irai pas plus loin : je ne lui écrirai jamais une ligne de plus, et je ne le verrai jamais, si je puis éviter de le voir : les excuses ne me manqueront pas, sans être obligée de compromettre ma famille " .

Ah, mon amour ! Mais que deviendront les offres de M Solmes ? Tout le monde en est charmé. Il fait même espérer à votre frère des

échanges de terres ; ou du moins, qu' il nous facilitera de nouvelles acquisitions au nord. Car vous savez que les vues de la famille demandent l' accroissement de nos biens dans ce canton. Votre frère, en un mot, a formé un plan qui éblouit tout le monde. Une famille si riche dans toutes ses branches, et qui tourne ses vues à l' honneur, doit voir, avec beaucoup de plaisir, le chemin ouvert pour figurer un jour avec les principales du royaume.

Et pour assurer le succès de ces vues, pour faire réussir le plan de mon frère, je dois être sacrifiée, madame, à un homme que je ne puis supporter ! ô ma chère maman ! Sauvez-moi, sauvez-moi, si vous le pouvez, du plus grand de tous les maux ! J' aimerois mieux être enterrée toute vive ; oui, je l' aimerois mieux, que d' être jamais à cet homme là.

Elle m' a grondée de ma véhémence ; mais elle m' a dit, avec une bonté extrême, qu' elle hasarderoit d' en parler à mon oncle Harlove ; que s' il promettoit de la seconder, elle en parleroit à mon père, et que j' aurois de ses nouvelles demain matin. Elle est descendue pour le thé, après m' avoir promis d' excuser ce soir mon absence à l' heure du souper ; et j' ai pris aussi tôt la plume, pour vous faire ce détail. Mais n' est-il pas cruel pour moi, je le répète,

d' être obligée de résister à la volonté d' une si bonne mère ? Pourquoi, me suis-je dit bien des fois à moi-même, pourquoi est-il question d' un homme tel que ce Solmes, le seul au monde, assurément, qui pût tant offrir et mériter si peu ?

Hélas ! Son mérite. Ne faut-il pas, ma chère, qu' il ait le plus vil de tous les caractères ? Tout le monde lui reproche une sordide avarice ! Insensé d' avoir l' ame si basse ! Tandis que la différence de réputation entre un homme généreux et un misérable, ne coûte pas, dans une année, cent pistoles bien employées.

Combien ne vous êtes-vous pas fait d' honneur à moindre prix ? Et quelle facilité n' a-t-il pas eue d' acquérir de la réputation à bon marché, lui qui a succédé aux biens immenses d' un aussi méprisable personnage que sir Olivier ? Cependant

il a pris une conduite qui lui fait appliquer
l' expression commune, que *sir Olivier ne sera
jamais mort, tandis que M Solmes sera vivant* .
En général, le monde, avec toute la malignité
qu' on lui attribue, est plus juste qu' on ne le
suppose dans l' opinion qu' il accorde ; et ceux qui se
plaignent le plus de sa censure, trouveroient
peut-être l' injustice de leur côté, s' ils jetoient
plus souvent les yeux sur eux-mêmes.
Mon coeur se sent un peu soulagé, par

p197

l' espérance que j' ai dans les bons offices de ma
mère, et je me livre à mon goût pour la morale.
Mais c' est aussi le vôtre, et vous m' avez recommandé
de ne jamais rejeter ces réflexions lorsqu' elles
se présentent à ma plume. Quand je serois
moins tranquille, il me semble que lorsqu' on
est assise pour écrire, ce seroit marquer trop
d' amour pour soi même, et se borner trop à ses
propres intérêts, que de ne pas remplir sans
examen les désirs d' une amie.

LETTRE 18

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

samedi, 4 mars.

N' auriez-vous pas cru qu' on pouvoit obtenir
quelque chose en ma faveur, d' une offre si
raisonnable, d' un expédient si propre, suivant
mes idées, à finir honnêtement, et comme de
moi-même, une correspondance dont je ne vois pas
autrement le moyen de me délivrer avec sûreté
pour quelques personnes de ma famille ? Mais
le plan de mon frère, et l' impatience de mon
père à la moindre contradiction, sont des
obstacles invincibles.

Je ne me suis pas mise au lit de toute la nuit,

p198

et je ne sens encore aucun besoin de dormir.
L' attente, l' espérance, le doute, m' ont tenue
assez en garde contre le sommeil. Quel état ! Je
suis descendue à mon heure ordinaire, afin qu' on
ne s' apperçût point que je ne m' étois pas mise
au lit, et j' ai donné mes soins au détail

domestique.

Vers les huit heures, Chorey est venue m'apporter, de la part de ma mère, l'ordre de me rendre à sa chambre.

Ma mère avoit pleuré, je l'ai remarqué à ses yeux. Mais ses regards sembloient moins tendres et moins affectionnés qu'hier ; et cette observation m'ayant d'abord causé de l'effroi, j'ai senti tout d'un coup mes esprits fort abattus. Asseyez-vous, Clarisse ; nous nous entretiendrons bientôt. Elle étoit à chercher dans un tiroir, parmi des dentelles et du linge, sans avoir l'air d'être occupée, ni de ne l'être pas. Mais un moment après, elle m'a demandé froidement quels ordres j'avois donnés pour ce jour là. Je lui ai présenté l'état du jour et du lendemain, en la priant de voir si elle l'approuvoit. Elle y a fait quelques changemens, mais d'un air si froid et si composé, que j'en ai senti croître mon embarras. M Harlove parle de dîner aujourd'hui dehors ; c'est, je crois, chez mon frère Antonin. M Harlove ! Et non pas votre père !

p199

N'ai-je donc plus de père ? Ai-je pensé en moi-même.

Asseyez-vous, quand je vous l'ordonne. Je me suis assise. Vous avez l'air bien taciturne, Clary.

Ce n'est pas mon intention, madame.

Si les enfans vouloient toujours être enfans..., leurs parens... elle n'a point achevé.

Elle s'est approchée de sa toilette, et se regardant dans le miroir, elle a poussé un demi-soupir ; l'autre moitié, elle l'a filée doucement, comme si la première lui étoit échappée malgré elle.

Je n'aime point cet air sombre sur le visage d'une jeune fille.

Je vous assure, madame, que ce n'est pas mon dessein. Je me suis levée ; et me tournant tout à fait, j'ai tiré mon mouchoir pour essuyer les larmes que je sentois couler sur mes joues. Une glace, qui se trouvoit devant mes yeux, m'a fait reconnoître ma mère, dans un coup d'oeil adouci qu'elle a jeté sur moi. Mais ses discours n'ont pas confirmé ce mouvement de tendresse. Une des choses du monde qui irrite le plus, c'est de voir pleurer les gens pour ce qu'il dépend d'eux d'empêcher.

p200

Plût au ciel, madame, que j' en eusse le pouvoir !
Il m' est échappé là-dessus quelques sanglots.
Les larmes de regret et les sanglots d' obstination
s' accordent fort bien ensemble. Vous pouvez
remonter chez vous. Je vous parlerai bientôt.
J' ai fait une profonde révérence pour me retirer.
Finissez ces démonstrations extérieures de respect.
Le coeur, Clary, est ce qui vous manque pour moi.
Ah, madame ! Vous l' avez parfaitement. Il n' est
pas tant à moi qu' à ma chère maman.
Charmant langage ! Si l' obéissance, comme dit
quelqu' un, consistoit dans les paroles, Clarisse
Harlove seroit la plus obéissante fille qui
respire.
Que le ciel bénisse ce quelqu' un ! Quel qu' il
soit, que le ciel le bénisse ! J' ai fait une seconde
révérence, et suivant ses ordres, je me suis
tournée pour sortir.
Elle a paru fort émue : mais la résolution étoit
prise de me quereller. Ainsi, détournant le visage,
elle m' a dit d' un ton fort vif, où allez-vous donc,
Clarisse Harlove ?
Vous m' avez ordonné, madame, de retourner à ma
chambre.

p201

Je vois que vous avez beaucoup d' empressement
à me quitter. Est-ce l' effet de votre obéissance
ou de votre obstination ? Il me semble que
vous êtes bientôt lasse de me voir.
Je n' ai pu résister plus long-tems. Je me suis
jetée à ses pieds. ô ma chère maman ! Apprenez-moi
tout ce que j' ai à souffrir. Apprenez-moi
ce qu' il faut que je devienne. Je supporterai
tout, si mes forces le permettent ; mais
je ne puis supporter le malheur de vous déplaire.
Laissez-moi, laissez-moi, Clarisse. Il n' est pas
question de cette posture. Les genoux si souples
et le coeur si opiniâtre ! Levez-vous.
Je ne puis me lever. Je veux désobéir à ma
mère, lorsqu' elle m' ordonne de la quitter, sans
m' avoir rendu ses bonnes grâces. Ce n' est plus
mauvaise humeur ; ce n' est plus obstination : c' est
bien pis, puisque c' est désobéissance formelle.
Ah ! Ne vous arrachez point de moi (la serrant
de mes bras, dont je tenois ses genoux embrassés ;
elle, faisant des efforts pour se dégager ;
mon visage levé vers le sien, avec des yeux qui

n' étoient pas les interprètes fidèles de mon cœur, s' ils ne respiroient pas l' humilité et le respect) ; non, non, vous ne vous arracherez pas de moi (car elle s' efforçoit toujours de se retirer, et ses regards se promenoient de côté

p202

et d' autre dans un tendre désordre, comme si elle eût été incertaine de ce qu' elle devoit faire) ; je ne veux ni me lever, ni vous quitter, ni vous laisser partir, que vous ne m' ayez dit que vous n' êtes plus fâchée contre moi.
ô toi, qui m' émeus jusqu' au fond du cœur, chère enfant ! (jetant ses chers bras autour de mon cou, tandis que les miens continuoient d' embrasser ses genoux)... pourquoi me suis je chargée de cette commission ? ... mais laissez-moi. Vous m' avez jetée dans un désordre inexprimable. Laissez-moi, ma chère ! Je ne serai plus fâchée contre vous... si je puis m' en empêcher... si vous êtes raisonnable.
Je me suis levée toute tremblante : et sachant à peine ce que je faisais, ou comment je pouvois me tenir debout et marcher, j' ai repris le chemin de ma chambre. Hannah m' a suivie aussi-tôt qu' elle m' a entendue quitter ma mère. Elle m' a présenté des sels ; elle m' a jeté de l' eau fraîche, pour soutenir mes esprits, et c' est tout ce qu' elle a pu faire que de m' empêcher de m' évanouir. Il s' est passé près de deux heures avant que j' aie été capable de prendre ma plume pour vous écrire la malheureuse fin de mes espérances. Ma mère est descendue à l' heure du déjeuner. Je n' étois pas en état de paroître. Mais quand j' aurois été mieux, je suppose qu' on ne m' auroit

p203

pas appelée, puisque mon père a fait entendre, lorsqu' il est monté à ma chambre, qu' il ne veut me voir que lorsque je serai digne du nom de sa fille ; ce que je crains bien, de n' être jamais dans son opinion, s' il ne change pas d' idées par rapport à M Solmes.

LETTRE 19

Samedi, 4 mars, à midi.

Hannah m'apporte à ce moment votre lettre d'hier. Ce qu'elle contient m'a rendu fort pensif, et vous aurez une réponse de mon plus grave style. Moi, être à M Solmes ! Non, non, j'aimerais mieux... mais je vais répondre d'abord aux autres parties de votre lettre, qui sont moins intéressantes, afin de pouvoir toucher cet article avec plus de patience.

Je ne suis que médiocrement surprise des sentimens de ma soeur pour M Lovelace. Elle prend des peines si officieuses, et elle les prend si souvent, pour persuader qu'elle n'a jamais eu, et qu'elle n'aurait jamais pu avoir de goût pour lui, qu'elle ne donne que trop de sujet aux soupçons. Jamais elle ne raconte l'histoire de leur séparation et de son refus, que son teint ne se colore, et qu'elle ne jette sur moi quelques

p204

regards de dédain, avec un mélange de colère et des airs qu'elle se donne. Cette colère et ces airs prouvent du moins qu'elle a refusé un homme qu'elle croyait digne d'être accepté. Autrement, à propos de quoi de la colère et des airs ? Pauvre Bella ? Elle mérite de la pitié. Elle ne peut aimer ni haïr avec modération. Plût au ciel qu'elle eût obtenu tout ce qu'elle désire. Ce souhait, de ma part, est bien sincère. à l'égard de l'abandon que j'ai fait de ma terre à la volonté de mon père, mes motifs, comme vous le reconnoissez, n'ont point été blâmables dans le tems. Votre conseil, à cette occasion, étoit fondé sur la bonne opinion que vous avez de moi. Vous étiez persuadée que je ne ferois jamais un mauvais usage du pouvoir que j'avois entre les mains. Ni vous, ni moi, ma chère, quoique vous preniez aujourd'hui un air de prédiction, nous ne nous serions jamais attendues à ce qui arrive, particulièrement du côté de mon père. Vous appréhendiez à la vérité les vues de mon frère, ou plutôt son amour prédominant pour lui-même : mais je n'ai pas pensé aussi mal que vous de mon frère et de ma soeur. Vous ne les avez jamais aimés ; et, dans cette disposition, on a toujours les yeux ouverts sur toutes les fautes, comme il est vrai aussi que

p205

l' amour ou l' amitié sont toujours aveugles sur les imperfections. Je veux rappeler en peu de mots mes véritables motifs.

Je voyois naître dans tous les coeurs des jalousies et des inquiétudes, au lieu de la paix et de l' union qui y avoient toujours régné. J' entendois faire des réflexions sur le respectable testateur. On l' accusoit d' être retombé dans l' enfance, et moi d' en avoir pris avantage. Toutes les jeunes personnes, pensois-je en moi-même, désirent plus ou moins l' indépendance ; mais celles qui la désirent le plus sont rarement les plus propres, soit à se gouverner elles-mêmes, soit à bien user du pouvoir qu' elles ont sur les autres. La faveur qu' on m' accorde est assurément fort singulière pour mon âge. Il ne faut pas exécuter tout ce qu' on a le pouvoir de faire. Profiter sans distinction de tout ce qui nous est accordé par bonté, par indulgence, ou par la bonne opinion qu' on a de nous, c' est marquer un défaut de modération, et une avidité indigne du bienfait. Ce n' est pas même un bon signe pour l' usage qu' on en doit faire. Il est vrai, disois-je, que, dans l' administration qu' on m' a confiée, (car toutes les terres, ma chère, sont-elles autre chose que des administrations ?) j' ai formé d' agréables systêmes, où je fais entrer le bonheur d' autrui, comme le mien : mais examinons-nous

p206

un peu nous-mêmes. N' est-ce pas la vanité, ou le secret d' être applaudie, qui est mon principal motif ? Ne dois-je pas me défier de mon propre coeur ? Si je m' établis seule dans ma terre, enflée de la bonne opinion de tout le monde, n' ai-je rien à craindre de moi ; puis-je être ainsi abandonnée à moi-même ? Tout le monde aura les yeux sur les actions, sur les visites d' une jeune fille indépendante. Et n' est-ce pas m' exposer d' ailleurs aux entreprises de ce qu' il y a de pis dans un autre sexe ? Enfin, dans mon indépendance, si j' avois le malheur de faire un faux pas, quoiqu' avec la meilleure intention, combien de gens s' en feroient un triomphe ? Et combien en trouverois-je peu qui eussent l' humanité de me plaindre ? Je serois blâmée d' autant plus des uns, et d' autant moins plainte des autres, que tous s' accorderoient à m' accuser de présomption. Ce fut là une partie de mes réflexions, et je ne doute pas que, si je me retrouvois dans les

mêmes circonstances, je ne pris le même parti, après la plus mûre délibération. Qui peut disposer des évènements, ou les prévoir ? Nous conduire, dans l'occasion, suivant nos lumières présentes, c'est tout ce qui dépend de nous. Si je me suis trompée, c'est au jugement de la sagesse vulgaire. Lorsqu'il arrive de souffrir pour avoir fait son devoir, ou même pour quelque action

p207

de générosité, n'est-il pas agréable de penser que la faute est du côté d'autrui plutôt que du nôtre ? J'aimerais bien mieux avoir de l'injustice à reprocher aux autres, que d'avoir donné un juste sujet à leur censure ; et je suis persuadée, ma chère, que c'est votre sentiment comme le mien.

Passons à la plus intéressante partie de votre lettre. Vous croyez que, dans les arrangements qui subsistent, c'est une nécessité pour moi de devenir l'épouse de Solmes. Je ne crois pas, ma chère, qu'il y ait de la témérité de ma part à vous protester qu'il n'en sera rien. Je pense que c'est ce qui ne peut et ne doit jamais être. On compte sur mon caractère : mais je vous ai déjà dit que je tiens un peu de la famille de mon père, aussi-bien que de celle de ma mère. D'ailleurs, suis-je donc encouragée à suivre implicitement l'exemple de ma mère, dans sa résignation continuelle aux volontés d'autrui ? N'est-elle pas obligée à jamais, comme elle a bien voulu me l'insinuer elle-même, de prendre le parti de la patience ? Elle ne vérifie que trop votre observation, que *ceux qui souffrent beaucoup auront beaucoup à souffrir*. Que n'a-t-elle pas sacrifié à la paix ? C'est elle-même qui le dit. Cependant a-t-elle obtenu, par ses sacrifices, cette paix qu'elle est si digne d'obtenir ? Non, je vous

p208

assure ; et le contraire est tout ce que j'apprends. Combien de fois ai-je pensé, à son occasion, que, par nos excès d'inquiétude pour conserver sans trouble les qualités que nous aimons naturellement, pauvres mortels que nous sommes ! Nous perdons tout l'avantage que nous

nous proposons d' en tirer nous-mêmes, parce que les intrigans, qui découvrent ce que nous craignons de perdre, tournent leurs batteries vers ce côté foible ; et se faisant une artillerie (si vous me passez toutes ces expressions) de nos espérances et de nos craintes, ils la font jouer sur nous à leur gré.

La fermeté d' ame, qualité que les censeurs de notre sexe lui refusent (je parle de celle qui porte sur une juste conviction, car autrement c' est opiniâtreté ; et j' entends aussi, dans les affaires essentielles) est, suivant le docteur *Lewin* , une qualité qui donne du poids à celui qui la possède, et qui, lorsqu' elle est connue et bien éprouvée, le rend supérieur aux atteintes des vils intrigans. Ce bon docteur m' exhortoit à la pratiquer dans les occasions louables. Pourquoi ne croirois-je pas que le tems de l' exercice est arrivé ? J' ai dit que je ne puis et que je ne dois jamais être à M Solmes. Je répète que je ne le dois pas ; car sûrement, ma chère, je ne dois pas sacrifier tout le bonheur de ma vie à l' ambition

p209

de mon frère ; sûrement je ne dois pas servir d' instrument pour enlever aux parens de M Solmes leurs droits naturels et leurs espérances de reversion, dans la vue d' agrandir une famille (quoique je lui appartienne) qui est déjà dans l' abondance et dans la splendeur, et qui, après avoir obtenu ce qu' elle désire, pourroit être aussi peu satisfaite de ne pas posséder une principauté, qu' elle l' est aujourd' hui de n' être pas revêtue d' une pairie. Les ambitieux, comme vous l' observez des avars, sont-ils jamais rassasiés de leurs acquisitions ? Il est sûr encore, que je dois entrer d' autant moins dans les avides intentions de mon frère, que je méprise au fond du coeur, le but auquel il aspire, et que je ne souhaite ni de changer mon état, ni d' augmenter ma fortune, parce que j' ai pour principe que le bonheur et la richesse sont deux choses différentes, et qui marchent très-rarement ensemble. Cependant je crains, je redoute extrêmement les combats que j' aurai à soutenir. Il peut arriver que je devienne plus malheureuse par l' observation du précepte général de mon docteur, que par la soumission qu' on exige, puisque ceux qui ont droit d' interpréter ma conduite à leur gré, donnent le nom d' opiniâtreté et de révolte à ce que j' appelle fermeté.

Ainsi, ma chère, fussions-nous parfaits, ce

p210

qui ne peut être vrai de personne, nous ne pourrions être heureux dans cette vie, à moins que ceux à qui nous avons affaire, sur-tout ceux qui ont quelque autorité sur nous, ne fussent gouvernés par les mêmes principes. Quel parti faut-il donc prendre, si ce n' est, comme je l' ai déjà remarqué, de bien choisir, de s' attacher fortement au choix qu' on a fait, et d' abandonner le succès à la providence ?

Voilà ma règle, dans le cas où je suis ; du moins, si vous approuvez mes motifs. Si vous ne les approuvez pas, je vous prie de m' en informer. Vous devez m' aider de vos conseils. Mais de quelles couleurs puis-je revêtir à mes propres yeux tout ce que ma mère est condamnée à souffrir par rapport à moi ? Mais je fais une réflexion qui n' est peut-être pas sans force ; ses peines ne peuvent durer long-tems. De manière ou d' autre, cette grande affaire sera bientôt terminée ; au lieu que, si je prends le parti de céder, une aversion invincible fera le malheur de toute ma vie. J' ajoute qu' avec les raisons que j' ai de croire qu' elle n' est pas entrée par inclination dans les mesures présentes, je puis supposer qu' elle regrettera moins de ne les pas voir réussir.

Ma lettre est fort longue, pour le tems que j' ai mis à l' écrire. Le sujet me touchoit jusqu' au

p211

vif. Après les réflexions que vous venez de lire, vous attendrez de moi trop de fermeté, peut-être, dans la nouvelle conférence que j' aurai bientôt avec ma mère. Mon père et mon frère dînent chez mon oncle Antonin, dans le dessein apparemment de nous laisser plus de liberté pour cet entretien.

Hannah vient m' apprendre qu' elle a entendu parler mon père avec beaucoup de chaleur, en prenant congé de ma mère. Il lui reprochoit, sans doute, de m' être trop favorable ; car elle étoit toute en pleurs. Hannah n' a pu entendre d' elle que ces quatre mots : en vérité, M Harlove, vous me jetez dans un grand embarras ;

la pauvre enfant ne mérite point... mon père a répondu, d' un ton de colère, qu' il feroit mourir quelqu' un de chagrin. Moi, sans doute. Je suppose que cela ne peut regarder ma mère. Hannah n' a rien entendu de plus.

Comme ma soeur est restée seule à dîner avec ma mère, je m' étois figuré que je recevrais ordre de descendre. Mais on s' est contenté de m' envoyer quelques plats de la table. J' ai continué d' écrire, sans avoir pu toucher à rien, et j' ai fait manger Hannah, de peur qu' on ne m' accusât d' obstination.

Avant que de finir, il me vient à l' esprit d' aller faire un tour au jardin, pour voir si je

p212

ne trouverai rien de l' une ou de l' autre de mes deux correspondances, qui mérite d' être ajouté à cette lettre. Je descends dans cette vue.

Je suis arrêtée. Hannah portera ma lettre au dépôt. Elle a rencontré ma mère, qui a demandé où j' étois, et qui lui a donné ordre de me venir dire qu' elle alloit monter, pour s' entretenir avec moi dans mon propre cabinet. Je l' entends venir. Adieu, ma chère.

LETTRE 20

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

samedi, après midi.

La conférence est finie, mais je ne vois que de l' augmentation dans mes peines. Ma mère ayant eu la bonté de m' avertir que cet entretien sera le dernier effort pour me persuader, je serai aussi exacte, dans le détail, que ma tête et mon coeur me le permettront.

En entrant dans ma chambre : j' ai fait avancer le dîner, m' a-t-elle dit, et j' ai dîné fort vite dans la seule vue de conférer avec vous.

Et je vous assure que cette conférence sera la dernière qui me sera permise, et que je serai

p213

portée moi-même à désirer, si je vous trouve aussi rebelle que plusieurs se l' imaginent. J' espère que vous tromperez leur attente, et que vous

ne ferez pas connoître que je n' ai pas sur vous tout le poids que mérite mon indulgence.

Votre père dîne et soupe chez votre oncle, pour nous donner une pleine liberté. Comme je dois lui faire mon rapport, à son retour, et que j' ai promis de le faire très-fidèlement, il prendra, par rapport à vous, les mesures qu' il jugera convenables.

J' allois parler. écoutez, Clarisse, ce que j' ai à vous dire, avant que vous ouvriez la bouche pour me répondre ; à moins que vous ne soyez disposée à la soumission... dites, l' êtes-vous ? Si vous l' êtes, vous pouvez vous expliquer.

Je suis demeurée en silence.

Elle m' a regardée d' un air inquiet et douloureux. Point de soumission, je le vois. Une fille jusqu' à présent si obéissante ! ... quoi ! Vous ne pouvez, vous ne voulez pas parler comme je vous le dis ? Et me rejetant en quelque sorte de la main : eh bien ! Continuez de vous taire. Je ne souffrirai pas plus que votre père une contradiction si déclarée.

Elle s' est arrêtée, avec un regard incertain, comme si elle eût attendu mon consentement.

p214

Je n' ai pas cessé de garder le silence, les yeux baissés et mouillés de larmes.

ô fille opiniâtre ! Mais ouvrez la bouche ; parlez ; êtes-vous résolue vous opposer à nous tous, dans un point sur lequel nous sommes tous d' accord ?

M' est-il permis, madame, de vous adresser mes prières ?

Que vous serviront les prières, Clarisse ?

Votre père est déterminé. Ne vous ai-je pas dit qu' il n' y a point à reculer ? Que l' honneur et l' avantage de la famille y sont également intéressés ? Soyez de bonne foi. Vous l' avez toujours été, même contre vos propres intérêts. Qui doit céder à la fin, ou tout le monde à vous, ou vous à tous autant que nous sommes ? Si votre dessein est de vous rendre lorsque vous aurez reconnu qu' il est impossible de l' emporter, rendez-vous de bonne grâce ; car il faut vous y résoudre, ou renoncer à la qualité de notre enfant.

J' ai pleuré, ne sachant que dire, ou plutôt ne sachant comment je devois exprimer ce que j' avois à dire.

Apprenez qu' il y a des nullités dans le testament

de votre grand-père. Il ne vous reviendra pas un schelling de cette terre, si vous refusez

p215

de vous soumettre. Votre grand-père vous l' a laissée, comme une récompense de votre respect pour lui et pour nous. Elle vous sera ôtée avec justice, si...

permettez-moi, madame, de vous assurer que, si elle m' a été léguée injustement, je ne souhaite pas de la conserver. Mais on n' a pas manqué, sans doute, d' instruire M Solmes de ces nullités.

Voilà, m' a-t-elle dit, une réponse très-impertinente. Mais faites réflexion qu' en perdant cette terre par votre obstination, vous perdez entièrement l' affection de votre père. Alors que deviendrez-vous ? Que vous restera-t-il pour vous soutenir ? Et tous ces beaux systèmes de générosité et de bonnes actions, ne faudra-t-il pas y renoncer ?

Dans une si malheureuse supposition, lui ai-je dit, je serai obligée de me conformer aux circonstances. *on ne demande beaucoup qu' à ceux qui ont reçu beaucoup.* je dois bénir vos soins et ceux de la bonne Madame Norton, pour m' avoir appris à me contenter de peu, de bien moins, si vous me permettez de le dire, que mon père n' avoit la bonté de me donner tous les ans. Je me suis souvenue alors de l' ancien romain et de ses lentilles.

Quelle perversité ! A repris ma mère. Mais si

p216

vous comptez ensuite sur la faveur de l' un ou l' autre de vos deux oncles ; rien n' est plus vain que cette espérance. Vous serez abandonnée d' eux, je vous assure, si vous l' êtes de votre père. Ils vous renonceront aussi pour leur nièce.

J' ai répondu que j' étois extrêmement affligée de n' avoir pas eu tout le mérite nécessaire pour faire des impressions plus profondes sur leur coeur ; mais que je ne cesserois pas de les aimer et de les honorer pendant toute ma vie.

Tout ce langage, m' a-t-elle dit, ne servoit qu' à mettre en évidence ma prévention en faveur d' un certain homme. En effet, mon frère et

ma soeur n' alloient nulle part, où l' on ne parlât de cette prévention.

C' étoit un grand sujet de chagrin pour moi, ai-je répondu, d' être en proie, comme on le disoit, aux discours publics ; mais je lui demandois la permission d' observer que les auteurs de ma disgrâce dans le sein de la famille, ceux qui parloient de ma prévention au dehors et ceux qui lui en venoient faire le récit, étoient constamment les mêmes.

Elle m' a sévèrement reprise de cette réponse.

J' ai reçu ses reproches en silence.

Vous êtes obstinée, Clarisse. Je vois que vous êtes obstinée. Elle s' est promenée dans la chambre d' un air chagrin. Ensuite, se tournant vers

p217

moi : je vois que le reproche d' obstination ne vous effraie pas. Vous n' avez pas d' empressement à vous justifier. Ma crainte étoit de vous expliquer tout ce que je suis chargée de vous dire, s' il demeure impossible de vous persuader.

Mais je m' aperçois que j' ai eu trop bonne opinion de votre délicatesse et de votre sensibilité... une jeune personne, si ferme et si inflexible ne sera pas déconcertée de s' entendre déclarer que les articles sont actuellement dressés, et que dans peu de jours elle doit recevoir ordre de descendre pour les entendre lire et pour les signer, car il est impossible, si votre coeur est libre, que vous y trouviez le moindre sujet d' objection, excepté peut-être qu' ils vous sont trop favorables et à toute la famille.

Je suis demeurée sans voix, absolument sans voix. Quoique mon coeur fût prêt à se fendre, je ne pouvois ni pleurer ni parler.

Elle étoit fâchée m' a-t-elle dit, de mon aversion pour cet *assortiment* ; (quel nom, ma chère, elle lui donnoit !) mais c' étoit une chose décidée. L' honneur et l' intérêt de la famille y étoient attachés. Ma tante me l' avoit expliqué.

Elle me l' avoit dit elle-même. Il falloit obéir.

Je n' ai pas cessé d' être muette.

Elle a pris *la statue* dans ses bras, c' est le nom qu' elle m' a donné : elle m' a conjurée d' obéir,

p218

au nom de dieu, et pour l' amour d' elle même.
J' ai retrouvé alors la parole et les larmes.
Vous m' avez donné la vie, madame, lui ai-je
dit en levant les mains au ciel, et mettant
un genou en terre ; une vie, que votre
bonté et celle de mon père ont rendue jusqu' à
présent si heureuse ! ô non, non, n' en rendez
pas le reste misérable.

Votre père, m' a-t-elle répondu, est dans la
résolution de ne pas vous voir, jusqu' à ce qu' il
retrouve en vous une fille obéissante, telle que
vous l' avez toujours été. Songez que c' est mon
dernier effort. C' est le dernier, songez-y bien.
Donnez-moi quelque espérance, ma chère fille.
Mon repos y est intéressé. Je composerai avec
vous pour une simple espérance. Et votre père
néanmoins demande une soumission implicite,
une soumission même de bonne grâce ! Ma fille,
donnez-moi du moins l' espérance.

Ah ! Ma très-chère mère, ma très-indulgente
mère, ce seroit tout accorder. Puis-je avoir de
la foi, et donner des espérances qu' il m' est
impossible de confirmer ?

Elle a paru fort en colère. Elle a recommencé
à m' appeler *perverse* . Elle m' a reproché de
n' avoir égard qu' à mes propres inclinations, et
de ne respecter ni son repos ni mon devoir. Il
étoit bien agréable, m' a-t-elle dit, pour des
parens qui

p219

avoient fait leurs délices d' une fille pendant son
enfance, et qui s' étoient attachés à lui donner
une excellente éducation, dans l' attente de lui
trouver un jour de justes sentimens de reconnoissance
et de soumission, de ne voir arriver
néanmoins le tems qui devoit couronner leurs
désirs, que pour la trouver opposée à son propre
bonheur et à leur satisfaction, pour lui voir
refuser l' offre d' un riche et noble établissement,
et pour faire soupçonner à ses amis inquiets
qu' elle veut se jeter entre les bras d' un libertin
qui a bravé sa famille, qu' elle qu' en ait pu être
l' occasion, et qui a trempé ses mains dans le
sang de son frère ?

Cependant lorsqu' elle avoit remarqué mon
dégout, elle avoit plaidé plus d' une fois en ma
faveur, mais sans aucune apparence de succès.
Elle avoit été traitée comme une mère trop
passionnée, qui, par une blâmable indulgence,
vouloit encourager un enfant à s' opposer aux

volontés d' un père. On lui avoit reproché de former deux partis dans la famille ; elle et la plus jeune de ses deux filles, contre son mari, ses deux frères, son fils, sa fille aînée et sa soeur Hervey. On lui avoit dit que, le démêlé de mon frère et de M Lovelace à part, elle devoit être convaincue de l' avantage qui revenoit à

p220

toute la famille, de l' exécution d' un contrat duquel tant d' autres contrats dépendoient. Elle m' a répété que le coeur de mon père y étoit tout entier ; qu' il aimoit mieux, comme il l' avoit déclaré, se voir sans fille, que d' en avoir une dont il ne pût pas disposer pour son propre bien, sur-tout lorsque j' avois reconnu que mon coeur étoit libre, et lorsque le bien général de toute la famille étoit attaché à mon obéissance ; que les fréquentes douleurs de sa goutte, dont chaque accès devient plus menaçant de jour en jour, ne lui faisoient plus envisager beaucoup de bonheur dans le monde, et ne lui promettoient pas même une longue vie ; et qu' il espéroit que moi, qu' on supposoit avoir contribué à prolonger celle de son père, je ne voudrois pas, par ma désobéissance, abréger la sienne.

Cette partie du plaidoyer, ma chère, étoit sans doute la plus touchante. J' ai pleuré en silence sur mes propres réflexions. Je ne me sentois pas la force de répondre. Ma mère a continué : " quels pouvoient donc être ses motifs dans l' empressement qu' il avoit pour l' exécution de ce traité, si ce n' étoit l' honneur et l' agrandissement de sa famille, qui jouissant déjà d' une fortune convenable au plus haut

p221

rang, n' avoit plus à désirer que des distinctions ? Quelque misérables que toutes ces vues pussent être à mes yeux, je savois que j' étois la seule de la famille à qui elles parussent telles ; et mon père se réservoir le droit de juger de ce qui convenoit au bien de ses enfans. Mon goût pour la retraite, que quelques-uns traitoient d' affectation, sembloit couvrir des vues particulières. La modestie et

l'humilité m'obligeoient bien plutôt de me défier de mon propre jugement, que de censurer des projets que tout le monde auroit formés dans la même occasion " .

Je continuois de me taire. Elle a repris encore : " c' étoit dans la bonne opinion que mon père avoit de moi, de ma prudence, de ma soumission, de ma reconnaissance, qu' il avoit répondu de mon consentement, pendant mon absence (même avant mon retour de chez Miss Howe), et qu' il avoit entrepris et terminé des contrats qui ne pouvoient plus être annullés, ni changés " .

Pourquoi donc, ai je pensé en moi-même, m' a-t-on fait, à mon arrivée, un accueil si capable de m' intimider ? Il y a bien de l' apparence que cet argument comme tous les autres, a été dicté à ma mère.

p222

" votre père, a-t-elle continué, déclare que votre opposition inattendue, les menaces constantes de M Lovelace, persuadent de plus en plus que le tems doit être abrégé ; autant pour finir ses propres craintes, sur le sort d' un enfant si favorisé qui lui manque de soumission, que pour couper cours aux espérances de cet homme-là. Il a déjà donné ordre qu' on lui envoie de Londres des échantillons de ce qu' il y a de plus riche en étoffes " .

Cette idée m' a fait frémir. La respiration m' a manqué. Je suis demeurée la bouche ouverte, et comme effrayée de cette terrible précipitation. Cependant j' allois m' en plaindre avec chaleur. Ma mémoire se rappeloit l' auteur de cet expédient : les femmes, disoit un jour mon frère, qui ont peine à se décider pour un changement d' état, peuvent aisément être déterminées par l' éclat des préparations nuptiales, et par l' orgueil de devenir maîtresses d' une maison. Mais pour m' ôter le tems d' exprimer ma surprise et mes répugnances, ma mère s' est hâtée de continuer : " mon père, m' a-t-elle dit, pour mon intérêt comme pour le sien, ne vouloit pas demeurer plus long-tems dans une incertitude nuisible à son repos. Il avoit même jugé à propos de l' avertir que, si elle aimoit sa propre tranquillité, (quel avis pour une femme telle que

p223

ma mère !) et si elle ne vouloit pas lui donner lieu de soupçonner qu' elle favorisoit secrètement les prétentions d' un vil libertin, caractère, avoit-il ajouté, pour lequel toutes les femmes, vertueuses ou vicieuses, n' avoient que trop de goût, elle devoit employer sur moi tout le poids de son autorité ; et qu' elle pouvoit le faire avec d' autant moins de scrupule, que, de mon propre aveu, j' avois le coeur libre " . Indigne réflexion, j' ose le dire, que celle qui regarde le goût de notre sexe pour un libertin, et sur-tout dans le cas de ma mère, qui s' est déterminée en faveur de mon père, par préférence sur plusieurs concurrens d' une égale fortune, parce qu' ils avoient moins de réputation du côté des moeurs. Elle m' a dit encore " qu' en la quittant, mon père lui avoit donné ordre, si elle ne faisoit pas plus d' impression sur moi dans cette conférence que dans les premières, de se séparer de moi sur le champ, et de m' abandonner à toutes les suites de ma double désobéissance " . Là-dessus, elle m' a pressée avec plus d' instances et de bonté que je ne puis le représenter, de faire connoître à mon père aussi-tôt qu' il seroit rentré, que j' étois disposée à lui obéir ? Et sa

p224

crainte lui a fait ajouter encore une fois, que c' étoit pour son repos comme pour le mien. Pénétrée des bontés de ma mère, extrêmement touchée de cette partie de son discours qui avoit rapport à sa propre tranquillité, et à l' injustice qu' on lui faisoit de la soupçonner d' une préférence secrète pour l' homme que toute la famille haïssoit, sur celui qui étoit l' objet de mon aversion, j' ai souhaité, ma chère, qu' il ne me fût pas absolument impossible d' obéir. Je suis entrée dans de nouvelles réflexions ; j' ai hésité, j' ai considéré, j' ai gardé le silence assez long-tems. Il m' étoit aisé de remarquer combien mon embarras donnoit d' espérance à ma mère. Mais lorsque je suis revenue à penser que tout étoit l' ouvrage d' un frère et d' une soeur, poussés par des vues d' intérêt propre et d' envie ; que je n' avois pas mérité le traitement que j' essayois depuis plusieurs jours ; que ma disgrâce étoit déjà le sujet des discours publics ; que l' homme étoit M Solmes, et que mon aversion étoit trop connue

pour lui rendre mon consentement excusable ;
qu' il paroîtroit moins l' effet du devoir,
que la marque d' une ame lâche et sordide, qui
chercheroit à conserver les avantages d' une
grande fortune par le sacrifice de son bonheur ;
que ce seroit donner, à mon frère et à ma soeur,
un sujet de triomphe sur moi et sur M Lovelace,

p225

qu' ils ne manqueroient pas de faire valoir,
et qui, malgré le peu d' intérêt que j' y prends
par rapport à lui, pourroit être suivi de quelque
fatal désastre ; d' un autre côté, la figure
révoltante de M Solmes, ses manières encore plus
désagréables, son jugement si borné ; le jugement,
ma chère ! La gloire d' un homme ! Cette
qualité indispensable, dans le chef et le directeur
d' une famille, pour se conserver le respect
qu' une honnête femme doit lui rendre, ne fût-ce
que pour justifier son propre choix, et qu' elle
doit souhaiter de lui voir rendre par tout le
monde : sans compter que l' infériorité de M
Solmes (je puis bien le dire à vous, et même,
je crois, sans beaucoup de présomption) démontreroit,
à tous ceux qui voudroient l' observer,
quels auroient dû être mes motifs : toutes ces
réflexions, qui me sont toujours présentes, se
réunissant en foule dans mon esprit ; je voudrois,
madame, ai-je dit en joignant les mains, avec
une ardeur où tout mon coeur étoit engagé,
souffrir les plus cruelles tortures, la perte d' un
de mes membres, et celle même de la vie ;
pour assurer votre repos. Mais chaque fois que,
pour vous obéir, je veux penser avec faveur à
cet homme-là, je sens que mon aversion augmente.
Vous ne sauriez, madame, non, vous ne
sauriez croire combien toute mon ame lui

p226

résiste... et parler de traités conclus, d' étoffes,
de tems abrégés ! ... sauvez-moi, sauvez-moi,
ô ma chère maman ! Sauvez votre fille du plus
horrible de tous les malheurs.
Jamais on n' a vu sur un visage, plus vivement
que sur celui de ma mère, la douleur
exprimée sous des apparences forcées de colère ;
jusqu' à ce que le dernier de ces deux sentimens

l' emportant sur l' autre, elle s' est tournée pour me quitter, en levant les yeux et frappant du pied. étrange opiniâtreté ! C' est tout ce que j' ai pu entendre de quelques mots qu' elle a prononcés. Elle alloit sortir, et moi, dans une espèce de transport, j' ai saisi sa robe ; ayez pitié de moi, ma très-chère mère ! Ne me renoncez pas tout-à-fait. Si vous vous séparez de votre fille, que ce ne soit pas avec les marques d' une réprobation absolue. Mes oncles peuvent avoir le coeur endurci contre mes larmes. Mon père peut demeurer inflexible. Je puis souffrir de l' ambition de mon frère et de la jalousie de ma soeur. Mais que je ne perde pas l' amour de ma mère ; au moins, tout au moins sa pitié. Elle s' est tournée vers moi, avec des regards plus propices. Vous avez ma tendresse. Vous avez ma pitié, mais, ô très-chère fille ! Je n' ai pas la vôtre. Hélas ! Madame, vous l' avez. Vous avez aussi

p227

tout mon respect ; vous avez toute ma reconnoissance ; mais dans ce seul point... ne puis-je être obligée cette fois seulement ? N' y a-t-il aucun expédient qu' on veuille accepter ? N' ai-je pas fait une offre raisonnable... je souhaiterois, pour notre intérêt commun, fille trop chère et trop obstinée, que la décision de ce point dépendît de moi. Mais, pourquoi me presser et me tourmenter, lorsque vous savez si bien qu' elle n' en dépend pas ? L' offre de renoncer à M Lovelace n' est que la moitié de ce qu' on désire. Et d' ailleurs personne ne la croira sincère, quand j' en aurois moi-même cette opinion. Aussi long-tems que vous ne serez pas mariée, M Lovelace conservera des espérances, et suivant l' opinion des autres, vous conserverez de l' inclination pour lui. Permettez-moi, madame, de vous représenter que votre bonté pour moi, votre patience, l' intérêt de votre repos, ont plus de poids dans mon coeur que tout le reste ensemble. Quoique je sois traitée par mon frère, et à son instigation, par mon père, comme la dernière des esclaves, et non comme une fille et une soeur ; mon ame n' est pas celle d' une esclave. Vous ne m' avez pas élevée dans des sentimens indignes de vous. Ainsi, Clary, vous voilà déjà disposée à braver

votre père. Je n' ai eu que trop de sujet d' appréhender tout ce qui arrive. à quoi tout ce désordre aboutira-t-il ? Je suis (en poussant un profond soupir,) je suis forcée de m' accommoder à bien des humeurs.

C' est ma douleur, ma respectable maman de vous voir dans cette triste nécessité. Et peut-on se persuader que cette considération même, et la crainte de ce qui peut m' arriver de pire encore, de la part d' un homme qui n' a pas la moitié du jugement de mon père, ne m' ait pas extrêmement prévenue contre l' état du mariage ? C' est une sorte de consolation, lorsqu' on est exposé à des contradictions injustes, de les recevoir du moins d' un homme de sens. Je vous ai entendu dire, madame, que mon père avoit été long-tems d' une humeur fort douce, sans reproche dans sa personne et dans ses manières. Mais l' homme qui m' est proposé...

gardez-vous de faire tomber vos réflexions sur votre père. (trouvez-vous, ma chère, que ce que je viens de dire, car ce sont mes propres termes, eût l' air de réflexion sur mon père ?) il est impossible, je ne cesserai pas de le répéter, a continué ma mère, que si votre indifférence étoit égale pour tous les hommes, vous fussiez si opiniâtre dans vos volontés. Je suis lasse de cette obstination. La plus inflexible fille ! Vous

oubliez qu' il faut que je me sépare de vous, si vous n' obéissez pas. Vous ne vous souvenez plus que c' est à votre père que vous aurez à faire, si je vous quitte. Encore une fois, pour la dernière, êtes-vous déterminée à braver le ressentiment de votre père ? êtes-vous déterminée à braver vos oncles ? Prenez-vous le parti de rompre avec toute la famille, plutôt que de voir M Solmes... plutôt que de me donner la moindre espérance ?

Cruelle alternative ! Mais, madame ! La sincérité, l' intégrité de mon coeur, ne sont-elles pas intéressées dans ma réponse ? Ne peut-elle pas entraîner le sacrifice de mon bonheur éternel ? La moindre ombre de l' espérance que vous me demandez ne sera-t-elle pas changée aussi-tôt en certitude absolue. Ne cherche-t-on pas à m' embarrasser dans mes propres réponses,

pour en conclure que je suis disposée à la soumission, sans le savoir moi-même ? Hélas ! Je vous demande pardon, madame ! Pardonnez la hardiesse de votre fille dans une si importante occasion. Des articles dressés ! L'ordre donné pour les étoffes ! Le tems abrégé ! Chère, chère madame, comment puis-je donner des espérances, et ne pas vouloir être à cet homme-là. Ah ! Ma fille, ne dites plus que votre coeur

p230

soit libre. Vous vous trompez vous même, si vous le pensez.

Un vif sentiment d'impatience m'a fait tordre mes mains. Faut-il me voir ainsi poussée par l'instigation d'un frère ambitieux, et par une soeur qui...

combien de fois, Clary, vous ai-je défendu des réflexions qui blessent la bonté de votre naturel ? Votre père, vos oncles, tout le monde enfin ne soutient-il pas M Solmes ? Et je vous répéterai, fille ingrate, fille aussi inflexible qu'ingrate, qu'il est évident pour moi-même, qu'une résistance si opiniâtre, dans une jeune personne qui a toujours été si obéissante, ne peut venir que d'un amour indigne de votre prudence.

Vous pouvez deviner quelle sera la première question de votre père à son retour. Il faut qu'il soit informé que je n'ai pu rien obtenir de vous. J'ai fait mon rôle. C'est à vous à me chercher, si votre coeur change avant son arrivée. Comme il s'arrête à souper, vous avez quelques heures de plus. Je ne vous chercherai plus ; je ne vous ferai plus chercher. Adieu.

Elle m'a quittée. Qu'ai-je pu faire que de pleurer ?

Il est certain que je suis plus vivement touchée pour l'intérêt de ma mère que pour le mien ; et, tout considéré, sur-tout lorsque je fais réflexion

p231

que les mesures dans lesquelles elle est engagée, sont, j'ose le dire, contraires à son propre sentiment, elle mérite plus de compassion que moi-même. Excellente femme ! Quelle pitié, que sa douceur et sa condescendance n'obtiennent pas les égards dûs à tant de grâces et de

charmes ! Si elle n'avoit pas laissé prendre, comme je l'ai déjà observé à regret, tant d'ascendant sur elle à des esprits violens, tout en iroit bien mieux pour elle et pour moi.

Mais, tandis que je me laisse entraîner ici par ma plume, je souffre que cette chère mère soit fâchée contre moi, dans les craintes dont elle est remplie pour elle-même. Elle m'a dit, à la vérité, que je devois la chercher, si je changeois de résolution ; et cette condition est l'équivalent d'une défense. Mais, comme elle m'a laissée dans un vif chagrin, ne seroit-ce pas marquer de l'obstination, et faire entendre que je renonce au secours de sa médiation, que de ne pas descendre avant le retour de mon père, pour implorer sa pitié et sa faveur dans le récit qu'elle lui prépare ? Je veux me présenter à sa porte. J'aimerois mieux que le monde entier fût en colère contre moi, que maman.

En même-tems, pour ne conserver près de moi aucun écrit de cette nature, Hannah portera celui-ci au dépôt. Si vous recevez deux ou trois

p232

de mes lettres à la fois, vous n'en jugerez que mieux, d'un tems à l'autre, quelles doivent être les inquiétudes et les peines de votre malheureuse amie.

LETTRE 21

p232

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.
samedi au soir.

Je suis descendue : mais, avec les meilleures intentions, je crois que le malheur m'accompagne dans tout ce que j'entreprends. J'ai gâté mes affaires, comme vous l'allez lire, au lieu de les réparer.

J'ai trouvé ma mère et ma soeur ensemble. Ma mère, autant que j'en ai pu juger par la couleur de son charmant visage, et par une rougeur plus sombre que j'ai remarquée aussi sur celui de ma soeur, venoit de parler avec chaleur contre la plus malheureuse de ses deux filles. Peut-être

avait-elle fait à Bella un récit de ce qui s' étoit passé entr' elle et moi, capable de la justifier à ses yeux, à ceux de mon frère, à ceux de mes oncles, et de prouver qu' elle s' étoit employée sincèrement à me persuader.

p233

Je suis entrée, de l' air, je crois, d' une criminelle abattue, et j' ai demandé la faveur d' une audience particulière. La réponse de ma mère, dans ses regards comme dans ses termes, n' a que trop vérifié mes conjectures.

Clarisse, m' a-t-elle dit d' un air de sévérité qui ne s' accorde jamais avec la douceur de ses traits, votre visage m' annonce des demandes plutôt que des soumissions. Si je me trompe, hâtez-vous de me le dire, et je vous suis où vous voudrez ; mais autrement, vous pouvez vous expliquer devant votre soeur.

Ma mère, ai-je pensé en moi-même qui sait que je n' ai pas une amie dans ma soeur, pourroit bien passer avec moi dans la chambre voisine.

Je venois, ai-je dit, pour lui demander pardon, s' il m' étoit échappé quelque chose qui ne fût pas conforme au respect que j' avois pour elle, et pour la supplier d' adoucir le mécontentement de mon père, dans le rapport qu' elle devoit lui faire à son retour.

Quels regards du côté de ma soeur ! Quelles rides sur son front ! Quelle affectation à lever les mains et les yeux !

Ma mère étoit assez fâchée, sans avoir besoin d' y être excitée ; elle m' a demandé pourquoi

p234

j' étois descendue, si je continuois d' être intraitable.

à peine avait-elle fini ces deux mots, qu' on est venu annoncer M Solmes, qui étoit dans l' antichambre, et qui demandoit la permission d' entrer.

Hideuse créature ! Quelle raison pouvoit l' amener, à la fin du jour, lorsqu' il faisoit déjà nuit ?

Mais une seconde réflexion m' a fait juger, qu' on étoit convenu qu' il seroit ici à souper, pour apprendre le résultat de la conférence que j' avois

eue avec ma mère, et dans l' espérance que mon père, en arrivant, pourroit nous trouver tous ensemble.

J' allois sortir avec précipitation ; mais ma mère m' a dit que, puisque je n' étois descendue que pour me moquer d' elle, sa volonté étoit que je demeurasse, et qu' en même-tems c' étoit à moi de voir si j' étois capable de tenir une conduite qui pût l' engager à faire à mon père un rapport aussi favorable que je paroissois le désirer.

Ma soeur triomphoit. J' étois piquée au vif de me trouver prise, et d' avoir essuyé un rebut si humiliant, accompagné de regards qui se sentoient moins de l' indulgence d' une mère que de la raillerie insultante d' une soeur ; car ma mère sembloit se faire elle-même un plaisir de mon embarras.

p235

L' homme est entré avec sa marche ordinaire, qui est par pauses ; comme si le même vide d' idée qui fait siffler le *paysan de Dryden* , lui faisoit compter ses pas. Il a fait d' abord sa révérence à ma mère, ensuite à ma soeur, ensuite à moi, parce que, me regardant déjà comme sa femme, il a cru apparemment que mon tour devoit venir le dernier. Il s' est assis près de moi ; il nous a dit des nouvelles générales du tems, qui étoit assez froid, suivant ses observations. Pour moi, j' étois fort éloignée de m' en ressentir. Puis, s' adressant à moi : comment le trouvez-vous, miss ? Et de cette question, il a voulu passer à prendre ma main.

Je l' ai retirée assez dédaigneusement, je crois... ma mère a froncé le sourcil. Ma soeur s' est mordu les lèvres.

Je n' ai pu me modérer : de toute ma vie je ne me suis senti tant de hardiesse ; car j' ai continué mon plaidoyer, comme si M Solmes n' eût pas été présent.

La rougeur est montée au visage de ma mère ; elle le regardoit ; elle regardoit ma soeur ; elle jetoit aussi les yeux sur moi. Ceux de ma soeur étoient plus ouverts et plus grands que je ne les ai jamais vus.

Le stupide personnage n' a pas laissé de m' entendre ;

p236

il toussait, et passait d' une chaise à une autre.
J' ai continué mes supplications à ma mère,
pour obtenir un rapport favorable : il n' y avait
qu' un dégoût invincible, ai-je dit...
à quoi pense donc cette petite fille ? Quoi,
Clary ! Est-ce là un sujet... est-ce...
est-ce... est-ce là le tems... elle a tourné
encore les yeux sur M Solmes.
Je suis fâchée, quand j' y fais réflexion, d' avoir
jeté maman dans un si grand embarras ; c' étoit
assurément une témérité de ma part.
Je lui en ai demandé pardon ; mais mon père,
lui ai-je dit, doit revenir ; je ne pouvois
espérer d' autre occasion. Je m' imaginai que,
puisque il ne m' étoit pas permis de sortir, la
présence de M Solmes ne devoit pas me priver d' un
avantage si important pour moi, et qu' en même tems
je pouvois lui faire connoître (jetant les yeux sur
lui) que, si ses visites avoient quelque rapport
à moi, elles étoient tout-à-fait inutiles.
Cette petite fille est-elle folle ? A dit ma mère
en m' interrompant. Ma soeur, affectant de lui
parler à l' oreille, quoique assez haut pour être
entendue : c' est le dépit, madame, de ce que vous
lui avez ordonné de demeurer. Je me suis contentée
de lui jeter un regard ; et me tournant vers

p237

ma mère : permettez-moi, madame, de répéter
ma prière. Je n' ai plus de frère ; je n' ai plus de
soeur. Si je perds la faveur de ma mère, je
demeure à jamais sans ressource.
M Solmes est revenu sur sa première chaise,
et s' est mis à ronger la pomme de sa canne, qui
est une tête gravée, presque aussi hideuse que la
sienne : je n' aurois pas cru qu' il fût si sensible.
Ma soeur s' est levée, le visage couleur d' écarlate :
et s' approchant de la table, où étoit un
éventail, elle l' a pris, et s' en est servie à se
rafraîchir, quoique M Solmes eût observé que l' air
n' étoit pas chaud.
Ma mère est venue à moi, et me prenant rudement
par la main, elle m' a fait passer avec elle
dans une chambre voisine. Croyez-vous, Clary,
m' a-t' elle dit, que cette conduite ne soit pas bien
hardie et bien offensante ?
Je vous demande pardon, madame, si elle
paroît telle à vos yeux ; mais il me semble, ma
chère maman, qu' on me tend ici des pièges. Je
ne connois que trop les artifices de mon frère.

Avec un mot d'honnêteté, il aura mon consentement pour tout ce qu'il souhaite que je lui abandonne : lui et ma soeur prennent la moitié trop de peines.
Ma mère alloit me quitter, avec les marques d'un furieux mécontentement. Un seul mot,

p238

chère madame ; de grâce, un seul mot ; je n'ai qu'une faveur à vous demander.
Que me va donc dire cette petite fille ?
Je crois pénétrer le fond de l'intrigue : jamais, non, non, jamais, je ne puis penser à M Solmes ; mon père s'emportera lorsqu'il apprendra ma résolution ; on jugera de la tendresse de votre coeur pour une malheureuse fille, qui semble abandonnée de tous les autres, par la bonté que vous avez eue d'écouter mes prières ; on prendra des mesures pour me tenir renfermée, et pour m'interdire votre vue, et celle de toutes les personnes qui conservent un peu d'amitié pour moi (c'est de quoi je suis menacée, ma chère), et si l'on en vient à cette extrémité ; si l'on m'ôte le pouvoir de plaider ma propre cause, d'en appeler à vous et à mon oncle Harlove, qui êtes ma seule espérance, vos coeurs seront ouverts contre moi aux plus mauvaises interprétations.
Ce que je vous demande à genoux, madame, c'est que, supposé qu'on ajoute cette nouvelle disgrâce à tout ce que j'ai déjà souffert, vous ne consentiez pas, du moins, s'il est possible, à m'ôter la liberté de vous parler.
Votre curieuse Hannah, qui prête l'oreille à tout, vous a donné cette information, comme beaucoup d'autres.
Hannah, madame, ne prête l'oreille à rien.

p239

Ne prenez pas son parti ; on sait qu'elle n'est utile à rien de bon. On sait... mais ne me parlez plus de cette intrigante. Il est vrai que la menace de votre père est de vous renfermer dans votre chambre, si vous n'obéissez pas, dans la vue de vous ôter toute occasion de correspondance avec ceux qui vous endurcissent contre ses volontés. Il m'avoit ordonné, en sortant, de vous le déclarer, si je vous trouvois rebelle. Mais j'ai senti

de la répugnance à vous faire une déclaration si dure, dans l'espérance où j'étais encore de vous ramener à la soumission. Je suppose qu'Hannah peut l'avoir entendu, et qu'elle vous l'a rapporté. Ne vous a-t-elle pas dit aussi comment il a déclaré que, si quelqu'un devoit mourir de chagrin, il aimoit mieux que ce fût vous que lui ? Mais je vous assure qu'on vous fera une prison de votre chambre, pour vous empêcher de nous tourmenter sans cesse par vos *appels* ; et nous verrons qui doit se soumettre, ou vous, ou tout le monde à vous.

J'ai voulu justifier Hannah, et rejeter mes informations sur l'écho de ma soeur, Betty Barnes, qui les avoit communiquées à une autre servante : on m'a répété l'ordre de me taire. Je m'apercevrois bientôt, m'a dit ma mère, que les autres pouvoient avoir autant de résolution que je marquois d'opiniâtreté. Et, pour la dernière fois, elle vouloit bien ajouter que, remarquant assez le

p240

fond que je faisois sur son indulgence, dans le tems que je paroissais si peu touchée de la mettre aux mains avec mon père, avec ses frères et ses autres enfans, elle m'assuroit qu'elle étoit aussi déterminée que tous les autres contre M Lovelace, et pour M Solmes et le plan de la famille ; et qu'elle ne refuseroit son consentement à aucune des mesures qu'on jugeroit nécessaires, pour réduire au devoir une fille opiniâtre.

J'étois prête à tomber sans force. Elle a eu la bonté de me donner le bras pour me soutenir.

Voilà donc lui ai-je dit, tout ce que j'ai à me promettre d'une si bonne mère !

Oui : mais, Clarisse, je veux vous ouvrir encore une voie. Rentrez ; conduisez-vous honnêtement avec M Solmes ; et que votre père vous trouve ensemble, dans les termes du moins de la civilité.

Je crois que mes jambes se remuoient d'elles-mêmes, pour sortir de la chambre où j'étois, et m'avancer vers l'escalier. Là, je me suis arrêtée.

Si vous êtes résolue de nous braver tous, a repris ma mère, vous pouvez remonter à votre appartement, comme vous m'y paraissez disposée ; et que le ciel ait pitié de vous.

Hélas ! C'est la grace que je lui demande ; car je ne puis donner des espérances que je n'ai pas dessein de remplir. ô, ma chère maman !

Accordez-moi

du moins le secours de vos prières.
Les miennes seront pour ceux qui m' ont jetée
dans cette détresse.
J' allois remonter l' escalier.
Vous remontez donc, Clary !
J' ai tourné le visage vers elle. Mes officieuses
larmes plaidoient pour moi. Je n' ai pu ouvrir la
bouche, et je suis demeurée immobile.
Chère fille, ne me déchirez pas ainsi ! Chère,
bonne enfant, ne prenez pas plaisir à me
déchirer le coeur ! Elle tendoit la main vers moi,
mais sans quitter la place où elle étoit debout.
Que puis-je, madame ? Hélas ! Que puis-je faire ?
Rentrez, ma fille ; rentrez, ma chère fille : que
votre père puisse seulement vous trouver ensemble.
Quoi, madame ! Lui donner de l' espérance ?
Donner de l' espérance à M Solmes ?
Opiniâtre, perverse, rebelle Clarisse ! En me
rejetant de la main et me regardant d' un oeil de
courroux : suivez donc vos caprices et remontez.
Mais gardez-vous de descendre sans permission,
jusqu' à ce que votre père ait ordonné de votre
sort.
Elle s' est dérobée de mes yeux avec une vive
indignation, et je suis remontée à ma chambre,
le coeur pesant, les jambes si lentes que j' avois
peine à les traîner.

Mon père est revenu, et mon frère est rentré
avec lui. Quoiqu' il soit tard, ils sont enfermés
tous ensemble. Il n' y a pas une porte ouverte ;
pas une ame qui remue. Lorsqu' Hannah monte
ou descend, on l' évite comme une personne infectée.
L' assemblée chagrine est finie. On vient d' envoyer
chez mes deux oncles et chez ma tante
Hervey, pour les prier d' être ici demain à
déjeuner. Je suppose que je recevrai alors ma
sentence. Il est onze heures passées, et j' ai reçu
ordre de ne me pas mettre au lit.
à minuit.
On est venu à ce moment me demander toutes
les clefs. Le premier dessein étoit de me faire
descendre ; mais mon père a dit qu' il ne pourroit
prendre sur lui de me regarder. étrange changement
dans l' espace de quelques semaines ! Chorey
étoit la messagère. Elle avoit les larmes aux
yeux en s' acquittant de sa commission.

Pour vous, ma chère, vous êtes heureuse.
Puissiez-vous l' être toujours ! Alors, je ne serai
pas entièrement misérable. Adieu, ma tendre
amie.

LETTRE 22

p243

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

dimanche matin, 5 mars.

Hannah vient de m' apporter une lettre de
M Lovelace, qui a été mise au dépôt cette nuit,
et qui est signée aussi de milord M.

Il m' y apprend " que M Solmes se vante partout
d' être à la veille de se marier avec une
des plus modestes femmes d' Angleterre, et
que mon frère aide à l' explication, en assurant
à tout le monde que la plus jeune de ses deux
soeurs doit être dans peu de tems la femme
de M Solmes. Il me parle de l' ordre donné
pour les étoffes, comme ma mère me l' a déclaré " .

Il ne lui échappe rien, ma chère, de tout ce
qui se dit ou se fait dans la maison.

Ma soeur, dit-il, " répand les mêmes bruits,
avec un soin si affecté d' aggraver l' insulte qui
retombe sur lui, qu' il ne peut être qu' extrêmement
piqué et de la manière et de l' occasion " .

Il s' exprime là-dessus dans des termes fort
violens.

p244

" il ignore quels peuvent être les motifs de
ma famille, pour lui préférer un homme tel
que Solmes. Si ce sont les grands avantages
qu' on me fait dans les articles, Solmes
n' offrira rien qu' il ne soit prêt à faire comme lui.
S' il est question de fortune et de naissance,
il n' a point d' objection à craindre sur le
premier point. à l' égard du second, il se rabaisseroit
trop par une comparaison odieuse. Il appelle
au témoignage de milord M pour la
régularité de sa vie et de ses moeurs, depuis
qu' il a commencé à me rendre des soins, et
qu' il aspire à me plaire " .

Je suppose, ma chère, qu' il a souhaité que sa

lettre fût signée de milord, comme garant de sa conduite.

Il me presse " de permettre qu' il rende, avec milord, une visite à mon père et à mes oncles, dans la vue de faire des propositions qui ne demandent que d' être entendues pour être acceptées ; et il promet de se soumettre à toutes les mesures que je lui prescrirai pour une parfaite réconciliation.

" il ne fait pas difficulté, dans cette espérance, de me demander un entretien particulier dans le jardin de mon père, où je me ferai accompagner du témoin que je voudrai choisir " .

p245

Réellement, ma chère, si vous lisiez sa lettre, vous vous imagineriez que je lui aurois donné beaucoup d' encouragement, et que je serois en traité direct avec lui ; ou qu' il seroit sûr que mes amis me forceront de chercher des protections étrangères : car il a l' audace de m' offrir, au nom de milord, un asile contre les persécutions, si elles deviennent tyranniques en faveur de Solmes.

Je suppose que c' est la méthode de son sexe, de hasarder des offres et des propositions hardies, pour embarrasser les personnes inconsidérées du nôtre, dans l' espérance que nous aurons trop de complaisance ou de timidité pour en faire un sujet de querelle ; et, si cette hardiesse n' est pas rebutée, de regarder notre silence comme un consentement volontaire, ou comme une démarche en leur faveur.

Il y a dans cette lettre d' autres particularités, dont je voudrois que vous fussiez informée. Mais je prendrai une autre occasion pour vous envoyer la lettre même, si je n' ai pas le tems d' en faire une copie.

Ce n' est pas sans chagrin que je considère comment j' ai été engagée d' un côté, et poussée de l' autre, dans une correspondance clandestine, qui n' a que trop l' air d' un commerce d' amour,

p246

et dont je trouve la condamnation dans les sentimens de mon coeur.

Il est aisé de voir que, si je tarde à la rompre,

ma triste situation ne fera qu' augmenter de jour en jour les avantages de M Lovelace, et par conséquent mes embarras. Cependant, si je la finis, sans y mettre pour condition que je serai délivrée de M Solmes... croyez-vous, ma chère, qu' il ne soit pas à propos de la continuer encore un peu, pour trouver le moyen, en cédant celui-ci, de me débarrasser de l' autre ? N' est-ce pas de vous seule, à présent, que je puis attendre des conseils ?

Tous mes parens sont assemblés. Ils sont à déjeuner ensemble. Solmes est attendu. Je suis dans une inquiétude extrême : il faut que je quitte ma plume.

Ils partent tous ensemble pour aller à l' église. Hannah m' apprend qu' ils ont l' air fort embarrassé. Elle est persuadée qu' ils ont pris quelque résolution.

Dimanche à midi.

Quel cruel tourment que l' incertitude ! Je veux demander la permission d' aller ce soir à l' église. Je m' attends d' être refusée ; mais si je ne la demande point, on dira que j' y ai manqué par ma faute.

p247

J' ai fait appeler Chorey. Chorey est venue. Je l' ai chargée de porter ma requête à ma mère, pour la permission d' aller cette après-midi à l' église. Devinerez-vous la réponse ? Dites-lui qu' elle doit s' adresser à son frère, dans tout ce qu' elle voudra demander. Ainsi, ma chère, je suis entièrement livrée à mon frère.

Cependant je me suis déterminée à recourir à lui pour obtenir cette faveur ; et lorsqu' on m' a envoyé mon dîner solitaire, j' ai donné un billet au domestique, dans lequel je m' adressois à mon père, par ses mains, pour demander la permission d' aller à l' église.

Voici sa méprisante réponse. Dites-lui qu' on délibérera demain sur sa demande. Qu' en dites-vous, ma chère ? On délibérera demain sur la permission que je demande d' aller à l' église aujourd' hui.

La patience est le seul retour dont je puisse payer cette insulte.

Mais, cette méthode ne réussira pas avec moi ; non, en vérité ! Je suppose néanmoins que ce n' est que le prélude de tout ce que je dois attendre de mon frère, à présent que je suis livrée à lui.

Après y avoir réfléchi, j' ai jugé que le meilleur parti étoit de renouveler ma demande. Voici la copie de mon billet, et celle du sien.

p248

Je ne sais, monsieur, quel sens je dois donner à votre réponse. Si c' est une simple plaisanterie, j' espère que vous demeurerez dans la même disposition, et que ma demande sera accordée. Vous savez que, lorsque je me suis trouvée au logis et en bonne santé, je n' ai jamais manqué à l' église, excepté les deux derniers dimanches, qu' on m' a conseillé de n' y point aller. Ma situation présente est telle, que je n' ai jamais eu tant de besoin du secours des prières publiques. Je m' engagerai solennellement à n' aller que là, et à revenir. Je me flatte qu' on ne m' attribuera point d' autres vues. L' abattement de mes esprits, que je puis nommer assez justement une indisposition, sera une excuse fort naturelle pour me garantir des visites, et je ne répondrai que de loin aux civilités des personnes de ma connoissance. Il est inutile que tout le monde soit informé de mes disgrâces, si elles doivent avoir une fin. Ainsi je demande cette faveur pour le soutien de ma réputation, afin que je puisse marcher tête levée dans le voisinage, si je vis assez pour voir la fin des rigueurs qui semblent destinées à votre malheureuse soeur.
Ci Harlove.
Se faire un objet si important d' aller à l' église,

p249

pendant qu' on brave tous ses parens dans une affaire qui est pour eux de la dernière conséquence, c' est une absurdité. Ce qu' on vous recommande, miss, c' est la pratique de vos dévotions particulières. Puissent-elles changer l' esprit d' une jeune fille, des plus obstinées dont il y ait jamais eu d' exemple ! On se propose, je vous le déclare nettement, de vous ramener au sentiment de votre devoir par la mortification. Les voisins, de l' estime desquels vous paroissez si jalouse savent déjà que vous le bravez. Ainsi, miss, si vous faites cas réellement de votre réputation, faites-le connoître comme vous le devez. Il

dépend encore de vous de l' établir ou de la ruiner.

James Harlove.

Ainsi, chère Miss Howe, mon frère m' a fait tomber dans ses filets. Et moi, comme un simple et malheureux oiseau, je ne me débats que pour m' y embarrasser de plus en plus.

LETTRE 23

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

lundi au matin, 6 mars.

Ils sont résolus de me déchirer le coeur. Ma pauvre Hannah est congédiée, honteusement congédiée. Voici les circonstances.

p250

J' avais fait descendre cette pauvre fille pour apporter mon déjeuner. Au lieu d' elle, l' effrontée Betty Barnes, la confidente et la servante de ma soeur (si une confidente favorite peut être traitée de servante,) est montée à ma chambre une demi-heure après et m' a dit :
que souhaitez-vous, miss, pour votre déjeuner ?
Ce compliment m' a surprise de sa part. Ce que je veux pour mon déjeuner, Betty ? Comment !
Alors j' ai nommé Hannah... je ne savais ce que je devois dire.

Ne soyez pas étonnée, miss ; vous ne verrez plus Hannah dans cette maison.

Le ciel m' en préserve ! Lui est-il arrivé quelque mal ; quoi ? Qu' est devenue Hannah ?

Sans vous laisser dans l' embarras, miss, voici l' histoire. Votre père et votre mère croient qu' Hannah a fait assez de mal dans la maison. Elle a reçu ordre de plier bagage (c' est le terme de cette audacieuse créature,) et je suis chargée de vous servir.

Mes larmes ont commencé à couler. Je n' ai pas besoin de vos services, Betty. Non, non, je n' attends aucun service de vous. Mais où est Hannah ? Ne puis-je lui parler ? Je lui dois une demi-année de gages. Ne m' est-il pas permis de la voir, pour la payer ? On me défend peut-être

p251

de la revoir jamais ; car ils sont résolus de me faire mourir de chagrin.

Ils font la même plainte de vous ; ainsi, à bon chat, bon rat, miss.

Je l' ai traitée d' impertinente, et je lui ai demandé si c' étoit par ses effronteries que son service devoit commencer. Cependant pour satisfaire mon empressement, elle est allée me chercher cette pauvre fille, qui n' avoit pas moins d' impatience de me voir. Il a fallu souffrir que notre entrevue ait eu Chorey et Betty pour témoins. J' ai remercié ma bonne Hannah de ses services passés. Son coeur étoit prêt à se fendre. Elle s' est mise à justifier sa fidélité et son attachement, en protestant qu' elle n' étoit coupable de rien. Je lui ai répondu que ceux qui étoient la cause de sa disgrâce ne doutoient pas de son honnêteté ; que c' étoit un outrage qui n' avoit rapport qu' à moi ; qu' ils avoient eu raison de croire que j' y serois fort sensible, et que je souhaitois qu' elle pût trouver une aussi bonne condition. Jamais, jamais une aussi bonne maîtresse, m' a-t-elle dit en se tordant les mains, et la pauvre fille s' est fort étendue sur mes louanges et sur son affection pour moi. Nous sommes portés, vous le savez, ma chère, à louer nos bienfaiteurs, parce qu' ils sont nos bienfaiteurs ; comme si chacun faisoit bien ou

p252

mal autant qu' il nous est utile ou qu' il nous nuit. Mais cette bonne fille s' étant rendue digne de mon amitié, il n' y a point de mérite à l' avoir traitée avec une faveur qu' il y auroit eu de l' ingratitude à lui refuser.

Je lui ai fait présent d' un peu de linge, de quelques dentelles et d' autres choses. Au lieu de quatre guinées qui lui étoient dues pour ses gages, je lui en ai donné dix ; et je lui ai promis que, si la liberté de disposer de moi m' étoit jamais rendue, je penserois à elle pour le premier rang à mon service. Betty s' est déjà crue en droit d' en témoigner de la jalousie à Chorey. Hannah ne s' est pas fait une peine de me dire devant elle, parce qu' elle n' en a pas eu d' autre occasion, qu' on l' avoit examinée sur les lettres que j' ai écrites, ou que j' ai reçues, et qu' elle avoit offert ses poches à Miss Harlove, qui les a visitées, et qui a mis même les doigts sous son corset, pour s' assurer qu' elle n' en avoit point.

Elle m' a rendu compte du nombre de mes faisans et de mes bantams. J' ai affecté de dire que j' en prendrais soin moi-même, et que je les visiterais deux ou trois fois le jour. Nous avons pleuré toutes deux en nous quittant. C' est un chagrin bien cuisant, de se voir enlever avec cette hauteur un domestique auquel on est affectionné.

p253

Je n' ai pu m' empêcher de dire que ces méthodes pouvoient abrégé mes jours, mais que de toute autre manière, elles répondroient mal aux intentions des auteurs de ma disgrâce. Betty a dit à Chorey, avec un souris moqueur, qu' elle s' imaginoit que la victoire demeureroit aux plus habiles. Je n' ai pas témoigné que je l' eusse entendue. Si cette créature est persuadée que j' ai dérobé le coeur d' un amant à sa maîtresse, comme vous dites qu' elle s' en est expliquée, elle peut croire en elle-même qu' elle se fera un mérite de ses impertinences. C' est ainsi qu' on m' a forcée d' abandonner ma fidelle Hannah. Si vous pouvez lui procurer quelque place qui soit digne d' elle, rendez-lui ce bon office pour l' amour de moi.

LETTRE 24

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

lundi, vers midi.

Je viens de recevoir la lettre que vous trouverez sous cette enveloppe. Mon frère l' emporte à présent sur tous les points qu' il s' est proposés. Je vous envoie aussi une copie de ma réponse ;

p254

c' est tout ce que je puis vous écrire à ce moment. Miss Clary, par l' ordre exprès de votre père et de votre mère, je vous écris pour vous défendre de vous présenter devant eux, et de paroître au jardin lorsqu' ils y seront ; ou quand ils n' y seront plus, d' y paroître autrement qu' avec Betty Barnes, si vous n' obtenez d' ailleurs quelque permission particulière.

Sous peine de leur disgrâce, on vous défend aussi toute correspondance avec ce vil Lovelace, avec qui l' on sait que vous n' avez pas cessé d' en avoir, par le ministère de votre rusée Hannah, qui n' a été congédiée que par cette raison, comme il étoit convenable.

Point de correspondance avec Miss Howe, qui s' est donné depuis peu de fort grands airs, et qui pourroit fort bien prêter son entremise pour votre commerce avec ce libertin, ni, en un mot, avec qui que ce soit, sans une permission expresse.

Vous ne paroîtrez point devant l' un ou l' autre de vos deux oncles, sans en avoir obtenu d' eux la permission. Après la conduite que vous avez tenue à l' égard de votre mère, c' est par un sentiment

p255

de miséricorde pour vous, que votre père refuse de vous voir.

Vous ne paroîtrez dans aucun appartement de la maison, où il n' y a pas long-tems que tout étoit soumis à votre gouvernement, à moins que vous ne receviez ordre de descendre.

En un mot, vous vous tiendrez exactement renfermée dans votre chambre, à l' exception de quelques tours de jardin qu' on vous permet de faire, par intervalle, sous les yeux de Betty, comme je vous l' ai déjà déclaré. Alors on vous ordonne de vous y rendre directement, sans vous arrêter nulle part ; c' est-à-dire, de descendre et de remonter par le plus court chemin, afin que la vue d' une jeune créature si perverse, ne cause pas à tout le monde une augmentation de chagrin.

Les menaces continuelles de votre Lovelace, et votre obstination inouïe, vous serviront à expliquer la conduite qu' on tient avec vous.

Quel fruit la meilleure de toutes les mères a-t-elle recueilli de son indulgence, elle qui a plaidé si long-tems pour vous, et qui avoit entrepris de vous ramener au devoir, dans le tems même que vos premières démarches en faisoient perdre l' espérance à tous les autres ? Quelle doit avoir été votre obstination, puisqu' une telle mère a pu se résoudre à vous abandonner ? Elle s' y

p256

croit obligée, et vous ne devez plus espérer de vous rétablir dans ses bonnes grâces, qu' en faisant les premiers pas pour revenir à la soumission.

Pour moi, dont vous pensez peut-être fort hardiment, mais que vous mettez en fort bonne compagnie si cela est ; et c' est ma consolation : j' étois d' avis qu' on vous laissât la liberté de suivre vos propres inclinations (il n' est pas besoin d' autre punition pour certains esprits), et que la maison ne fût point embarrassée par une personne dont la présence y est d' autant plus fâcheuse, qu' elle a mis tout le monde dans la nécessité de l' éviter.

Si vous trouvez, dans tout ce que je viens d' écrire, quelque chose de dur ou de rigoureux, il dépend encore de vous, mais il n' en dépendra peut-être pas toujours, d' y apporter du remède : vous n' avez besoin que d' une parole.

Betty Barnes a ordre de vous obéir, dans tout ce qui pourra s' accorder avec l' obéissance qu' elle doit à ceux auxquels vous en devez comme elle.

James Harlove.

Monsieur,

ce que j' ai à dire uniquement, c' est que vous devez vous féliciter vous-même d' avoir si parfaitement réussi dans toutes vos vues, que vous

p257

pouvez à présent faire de moi tous les rapports qu' il vous plaira, et que je ne suis pas plus en état de me défendre que si j' étois morte.

Cependant j' attends de vous une faveur : c' est de ne pas m' attirer plus de rigueurs et de disgrâces qu' il n' en est besoin pour le succès de vos autres desseins, quels qu' ils puissent être, contre votre malheureuse soeur.

LETTRE 25

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mardi, 7 mars.

Ma dernière lettre doit vous avoir appris comment je suis traitée, et que votre amie n' est plus qu' une pauvre prisonnière. Nul égard pour ma réputation. Tout le fond de ma cause est à présent devant vous. Croyez-vous qu' on puisse revenir de ces excès de rigueur ? Pour moi, je me persuade qu' on ne pense qu' à tenter la voie

de la terreur, pour me faire entrer dans les vues de mon frère. Toute mon espérance est de pouvoir temporiser jusqu' à l' arrivée de mon cousin *Morden* , qu' on attend bientôt de Florence. Cependant, s' ils sont résolus d' abréger le tems, je doute qu' il arrive assez tôt pour me sauver.

p258

Il paroît clairement, par la lettre de mon frère, que ma mère ne m' a point épargnée dans le rapport qu' elle a fait de nos conférences. D' un autre côté, néanmoins, elle a eu la bonté de m' informer que mon frère avoit des vues qu' elle souhaitoit que je pusse faire manquer. Mais elle s' étoit engagée à rendre un compte fidelle de ce qui se passeroit entre elle et moi. Elle ne pouvoit pas balancer, sans doute, dans le choix d' abandonner une fille, ou de désobliger un mari et toute une famille.

Ils se figurent qu' ils ont tout gagné en congédiant ma pauvre Hannah. Mais aussi long-tems que j' aurai la liberté du jardin et de ma basse-cour, ils se trouveront trompés. J' ai demandé à Betty si elle avoit ordre de m' observer et de me suivre, ou si je devois avoir sa permission pour descendre, lorsque je voudrois me promener au jardin et donner à manger à mes bantams ?

Mon dieu, miss ! Vous voulez vous réjouir par cette question. Cependant elle m' a confessé qu' il lui étoit revenu que je ne devois pas paroître au jardin lorsque mon père, ma mère, ou mes oncles y seroient. Comme il est important pour moi de savoir à quoi je dois m' en tenir, je suis descendue aussi-tôt, et j' y ai passé plus d' une heure, sans aucun obstacle, quoique j' aie employé

p259

la plus grande partie de ce tems à me promener devant le cabinet de mon frère, où j' ai remarqué que ma soeur et lui étoient ensemble. Je ne saurois douter qu' ils ne m' aient vue, car j' ai entendu plusieurs éclats de rire, dont je suppose qu' ils ont voulu me faire insulte. Ainsi cette partie de la contrainte où l' on me tient, est sans doute un essai de l' autorité dont on a revêtu mon frère. L' avenir m' en promet peut-être de

bien plus mortifiants.

Mardi au soir.

Depuis que j' ai écrit ce que vous venez de lire, je me suis hasardée à faire passer une lettre par les mains de Chorey, jusqu' à ma mère, avec ordre de la lui remettre en mains propres, et sans être vue de personne. Je vais en joindre ici la copie. Vous verrez que je cherche à lui faire croire qu' à présent qu' Hannah n' est plus dans la maison, il ne me reste aucune voie pour mes correspondances. Je suis bien éloignée de me croire irréprochable en tout. N' est-ce pas là un petit artifice, qui n' est pas trop digne de mes principes ? Mais cette réflexion ne m' est venue qu' après. La lettre étoit déjà partie.

Madame, et ma très-honorée mère, vous ayant confessé que j' ai reçu de M Lovelace des lettres pleines de ressentiment, et que

p260

j' y ai répondu dans la seule vue de prévenir de nouveaux désastres ; vous ayant communiqué les copies de mes réponses, que vous n' avez pas désapprouvées, quoiqu' après les avoir lues vous ayez jugé à propos de me défendre la continuation de cette correspondance ; je crois que mon devoir m' oblige de vous avertir que j' ai reçu depuis une autre lettre, par laquelle il demande avec beaucoup d' instance la permission de rendre une visite paisible, ou à mon père, ou à vous, ou à mes deux oncles, accompagné de milord M. Je demande là-dessus vos ordres.

Je ne vous dissimulerai pas, madame, que, si la défense n' avoit pas été renouvelée, et si d' autres dispositions n' avoient pas fait renvoyer Hannah si subitement de mon service, je me serois hâtée de faire réponse à cette lettre, pour dissuader M Lovelace de son dessein, dans la crainte de quelque accident dont la seule pensée me fait frémir.

Ici je ne puis retenir les marques de ma douleur, en considérant que toute la peine et tout le blâme tombent sur moi, quoiqu' il me paraisse que j' ai servi utilement à prévenir de grands maux, et que je n' ai été l' occasion d' aucun. Car a-t-on pu supposer que je fusse capable de gouverner les passions de l' un ou de l' autre des deux adversaires ? à la vérité, j' ai eu sur l' un quelque

p261

légère influence, sans lui avoir donné raison, jusqu' à présent, de penser qu' elle lui ait acquis le moindre droit sur ma reconnaissance. Sur l' autre, madame, qui peut se flatter d' en avoir aucune ?

C' est pour moi une peine des plus sensibles, de me voir dans la nécessité de rejeter tout le mal sur mon frère, quoique ma réputation et ma liberté soient sacrifiées à son ressentiment et à son ambition. Avec de si justes sujets de douleur, ne m' est-il pas permis de parler ?

L' aveu que je vous fais, madame, étant également respectueux et volontaire, j' ose humblement présumer qu' on n' exigera point de moi que je produise la lettre. Il me semble que la prudence et l' honneur me le défendent, parce que le style en est violent. M Lovelace ayant appris (par d' autres voies, je vous assure, que par la mienne ou par celle d' Hannah) une partie des rigueurs avec lesquelles je suis traitée, se croit autorisé à les mettre sur son compte, par quelques discours de la même violence qui sont échappés à quelques-uns de mes proches.

Me dispenser de lui répondre, c' est le mettre au désespoir, et lui donner lieu de croire tous ses ressentimens justifiés, quoique je sois fort éloignée d' en avoir la même opinion. Si je lui fais réponse, et si, par considération pour moi,

p262

il prend le parti de la patience, ayez la bonté, madame, de considérer les obligations qu' il se flattera de m' avoir imposées. Je ne vous prierois pas de faire cette réflexion, si j' étois aussi prévenue qu' on le suppose en sa faveur. Mais, pour vous marquer encore mieux combien je suis éloignée de la prévention qu' on m' attribue, je vous demande en grâce, madame, de considérer si l' offre d' embrasser le célibat, que je vous ai faite à vous-même, et que j' exécuterai religieusement, n' est pas, après tout, le meilleur moyen de nous délivrer honnêtement de ses prétentions. Renoncer à lui, sans déclarer que je ne serai jamais à M Solmes, c' est lui faire conclure que, dans les fâcheuses circonstances où je suis, j' ai pris le parti de me déterminer en faveur de son rival.

Si ces représentations ne paroissent d' aucun poids, il ne reste, madame, qu' à faire l' essai des systèmes de mon frère, et je me résignerai à ma

destinée, avec toute la patience que je tâcherai d'obtenir du ciel par mes prières. Ainsi, laissant tout à votre prudence, avec le soin d'examiner s'il convient, ou non, de consulter mon père et mes oncles sur ce que je prends la liberté de vous écrire ; si je dois répondre, ou non, à la lettre de M Lovelace ; et par qui, dans le premier cas, ma réponse lui doit être envoyée.

p263

Je demeure, madame, votre très-malheureuse, mais toujours très-obéissante fille,
Clarisse Harlove.

Mercredi au matin.

On m'apporte à ce moment la réponse de ma mère. Elle m'ordonne, comme vous verrez, de la jeter au feu, mais comme je la crois sûrement entre vos mains, et que vous vous garderez bien de la faire voir à personne, ses intentions n'en seront pas moins remplies. Elle est sans date et sans adresse.

Clarisse,

ne dites pas que tout le blâme et toute la peine retombent sur vous. J'ai plus de part que vous à l'un et à l'autre, et je suis bien plus innocente. Lorsque votre opiniâtreté est égale à la passion de tout autre, ne blâmez pas votre frère. Nous avons raison de croire qu'Hannah servoit à vos correspondances. à présent qu'elle est congédiée, et qu'apparemment vous ne pourrez plus écrire à Miss Howe, ni elle à vous, sans notre participation, c'est une inquiétude de moins. Je n'avois d'ailleurs aucun mécontentement d'Hannah. Si je ne le lui ai pas dit à elle-même, c'est

p264

que je pouvois être entendue lorsqu'elle est venue prendre congé de moi. J'ai même élevé la voix pour lui recommander, dans quelque maison qu'elle puisse servir, s'il s'y trouve de jeunes filles, de ne pas entrer dans leurs correspondances clandestines. Mais je lui ai glissé deux guinées dans la main, et je n'ai pas été fâchée d'apprendre que vous avez été beaucoup plus libérale.

Je suis fort embarrassée sur ce qui concerne votre réponse à cet homme violent. Que pensez-vous

de lui voir prendre un empire de cette nature sur une famille telle que la nôtre ? Pour moi, je n' ai fait connoître à personne que je fusse informée de votre correspondance. Par votre dernière hardiesse (c' en est une bien étonnante, Clary ! D' avoir osé continuer devant M Solmes un sujet que j' avois été forcée d' interrompre), vous m' avez fait craindre que pour votre défense vous ne fussiez capable d' alléguer que j' ai autorisé vos correspondances secrètes, et d' augmenter par conséquent la désunion que vous mettez entre votre père et moi. Vous étiez autrefois toute ma consolation ; vous m' aidiez à supporter mes peines. Aujourd' hui ! ... mais je vois que rien n' est capable de vous ébranler, et je ne vous en parlerai plus. Vous êtes à présent

p265

sous la discipline de votre père. Il ne se laissera pas donner la loi, ni fléchir par des prières. J' aurois été bien aise de voir la lettre dont vous me parlez, comme j' ai vu toutes les autres. L' honneur et la prudence, dites-vous, vous défendent de me la montrer. ô Clarisse ! Vous recevez donc des lettres que l' honneur et la prudence ne vous permettent pas de montrer à votre mère ! Mais il ne me convient pas de la voir, quand vous seriez disposée à me l' envoyer. Je ne veux pas être dans votre secret ; je ne veux pas savoir que vous entreteniez des correspondances. Et, pour ce qui regarde la réponse, suivez vos propres lumières. Mais qu' il sache au moins que c' est la dernière fois que vous lui écrirez. Si vous lui faites une réponse, je ne veux point la voir. Cachetez là, si vous en faites une. Vous la donnerez à Chorey ; et Chorey... mais ne croyez pas que je vous permette d' écrire. Nous ne voulons entrer dans aucunes conditions avec lui, et l' on ne consentira pas non plus que vous y entriez. Votre père et vos oncles ne seroient pas maîtres d' eux-mêmes, s' ils le voyoient à leur porte. Quelle raison avez-vous de vouloir l' obliger, en renonçant à M Solmes ? Ce renoncement ne serviroit-il

p266

pas au contraire à nourrir ses espérances, et tandis qu' il en conservera, serons-nous jamais délivrés de ses insultes ? Quand il y aurait quelque reproche à faire à votre frère, c' est un mal invincible, et le devoir permet-il à une soeur d' entretenir des correspondances qui mettent la vie de son frère en danger ? Mais votre père a mis son propre sceau à l' aversion de votre frère. C' est à présent l' aversion de votre père, celle de vos oncles, la mienne, et celle de tout le monde. Qu' importe la source ? à l' égard du reste, votre obstination m' a ôté le pouvoir de rien entreprendre en votre faveur. Votre père se charge de toutes les suites. Ce n' est plus à moi par conséquent qu' il faut vous adresser. Je veux me réduire à la simple qualité d' observatrice ; heureuse, si je pouvois l' être avec indifférence ! Tandis que j' avois quelque pouvoir, vous ne m' avez pas permis d' en faire l' usage que j' aurois souhaité. Votre tante a été forcée de s' engager à ne se mêler de rien, sans la participation de votre père. Attendez-vous à de rudes épreuves. Si vous avez quelque faveur à espérer, ce ne peut être que de la médiation de vos oncles, et je les crois même aussi déterminés que les autres ; car ils ont pour principe (hélas ! Ils n' ont jamais eu d' enfans) qu' une fille qui, dans l' article du mariage, ne se gouverne point

p267

par l' avis de ses parens, est une créature perdue. Gardez-vous qu' on vous trouve cette lettre ; brûlez-la ; elle se sent trop de la tendresse d' une mère, pour une fille dont l' obstination ne peut être justifiée. Ne m' écrivez plus. Je ne puis rien faire pour vous ; mais vous pouvez tout par vous-même. Revenons, ma chère, à mon triste récit. Après cette lettre, vous vous imaginez bien que je n' ai pas dû me promettre beaucoup d' effet d' une tentative directe auprès de mon père. Cependant j' ai cru qu' il étoit convenable de lui écrire, ne fût-ce que pour me rendre témoignage à moi-même, que je n' ai rien négligé. Voici ma lettre. " je n' ai pas la présomption de vouloir entrer en dispute avec mon père. J' implore seulement sa bonté et son indulgence sur un point d' où mon bonheur dépend pour cette vie, et peut-être pour l' autre. Je le supplie de ne

pas faire un crime à sa fille, d' une aversion qu' il lui est impossible de surmonter. Je le conjure de ne pas permettre que je sois sacrifiée à des projets et à des possibilités éloignées. Je me plains du malheur que j' ai d' être bannie de sa présence, et prisonnière dans ma

p268

chambre. Sur tout autre point, je lui promets un respect aveugle et une résignation parfaite à toutes ses volontés. Je répète l' offre de me borner au célibat, et je ne crains pas de le prendre à témoin lui-même, que je n' ai jamais donné sujet de soupçonner ma fidélité. Je demande en grâce qu' il me soit permis de paroître devant lui et devant ma mère, et de les avoir tous deux pour juges de ma conduite ; faveur d' autant plus chère pour moi, que j' ai trop de raisons de croire qu' on me dresse des pièges, et qu' on emploie l' artifice pour tirer avantage de mes discours, pendant que je n' ai pas la liberté de parler pour ma défense. Je finis avec l' espérance que les instigations de mon frère ne feront pas perdre à une malheureuse fille la tendresse et la bonté de son père " .

Il faut vous faire part aussi de la cruelle réponse. Elle m' a été envoyée ouverte, quoique par les mains de Betty Barnes, qui m' a fait connoître à son air qu' elle n' en ignoroit pas le fond.

Mercredi.

Je vous écris, fille perverse, avec toute l' indignation que votre désobéissance mérite. Demander le pardon de votre faute, avec la résolution d' y persévérer, c' est une hardiesse insupportable

p269

et sans exemple. Est-ce mon autorité que vous bravez ? Vos réflexions injurieuses contre un frère qui fait l' honneur de la famille, méritent mon plus vif ressentiment. Je vois combien vous faites peu de cas des devoirs du sang, et j' en devine facilement la cause. J' ai peine à supporter les réflexions que cette idée offre d' elle-même. Votre conduite à l' égard d' une mère

trop tendre et trop indulgente... mais la patience m' échappe. Continuez, fille rebelle, de vivre loin de mes yeux, jusqu' à ce que vous ayez appris à vous conformer à mes volontés. Ingrate créature ! Votre lettre n' est qu' un reproche de mon indulgence passée. Ne m' écrivez plus que vous ne sachiez mieux ce que vous faites, et que vous n' ayez reconnu ce que vous devez à un père justement irrité. Cette furieuse lettre étoit accompagnée d' un billet de ma mère, ouvert aussi et sans adresse. Ceux qui prennent tant de peine à liguier tout le monde contre moi, l' ont obligée apparemment de rendre témoignage contre sa malheureuse fille. Mais ce qu' elle m' écrit n' étant qu' une répétition de ce qu' elle m' a dit de plus dur dans nos conférences, il est inutile de vous fatiguer par des redites. J' ajouterai seulement qu' elle donne aussi des louanges à mon frère, et qu' elle me blâme de parler si librement de lui.

LETTRE 26

p270

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

jeudi matin, 9 mars.

M Lovelace ne se rebute pas de mon silence.

J' ai reçu de lui une autre lettre, quoique je n' aie pas répondu à la précédente.

Quelque moyen que cet homme ait l' art d' employer, il est instruit de tout ce qui se passe dans notre famille. Ma prison, le départ d' Hannah, plusieurs circonstances que j' ignore moi-même, du ressentiment et des résolutions de mon père, de mes oncles et de mon frère, il est informé de tout, au moment que les choses arrivent.

Ce n' est point par de bonnes voies, ma chère, qu' il peut se procurer ces informations.

Son inquiétude paroît extrême. Il me parle de sa passion pour moi et de son ressentiment contre ma famille dans les termes les plus violens.

Il me presse beaucoup de lui engager ma parole que je ne serai jamais à M Solmes. Je crois qu' honnêtement je puis lui faire cette promesse.

Il me prie " de ne pas croire qu' il cherche à se faire un mérite aux dépens d' autrui, puisqu' il se propose d' obtenir mon coeur par le sien, ni qu' il pense à m' attirer dans ses intérêts

par la crainte. Mais il déclare que le traitement qu' il reçoit de ma famille est si insupportable, que tous ses amis, sans excepter milord M et ses deux tantes, lui reprochent perpétuellement de ne pas s' en ressentir ; et s' il a le malheur, dit-il, de ne recevoir de moi aucun sujet d' espérance, il ne peut me répondre des extrémités où son désespoir est capable de le porter " .

Il ajoute " qu' à la vérité ses proches, sur-tout les dames, lui conseillent d' avoir recours aux loix ; mais quel moyen pour un homme d' honneur, de répondre par cette voie à des injures verbales, de la part des gens qui ont droit de porter une épée " ?

Vous voyez, ma chère, que ce n' est pas sans raison que ma mère appréhende comme moi quelque nouveau malheur et qu' elle m' a offert indirectement le ministère de Chorey pour porter ma réponse.

Il s' étend beaucoup sur les sentimens de bonté dont les dames de sa famille sont remplies pour moi. Je n' en suis pas connue personnellement, excepté de Miss Patty Montaigu, que je me souviens d' avoir vue une fois chez Madame *Knolly* . Il est naturel, je m' imagine, de chercher à se faire de nouveaux amis, à proportion qu' on voit baisser l' affection des anciens. Mais

j' aimerois mieux paroître aimable aux yeux de ma propre famille et aux vôtres, qu' à ceux de l' univers entier. Cependant les quatre dames de sa famille ont une réputation si bien établie qu' il doit être agréable pour tout le monde d' avoir quelque part à leur estime. N' y auroit-il pas quelque moyen, par l' entremise de Madame Fortescue, ou par celle de M Hickman, qui connoît milord M de s' informer (secrètement néanmoins) qu' elle est leur opinion sur les circonstances présentes, et sur le peu d' apparence qu' il y a désormais que l' alliance qu' elles ont autrefois approuvée, puisse réussir. De mon côté, assurément, je n' ai pas assez bonne opinion de moi-même pour m' imaginer qu' elles puissent souhaiter de voir persévérer leur neveu dans ses vues, malgré tant de rebuts et de mépris. Non que je prenne beaucoup d' intérêt aux conseils

qu' elles peuvent lui donner là-dessus ; mais il semble que milord ayant signé sa lettre précédente, et toute leur famille me faisant assurer de leur amitié, je ne dois pas être mal dans leur esprit. Je ne serois pas fâchée que ces assurances fussent confirmées par quelque personne indifférente, d' autant plus qu' ils mettent, comme on le sait, un fort haut prix à leur alliance, à leur fortune et à leur noblesse, et qu' ils se plaignent, avec raison, d' être surpris dans le

p273

traitement que M Lovelace a reçu de ma famille. Jusqu' à présent, la curiosité est mon seul motif ; et je me promets bien de n' en avoir jamais de plus fort, malgré les prétendus battemens de coeur dont vous m' avez soupçonnée ; oui, ma chère ; quand il y auroit moins de reproches à lui faire qu' il n' y en a effectivement.

J' ai fait réponse à ses lettres. S' il me prend au mot, ma curiosité n' aura pas besoin d' être si vive, pour savoir ce que ses parens pensent de moi, quoiqu' il soit toujours fort doux d' être estimé des honnêtes gens. Voici la substance de ma réponse.

" je lui marque mon étonnement, de le voir si bien et si-tôt informé de tout ce qui se passe ici. Je l' assure que, quand M Lovelace ne seroit pas au monde, je ne serois jamais à M Solmes. Je lui dis que rendre, comme j' apprend qu' il le fait, défis pour défis à mes proches, c' est me donner une fort mauvaise marque de sa politesse, et de la considération qu' il prétend avoir pour moi ; que si j' apprend qu' il se présente à la porte d' aucun de mes parens, pour leur rendre une visite sans leur consentement, je prendrai la ferme

p274

résolution de ne le voir de ma vie, si je puis l' éviter " .

Je lui apprend qu' on a fermé les yeux sur l' envoi de ma lettre (quoique personne n' ait vu ce qu' elle contient), à condition que ce sera la dernière qu' il recevra jamais de moi ; que s' il veut se le rappeler, il m' a entendu dire plus d' une fois, avant même que M Solmes eût été

présenté à notre famille, que mon inclination me portoit au célibat ; que M Wyerley et d' autres prétendans peuvent lui rendre témoignage que c' étoit mon choix avant que je l' eusse connu lui-même ; que rien n' auroit été capable de m' engager à lui écrire sur le sujet présent, si je n' avois cru reconnoître qu' il en avoit usé assez généreusement avec mon frère, et qu' il n' avoit pas été bien traité par mes amis : que, dans la supposition même qu' ils eussent embrassé ses intérêts, et que j' eusse pu renoncer à mes projets de célibat, j' aurois eu de grandes objections à former contre lui, et je les lui aurois déclarées naturellement si j' avois reçu ses assiduités sur un autre pied que les visites ordinaires. Enfin, je lui déclare que, par toutes ces raisons, j' espère que la seule lettre que je veux bien recevoir de lui sera la dernière, et que je ne l' attends que pour y apprendre qu' il se rend à mes désirs,

p275

du moins jusqu' à des conjonctures plus heureuses. J' ai cru devoir ajouter cette restriction, pour ne les pas pousser tout-à-fait au désespoir. Mais s' il me prenoit réellement au mot, je serois délivrée en effet d' un de mes persécuteurs. Je vous ai promis de vous abandonner toutes ses lettres et mes réponses. Je renouvelle ma promesse, et cette raison m' empêche de donner plus d' étendue à mes extraits. Mais je ne puis assez répéter combien je souffre de la nécessité où je suis de répondre aux lettres d' un homme dont je n' ai jamais eu dessein d' encourager les prétentions, et contre lequel j' ai mille choses à objecter, sur-tout à des lettres qui ne respirent qu' une ardente passion, accompagnée d' un air d' espérance. Car, ma chère, vous n' avez jamais connu d' homme si hardi dans ses suppositions. Il ressemble aux commentateurs, qui trouvent, dans leur original, des beautés auxquelles l' auteur n' a peut-être pas songé. De même, il me remercie souvent dans les termes les plus vifs, de diverses faveurs, et d' une considération que je n' ai jamais pensé à lui accorder ; de sorte que je suis quelquefois obligée de donner leur véritable explication à de prétendues bontés, que je n' aurois pu lui marquer sans m' avilir à mes propres yeux.

En un mot, ma chère, c' est un cheval rétif, qui fatigue la main, qui disloque le bras pour le tenir en bride ; et lorsque vous verrez ses lettres, il ne faut pas croire que vous en puissiez porter de jugement sans avoir lu mes réponses. Si vous n' observez pas cette précaution, vous aurez souvent l' occasion de reprocher à votre amie des illusions d' amour propre et des *battemens* de coeur. Cependant, cet animal contradictoire se plaint, dans d' autres tems, que je marque aussi peu de bonté pour lui, et que mes amis lui portent autant de haine, que s' il avoit été l' agresseur, ou que si la catastrophe avoit été aussi fatale qu' on pouvoit le craindre. Que direz-vous d' un homme qui semble affecter successivement de se plaindre de ma froideur, et de se réjouir de mes faveurs imaginaires ? Si le but de cette conduite étoit, tantôt de me faire acquiescer à ses remercîmens, tantôt de m' inspirer plus de sensibilité pour ses plaintes, et si cette contradiction n' est pas l' effet de sa légèreté et de son étourderie, je le regarderai comme un des plus profonds et des plus artificieux mortels qu' on ait jamais connus, exercé peut-être au même degré dans ses dangereuses pratiques ; et si jamais j' en étois sûre, je le haïrois, s' il est possible, encore plus que je ne hais Solmes.

Mais c' est assez parler aujourd' hui de cet être inexplicable.

LETTRE 27

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

jeudi au soir 9 mars.

Je ne puis penser, sans impatience, à aucun des visages avec lesquels vous êtes condamnée à vivre. Je ne sais quel conseil vous donner. êtes-vous sûre que vous ne méritez pas d' être punie pour avoir empêché, quoiqu' à votre grand malheur, l' exécution du testament de votre grand-père ; les testamens sont des choses sacrées, mon enfant. Vous voyez que vos gens le pensent eux-mêmes, eux qui se croient blessés

par la distinction avec laquelle vous êtes traitée dans un testament.

Je vous passe tous les nobles raisonnemens qui ont servi alors à vous déterminer. Mais, puisqu' un si charmant et si généreux exemple du respect filial est si mal récompensé, pourquoi ne reprendriez-vous pas vos droits.

Votre grand-père connoissoit le vice de sa famille. Il savoit aussi quelle est la noblesse de vos inclinations. Peut-être lui-même (pardon, ma

p278

chère,) a-t-il fait trop peu de bien pendant sa vie, et c' est par ce motif qu' il a mis entre vos mains de quoi réparer sa faute et celle de tous ses enfans. à votre place, je reprendrois ce qu' il vous a laissé. Je vous jure que je n' y manquerois pas. Vous me direz que vous ne le pouvez tandis que vous êtes avec eux ? C' est ce qu' il faut voir. Croyez-vous qu' ils en puissent user plus mal qu' ils ne font avec vous ? D' ailleurs, n' est-ce pas votre droit. Et n' abusent-ils pas de votre propre générosité pour vous opprimer ? Votre oncle Harlove est un des deux exécuteurs testamentaires ; votre cousin Morden est l' autre ; insistez sur votre droit avec votre oncle ? écrivez à votre cousin. J' ose vous promettre que vos persécuteurs changeront bientôt de conduite.

Votre insolent frère, à quel titre ose-t-il vous chagriner ? Si j' étois sa soeur (je voudrois l' être pour un mois, et pas plus long-tems), je lui apprendrois bientôt à vivre. Je m' établirois dans la demeure qui m' appartient, pour y exécuter mes charmans systèmes, et rendre tout le monde heureux autour de moi. J' aurois bientôt un carrosse. Je verrois ma famille, quand elle s' en rendroit digne. Mais lorsque mon frère et ma soeur prendroient des airs trop hauts, je leur ferois connoître que je suis leur soeur et non leur servante ; et si cette déclaration ne suffisoit pas,

p279

je leur ferois ma porte, et je leur dirois de se tenir compagnie l' un à l' autre.

Il faut convenir néanmoins que cet excellent frère et cette aimable soeur, jugeant des choses comme il convient à de petits esprits, tels

qu' ils le sont tous deux, ont quelque raison de vous traiter si mal. En mettant à part l' amour méprisé d' un côté, et l' avarice de l' autre, quelle mortification n' est-ce pas depuis long-tems pour eux de se voir éclipsés par une soeur cadette ? Un soleil éclatant dans une famille ? Entre des lumières si foibles ! Comment l' auroient-ils pu supporter ? Entr' eux, ma chère, ils ont dû vous regarder comme un prodige ; et les prodiges, comme vous savez, obtiennent bien notre admiration, mais ne s' attirent guères notre amour. La distance entre vous et eux est immense. Votre lumière leur blesse les yeux. Quelle ombre le pur éclat de votre mérite ne doit-il pas jeter sur eux ? Est-il donc bien étonnant qu' ils embrassent la première occasion de vous rabaisser, s' ils le peuvent, à leur niveau ?

Attendez-vous, ma chère, à vous voir presser de plus en plus de ce côté-là, à proportion qu' on vous trouvera disposée à le souffrir. à l' égard de cet odieux Solmes, je ne suis pas surprise de votre aversion pour lui. Elle me paroît

p280

si sincère, qu' il est inutile de rien dire qui puisse servir à l' augmenter. Cependant, qui peut résister à ses propres talens ? Un des miens, comme je vous l' ai déjà dit, est de peindre les laides ressemblances. Lâcherai-je la bride à mon pinceau ? Oui ; car je veux justifier votre antipathie par l' opinion que j' ai du personnage, et vous faire connoître aussi que j' approuve, et que j' approuverai toujours, avec admiration, la fermeté de votre caractère.

Je me suis trouvée deux fois dans sa compagnie ; et je me souviens qu' une des deux, votre Lovelace y étoit aussi. Il n' est pas besoin de vous dire, malgré votre jolie *curiosité* (qui n' est pourtant, comme vous savez, qu' une *curiosité* toute simple), la différence infinie qui est entr' eux.

Lovelace amusa la compagnie, avec sa gaieté ordinaire, et fit rire tout le monde par ses récits. C' étoit avant que cette énorme créature eût été proposée pour vous. Solmes rit aussi ; mais ce fut d' une manière de rire qui lui est propre ; car je m' imagine que les trois premières du moins de ses années, n' ont été que des cris continuels ; et ses muscles n' ont jamais pu se remonter au

ton de rire ordinaire. Son sourire (je doute que vous l' ayez jamais vu sourire, ou du moins que vous lui en ayez jamais donné sujet) son

p281

sourire, dis-je, est si peu naturel aux traits de son visage, qu' on le prendroit pour la grimace d' un furieux ou d' un fou.

J' attachai mon attention sur lui, comme je fais toujours sur ces seigneurs de nouvelle création, pour me réjouir de leurs singularités. En vérité, je fus dégoûtée, jusqu' au point d' en être choquée. Mais je me rappelle d' avoir pris plaisir particulièrement à voir retomber cette épaisse physionomie dans son état naturel, quoique lentement, comme si les muscles qui avoient servi à ses contorsions eussent tourné sur des gonds rouillés.

L' amour même ne seroit-il pas horrible de la part d' un tel mari ? Pour moi, si j' étois sa femme, (mais qu' ai-je fait à moi-même, pour m' occuper un moment de cette supposition) ? Je ne connoitrois de plaisir que dans son absence, ou lorsque j' aurois occasion de le quereller. Une femme vaporeuse, qui a besoin de quelqu' un sur qui elle puisse exercer ses caprices, pourroit s' accommoder d' une figure si révoltante ; et cette seule raison, qui mettroit tous les domestiques à couvert de sa mauvaise humeur, serviroit peut-être à leur faire bénir leur maître. Mais, pour peu qu' une femme eût de délicatesse, quelle honte n' auroit-elle pas de se surprendre

p282

jamais dans le moindre dessein de l' obliger. C' en est assez pour sa figure. Du côté de son autre moitié, il passe pour le plus rampant de tous les mortels, lorsqu' il espère gagner quelqu' un par cette voie : insolent, d' ailleurs, pour ceux qu' il n' a pas d' intérêt à ménager. N' est-ce pas le véritable caractère d' une ame basse et sans honneur ? On assure qu' il est méchant, vindicatif ; et que, s' il est désobligé par quelqu' un, sa haine embrasse toute une famille. Mais c' est particulièrement contre la sienne que sa mauvaise volonté s' exerce. On m' a dit qu' entre tous ses parens, il n' y en a pas un d' aussi

méprisable que lui. C' est peut-être la raison qui le fait penser à les déshériter tous. Ma femme de chambre, qui est parente d' un de ses gens, me raconte qu' il est haï de tous ses fermiers, et qu' il n' a jamais eu un domestique qui ait dit du bien de lui. Comme il les soupçonne de le tromper, parce qu' il juge d' eux apparemment par lui-même, il en change continuellement. Ses poches, dit-on, sont sans cesse chargées de clefs ; de sorte que, s' il a quelqu' un à traiter (pour des amis, il n' en a que dans votre famille), il est une heure à trouver celle dont il a besoin ; et si c' est celle du vin qu' il lui faut,

p283

il le va toujours chercher lui-même. Au reste, ce n' est pas un embarras qu' il ait fort souvent ; car il ne reçoit pas d' autres visites que celles qu' il doit à la nécessité. Un homme d' honneur aimeroit mieux passer la nuit dehors, que de prendre un lit dans sa maison. Et voilà néanmoins l' homme qu' on a choisi, par des vues aussi sordides que les siennes, pour en faire le mari, c' est-à-dire, le seigneur et le maître de Clarisse Harlove. Mais peut-être n' est-il pas aussi méprisable qu' on le représente. Il est rare qu' on fasse une peinture bien juste des caractères extrêmement bons ou extrêmement mauvais. La faveur exalte les uns, et la haine déprime les autres. Mais votre oncle Antonin a dit à ma mère, qui lui objectoit son avarice, qu' on se propose de le lier en votre faveur. Un bon lien de chanvre lui conviendrait bien mieux que celui du mariage. Mais n' est-ce pas une marque que ses protecteurs même le regardent comme une ame basse, puisqu' ils croient avoir besoin de le brider par des articles ? Sur quoi, ma chère ? Peut-être sur votre nécessaire. Mais je suis bien bonne de m' arrêter si long-tems à cet odieux portrait. Vous ne devez pas être à cet homme-là : voilà ce qui est clair à mes yeux... quoique la manière de l' éviter ne le soit pas

p284

tant, à moins que vous ne vous établissiez dans l' indépendance à laquelle vous avez droit.

Ma mère est venue m' interrompre ; elle a voulu voir ce que j' avois écrit. J' ai eu l' impertinence de lui lire le portrait de votre Solmes.

Elle est convenue " que cet homme n' est pas extrêmement propre à inspirer des sentimens ; qu' il n' a pas les dehors les plus heureux. Mais qu' est-ce que la figure dans un mari ? " et tout de suite, elle m' a grondée de vous soutenir dans votre résistance aux volontés d' un père. De là, on est passé à me faire une bonne leçon sur la préférence que mérite un homme capable de remplir ses devoirs extérieurs et domestiques, par opposition à des prodiges et à des libertins : sujet très-utile, sans doute, soit que les applications soient justes ou qu' elles ne le soient pas. Mais pourquoi ces sages parens, en disant trop de mal des personnes qui leur déplaisent, mettent-ils les gens dans le cas de les défendre ? Lovelace n' est pas un prodige. Il n' a pas d' obligations qu' il ne remplisse au-dehors ; quoique véritablement je le croie assez libertin. Et puis, après nous avoir poussées à rendre une justice des plus simples, on ne manque point de nous accuser de prévention. Et de-là vient le

p285

désir, qui n' est d' abord qu' une pure *curiosité* , de savoir ce que les amis d' un homme pensent de nous ; d' où naît ensuite, assez probablement, une distinction, une préférence, ou quelque sentiment de cette nature.

Ma mère m' a commandé de récrire du moins cette page. Mais vous me pardonnerez, s' il vous plaît, ma bonne maman. Il est vrai, ma chère, que je ne voudrois pas avoir perdu ce caractère pour tout au monde, parce qu' il est sorti naturellement de ma plume. Je n' ai jamais rien écrit d' agréable pour moi-même, qui ne l' ait été aussi pour vous. La raison en est toute simple ; c' est qu' entre vous et moi, nous n' avons qu' une ame, avec cette seule différence, que vous me semblez quelquefois un peu trop grave, et que je vous parois sans doute un peu trop éveillée.

C' est probablement cette différence de nos caractères qui fait que nous nous aimons si parfaitement l' une et l' autre, que pour me servir des termes de Norris, *il ne peut naître de troisième amour entre deux* . Chacune de nous ayant quelque chose qui manque aux yeux de l' autre, et chacune néanmoins aimant assez l' autre pour souffrir

qu' elle lui en dise son avis ; ou plutôt, peut-être, aucune des deux ne souhaitant de s' en corriger ; cette disposition écarte une sorte de rivalité qui pourroit exciter dans l' une et dans l' autre

p286

un peu d' humeur secrète, et la tourner par degrés en envie, qui deviendroit à la fin haine ou mauvaise volonté. Si le cas est tel que je le dis, ma chère, je suis d' avis que chacune garde son défaut, et qu' elle en tire le meilleur parti qu' elle pourra. Le naturel ne plaide-t-il pas en notre faveur ? Nommez-moi des héros ou des héroïnes qui soient jamais parvenus à vaincre un défaut naturel ; les uns, l' avarice ; d' autres, la gravité, comme dans ma meilleure amie ; d' autres, l' étourderie, comme dans celle qu' il est inutile que je nomme.

Je dois vous avertir, ma chère, que je n' ai pu me dispenser de satisfaire la curiosité de ma mère (car vous n' êtes pas la seule qui ayez de la *curiosité*), ni même de lui laisser voir de tems en tems quelques pages de vos propres lettres. On m' interrompt ici. Mais je reprendrai bientôt la plume, pour vous raconter ce qui s' est passé, en cette occasion, entre ma mère et moi. Le détail en est d' autant plus intéressant, qu' elle faisoit tomber ses réflexions tout à la fois sur sa fille, sur Hickman son favori, et sur votre Lovelace.

Voici le récit auquel je me suis engagée. " je ne saurois disconvenir, m' a-t-elle dit, qu' il n' y ait quelque chose d' un peu dur dans la situation

p287

de Miss Harlove, quoiqu' il soit bien fâcheux aussi, comme le dit sa mère, qu' une fille dont l' obéissance s' est toujours fait admirer sur les moindres points, s' oppose à la volonté de ses parens dans le point essentiel. Mais, pour rendre justice aux deux parties, si l' on ne peut s' empêcher de plaindre Miss Harlove, et de reconnoître que l' homme qu' on la presse de recevoir n' a pas l' espèce de mérite qu' une ame aussi délicate que la sienne peut souhaiter raisonnablement dans un mari, n' est-il pas vrai aussi que cet homme est préférable à un libertin,

qui s' est battu, d' ailleurs, en duel, avec son frère ? C' est ce que les pères et mères doivent penser, quand on retrancheroit même cette circonstance. Il seroit bien étrange qu' ils ne sussent pas ce qui est le plus convenable à leurs enfans " .

Oui, ai-je répondu en moi-même, ils doivent l' avoir appris par leur propre expérience, si de petites vues sordides ne leur donnent pas en faveur d' un homme la même prévention qu' ils reprochent à leur fille en faveur d' un autre ; et s' il n' y a pas quelque oncle bizarre, un oncle Antonin, qui fortifie cette prévention, comme il ne l' inspire que trop à ma mère : pauvre petit esprit, rampant d' un côté, absolu de l' autre, est-ce à lui de raisonner sur les devoirs des enfans

p288

à l' égard des pères, sans avoir appris ce que les pères doivent aussi à leurs enfans ? Mais c' est votre mère, souffrez que je le dise, qui a gâté les trois frères par des excès mal entendus de douceur et de complaisance.

" vous voyez, a continué la mienne, que je tiens, ma fille, une conduite bien différente avec vous. Je vous ai proposé un homme du caractère le plus doux, et le plus poli, comme le plus sage et le plus réglé " .

Je n' ai pas une trop grande idée, ma chère, du jugement de ma mère sur ce qui est *le plus poli* . Elle juge de l' honnête Hickman pour sa fille, comme je suppose qu' elle auroit fait il y a vingt ans pour elle-même. Hickman me paroît de cette trempe un peu surannée, j' entends pour le caractère ; trop maniéré, ma chère, trop formaliste, comme vous en conviendrez vous-même.

" d' excellente famille, a continué ma mère, riche en biens clairs, et qui peuvent encore augmenter " (c' est une considération, comme vous voyez, qui est d' un grand poids sur l' esprit de ma mère). " je vous prie, je vous demande en grâce de l' encourager, ou du moins, de ne pas prendre droit de son attachement et de sa soumission pour le faire souffrir " .

Oui, vraiment ! Lui marquer de la bonté,

p289

afin qu' il prenne bientôt avec moi des airs familiers. Il faut tenir cette sorte d' hommes à une juste distance de soi ; c' est mon avis.

" cependant j' aurai bien de la peine à vous faire entrer là-dessus dans mes sentimens. Que diriez-vous si je vous traitois, comme Miss Harlove est traitée par son père et par sa mère " ?

" ce que je dirois, madame ? La réponse est aisée. Je ne dirois rien. Croyez-vous qu' un tel traitement, à l' égard d' une jeune personne de ce mérite, ne soit pas insupportable " ?

" doucement, *Nancy*, doucement. Vous n' avez entendu qu' une partie ; et n' en fallût-il juger que par quelques endroits de ses lettres que vous m' avez lus, il me semble qu' il y a quelque chose à redire. Ce sont ses parens, après tout. Ils doivent savoir ce qui lui convient. Miss Clarisse Harlove, toute charmante qu' elle est, doit avoir fait ou dit quelque chose qui les porte à la traiter si mal ; car vous savez quelle tendresse ils avoient pour elle " .

" mais, s' il est vrai qu' elle soit sans reproche, madame, combien ne sont-ils pas condamnables, dans votre propre supposition " ?

Ensuite est venu " le bien immense de M Solmes, son habileté à le ménager " . (j' ai

p290

été fâchée de voir arriver si-tôt cette dernière réflexion. Comme on se porte, ai-je dit, à prendre la défense de ceux qui aiment l' argent, quand on ne le hait pas soi-même ! Cependant, pour la générosité, ma mère est une reine en comparaison de Solmes).

" ne sait-on pas quels sont les étranges effets de la prévention, en amour, dans le coeur des jeunes personnes " ?

Je ne comprends pas, ma chère, pourquoi l' on prend plaisir à supposer toujours de l' amour aux gens. La *curiosité* produit d' autres *curiosités* . Voilà tout, je m' imagine.

Elle s' est étendue de fort bonne foi sur la personne de M Lovelace, et sur ses qualités naturelles et acquises. Mais elle est revenue à dire qu' une fille en doit juger par les yeux d' une mère, et non par les siens. Cependant elle n' a su que répondre à l' offre que vous faites de vous réduire au célibat, et de rompre avec lui :

savoir, a-t-elle dit, *si, si*, (en faisant trois ou quatre *si* d' un seul), *si* l' on peut s' y fier.

Mais l' *obéissance sans réserve* , sans aucun égard aux raisons, est le refrain de la chanson de ma mère ; et l' application, ma chère, me regarde comme vous.

Je reconnois volontiers que l' obéissance aux parens est un devoir du premier ordre. Mais je

p291

bénis le ciel de n' être pas exposée aux mêmes épreuves. Il est aisé pour tout le monde de faire son devoir, lorsqu' on n' est pas poussé à s' en écarter. Mais peu de jeunes personnes, avec le pouvoir de secouer honnêtement le joug, seroient capables de votre patience.

La crainte de vous offenser me fait rejeter tout ce qui se présente à mon esprit sur la conduite que votre père, vos oncles et tout le reste de vos parens, tiennent avec vous.

Mais je commence à prendre une haute idée de ma pénétration, en considérant que je ne me suis jamais senti d' amitié sincère que pour vous, dans toute votre famille. Je ne suis pas faite pour aimer ces gens-là. La sincérité est un devoir à l' égard de nos amis ; c' est l' excuse qu' Anne Howe peut apporter à Miss Clarisse Harlove. Cependant j' aurois dû excepter votre mère, qui est une femme respectable, et qui mérite à présent de la compassion. Comment doit-elle avoir été traitée, pour se trouver si misérablement subjuguée ? C' est à quoi le bon vieux vicomte ne s' attendoit guère, lorsqu' il maria sa chère fille, sa fille unique, à un homme de si belle apparence, et qu' elle trouvoit elle-même de son goût. Une autre que moi traiteroit votre père de tyran. Tout le monde lui doit ce nom, et vous ne devez pas vous en offenser, si vous aimez votre mère. D' un

p292

autre côté, on ne sauroit s' empêcher de la trouver moins à plaindre, lorsqu' on se rappelle que c' est elle-même qui s' est attiré ses disgrâces (soit que la mauvaise humeur de votre père vienne de sa goutte ou de toute autre cause), par une foiblesse indigne de sa naissance et de ses belles

qualités, en accordant tout à des esprits hautains et présomptueux (bornez cette réflexion à votre frère, si vous avez peine à l' étendre plus loin) ; et cela, dans quelle vue ? Pour se procurer une tranquillité passagère, qui méritoit d' autant moins d' être considérée, que les efforts qu' elle a faits pour y parvenir, n' ont servi qu' à fortifier l' ascendant des autres, à proportion qu' ils ont affoibli le sien, et l' ont rendu enfin esclave d' un empire arbitraire, qui est fondé sur sa patience. Et quel en est le fruit ? De se voir forcée aujourd' hui, contre son propre jugement, d' abandonner le plus digne de ses enfans, et de le sacrifier à l' amour-propre et à l' ambition du plus indigne. Mais je me hâte de passer à d' autres sujets. Me pardonneriez-vous d' en avoir tant dit ? J' ajouterai néanmoins que ce n' est pas la moitié de ce que j' ai dans le coeur.

On attend ce soir de Londres M Hickman.
Je l' ai prié de s' y informer, un peu soigneusement, de la vie que Lovelace mène à la ville.
S' il ne l' a pas fait, il n' aura pas lieu d' être content

p293

de mon humeur. Cependant ne vous attendez pas à des récits fort avantageux. Lovelace est une créature intrigante et remplie d' inventions.

En vérité, nous devrions mépriser souverainement ces messieurs-là. Que ne laissent-ils en repos nos pères et nos mères, au lieu de les venir tourmenter par leurs offres dorées, par leurs protestations, par leurs belles peintures d' établissement, et par toutes leurs ostentations ridicules, qui ne tournent qu' à notre propre tourment ? Vous et moi, ne pourrions-nous pas mener ensemble la plus charmante vie du monde, et ne les voir tous qu' avec mépris ? Pourquoi prêter l' oreille à leurs flatteries, et nous laisser prendre au piège, comme les plus sots de tous les oiseaux, pour tomber dans un état d' esclavage ou de vile subordination ? Le bel avantage, d' être traitées en princesses pendant quelques semaines, pour l' être en esclaves pendant tout le reste de notre vie ! De bonne foi, ma chère, je les regarde tous comme vous regardez Solmes ; je ne puis les souffrir. Mais vos parens (car je ne veux plus leur donner le nom de vos amis, dont ils sont indignes), vos parens, dis-je, qui sont capables de vous vendre au prix qui leur est offert par un misérable,

et qu' il ne peut leur compter qu' en dépouillant
tous les siens de leurs reversiones naturelles,

p294

faut-il beaucoup de justice et de raison
pour les trouver aussi méprisables que lui ?
M Hickman sondera milord M sur l' article
que vous me recommandez. Je pourrais vous dire
d' avance ce que milord répondra, lui et les siens,
lorsqu' on les fera tomber sur cette matière. Qui ne
se feroit pas honneur d' une alliance avec Miss
Clarisse Harlove ? Madame Fortescue m' a dit
qu' ils ne parlent de vous qu' avec admiration.
Si vous n' avez pas trouvé assez de clarté dans
mes avis sur votre situation, je les répète en un
seul mot. Reprenez vos droits. Tout le reste
suivra naturellement.

On nous a dit ici que Madame Norton, comme
votre tante Hervey, s' étoit déclarée pour le parti
de l' obéissance aveugle. Si elle a pu penser que la
part qu' elle a eue à votre éducation, et vos
admirables qualités naturelles et acquises, doivent
être prostituées à un misérable tel que Solmes,
je la déteste pour toute ma vie. Il peut vous venir
à l' esprit que je cherche à diminuer un peu la
considération que vous avez pour cette vertueuse
femme. Peut-être ne vous tromperiez-vous pas
tout-à-fait ; car, pour vous avouer la vérité, je
ne l' aime pas tant que je l' aimerois, si, vous la
voyant aimer un peu moins, j' étois bien sûre que
vous m' aimez plus qu' elle.

Votre mère vous a déclaré que vous aurez à

p295

souffrir de rudes épreuves ; que vous êtes
désormais sous la discipline de votre père (ces
termes seuls sont capables de m' inspirer du mépris
pour ceux qui donnent occasion de les employer) ;
qu' il n' est plus en son pouvoir de vous secourir
et que, si vous avez quelque faveur à espérer,
ce n' est plus que par la médiation de vos oncles.
Je suppose que vous écrirez à ces deux arbitres
de votre sort, puisqu' on vous a défendu de les
voir. Mais est-il possible qu' une telle femme, une
telle soeur, une telle mère, n' ait aucune influence
dans sa propre famille ? Qui souhaitera de se
marier, comme vous le dites si bien, lorsqu' il

pourra vivre dans le célibat ? Ma bile recommence à s' échauffer. Reprenez vos droits, ma chère : c' est tout ce que je puis dire à présent ; de peur de vous offenser, lorsque j' ai le malheur de ne pouvoir vous servir.

LETTRE 28

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

vendredi, 10 mars.

Trouvez bon, ma chère, que je vous rappelle quelques endroits de votre lettre, qui me touchent sensiblement.

p296

En premier lieu, vous me permettez de vous dire que, malgré l' abattement de mes esprits, je suis très-fâchée contre vos réflexions sur mes proches ; particulièrement contre celles qui regardent mon père et la mémoire de mon grand-père. Votre mère même n' échappe point au tranchant de votre censure. Dans le sentiment d' un cuisant chagrin, on s' emporte quelquefois à parler librement de ceux qu' on aime et qu' on honore le plus ; mais on n' est pas bien aise que d' autres prennent la même liberté. D' ailleurs vous avez un tour d' expression si vif contre tout ce que vous prenez en aversion, que lorsque ma chaleur est un peu refroidie, et que mes réflexions me font appercevoir à quoi j' ai donné occasion, je suis obligée de tourner mes reproches contre moi-même. Convenons donc qu' il me sera permis de vous adresser mes plaintes, lorsque je les croirai justifiées par ma situation ; mais que votre rôle sera d' adoucir l' amertume de mes chagrins, par des avis que personne n' entend mieux à donner que vous ; avec cet avantage extrême, que vous savez parfaitement quel prix j' y ai toujours attaché.

Je ne puis désavouer que mon coeur ne soit flatté de me voir secondé par votre jugement, dans le mépris que je crois devoir à M Solmes. Cependant, permettez-moi de vous dire qu' il

p297

n' est pas si horrible que vous le représentez, du

moins par la figure ; car, du côté de l' ame, tout ce que j' ai appris de lui me porte à croire que vous lui avez rendu justice. Mais votre talent est si singulier pour peindre, comme vous dites, les laides ressemblances, et votre vivacité si extraordinaire, que l' un et l' autre vous emportent quelquefois hors des bornes de la vraisemblance. En un mot, ma chère, je vous ai vue plus d' une fois prendre la plume, dans la résolution d' écrire tout ce que votre esprit, plutôt que la vérité, pourroit vous dicter de convenable à l' occasion. On pourroit penser qu' il m' appartient d' autant moins de vous quereller là-dessus, que vos dégoûts et vos aversions viennent ici de la tendresse que vous avez pour moi. Mais ne devons nous pas toujours juger de nous-mêmes et de ce qui nous touche, comme nous pouvons nous figurer raisonnablement que les autres jugeroient de nous et de nos actions ?

à l' égard du conseil que vous me donnez de reprendre mes droits, je suis résolue de ne jamais entrer en dispute avec mon père, quelque mal qui puisse m' en arriver. J' entreprendrai peut-être une autre fois de répondre à tous vos raisonnemens ; mais je me contente d' observer aujourd' hui que Lovelace même me jugeroit moins digne de ses soins, s' il me croyoit

p298

capable d' une autre résolution. Ces hommes, ma chère, au travers de toutes leurs flatteries, ne laissent pas de jeter les yeux devant eux sur le solide. Et ce n' est pas là-dessus que je les condamne. L' amour, considéré en arrière, doit paroître une grande folie, lorsqu' il a conduit à la pauvreté des personnes nées pour l' abondance, et qu' il a réduit des ames généreuses à la dure nécessité de l' obligation et de la dépendance. Vous trouvez, dans la différence de nos caractères, une raison fort ingénieuse de l' amitié que nous avons l' une pour l' autre. Je ne me la serois jamais imaginée. Elle peut avoir quelque chose de vrai ; mais, vrai ou non, il est certain que, de sang froid, et lorsque je me donnerai le tems de réfléchir, je ne vous en aimerai que mieux pour vos corrections et vos reproches, quelque sévérité que vous y puissiez mettre. Ainsi ne m' épargnez point, ma chère amie, lorsque vous me surprendrez dans la moindre faute. J' aime votre agréable raillerie. Vous savez que je l' aime : et toute sérieuse que vous me croyez, vous ai-je

jamais reproché d' être *trop éveillée* , comme vous le dites trop durement de vous-même ? Une des premières conditions de notre amitié a toujours été de nous dire ou de nous écrire mutuellement ce que nous pensons l' une de l' autre ; et je crois cette liberté indispensable,

p299

dans toutes les liaisons de coeur qui ont la vertu pour fondement. J' ai prévu que votre mère se déclareroit pour l' obéissance aveugle de la part des enfans. Malheureusement la nature des circonstances m' ôte le pouvoir de me conformer à ses principes : je le devrois, comme dit Madame Norton, si je le pouvois. Que vous êtes heureuse de n' avoir rien à démêler qu' avec vous-même, dans le choix qu' on vous invite à faire de M Hickman ! Que je le serois aussi, si j' étois traitée avec la même douceur ! Je ne pourrois pas, sans rougir, m' entendre prier par ma mère, et prier inutilement, d' encourager un homme aussi exempt de reproche que M Hickman. Sérieusement, ma chère Miss Howe, je n' ai pu lire, sans confusion, que votre mère ait dit, en parlant de moi, que tout est à craindre de la prévention *en amour* , dans les jeunes personnes de notre sexe. J' en suis d' autant plus touchée, que vous-même, ma chère, vous me semblez prête à me pousser de ce côté là. Comme je serois fort blâmable d' user avec vous du moindre déguisement, je ne disconviendrai pas que cet homme, ce Lovelace, ne soit une personne pour laquelle on pourroit prendre assez de goût, si son caractère étoit aussi irréprochable que celui de M Hickman, ou même s' il y avoit quelque

p300

espérance de pouvoir le ramener. Mais il me semble que le mot d' amour, quoique si-tôt prononcé, laisse un son qui a bien de la force et de l' étendue. Cependant je trouve que, par des mesures violentes, on peut être menée, comme pas à pas, à quelque chose qu' on pourroit nommer... je suis assez embarrassée à trouver un nom... qu' on pourroit nommer *une sorte de goût conditionnel* , ou quelque chose d' approchant.

Mais, pour le nom d' amour, tout légitime et tout charmant qu' il est dans plusieurs cas, tels que celui de la parenté, celui de la société, et plus encore dans le cas de nos devoirs suprêmes, où il mérite proprement le nom de divin, il me semble que, borné au sens étroit et particulier, qui ne regarde que nous-mêmes, le son n' en est pas fort agréable. Traitez-moi aussi librement que vous le souhaiterez sur les autres points. Cette liberté, comme je vous l' ai dit, ne fera qu' augmenter mon amitié. Mais je voudrais, pour l' honneur de notre sexe, que, soit qu' il soit question de moi ou d' une autre, vous ne laissassiez pas couler si facilement, de votre bouche ou de votre plume, l' imputation d' amour ; parce que c' est un double triomphe pour les hommes, qu' une femme de votre délicatesse, et aussi pleine de mépris pour eux que vous voulez qu' on le pense, puisse leur livrer

p301

en quelque sorte une amie, comme une sottie créature malade d' amour, avec une espèce de joie de sa foiblesse.

J' aurois quelques autres observations à faire sur vos deux dernières lettres, si j' avois l' esprit plus libre. J' ai voulu m' arrêter seulement aux endroits qui m' avoient frappée le plus, et dont j' ai cru ne pouvoir trop tôt vous avertir. Nous reviendrons à ce qui se passe ici ; mais ce sera dans une autre lettre.

LETTRE 29

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

samedi, 11 mars.

Il m' est venu tant de messages insultans de la part de mon frère et de ma soeur, et des déclarations de guerre si ouvertes, annoncées par Betty Barnes, avec son effronterie ordinaire, qu' avant que de m' adresser à mes oncles, suivant l' ouverture que ma mère m' a donnée dans sa lettre, j' ai jugé à propos de leur faire mes plaintes d' un procédé si peu fraternel. Mais je m' y suis prise d' une manière qui vous donnera beaucoup d' avantage sur moi, si vous continuez d' expliquer mes termes par quelques endroits de mes premières lettres. En un mot,

p302

vous aurez une plus belle occasion que jamais de me croire engagée bien loin en amour, si les raisons que j' ai eues de changer un peu de style, ne vous en font pas porter un jugement plus favorable. J' ai cru devoir entrer dans leurs propres idées, et puisqu' ils veulent absolument que je sois prévenue pour M Lovelace, je leur donne sujet de se confirmer dans leur opinion, plutôt que d' en douter.

En peu de mots, voici les raisons de ce changement.

Premièrement ils ont fondé leur principale batterie sur l' aveu que je leur ai fait d' avoir le coeur libre : et supposant ainsi que je n' ai rien à combattre, ils affectent de regarder ma résistance comme une pure obstination ; d' où ils concluent que mon aversion pour Solmes peut être aisément surmontée, et qu' elle doit l' être par l' obéissance que je dois à mon père, et par la considération du bien général de la famille.

En second lieu, quoiqu' ils emploient cet argument pour me fermer la bouche, ils paroissent fort éloignés de s' en rapporter à mon aveu, et ils me traitent avec autant de violence et de mépris, que si j' étois amoureuse d' un laquais de mon père ; de sorte que l' offre conditionnelle de renoncer à M Lovelace ne m' a procuré aucune faveur.

p303

D' un autre côté, puis-je me persuader que l' antipathie de mon frère soit bien fondée ? Le crime de M Lovelace, celui du moins qu' on fait retentir sans cesse à mes oreilles, est sa passion désordonnée pour les femmes. C' en est un grand sans doute. Mais est-ce par affection pour moi que mon frère lui fait ce reproche ? Non, toute sa conduite fait trop connoître qu' il est animé par d' autres vues.

La justice m' oblige donc, en quelque sorte, d' élever un peu la voix pour la défense d' un homme qui, malgré ses justes ressentimens, n' a pas voulu faire tout le mal qu' il pouvoit, tandis que mon frère s' est efforcé de lui en faire beaucoup, s' il l' avoit pu. Il m' a semblé qu' il étoit à propos de les alarmer un peu par la crainte que les méthodes qu' ils emploient ne soient directement opposées à celles qu' ils auroient dû

prendre pour répondre à leurs propres vues. Après tout, ce n' est pas faire un compliment si flatteur à M Lovelace que de laisser penser que je le préfère à l' homme dont on m' épouvante. Miss Howe, me suis-je dit, m' accuse d' une prétendue mollesse, qui m' expose aux insultes de mon frère : je veux me figurer que je suis sous les yeux de cette chère amie, et faire un peu l' essai de son esprit, au risque de reconnoître qu' il ne me sied pas bien.

p304

C' est sur ces réflexions que je me suis déterminé à écrire les lettres suivantes à mon frère et à ma soeur.

" traitée comme je le suis, en partie ou peut-être entièrement par vos instigations, mon frère, il doit m' être permis de vous en faire mes plaintes. Mon intention n' est pas de vous déplaire, dans ce que j' ai à vous écrire ; mais je dois m' expliquer avec liberté. L' occasion m' y oblige.

" permettez qu' en premier lieu je rappelle à votre mémoire, que je suis votre soeur, et que je ne suis pas votre servante. Vous en conclurez, s' il vous plaît, qu' il ne convient, ni à moi de souffrir, ni à vous d' employer le langage amer et passionné qu' on me tient de votre part, dans une occasion où je n' ai pas d' ordre à recevoir de vous.

" supposons que je dusse me marier à l' homme que vous n' aimez pas, et que j' eusse le malheur de ne pas trouver en lui un mari tendre et civil ; seroit-ce une raison pour vous d' être un frère incivil et désobligeant ? Devriez-vous avancer le tems de mes infortunes, si j' étois destinée à les essuyer un jour ? Je ne fais pas difficulté de le dire nettement ; le mari qui me traiteroit plus mal, en qualité de femme,

p305

que vous ne m' avez traitée depuis quelque tems en qualité de soeur, seroit sans doute un barbare.

" demandez-vous à vous-même, monsieur, si vous auriez fait le même traitement à votre soeur Bella, dans la supposition qu' elle eût reçu

les soins de l' homme que vous haïssez ? S' il y a de l' apparence que non, souffrez, mon frère, que je vous exhorte à régler moins votre conduite sur ce que vous me croyez capable de supporter, que sur ce que le devoir vous permet d' entreprendre.

" comment le prendriez-vous de la part d' un frère, si vous en aviez un, qui, dans un cas de la même nature, tînt à votre égard la conduite que vous tenez avec moi ? Vous ne sauriez avoir oublié la courte réponse que vous fîtes à mon père même, lorsqu' il vous proposa *Miss Doily*. *Elle n' est pas de mon goût ;* tels furent vos termes ; et l' on eut la bonté de n' y plus penser.

" croyez-vous que j' ignore à qui je dois attribuer mes disgrâces, lorsque je me rappelle avec quelle indulgence mon père m' a permis de rejeter d' autres offres ; et qui je dois accuser d' avoir formé une ligue en faveur d' un homme dont la personne et le caractère souffrent bien

p306

plus d' objections qu' aucun de ceux qu' on m' a permis de refuser ?

" je n' entreprends point de comparer les deux sujets. Et qui oseroit dire en effet qu' il y ait la moindre comparaison ? La différence, au désavantage de l' un, ne consiste que dans un point, qui est, à la vérité, de la plus grande importance : mais pour qui ? Pour moi-même assurément, si j' étois disposée à le favoriser ; et moins pour vous que pour tout autre. Cependant, si vous ne parvenez pas, par votre étrange politique, à réunir cet homme et moi, comme des parties qui souffrent pour la même cause, vous me trouverez aussi déterminée à renoncer à lui, que je le suis à refuser l' autre. J' ai fait l' ouverture de cette proposition. Ne me confirmez pas dans l' opinion que les difficultés viennent de vous.

" il est bien triste pour moi de pouvoir dire que, sans avoir à me reprocher de vous avoir jamais offensé, j' ai un frère en vous, mais que je n' y ai point un ami.

" peut-être ne daignerez vous pas entrer dans les raisons de votre dernière conduite avec une foible petite soeur. Mais si vous ne devez point de politesse à cette qualité, non plus qu' à mon sexe, rien ne peut vous dispenser de la justice.

" accordez-moi la liberté d' observer aussi que le principal but de l' éducation qu' on donne aux jeunes gens dans nos universités, est de leur apprendre à raisonner juste et à se rendre maîtres de leurs passions. J' espère encore, mon frère, que vous ne donnerez pas lieu à ceux qui nous connoissent tous deux, de conclure que l' une a fait plus de progrès, à sa toilette, dans la seconde de ces deux doctrines, que l' autre à l' université. Je suis véritablement affligée d' avoir sujet de le dire ; mais j' ai entendu remarquer plusieurs fois que vos passions indomptées ne font pas d' honneur à votre éducation.

" je me flatte, monsieur, que vous ne vous offenserez pas de la liberté que j' ai prise avec vous. Vous ne m' en avez donné que trop de raison ; et vous en avez pris sans raison, de bien plus étranges avec moi. Si vous vous trouvez offensé, faites moins d' attention à l' effet qu' à la cause. Alors, pour peu que vous vous examiniez vous-même, la cause ne manquera pas de cesser, et l' on pourra dire avec justice qu' il n' y aura point de gentilhomme plus accompli que mon frère.

" c' est, je vous assure, monsieur, dans les véritables sentimens d' une soeur, malgré la dureté avec laquelle vous me traitez, et nullement

par présomption, comme vous avez paru trop prompt à m' en accuser, que je me hasarde à vous donner ce conseil. Je demande au ciel de faire renaître l' amitié dans le coeur de mon frère unique. Faites-moi retrouver en vous, je vous en conjure, un ami compatissant ? Car je suis et je serai toujours votre affectionnée soeur,
Cl Harlove.

voici la réponse de mon frère.

je prévois qu' on ne verra pas la fin de votre impertinent griffonnage, si je ne prends pas le parti de vous écrire. Je vous écris donc ; mais sans entrer en dispute avec un petit esprit plein de hardiesse et de présomption, c' est pour vous défendre de me tourmenter par votre joli galimatias. Je ne sais à quoi l' esprit est bon dans une

femme, si ce n' est à lui faire prendre une ridicule estime d' elle-même, et à lui faire regarder tous les autres avec mépris. Le vôtre, miss l' effrontée, vous élève au-dessus de votre devoir, et vous apprend à mettre au-dessous de vous les leçons et les ordres de vos parens. Mais suivez la même route, miss ; votre mortification n' en sera que plus cuisante. C' est tout ce que j' ai à vous répondre, mon enfant ; elle le sera, ou j' y perdrai

p309

ma peine, si votre préférence continue pour cet infâme Lovelace, qui est justement détesté de toute votre famille. Nous voyons avec la dernière évidence, comme nous n' avons que trop de raisons de le soupçonner, qu' il a pris de fortes racines dans vos inclinations un peu précoces ; mais plus ces racines auront de force, plus on trouvera le moyen d' en employer pour arracher le vilain de votre coeur. Par rapport à moi, malgré votre impudent conseil, et les réflexions non moins impudentes qui le précèdent, ce sera votre faute si vous ne me trouvez pas toujours votre ami et votre frère. Mais si vous continuez de vouloir un mari tel que Lovelace, attendez-vous à ne trouver jamais ni l' un ni l' autre dans
James Harlove.

il faut vous donner à présent une copie de ma lettre à ma soeur, et de sa réponse.

par quelle offense, ma chère soeur, ai-je pu mériter qu' au lieu d' employer tous vos efforts pour adoucir la colère de mon père, comme il est bien sûr que je l' aurois fait pour vous, si le malheureux cas où je me trouve eût été le vôtre, vous ayez le coeur assez dur pour allumer contre moi non-seulement la sienne, mais encore celle

p310

de ma mère ? Mettez-vous à ma place, ma chère Bella, et supposez qu' on voulût vous faire épouser M Lovelace, pour lequel on vous croit de l' antipathie ; ne regarderiez-vous pas cet ordre comme une loi bien fâcheuse ? Cependant votre dégoût pour M Lovelace ne sauroit être plus grand que le mien pour M Solmes. L' amour et

la haine ne sont pas des passions volontaires.
Mon frère regarde, peut-être, comme la marque
d' un esprit mâle, d' être insensible à la tendresse.
Nous l' avons entendu, toutes deux, se vanter
de n' avoir jamais aimé avec distinction ;
et dominé comme il est par d' autres passions,
rebuté d' ailleurs dans son premier essai, peut-être
son coeur ne recevra-t-il jamais d' autres
impressions. Qu' avec des inclinations si viriles,
il condamne et il maltraite une malheureuse soeur,
dans des circonstances où il satisfait par-là son
antipathie et son ambition ; ce n' est pas une chose
qui doit paroître si surprenante. Mais qu' une
soeur abandonne la cause d' une soeur, et qu' elle
se joigne à lui pour animer un père et une mère,
dans un cas qui intéresse le sexe, et qui pourroit
avoir été son propre cas ; en vérité, Bella, cette
conduite n' est pas fort jolie.
Nous nous souvenons toutes deux d' un tems
ou M Lovelace passoit pour un homme qu' on
pouvoit ramener, et où l' on étoit bien éloigné de

p311

regarder comme un crime l' espérance de le faire
rentrer dans le chemin de la vertu et de l' honneur.
Je ne souhaite pas d' en faire l' expérience.
Cependant je ne fais pas difficulté de dire que,
si je n' ai aucun penchant pour lui, les méthodes
qu' on emploie pour me forcer de recevoir un
homme tel que M Solmes, sont capables de
m' en inspirer.
Mettez à part un moment tous les préjugés,
et comparez ces deux hommes du côté de la
naissance, de l' éducation, de la personne, de
l' esprit, et des manières ; et du côté même de la
fortune, en y comprenant les reversions. Prenez
la balance, ma soeur, pesez vous-même. Cependant
j' offre toujours de me réduire au célibat,
si l' on veut accepter ce parti.
La disgrâce où je suis condamnée est un cruel
tourment pour moi. Je voudrois pouvoir obliger
tous mes amis ; mais la justice, l' honnêteté me
permettent-elles d' épouser un homme qu' il m' est
impossible de souffrir ? Si je ne me suis jamais
opposée à la volonté de mon père, si j' ai toujours
fait ma satisfaction d' obliger et d' obéir, jugez de
la force de mon antipathie par ma douloureuse
résistance.
Ayez donc pitié de moi, ma très-chère Bella !
Ma soeur, mon amie, ma compagne, ma conseillère,
et tout ce que vous étiez dans un tems

plus heureux ! Soyez aujourd' hui l' avocate de
votre très-affectionnée,
Cl Harlove.

à *Miss Clary Harlove*.

que ma conduite soit *fort jolie* ou non dans
vos sages idées, je vous assure que je dirai mon
opinion de la vôtre. Avec toute votre prudence,
vous n' êtes qu' une petite folle, à qui l' amour
fait tourner la tête. C' est ce qui paroît
clairement dans vingt endroits de votre lettre. à
l' égard de vos offres de célibat, c' est une chanson,
à laquelle personne n' est disposé à se fier. C' est
un de vos artifices pour éviter de vous soumettre
à votre devoir et à la volonté des meilleurs
parens du monde, tels que les vôtres ont toujours
été pour vous... quoiqu' ils s' en voient aujourd' hui
fort bien récompensés.

Il est vrai que nous vous avons toujours crue
d' un naturel doux et aimable. Mais pourquoi
paroissiez-vous telle ? Vous n' aviez jamais été
contrariée. On vous a toujours laissé faire vos
propres volontés. Vous ne trouvez pas plutôt de
l' opposition au désir de vous jeter entre les bras
d' un vil libertin, que vous nous montrez ce que vous
êtes. Il vous est impossible d' aimer M Solmes,
voilà le prétexte ; ma soeur, ma soeur, la raison

véritable, c' est que vous avez Lovelace au fond
du coeur ; un misérable, détesté, justement
détesté de toute la famille, et qui a trempé ses
mains dans le sang de votre frère. Cependant
vous voudriez le faire entrer dans notre alliance :
dites, le voudriez-vous ?

Je ne retiens pas mon impatience, de la seule
supposition que j' aie pu avoir le moindre goût
pour un homme de cette espèce. S' il a reçu
autrefois, comme vous le prétendez, quelque
encouragement de la part de notre famille, c' étoit
avant que son misérable caractère fût connu. Les
preuves qui ont fait une si forte impression sur
nous en devoient faire autant sur vous, et n' y
auroient pas manqué, si vous n' aviez pas été une
petite folle, d' un tempérament trop avancé,
comme tout le monde le reconnoît dans cette
occasion.

Bon dieu ! Quel étalage de beaux termes en
faveur de ce misérable ! Sa naissance, son

éducation, sa personne, son esprit, ses manières, son air, sa fortune, ses reversions, sont appelées au secours, pour grossir ce merveilleux catalogue ! Quelle effusion d' un coeur qui se pâme d' amour ! Et vous embrasseriez le parti du célibat ? Oui, j' en répons, tandis que toutes ces perfections imaginaires éblouissent vos yeux ! Mais finissons : je voudrais seulement que, dans l' opinion que

p314

vous semblez avoir de votre bel esprit, vous ne prissiez pas tous les autres pour des insensés que vous croyez pouvoir mener en bride avec votre ton plaintif.

Vous écrirez aussi souvent qu' il vous plaira ; mais cette réponse sera la dernière que vous recevrez, sur le même sujet, d' Arabelle Harlove.

J' avois deux lettres prêtes pour chacun de mes oncles, que j' ai données à un domestique qui s' est présenté dans le jardin, en le priant de les remettre à leur adresse. Si je dois juger des réponses par celles que j' ai reçues de mon frère et de ma soeur, je n' ai rien d' agréable à me promettre. Mais lorsque j' aurai tenté tous les expédients, j' aurai moins de reproches à me faire s' il arrive quelque chose de fâcheux. Je vous enverrai une copie de ces deux lettres, aussi-tôt que je saurai comment elles ont été reçues, si l' on me fait la grâce de m' en informer.

LETTRE 30

p315

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

dimanche au soir, 12 mars.

Cet homme, ce Lovelace, me jette dans une furieuse inquiétude. Sa hardiesse et sa témérité vont à l' excès. Il étoit aujourd' hui à l' église, dans l' espérance apparemment de m' y voir : cependant, si c' étoit son motif, ses intelligences ordinaires doivent l' avoir trompé.

Chorey, qui étoit à l' église, m' a dit qu' elle avoit observé particulièrement son air fier et hautain, lorsqu' il s' est tourné du banc où il

étoit assis, vers le banc de notre famille. Mon père et mes deux oncles s' y trouvoient. Ma mère et ma soeur y étoient aussi. Heureusement mon frère n' y étoit pas. Ils sont tous revenus en désordre. Comme c' est la première fois qu' il se soit fait voir ici depuis la malheureuse rencontre, toute l' assemblée n' a eu des yeux que pour lui. Quelles peuvent avoir été ses vues, s' il s' étoit proposé de prendre un air de bravade et de défi, comme Chorey et d' autres croient l' avoir remarqué ? Est-il venu pour me voir ? Mais, en tenant cette conduite à l' égard de ma famille, a-t-il cru me rendre service ou me plaire ? Il sait combien

p316

il en est haï ; et il ne daigne pas prendre la peine, quoique apparemment fort inutile, d' adoucir du moins leur haine. Souvenez-vous, ma chère, qu' entre vous et moi, nous avons souvent observé son orgueil. Vous l' en avez même raillé ; et loin de disculper là-dessus, il a passé condamnation. En l' avouant, il croit avoir fait assez. Pour moi, j' ai toujours pensé que, dans sa situation, l' orgueil est un assez mauvais sujet de plaisanterie. C' est un vice si petit, si inutile, dans les gens d' une haute naissance ! S' ils méritent du respect, ne sont-ils pas sûrs d' en obtenir, sans qu' il soit nécessaire de l' exiger ? En d' autres termes, vouloir s' attirer du respect par des manières hautaines, c' est faire voir qu' on se défie de son propre mérite ; c' est avouer qu' on ne s' en juge pas digne par ses actions. La distinction, ou la qualité, peut-être un sujet d' orgueil pour ceux en qui c' est une acquisition nouvelle. Alors les réflexions et le mépris qu' il attire sur eux en deviennent le contrepoids. Avec tant d' autres avantages, sur-tout du côté de la personne et de la figure ; du savoir même, comme on assure qu' il en a, être orgueilleux et hautain ! Tandis qu' il est condamné et démenti par les traits de son visage : que je le trouve inexcusable ! Orgueilleux de quoi ? Ce n' est pas de bien faire ; seul orgueil qu' on pourroit peut-être

p317

justifier. Orgueilleux des avantages extérieurs ? Mais cette foiblesse, dans ceux ou celles qui en sont capables, ne doit-elle pas les conduire bientôt à se défier de l'intérieur ? Quelques gens pourroient craindre qu'on ne marchât sur eux, s'ils ne prenoient un air de fierté : crainte, après tout, bien humiliante, puisqu'elle suppose, si l'on peut parler ainsi qu'ils y marchent eux-mêmes. Mais un homme tel que lui doit être sûr que l'humilité ne lui serviroit que d'ornement. On ne peut lui refuser beaucoup de talens ; mais ces talens, et tous ses avantages personnels, ont été pour lui comme autant de pièges. Je ne me trompe point dans ce jugement, d'où il faut conclure que le mal et le bien, pesés dans une balance égale, ce ne seroit pas le bien qui l'emporteroit. Si mes amis avoient conservé un peu de confiance pour cette discrétion dont ils ne m'accusent pas de manquer, j'ose dire que j'aurois pénétré tous ses défauts. Alors j'aurois été aussi ferme à le congédier que je l'ai été à rejeter tous les autres, et que je le serai éternellement à refuser M Solmes. Que ne connoissent-ils le fond de mon coeur ? Il étoufferoit, plutôt que de former jamais volontairement un désir qui puisse jeter la moindre tache sur eux, sur mon sexe, ou sur moi-même.

p318

Je vous demande grâce, ma chère, pour mes graves soliloques ; c'est le nom que je puis lui donner. Comment me suis-je laissé entraîner de réflexions en réflexions ! Mais l'occasion en est présente. Tout est ici en mouvement sur le même sujet. Chorey dit qu'il a cherché les yeux de ma mère, qu'il lui a fait une profonde révérence, et qu'elle lui a rendu sa politesse. Il a toujours admiré ma mère : je crois qu'elle n'auroit pas eu d'aversion pour lui, si on ne lui avoit ordonné d'en avoir ; et sans cette malheureuse rencontre entre lui et son fils unique. Le docteur Lewin étoit à l'église. Ayant observé, comme tout le monde, l'embarras que la vue de M Lovelace causoit à toute notre famille, il a eu l'attention de l'engager après le service dans un entretien assez long, pour laisser le tems à tous mes proches de remonter en carrosse. Il paroît que mon père s'anime de plus en

plus contre moi. On me dit la même chose de mes oncles ; ils ont reçu mes lettres ce matin. Leur réponse, s' ils daignent m' en faire quelque une, me confirmera sans doute l' imprudence que ce téméraire a eue de se présenter si mal-à-propos à l' église.

On les croit fâchés contre ma mère, pour le retour de politesse dont elle n' a pu se dispenser.

p319

Ainsi la haine s' attaque jusqu' aux devoirs communs de la civilité, quoiqu' ils doivent être considérés du côté de celui qui les rend, plutôt que de celle qui les reçoit. Mais ils concluent tous, m' assure-t-on, qu' il ne leur reste qu' un seul moyen pour mettre fin aux insultes. C' est donc sur moi que la peine va retomber. Qu' aura gagné cet imprudent, et quel avantage en tirera-t-il pour ses vues ?

Ma plus grande crainte est que cette apparition, pire que celle de quelque fantôme, n' annonce des entreprises encore plus hardies. S' il a l' audace de se présenter ici, comme il me presse instamment de le permettre, je tremble qu' il n' y ait du sang répandu. Pour éviter ce malheur, je souffrirois volontiers, s' il n' y avoit pas d' autre moyen, qu' on m' enterrât toute vive.

Ils sont tous en consultation. Je suppose qu' il est question de mes lettres. Ils s' étoient assemblés dès le matin, et c' est à cette occasion que mes oncles se sont trouvés à l' église. Je vous enverrai les copies de ces deux lettres, lorsque j' aurai vu si je puis vous envoyer en même tems celles des réponses. Celle-ci n' est que... quoi dirai-je ? Elle n' est que l' effet de mes craintes

p320

et de mon ressentiment contre l' homme à qui je dois les attribuer. Six lignes auroient contenu tout ce qu' elles ont de commun avec mon histoire.

LETTRE 31

M Lovelace à M Belford.

lundi 13 mars.

C' est en vain que tu me presses, toi et tes

camarades, de retourner à la ville aussi long-tems
que cette fière beauté me tiendra dans
l'incertitude. Si j' ai gagné jusqu' à présent un peu
de terrain, je n' en ai l' obligation qu' à son
inquiétude pour la sûreté de ceux que j' ai mille
raisons de haïr.
écris donc, me dis-tu, si tu ne veux pas venir.
à la vérité, je puis écrire, et je le puis sans
m' embarrasser si j' ai de la matière ou non pour
mes lettres. Ce que tu vas lire en sera la preuve.

p321

Le frère de ma déesse m' a suscité, comme je
te l' ai raconté au château de M, un nouveau
concurrent, le moins dangereux homme du monde
par la figure et les qualités, mais le plus
redoutable par ses offres.
Cet homme a captivé, par ses propositions,
les ames de tous les Harloves. Les ames ! Ai-je
dit. Toute cette famille est sans ame, à l' exception
de celle qui m' a charmé. Mais cette ame
incomparable est actuellement renfermée et
maltraitée par un père, le plus sombre et le plus
absolu de tous les hommes, à l' instigation d' un
frère le plus arrogant et le plus présomptueux.
Tu connois leur caractère ; ainsi je n' en
souillerai pas mon papier.
Mais connois-tu rien de si détestable que
d' être amoureux de la fille, de la soeur et de la
nièce d' une famille que je dois éternellement
mépriser ? Et, ce qui me fait donner au diable,
de sentir croître ma passion, je ne dirai pas par
le mépris, par l' orgueil, par l' insolence d' une
beauté adorée, mais par des difficultés qui ne
paroissent venir que de sa vertu. Je suis puni de
n' être pas un adroit pécheur, un hypocrite, de
n' avoir aucun égard pour ma réputation, de
permettre à la médisance d' ouvrir la bouche contre
moi. Mais l' hypocrisie m' est elle donc nécessaire,
à moi qui suis en possession de tout emporter

p322

au moment que je parois, et aux conditions qu' il
me plaît d' imposer ; à moi qui n' ai jamais inspiré
de crainte, sans un mélange sensible d' amour
prédominant ? Le poète a dit " que la vertu
n' est qu' un rôle de théâtre, et que celui qui

paroît vertueux montre moins son naturel que son art " .
Fort bien ; mais il me semble que je suis forcé à la pratique de cet art, si je veux réussir auprès d' une femme qui mérite véritablement de l' admiration.
Au fond, pourquoi recourir à l' art ? Ne puis-je me réformer ? Je n' ai qu' un vice. Qu' en dis-tu, Belford ? Si quelque mortel connoît mon coeur, c' est toi seul. Tu le connois... autant du moins que je le connois moi-même.
Mais c' est un trompeur abominable, car il en a mille fois imposé à son maître. Son maître ? C' est ce que je ne suis plus. J' ai cessé de l' être, depuis le moment où j' ai vu, pour la première fois, cette femme angélique. J' y étois préparé, néanmoins, par la peinture qu' on m' avoit faite de son caractère ; car, tout éloigné qu' on est de la vertu, il faudroit être un enragé pour ne pas l' admirer dans autrui. La visite que je rendis à la pauvre Arabelle ne fut, comme je te l' ai dit, qu' une erreur de l' oncle, qui prit une soeur pour l' autre, et qui, au lieu de m' introduire auprès d' une divinité que j' avois entendu vanter au retour

p323

de mes voyages, ne me fit voir qu' une très-simple mortelle. Je ne laissai pas d' avoir assez de peine à me dégager, tant je trouvai de facilité et d' empressement dans cette soeur. Ma crainte étoit de rompre avec une famille de qui j' espérois recevoir une déesse.

Je me suis vanté d' avoir aimé une fois dans ma vie, et je crois qu' effectivement c' étoit de l' amour. Je parle de ma première jeunesse, et de cette coquette de qualité, dont tu sais que j' ai fait voeu de punir la perfidie, sur autant de femmes qu' il pourra m' en tomber entre les mains. Je crois que, pour m' acquitter de ce voeu, j' ai déjà sacrifié dans divers climats, plus d' une hécatombe à ma vengeance. Mais, en me rapelant ce que j' étois alors, et le comparant à ce que je me trouve aujourd' hui, je suis obligé de reconnoître que je n' avois jamais été véritablement amoureux. Comment s' est-il donc fait, me demanderas-tu, qu' après avoir eu tant de ressentiment de me voir trompé, je n' aie pas laissé de conserver le goût de la galanterie ? Je vais te l' apprendre autant que je pourrai m' en souvenir car c' est parler de fort loin. Ma foi ! Cela est venu... attends, il ne m' est pas trop aisé de te le dire ; cela est venu, je crois, d' un goût violent pour

la nouveauté. Ces diables de poètes, avec leurs descriptions célestes, m' échauffèrent autant l' imagination

p324

que la divine Clarisse m' enflamme aujourd' hui le coeur. Ils m' inspirèrent l' envie de créer des déesses. Je ne pensai qu' à faire l' essai de ma nouvelle verve, par des sonnets, des élégies, des madrigaux. Il me fallut une Iris, une Cloris, une Sylvie, comme aux plus célèbres. Il fallut donner à mon Cupidon des ailes, des traits, des flammes, et tout l' attirail poétique. Il fallut me faire un fantôme de beauté, la placer où d' autres ne se seroient jamais avisés d' en trouver ; et souvent je me suis vu dans l' embarras pour un sujet, lorsque ma déesse de nouvelle création avoit été moins cruelle qu' il ne convenoit au ton plaintif de mon sonnet ou de mon élégie. D' ailleurs, il entroit une autre sorte de vanité dans ma passion ; je me voyois bien reçu des femmes en général : jeune et vain, comme j' étois alors, je me sentois flatté d' une espèce de tyrannie que j' exerçois sur leur sexe, en faisant tomber sur l' une ou sur l' autre un choix qui ne manquoit pas de faire vingt jalouses : c' est un plaisir dont je puis t' assurer que j' ai joui mille fois. J' ai vu, avec plus de satisfaction que tu ne le saurois croire, l' indignation briller dans les yeux d' une rivale. J' ai vu monter la rougeur sur plus d' un visage. J' ai vu briser de dépit plus d' un éventail ; avec des réflexions peut-être sur

p325

la liberté que se donnoit une autre femme de souffrir tête à tête un jeune folâtre, qui ne pouvoit, après tout, leur faire à toutes la même grâce à la fois. En un mot, Belfort, c' étoit l' orgueil, comme je le reconnois aujourd' hui, qui m' avoit excité, plus que l' amour, à me signaler par mes ravages, après la perte de ma conquête. Je m' en étois cru aimé, autant du moins que je croyois l' aimer. Ma vanité me persuadoit même qu' elle n' avoit pu s' en défendre. Ce choix étoit approuvé de tous mes amis, qui ne souhaitoient que de me voir bien enchaîné, parce qu' ils se

sont défiés, de bonne heure, de mes principes de galanterie. Ils remarquoient que toutes les femmes du bel air, celles qui aiment la danse, le chant, la musique, étoient passionnées pour ma compagnie. En effet, connois-tu quelqu' un, (la vanité va me saisir, si je n' y prends garde) ; mais parle naturellement, Belfort, nommerois-tu quelqu' un qui danse, qui chante, qui touche toutes sortes d' instrumens d' aussi bonne grâce que ton ami ?

Mon intention n' est pas de donner dans l' hypocrisie, jusqu' à m' aveugler sur des qualités que tout le monde me reconnoît. Loin de moi les déguisemens étudiés de l' amour-propre, les fausses affectations d' humilité, et tous les petits artifices

p326

par lesquels on surprend l' estime des sots. Ma vanité sera toujours ouverte pour les qualités dont je n' ai l' obligation qu' à moi-même, telles que mes manières, mon langage, mon air, ma contenance ferme, mon goût d' ajustement. Je puis faire gloire de tout ce que j' ai acquis. Pour mes talens naturels, je n' en prends pas droit de m' estimer davantage. Tu es assez badin pour me dire que je n' en ai pas sujet : et peut-être aurois-tu raison. Mais si je vaux mieux par l' esprit que le commun des hommes, c' est un avantage que je ne me suis pas donné ; et s' énorueillir d' une chose dont l' abus nous rend coupables, sans qu' il y ait aucun mérite à s' en bien servir, c' est se parer, comme le geai de la fable, d' un plumage emprunté.

Mais, pour revenir à ma coquette, je n' avois pu supposer que la première femme qui m' avoit donné des chaînes (chaînes de soie d' ailleurs, fort différentes des chaînes de fer que je porte aujourd' hui), m' eût jamais quitté pour un autre homme ; et lorsque je m' étois vu abandonné, j' avois attaché au faux bien que j' avois perdu plus de prix que je ne lui en avois trouvé dans la possession.

Aujourd' hui, Belfort, j' éprouve toute la force de l' amour. Je ne pense, je ne puis penser, qu' à la divine Clarisse Harlove. Harlove ! Que

p327

ce nom détesté me coûte à prononcer ! Mais compte que je lui en ferai prendre un autre, et ce sera celui de l' amour même. Clarisse ! Nom charmant, que je ne puis prononcer sans être attendri jusqu' au fond du coeur. Te serois-tu jamais figuré que moi, qui me suis flatté jusqu' à présent de faire en amour autant de faveur que j' en reçois ; que moi, dis-je, lorsqu' il s' agit de quitter l' honorable carrière du plaisir pour me jeter dans des entraves, je fusse capable de ce fol excès de tendresse ; je ne me le pardonne pas à moi-même ; et laissant les trois premiers vers suivans aux amans langoureux, je trouve les effets que cette fatale passion produit dans mon coeur, bien mieux exprimés par les trois derniers.

" l' amour agit différemment, suivant la différence des ames qu' il inspire. Il allume, dans les naturels doux, un feu qui l' est aussi, comme celui de l' encens qui brûle sur l' autel " .

" mais les ames violentes sont la proie des flammes les plus terribles. C' est un feu dont le souffle des passions augmente l' impétuosité, qui monte orgueilleusement, et qui brûle pour la vengeance " .

p328

Oui, la vengeance. Car peux-tu penser que, si je n' étois pas retenu par l' opinion que la stupide famille des Harlove ne travaille que pour moi, je supportasse un moment leurs insultes ? Qui me croira jamais capable de me laisser braver comme je le suis, menacer comme je suis menacé, par ceux à qui ma seule vue cause de l' effroi, et sur-tout par ce frère brutal, qui me doit la vie, (une vie, à la vérité, qu' il n' est pas digne de perdre par mes mains), si mon orgueil n' étoit plus satisfait de savoir que, par l' espion même qu' il entretient pour m' observer, je le joue à mon gré, j' enflamme, je refroidis ses violentes passions autant qu' il convient à mes vues, je l' informe assez de ma conduite et de mes intentions, pour lui faire mettre une aveugle confiance dans cet agent à *double face* , que je joue lui-même par tous les mouvemens qu' il ne reçoit que de mes volontés ? Voilà, mon ami, ce qui élève mon orgueil au-dessus de mon ressentiment. Par cette machine, dont j' entretiens continuellement les ressorts, je me fais un amusement de les jouer tous. Le vieux matelot d' oncle n' est que mon ambassadeur

auprès de la reine mère Howe, pour l' engager à se joindre à la cause des Harlove, dans la vue d' en faire un exemple pour la princesse sa fille, et à les fortifier de son secours pour le soutien d' une autorité qu' ils sont résolus de faire

p329

valoir, bien ou mal-à-propos, sans quoi j' aurois peu d' espérance.
Quel peut être mon motif ? Me demandes-tu.
Le voici, pauvre butord ! Que ma charmante ne puisse trouver de protection hors de ma famille ; car, si je connois bien la sienne, elle sera forcée de prendre la fuite ou de recevoir l' homme qu' elle déteste. Il arrivera donc, si mes mesures sont bien prises, et si mon *esprit familier* ne me manque pas au besoin, qu' elle viendra tomber entre mes bras, en dépit de tous ses proches, en dépit de son coeur inflexible : qu' elle sera tôt ou tard à moi, sans conditions, sans la réformation promise, peut-être sans qu' il soit besoin d' un long siège, et qu' il dépendra même de moi de la mettre à plus d' une épreuve. Alors je verrai tous les *faquins* et toutes les *faquines* de la famille, ramper à mes pieds. Je leur ferai la loi. Je forcerai ce frère impérieux et sordide de venir plier le genou sur le marche-pied de mon trône.
Mes seules alarmes viennent du peu de progrès que je crains d' avoir fait jusqu' à présent dans le coeur de cette charmante pièce de glace. Un si beau teint, sur les plus beaux traits du monde, tant d' éclat dans les yeux, une taille si divine, une santé si florissante, un air si animé, toute la fleur de la première jeunesse, avec un coeur si impénétrable ! Et moi pour amant ! L' heureux, le

p330

favorisé Lovelace ! Quel moyen d' y rien comprendre ?
Cependant il se trouve des gens, et j' ai parlé à quelques-uns, qui se souviennent de l' avoir vu naître. Norton, qui a été sa nourrice, se vante de lui avoir rendu, dans son enfance, les soins maternels, et d' avoir servi par degrés à son éducation. Ainsi voilà des preuves convaincantes qu' elle n' est pas descendue tout d' un coup du ciel, comme un ange. Comment se

peut-il donc qu' elle ait le coeur insensible ?
Mais voici l' erreur, et j' appréhende bien
qu' elle n' en guérisse jamais. Elle prend l' homme
qu' elle appelle son père (il n' y auroit rien à
reprocher à sa mère, si elle n' étoit la femme d' un
tel père), elle prend les gens qu' elle appelle ses
oncles, le pauvre imbécille qu' elle appelle son
frère, et la méprisable espèce de femme qu' elle
appelle sa soeur, pour son père, pour ses oncles,
pour son frère et sa soeur. à ces titres, elle croit
devoir aux uns de la considération, aux autres
du respect, avec quelque barbarie qu' elle en soit
traitée. Liens sordides ! Misérables préjugés du
berceau ! Si la nature en mauvaise humeur, ne
lui en avoit pas imposé, ou si elle avoit eu
elle-même des parens à choisir, en auroit-elle
un seul de tous ceux qui portent ce nom ?
Que mon coeur souffre de la préférence qu' elle
leur accorde sur moi, pendant qu' elle est
convaincue

p331

de l' injustice qu' ils me font ! Convaincue
que mon alliance leur feroit honneur à tous,
à l' exception d' elle, à qui tout le monde doit de
l' honneur, et de qui le sang royal en recevroit.
Mais combien ce coeur ne se soulèvera-t-il pas
d' indignation si je m' aperçois que, malgré ses
persécutions, elle hésite un seul moment à me
préférer au misérable qu' elle hait et qu' elle
méprise ? Non, elle n' aura jamais la bassesse
d' acheter son repos à ce prix. Il est impossible
qu' elle donne jamais les mains à des projets
formés, à ses dépens, par la malignité et l' intérêt
propre. Elle a trop d' élévation pour ne pas les
mépriser dans autrui, et trop d' intérêt à les
désavouer, de peur qu' on ne la prenne pour une
Harlove.

De tout ce que tu viens de lire, tu peux recueillir
que je ne me hâterai pas de retourner à la
ville, puisque je dois commencer par obtenir
de la dame de mon coeur, de n' être point sacrifié
à un homme tel que Solmes. Malheur à la belle,
si, étant quelque jour forcée de tomber sous
mon pouvoir (car je désespère qu' elle y vienne
jamais volontairement), je trouve de la difficulté
à me procurer cette assurance !

Ce qui serre mes chaînes, c' est que son
indifférence pour moi ne vient d' aucun goût pour
un autre homme. Mais gardez-vous bien,
charmante personne, gardez-vous, ô la plus

relevée et la plus aimable des femmes ! De vous rabaisser par le moindre signe de préférence en faveur de l' indigne rival que vos sordides parens n' ont suscité qu' en haine de moi... tu diras, Belford, que j' extravague ; tu auras raison. Que je sois abymé si je ne l' aime jusqu' à l' extravagance ! Autrement, pourrais-je souffrir les continuels outrages de son implacable famille ? Autrement, pourrais-je digérer l' humiliation de passer ma vie, je ne dis pas, autour de la maison de son orgueilleux père, mais autour de la palissade de son parc et des murs de son jardin, séparé d' elle néanmoins par un mille de distance, et sans aucun espoir de découvrir du moins le bord de son ombre ? Autrement, me croirois-je payé, avantageusement payé, lorsqu' après avoir erré pendant quatre, cinq et six nuits, par des routes désertes et des enclos couverts de bruyères, je trouve quelques froides lignes, qui aboutissent à me déclarer qu' elle fait plus de cas du plus indigne sujet de son indigne famille, que de moi, et qu' elle ne m' écrit que pour m' engager à souffrir des insultes dont la seule idée me trouble le sang ? Logé, pendant ce tems-là, dans un misérable cabaret du voisinage, déguisé, comme si j' étois fait pour y vivre nourri et meublé, comme je me souviens de l' avoir été dans mon voyage de Westphalie. Il est heureux, crois-moi,

que la nécessité de cet humble esclavage ne vienne point de sa hauteur et de sa tyrannie, et qu' elle y soit assujettie la première. Mais jamais héros de roman (à l' exception des géans et des dragons qu' ils avoient à combattre) fût-il appelé à de plus rudes épreuves ? Naissance, fortune, grandeur future de mon côté. Un misérable pour rival ! Ne faut-il pas que je sois déplorablement amoureux pour surmonter tant de difficultés, et braver tant de mépris ? Par ma foi ! J' ai honte de moi-même. Moi, d' ailleurs, qui par des obligations précédentes, me rends coupable d' un parjure, si je suis fidelle à quelque femme au monde. Cependant, pourquoi rougirois-je de mes humiliations ? N' est-il pas glorieux d' aimer celle qu' on ne peut voir sans l' aimer, ou sans la chercher, ou sans lui rendre ces deux tributs ensemble ?

la cause de l' amour, suivant Dryden, ne sauroit être assignée. Il ne faut pas la chercher dans un visage ; elle est dans l' idée de celui qui aime. mais s' il eût été contemporain de ma Clarisse, il auroit avoué son erreur ; et prenant ensemble figure, esprit et conduite, il auroit reconnu la justice de la voix universelle en faveur de ce chef d' oeuvre de la nature.

Je te crois curieux de savoir si je ne chasse pas quelque autre proie, et s' il est possible, pour un coeur aussi *bannal* que le mien, de se borner

p334

si long-tems au même objet. Pauvre Belford ! Tu ne connois pas cette charmante créature, si tu peux me faire de telles questions, ou tu t' imagines me connoître mieux que tu ne fais. Tout ce qu' il y a d' excellent dans ce sexe, s' est réuni pour composer Clarisse Harlove. Jusqu' à ce que le mariage, ou d' autres intimités de la même nature, me l' aient fait trouver moins parfaite que les substances angéliques, il est impossible que je m' occupe d' une autre femme : et puis, pour un esprit tel que le mien, il y a dans cette affaire tant d' autres aiguillons que ceux de l' amour ? Un si beau champ pour l' intrigue et les stratagèmes, dont tu sais que je fais mes délices ? Comptes-tu pour rien la fin qui doit couronner mes peines ? Devenir maître d' une fille telle que Clarisse, en dépit de ses implacables surveillans, en dépit d' une prudence et d' une réserve que je n' ai jamais trouvées dans aucune femme ! Quel triomphe ! Quel triomphe sur tout le sexe ! D' ailleurs, n' ai-je pas une vengeance à satisfaire ; une vengeance, que la politique me fait tenir en bride, mais pour éclater dans l' occasion avec plus de furie. Conçois-tu qu' il y ait place pour une seule pensée qui ne soit d' elle, et qui ne lui soit dévouée ?

Les avis que je reçois à ce moment, me donnent lieu de croire que j' aurai besoin ici de

p335

toi. Ainsi, tiens-toi prêt à partir au premier avis.

Que *Belton, Mowbray* et *Tourville* se tiennent prêts aussi. Je médite quelque moyen de

faire voyager James Harlove pour lui former un peu l' esprit et les manières. Jamais sot campagnard n' en eut plus de besoin. N' ai-je pas dit *je médite* ? Ma foi ! Le moyen est déjà trouvé. Il ne manque que de le mettre à exécution, sans qu' on puisse me soupçonner d' y avoir eu part. C' est une résolution prise. J' aurai du moins le frère, si je n' ai pas la soeur.

Mais quel que puisse être le succès de cette entreprise, la carrière paroît ouverte à présent pour de glorieux attentats. On a formé depuis quelque tems une ligue qui me menace. Les oncles et le neveu, qui ne sortoient auparavant qu' avec un seul laquais, doivent en prendre deux, et ce double train doit être doublement armé, lorsque les maîtres hasarderont leurs têtes hors de leurs maisons. Cet appareil de guerre marque une haine déclarée contre moi, et une ferme résolution en faveur de Solmes. Je crois qu' il faut attribuer ces nouveaux ordres à une visite que je fis hier à leur église ; lieu propre néanmoins pour commencer une réconciliation, si les chefs de la famille étoient *chrétiens* , et s' ils se proposoient quelque chose dans leurs prières. Mon

p336

espérance étoit de recevoir une invitation, ou de trouver du moins quelque prétexte pour les accompagner à leur retour, et de me procurer ainsi l' occasion de voir ma déesse ; car je m' imaginois qu' ils n' oseroient pas refuser les devoirs communs de la civilité. Mais il semble qu' à ma vue la terreur les ait saisis et qu' ils n' aient pu s' en rendre maîtres. Je remarquai certainement du trouble sur leurs visages, et qu' ils s' attendoient tous à quelque événement extraordinaire : ils ne se seroient pas trompés, si j' avois été plus sûr du coeur de leur fille. Cependant je ne pense pas à leur nuire ; pas même à blesser un cheveu de leurs têtes stupides. Vous aurez vos instructions par écrit, si l' occasion le demande. Mais après tout, je me figure qu' il suffira de vous montrer avec moi. Qu' on me trouve quatre hommes d' aussi bonne mine : un air aussi fier que celui de Mowbray, aussi vif, aussi mutin que celui de Belton ; aussi agréable et aussi pimpant que celui de Tourville ; aussi mâle et aussi militaire que le tien. Et moi votre chef. Où sont les ennemis que nous ne fassions pas trembler ? Enfans ! Il faut que

chacun vienne accompagné d' un ou deux de ces valets choisis depuis long-tems pour leurs qualités semblables à celles des maîtres. Tu vois, ami, que j' ai écrit comme tu le désires ;

p337

écrit sur quelque chose, sur rien ; sur la vengeance que j' aime ; sur l' amour que je hais, parce qu' il est mon maître ; le diable sait sur quoi ; car, en jetant les yeux sur ma lettre, je suis étonnée de sa longueur. Qu' elle fût communiquée à personne, c' est à quoi je ne consentirois pas pour la rançon d' un roi. Mais tu m' as dit qu' il me suffisoit de t' écrire pour te donner du plaisir.

Prends-en donc. Je t' ordonne d' en prendre à me lire. Si ce n' est pas pour l' écrivain, ni pour ce qu' il t' écrit, que ce soit pour faire honneur à ta parole ; sur quoi, finissant en style royal, (car n' y a-t-il pas de l' apparence que, dans la grande affaire que j' entreprends, je serai ton roi et ton empereur) ? Je te dis gravement, *adieu* .

LETTRE 32

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mardi, 12 mars.

Je vous envoie la copie de mes lettres à mes deux oncles, avec les réponses ; et vous laissant le soin d' y faire vos remarques, je n' en ferai moi-même aucune.

p338

à M Jules Harlove.

Samedi, 21 mars.

Permettez-moi, mon très-honoré second père, comme vous m' avez appris à vous nommer dans mes heureux jours, d' implorer votre protection auprès de mon père, pour obtenir de sa bonté la dispense d' un commandement sur lequel il ne peut insister sans me rendre misérable toute ma vie.

Toute ma vie ! Je le répète. Est-ce une bagatelle, mon cher oncle ? N' est-ce pas moi qui dois vivre avec l' homme qu' on me propose ? Est-ce

une autre que moi ? Ne me laissera-t-on pas la liberté de juger, pour mon propre intérêt, si je puis ou si je ne puis pas vivre heureusement avec lui ?

Supposons que ce malheur m' arrive : sera-t-il prudent de me plaindre ou d' en appeler ? Et quand il le seroit, de qui espérer du secours contre un mari ? Le dégoût invincible et déclaré que j' ai pour lui ne suffiroit-il pas pour justifier ses plus mauvais traitemens, quand je me ferois toute la violence possible pour remplir mon devoir ? Et si j' obtenois cet empire sur moi-même, ne seroit-ce pas la crainte seule qui me rendroit capable d' un si grand effort ?

p339

Je le répète encore une fois, ce n' est point une bagatelle, et c' est pour toute ma vie. De grâce, mon cher oncle, pourquoi voudroit-on me condamner à une vie misérable ? Pourquoi serois-je réduite à n' avoir pour toute consolation que l' espérance d' en voir bientôt la fin ?

Le mariage qui promet le plus est un engagement assez solennel pour faire trembler une jeune personne, lorsqu' elle y pense sérieusement. être abandonnée à un homme étranger, et transplantée dans une nouvelle famille ; perdre jusqu' à son nom, pour marque d' une dépendance absolue ; entrer dans l' obligation de préférer cet étranger à son père, à sa mère, à tout l' univers, et l' humeur de cet étranger à la sienne, ou de disputer peut-être aux dépens de son devoir, pour l' exercice le plus innocent de sa propre volonté ; se faire un cloître de sa maison ; former de nouvelles connoissances, abandonner les anciennes ; renoncer peut-être à ses plus étroites amitiés, sans avoir droit d' examiner si cette contrainte est raisonnable ou non, et sans autre règle, en un mot, que l' ordre d' un mari ; assurément, monsieur, tous ces sacrifices ne peuvent être exigés d' une jeune fille, que pour un homme qu' elle soit capable d' aimer. S' il en arrive autrement, quel est son malheur ! Que

p340

sa vie est misérable ! En supposant qu' un sort si triste mérite le nom de vie.

Je voudrais qu' il dépendît de moi de pouvoir vous obéir à tous. Quel plus doux plaisir pour moi que de vous obéir, si je le pouvois !

Commencez par vous marier, m' a dit un de mes plus chers parens ; l' amour suivra le mariage. Mais comment goûter cette maxime ? Mille choses arrivent dans les mariages les mieux assortis, qui peuvent n' en faire qu' un état purement supportable. Que sera-ce donc lorsqu' un mari, loin de pouvoir compter sur l' affection de sa femme, aura raison d' en douter, parce qu' il sera persuadé qu' elle lui auroit préféré tout autre homme, si elle avoit été maîtresse de son choix ? Combien de défiances, de jalousies, de froideurs, de préventions désavantageuses, doivent troubler la paix d' une telle union ? L' action la plus innocente, un simple regard peut-être mal interprété : tandis que, de l' autre part, l' indifférence, pour ne rien dire de plus, prendra la place du désir d' obliger, et la crainte fera l' office de l' amour.

Attachez-vous un peu sérieusement à ces réflexions, mon cher oncle, représentez-les à mon père avec la force qui convient au sujet, mais que la foiblesse de mon sexe et celle d' un âge sans expérience, ne me permettent pas de donner

p341

à cette peinture. Employez tout le pouvoir que vous avez sur son esprit, pour empêcher que votre malheureuse nièce ne soit livrée à des maux sans remède.

J' ai offert de renoncer au mariage, si cette condition peut être acceptée. Quelle disgrâce n' est-ce pas pour moi, de me voir privée de toute sorte de communication, bannie de la présence de mon père et de ma mère ; abandonnée de vous, monsieur, et de mon autre cher oncle ; empêchée d' assister au service divin, qui seroit vraisemblablement la ressource la plus propre à me ramener au devoir, si j' avois eu le malheur de m' en écarter ? Est-ce le moyen, monsieur, par lequel on se promet de faire impression sur un esprit libre et ouvert ? Une si étrange méthode n' est-elle pas plus capable d' endurcir que de convaincre ? Je ne saurois vivre dans une si douloureuse situation. à peine les domestiques qu' on avoit eu la bonté de soumettre à mes ordres ont-ils la hardiesse de me parler.

Ma propre servante est congédiée, avec des marques éclatantes de soupçon et de mécontentement : on me soumet à la conduite d' une servante de ma soeur.

La rigueur peut être poussée trop loin. Je vous le dis de bonne foi, monsieur ; et chacun se repentiroit alors de la part qu' il y auroit eue.

p342

M' est-il permis de proposer un expédient ? Si je dois être observée, bannie, renfermée, que ce soit, monsieur, dans votre maison. Alors, du moins, l' étonnement diminuera parmi les honnêtes gens du voisinage, de ne plus voir à l' église une personne dont ils n' avoient pas mauvaise opinion, et de voir sa porte fermée à leurs visites.

Je me flatte qu' il n' y a point d' objection à faire contre cette idée. Vous preniez plaisir, monsieur, à me voir chez vous dans un tems plus heureux. N' aurez vous pas la bonté de m' y souffrir dans mes disgrâces, jusqu' à la fin de ces malheureux troubles ? Je vous donne ma parole de ne pas mettre le pied dehors, si vous me le défendez, et de ne voir personne sans votre consentement, pourvu que vous ne m' ameniez pas M Solmes, pour continuer ses persécutions. Procurez-moi cette faveur, mon cher oncle, si vous ne pouvez en obtenir une plus grande encore, qui seroit celle d' une heureuse réconciliation. Cependant mes espérances se ranimeront, lorsque vous commencerez à plaider pour moi ; et vous mettrez le comble à ces anciennes bontés qui m' obligent d' être toute ma vie, *etc.* .
Cl Harlove.

p343

Réponse.

Dimanche au soir.

C' est un grand chagrin pour moi, ma chère nièce, qu' il y ait quelque chose au monde que je sois forcé de vous refuser. Cependant tel est le cas où je suis ; car, si vous ne faites pas un effort sur vous-même, pour vous obliger dans un point sur lequel nous étions liés par des promesses d' honneur avant que nous eussions pu prévoir de si fortes oppositions, vous ne devez point vous

attendre à redevenir jamais ce que vous avez été pour nous.

En un mot, ma nièce, nous sommes une *phalange en ordre de bataille*. Vos lectures ne vous laissent ignorer que ce que vous devriez le mieux savoir ; ainsi cette expression vous fera juger que nous sommes impénétrables à vos persuasions, et d' une invincible résistance. Nous sommes convenus entre nous, que tous céderont, ou personne, et que l' un ne se laissera point fléchir sans l' autre. Ainsi vous connoissez votre destinée, et vous n' avez point d' autre parti que celui de vous rendre.

Je dois vous représenter que la vertu d' obéissance ne consiste pas à obliger pour être obligée soi-même, mais à faire le sacrifice de son inclination, sans quoi, j' ignore où en seroit le mérite.

p344

à l' égard de votre expédient, je ne puis vous recevoir chez moi, Miss Clary, quoique ce soit une prière que je ne me serois jamais imaginé devoir vous refuser. Quand vous seriez fidelle à ne voir personne sans notre consentement, vous pourriez écrire à quelqu' un, et recevoir de ses lettres. Nous savons trop bien que vous le pouvez et que vous l' avez fait. Notre honte et notre pitié n' en sont pas moindres.

Vous offrez de renoncer au mariage. Nous souhaitons de vous voir mariée.

Mais, parce que vous ne pouvez obtenir l' homme que votre coeur desire, vous rejetez celui que nous vous offrons. Oh, bien, miss, comme nous savons que, de manière ou d' autre, vous êtes en correspondance avec lui, ou du moins que vous y avez été aussi long-tems que vous l' avez pu ; et qu' il nous brave tous, et qu' il n' auroit pas cette audace, s' il n' étoit pas sûr de vous, en dépit de toute la famille, (ce qui n' est pas, comme vous le pouvez croire, une petite mortification pour nous) notre résolution est de ruiner ses desseins, et de triompher de lui plutôt que de souffrir qu' il triomphe de nous. C' est vous dire tout d' un seul mot. Ne comptez donc pas sur ma protection. Je ne veux point plaider pour vous, et c' en est assez de la part d' un oncle mécontent.
Jules Harlove.

p345

p s. pour le reste, je m' en rapporte à mon frère Antonin.

à M Antonin Harlove.

Samedi, 11 mars.

Mon très-honoré oncle, comme vous avez jugé à propos, en me présentant M Solmes, de me le recommander particulièrement sous le titre d' un de vos meilleurs amis, et de me demander pour lui tous les égards qu' il mérite par cette qualité, je vous supplie de lire, avec un peu de patience, quelques réflexions que je prends la liberté de vous offrir, entre mille dont je ne veux pas vous fatiguer.

Je suis prévenue, dit-on, en faveur d' une autre personne. Ayez la bonté, monsieur, de considérer que, lorsque mon frère est revenu d' écosse, cette autre personne n' avoit point été rejetée de la famille, et qu' on ne m' avoit pas défendu de recevoir ses visites. Serois-je donc si coupable, de préférer une connoissance d' un an, à une connoissance de six semaines ? Je ne puis m' imaginer que, du côté de la naissance, de l' éducation et des qualités personnelles, on prétende qu' il y ait la moindre comparaison à faire entre les deux sujets. Mais j' ajouterai, avec votre

p346

permission, monsieur, qu' on n' auroit jamais pensé à l' un, s' il n' avoit fait des offres qu' il me semble que la justice ne me permet pas plus de recevoir, qu' à lui de les proposer ; des offres, que mon père ne lui auroit jamais demandées, s' il ne les avoit proposées lui-même.

Mais on accuse l' un d' un grand nombre de défauts. L' autre est-il sans reproche ? La principale objection qu' on fait contre M Lovelace, et dont je ne prétends pas le justifier, regarde ses moeurs, qu' on suppose fort corrompues dans ses amours. Celles de l' autre ne le sont-elles pas dans ses haines, et dans ses amours aussi ?

Pourrois-je dire avec autant de justice, puisque la différence n' est que dans l' objet, et que l' amour de l' argent est la racine de tous les maux.

Mais, si l' on me croit prévenue, quelle est donc l' espérance de M Solmes ? Dans quelle vue persévère-t-il ? Que dois-je penser de l' homme qui souhaite de me voir à lui contre mon inclination ? Et n' est-ce pas une rigueur extrême, dans mes

amis, d' exiger ma main pour un homme que je ne puis aimer, tandis qu' ils paroissent persuadés que j' ai le coeur prévenu en faveur d' un autre ? Traitée comme je le suis, c' est le tems, ou jamais, de parler pour ma défense. Voyons sur quels fondemens M Solmes peut s' appuyer. Croit-il

p347

se faire un mérite à mes yeux de la disgrâce qu' il attire sur moi ? Se figure-t-il gagner mon estime par la sévérité de mes oncles, par les mépris de mon frère, par les duretés de ma soeur, par la perte de ma liberté, par le retranchement d' une ancienne correspondance avec la meilleure amie que j' aie dans mon sexe, une personne d' ailleurs irréprochable du côté de l' honneur et de la prudence ? On m' enlève une servante que j' aime ; on me soumet à la conduite d' une autre ; on me fait une prison de ma chambre, dans la vue déclarée de me fortifier ; on m' ôte l' administration domestique, à laquelle je prenois d' autant plus de plaisir, que je soulageois ma mère dans ces soins, pour lesquels ma soeur n' a pas de goût. On me rend la vie si ennuyeuse, qu' il me reste aussi peu d' inclination que de liberté, pour mille choses qui faisoient autrefois mes délices. Voilà les mesures qu' on croit nécessaires pour m' humilier, jusqu' à me rendre propre à devenir la femme de cet homme-là ! Mesures qu' il approuve, et dans lesquelles il met sa confiance. Mais je veux bien déclarer qu' il se trompe, s' il prend ma douceur et ma facilité pour bassesse d' ame, et pour disposition à l' esclavage. Une grâce que je vous demande, monsieur, c' est de considérer un peu son caractère naturel et le mien. Quelles sont donc les qualités par lesquelles

p348

il espère de m' attacher à lui ? Eh ! Mon cher monsieur, si je dois être mariée malgré moi, que ce soit du moins à quelqu' un qui sache lire et écrire, enfin de qui je puisse apprendre quelque chose. Quel mari, qu' un homme dont tout le savoir se réduit à commander, et qui a besoin lui-même des instructions qu' il devrait donner

à sa femme !

On me traitera de présomptueuse ; on m' accusera de tirer vanité d' un peu de lecture et de facilité à écrire, comme on l' a déjà fait il y a peu de jours. Mais si ce reproche est bien fondé ; l' assortiment n' en est-il pas plus inégal ? Plus on me supposera d' estime pour moi-même, moins j' en dois avoir pour lui ; et moins sommes-nous faits l' un pour l' autre. Je m' étois flattée, monsieur, que mes amis avoient un peu meilleure opinion de moi. Mon frère a dit, un jour, que c' étoit le cas même qu' on faisoit de mon caractère, qui donnoit de l' éloignement pour l' alliance de M Lovelace : comment peut-on penser à un homme tel que M Solmes ?

Si l' on fait valoir la grandeur de ses offres, j' espère qu' il me sera permis de répondre, sans augmenter votre mécontentement, que tous ceux qui me connoissent ont lieu de me croire beaucoup de mépris pour ces motifs. Que peuvent les offres sur une personne qui a déjà tout ce qu' elle

p349

désire ; qui a plus, dans son état de fille, qu' elle ne peut espérer qu' un mari laisse jamais à sa disposition ; dont la dépense, d' ailleurs, et l' ambition sont modérées, et qui penseroit bien moins à grossir son trésor, en gardant le superflu, qu' à l' employer au soulagement des misérables ? Ainsi, lorsque des vues de cette nature ont si peu de force pour mon propre intérêt, peut-on se figurer que des projets incertains, des idées éloignées d' agrandissement de famille, dans la personne de mon frère et dans ses descendants, aient jamais sur moi beaucoup d' influence ?

La conduite que ce frère tient à mon égard, et le peu de considération qu' il a marqué pour la fille, en aimant mieux hasarder une vie que sa qualité de fils unique doit rendre précieuse, que de ne pas satisfaire des passions qu' il se croiroit déshonoré de subjuguier, et pour lesquelles j' ose dire que son propre repos et celui d' autrui demanderoient qu' on eût moins d' indulgence ; sa conduite, dis-je, a-t-elle mérité, de moi en particulier, que je fasse le sacrifice du bonheur de ma vie, et qui le sait ? Celui peut être de mon bonheur éternel, pour contribuer au succès d' un plan, dont je m' engage volontiers, si l' on m' en accorde la permission, à démontrer, sinon l' absurdité, du moins l' incertitude et le défaut de vraisemblance ?

J'appréhende, monsieur, que vous ne me trouviez trop de chaleur. Mais n'y suis-je pas forcée par l'occasion ? C'est pour en avoir mis trop peu dans mes oppositions, que je me suis attiré la disgrâce qui excite mes gémissemens. Passez quelque chose, je vous en conjure, à l'amertume d'un coeur qui se soulève un peu contre ses infortunes, parce que, se connoissant bien lui-même, il se rend témoignage qu'il ne les a pas méritées.

Mais pourquoi me suis-je arrêtée si long-tems à la supposition que je suis prévenue en faveur d'une autre, lorsque j'ai déclaré à ma mère, comme je vous le déclare aussi, monsieur, que, si l'on cesse d'insister sur la personne de M Solmes, je suis prête à renoncer, par toutes sortes d'engagemens, et à l'autre, et à tout autre homme ; c'est-à-dire, à ne me marier jamais sans le consentement de mon père, de ma mère, de mes oncles, et de mon cousin Morden, en qualité d'exécuteur des dernières dispositions de mon grand-père. Pour ce qui regarde mon frère, on me permettra de dire que ses derniers traitemens ont été si peu fraternels, qu'ils ne lui donnent droit à rien de plus que mes civilités : et sur cette dette mutuelle, je puis ajouter qu'il est fort en arrière avec moi. Si je ne me suis pas expliquée assez nettement sur

M Solmes, pour faire connoître que le dégoût que j'ai pour lui ne vient point de la prévention dont on m'accuse en faveur d'un autre, je déclare solennellement que fût-il le seul homme qui existât dans la nature, je ne voudrais pas être sa femme. Comme il est nécessaire pour moi de mettre cette vérité hors de doute, à qui puis-je adresser mieux mes sincères explications, qu'à un oncle qui fait hautement profession d'ouverture de coeur et de sincérité. Cette raison m'encourage même à donner un peu plus d'étendue à quelques-unes de mes objections.

Il me paroît, comme à tout le monde, que M Solmes a l'esprit extrêmement étroit, sans

aucune sorte de capacité. Il est aussi grossier dans ses manières que dans sa figure. Son avarice est diabolique. Au milieu d' une immense fortune, il ne jouit de rien ; et n' étant pas mieux partagé du côté du coeur, il n' est sensible aux maux de personne. Sa propre soeur ne mène-t-elle pas une vie misérable ; qu' il pourroit rendre plus douce avec la moindre partie de son superflu. Et ne souffre-t-il pas qu' un oncle fort âgé, le frère de sa propre mère, ait obligation à des étrangers de la pauvre subsistance qu' il tire d' une demi-douzaine d' honnêtes familles ? Vous connoissez, monsieur, mon caractère ouvert, franc, communicatif.

p352

Quelle vie seroit la mienne, dans un cercle si étroit et bornée uniquement à l' intérêt propre, hors duquel cette sorte d' économie ne me laisseroit jamais sortir plus que lui-même.

Un homme tel que lui, capable d' amour ! Oui, pour l' héritage de mon grand-père, qui est situé, comme il l' a dit à plusieurs personnes (et comme il me l' a fait entendre à moi-même, avec cette espèce de plaisir que prend une ame basse à laisser voir que c' est son propre intérêt qui lui fait désirer quelque faveur d' autrui) dans un canton si favorable pour lui, qu' il serviroit à faire valoir au double une partie considérable de son propre bien. L' idée de cette acquisition, par une alliance qui releveroit un peu son obscurité, peut lui faire penser qu' il est capable d' amour, et lui persuader même qu' il en ressent. Mais ce n' est au plus qu' un amour subordonné. Les richesses seront toujours sa première passion. Celles qu' il possède ne lui ont été laissées qu' à ce titre, par un autre avare. Et l' on veut me faire renoncer à tous les goûts dont je fais mes délices, pour m' avilir à penser comme lui, ou pour mener la plus malheureuse vie du monde ! Pardonnez, monsieur, la dureté de ces expressions. On ménage quelquefois moins qu' on ne voudroit les personnes pour lesquelles on se sent

p353

du dégoût : lorsqu' on leur voit accorder une faveur dont on ne les croit pas dignes : et je suis

plus excusable qu' une autre, dans le malheur que j' ai d' être pressée avec une violence qui ne me permet pas de choisir toujours mes termes. Quand cette peinture seroit un peu trop forte, c' est assez que je me la représente sous ces couleurs, pour ne le voir jamais dans le jour sous lequel il m' est offert. Bien plus ; quant à l' épreuve, il pourroit se trouver dix fois meilleur que je l' ai représenté, et que je ne le crois de bonne foi, il ne laisseroit pas d' être dix fois plus désagréable pour moi, qu' aucun autre homme. Je vous conjure donc, monsieur, de vous rendre l' avocat de votre nièce, pour la garantir d' un malheur qu' elle redoute plus que la mort. Mes deux oncles peuvent obtenir beaucoup de mon père, s' ils ont la bonté d' embrasser un peu mes intérêts. Soyez persuadé, monsieur, que ce n' est pas l' obstination qui me gouverne. C' est l' aversion ; c' est une aversion qu' il m' est impossible de vaincre. Dans le sentiment de l' obéissance que je dois à la volonté de mon père, je me suis efforcée de raisonner avec moi-même, et j' ai mis mon coeur à toutes sortes d' épreuves ; mais il se refuse à mes efforts. Il me reproche de le tenter en faveur d' un homme, qui, dans la vue sous laquelle il se présente à moi,

p354

n' a rien de supportable à mes yeux ; et qui, n' ignorant pas l' excès de mon aversion, ne seroit pas capable d' une persécution si odieuse, s' il avoit les sentimens d' un honnête homme. Puissiez-vous trouver assez de force à mes raisons pour en être attendri ! Vous les soutiendriez de votre crédit, et j' oserois tout en espérer. Si vous n' approuvez pas ma lettre, je serai bien malheureuse ! Cependant la justice m' oblige de vous écrire avec cette franchise, pour apprendre à M Solmes sur quoi il peut compter. Pardonnez-moi ce qu' une si longue apologie peut avoir eu d' ennuyeux pour vous. Souffrez qu' elle ait un peu de poids sur votre esprit et sur votre coeur. Vous obligerez à jamais votre, etc. .

Clarisse Harlove.

Réponse de M Antonin Harlove.

Ma nièce Clary, vous auriez mieux fait de ne pas nous écrire, ou de n' écrire à aucun de nous. Pour moi, en particulier, le mieux auroit été de ne jamais m' entretenir du sujet sur lequel vous m' écrivez. *celui qui parle le premier dans*

sa cause, dit le sage, *paroit avoir*
raison ; mais son voisin *vient ensuite, et*
l' examine . Je serai ici votre voisin, et je
vais examiner votre coeur jusqu' au

p355

fond, du moins si votre lettre est écrite du fond
du coeur. Cependant je conçois que c' est une
entreprise, parce que votre adresse est assez
connue dans l' écriture. Mais comme il est question
de défendre l' autorité d' un père, le bien,
l' honneur et la prospérité de la famille d' où l' on
est sorti, il seroit bien surprenant qu' on ne pût
renverser tous les beaux argumens par lesquels
un *enfant rebelle* veut soutenir son obstination.
Vous voyez que j' ai une sorte de répugnance à
vous donner le nom de *Miss Clary Harlove* .
Premièrement, ne convenez-vous pas (et cela
malgré la déclaration contraire que vous avez
faite à votre mère) que vous préférez l' homme
que nous haïssons tous, et qui nous le rend bien ;
ensuite quel portrait faites-vous d' un digne
homme ? Je m' étonne que vous osiez parler si
librement d' un homme pour lequel nous avons
tous du respect. Mais c' est peut-être par cette
raison même.
Comme vous commencez votre lettre ! Parce que
je vous ai recommandé M Solmes comme mon
ami, vous l' en traitez plus mal. C' est le

p356

vrai sens de votre beau langage, miss. Je ne suis
pas si sot que je ne m' en apperçoive bien. Ainsi
donc, un *put...* reconnu doit-être préféré à un
homme qui aime l' argent ? Souffrez que je vous
le dise, ma nièce, cela ne convient pas trop à
une personne aussi délicate qu' on vous l' a toujours
cru. Qui commet le plus d' injustice, croyez-vous,
d' un homme qui prodigue, ou d' un homme qui
épargne ; l' un garde son propre argent ; l' autre
dépense celui d' autrui. Mais votre favori est un
homme sans défaut.
Votre sexe a le diable au corps. Je demande
pardon à Dieu de l' expression. La plus délicate
d' entre vous autres femmes préférera un libertin,
un *put...* , je suppose qu' il ne faut pas répéter
ce vilain mot. Le mot offenseroit, tandis que le

vicieux qui est nommé par ce mot, plaît et obtient la préférence. Je ne serois pas demeuré garçon jusqu' aujourd' hui, si je n' avois remarqué ce tas de contradictions dans toutes autant que vous êtes. Des *coureuses de mouchérons* et des *avaleuses de chamaux* , comme dit fort bien la vénérable sainte écriture. Quels noms la perversité ne donne-t-elle pas aux choses ? Un homme prudent, qui a l' intention d' être juste à l' égard de tout le monde, est un avare ; tandis qu' un vil débauché sera baptisé du nom de galant homme, d' homme poli, je vous en réponds.

p357

On ne m' ôtera pas de la tête que Lovelace n' auroit jamais autant de considération pour vous qu' il en affecte, sans deux raisons. Et quelles sont-elles ? Son dépit contre nous, c' en est une. L' autre, c' est votre fortune indépendante. Il est à souhaiter que votre grand-père, en faisant ce qu' il a fait, ne vous eût pas accordé tant de pouvoir, comme je le puis dire. Mais il ne pensoit guère que sa petite-fille bien-aimée en eût abusé contre tous ses parens, comme elle a fait. *que peut espérer M Solmes, si vous avez le coeur prévenu ?* oui-dà, ma nièce, Clary ? C' est donc vous qui parlez de la sorte ? N' a-t-il donc rien à espérer de la recommandation de votre père et de votre mère, et de la nôtre ? Non, rien du tout, ce me semble. Cela est fort beau, en vérité. J' aurois pensé pourtant qu' avec un enfant respectueux, comme nous vous l' avons toujours crue, ce devoit être assez. Le fond que nous avons fait sur votre obéissance nous a fait aller en avant. Il n' y a plus de remède à présent ; car nous ne voulons pas qu' on se moque de nous, ni de notre ami M Solmes. C' est tout ce que j' ai à vous dire. Si votre bien lui est convenable, où est donc la merveille ? Cela prouve-t-il, ma nièce, le bel esprit, qu' il n' ait point d' amour pour vous ? Il faut bien qu' il trouve quelque chose d' agréable

p358

avec vous , puisqu' il n' a rien d' agréable à se promettre de vous . Remarquez bien cela. Mais, dites-moi un peu, ce bien n' est-il pas à nous, en

quelque sorte ? N' y avons-nous pas notre intérêt, et un droit qui a précédé le vôtre, si l' on avoit égard au droit ? D' où vous vient-il, si ce n' est du radotage d' un bon vieillard, (Dieu veuille avoir son ame) ! Qui vous l' a donné par préférence à tous autant que nous sommes ? Par conséquent, ne devons-nous pas avoir droit de choisir qui aura ce bien en mariage avec vous. Et pouvez-vous souhaiter en conscience que nous le laissions emporter à un drôle qui nous hait tous ? Vous me recommandez de bien peser ce que vous m' avez écrit. Pesez bien cela vous-même, petite fille ; et vous trouverez que nous avons plus à dire pour nous, que vous ne vous en doutez. à l' égard de la dureté, comme vous dites, avec laquelle on vous traite, prenez-vous-en à vous-même... il dépend de vous de la faire finir. Ainsi, je regarde cela comme rien. On ne vous a bannie et confinée qu' après avoir tenté avec vous les prières et les bons discours... remarquez bien cela. Et M Solmes ne peut que faire à votre obstination. Remarquez cela aussi. Pour la liberté de faire des visites et d' en recevoir, c' est une chose dont vous ne vous êtes

p359

jamais beaucoup souciée. Ainsi, c' est une peine qu' on n' a jointe aux autres que pour faire un poids dans la balance. Si vous parlez du désagrément, c' en est un pour nous comme pour vous. Une jeune créature si aimable ! Une fille, une nièce dont nous faisons notre gloire ! D' ailleurs, cet article dépend de vous comme le reste. Mais votre coeur se refuse, dites-vous, lorsque vous voudriez vous persuader à vous-même d' obéir à vos parens : n' est-ce pas une belle description que vous faites-là ? Et malheureusement elle n' est que trop vraie dans la partie qui vous regarde. Mais moi, je suis sûr que vous pourriez aimer M Solmes, si vous le vouliez. Il m' est venu à l' esprit de vous commander de le haïr, peut-être qu' alors vous l' aimeriez ; car j' ai toujours remarqué dans votre sexe une horrible perversité romanesque. Faire et aimer ce que vous ne devriez pas, c' est boire et manger pour vous autres femmes.

Je suis absolument de l' avis de votre frère, que si la lecture et l' écriture vont assez à l' esprit des jeunes filles, ce sont des choses trop fortes pour leur jugement. Vous dites qu' on pourra vous accuser d' être vaine, d' être présomptueuse :

c' est la vérité, ma nièce. Il y a de la présomption et de la vanité à mépriser un honnête homme, qui sait lire et écrire aussi bien que la plupart des

p360

honnêtes gens ; c' est moi qui vous le dis. Et où avez-vous pris, s' il vous plaît, que M Solmes ne sait ni lire ni écrire ? Mais il vous faut un mari qui puisse vous apprendre quelque chose ! Ce qui seroit à souhaiter, c' est que vous connussiez aussi bien votre devoir que vos talens. Voilà, ma nièce, ce qu' il vous faut apprendre ; et M Solmes aura quelque chose, par conséquent, dont il pourra vous instruire. Je ne veux pas lui montrer votre lettre, quoique vous paroissiez le souhaiter ; de peur qu' elle ne l' excite à devenir un maître d' école trop sévère, lorsque vous serez à lui.

Mais, à présent que j' y pense, supposons que vous sachiez mieux écrire que lui. Eh bien ! Vous lui en serez plus utile. Cela n' est-il pas certain ? Personne n' entend mieux que vous l' économie ; vous tiendrez ses comptes, et vous lui épargnerez la dépense d' un homme d' affaires. Je puis vous assurer que c' est un grand avantage dans une famille ; car la plupart de ces gens d' affaires sont de vilains frippons, qui se glissent quelquefois dans les biens d' un homme avant qu' il les connoisse, et qui le forcent assez souvent de leur payer l' intérêt de son propre revenu. Je ne vois pas pourquoi ces soins seroient au-dessous d' une bonne femme. Cela vaut mieux que de passer les nuits à table, ou à manier des

p361

cartes, et de se rendre inutile au bien d' une famille, comme c' est la mode aujourd' hui. Je donnerois volontiers au diable toutes celles qui sont dans ce mauvais train ; si ce n' est, grâce à ma bonne étoile, que j' ai le bonheur d' être encore garçon. Mais pour vous, l' administration est une partie dans laquelle vous êtes admirablement versée. Vous êtes fâchée même qu' on vous l' ait ôtée ici, comme vous savez. Ainsi, miss, avec M Solmes, vous aurez toujours quelque chose à tenir en compte pour votre avantage et pour celui de vos enfans. Avec l' autre, vous

aurez peut-être aussi quelque chose à compter, mais ce sera ce qui vous passera *par-dessus l'épaule gauche* ; c'est-à-dire, ses dissipations, ses emprunts et ses dettes, qu'il ne paiera jamais. Allez, allez, ma nièce, vous ne connoissez pas encore le monde. Un homme est un homme. Vous ne ferez peut-être que partager un bel homme avec bien d'autres femmes, et des femmes couteuses, qui vous dépenseront tout ce que vous aurez eu la bonté d'épargner. Tenons-nous donc à M Solmes ; nous, pour notre argent, et vous, pour le vôtre, j'espère. Mais M Solmes est un homme grossier. Il n'a point ce qu'il faudroit pour votre délicatesse, apparemment, parce qu'il ne se met pas comme un petit maître, et parce qu'il ne se répand pas

p362

en ridicules compliments, qui sont le poison des esprits femelles. Je vous assure, moi, que c'est un homme de sens. Personne n'est plus raisonnable avec nous. Mais vous le fuyez avec tant de soin, qu'il n'a jamais occasion de se faire connoître. D'ailleurs, l'homme le plus sensé a l'air d'un fou lorsqu'il est amoureux, sur-tout, s'il se voit méprisé, et traité aussi mal qu'il l'a été la dernière fois qu'il a voulu s'approcher de vous. à l'égard de sa soeur, elle s'est précipitée, comme vous le voudriez faire, malgré tous ses avertissemens. Il lui avoit déclaré à quoi elle devoit s'attendre, si elle faisoit le mariage qu'elle a fait. Il lui tient parole, comme tout honnête homme y est obligé. Il en doit cuire, pour les fautes dont on est bien averti ; prenez garde que ce cas ne soit le vôtre. Remarquez bien cela. Son oncle ne mérite de lui aucune faveur, car il n'a rien épargné pour attirer vers soi la succession d'un frère, qui avoit toujours été destinée pour M Solmes, leur neveu commun. Trop de facilité à pardonner ne fait qu'encourager les offenses. C'est la maxime de votre père ; et si elle étoit mieux observée, on ne verroit pas tant de filles opiniâtres. La punition est un service qu'on rend aux pécheurs. Les récompenses ne doivent être que pour ceux qui les méritent ;

p363

et je suis d'avis qu'on ne sauroit avoir assez de rigueur contre les fautes volontaires.

Quant à son amour, il n'en a que trop, si vous le mesurez à la conduite que vous avez tenue dans ces derniers tems. Je ne fais pas difficulté de vous le dire. Et c'est son malheur, comme il pourra bien arriver que ce soit quelque jour le vôtre.

Pour son avarice, que vous appelez méchamment *diabolique* ; mot assez libre, je vous en répons, dans la bouche d'une jeune fille, il vous convient moins qu'à personne de lui faire ce reproche, vous, à qui, de son seul mouvement, il propose de donner tout ce qu'il possède au monde ; preuve qu'avec tout son amour pour les richesses, il en a encore plus pour vous. Mais, afin qu'il ne vous reste aucune excuse de ce côté-là, nous le lierons par des articles que vous dicterez vous-même, et nous l'obligerons à vous assigner une somme honnête, dont vous disposerez entièrement. C'est ce qu'on vous a déjà proposé, et ce que j'ai dit à la bonne et digne Madame Howe, en présence de sa fille hautaine, dans la vue que cela passât jusqu'à vous.

Lorsqu'il est question de répondre sur la prévention dont on vous accuse pour Lovelace, vous offrez de ne jamais le prendre sans notre consentement. Cela signifie clairement que vous

p364

conserverez l'espérance de nous amener au point, à force d'attendre et de nous fatiguer. Il ne perdra pas les siennes, aussi long-tems qu'il vous verra fille. Et pendant ce tems-là vous ne cesserez pas de nous tourmenter ; vous nous mettrez dans la nécessité de veiller continuellement sur vous, et nous n'en serons pas moins exposés à son insolence et à ses menaces. Souvenez-vous de dimanche dernier. Que seroit-il arrivé, si votre frère et lui s'étoient rencontrés à l'église ; faut-il vous dire aussi que vous ne ferez pas d'un esprit tel que le sien, ce que vous pouvez espérer du digne M Solmes. Vous faites trembler l'un : l'autre vous fera trembler vous-même ; remarquez bien cela. Vous n'aurez personne alors à qui vous puissiez avoir recours. S'il arrivoit quelque mésintelligence entre vous et M Solmes, nous pourrions tous nous entremettre, et ce ne seroit pas sans effet. Mais avec l'autre on vous diroit : tirez-vous d'affaire ; vous l'avez

bien mérité. Personne ne voudroit, ou n' oseroit ouvrir la bouche en votre faveur. Il ne faut pas, ma nièce, que la supposition de ces querelles domestiques vous épouvante. L' heureux mois du mariage n' est aujourd' hui que de quinze jours. C' est un drôle d' état, mon enfant, soit qu' on y entre par soi-même, ou par la direction de ses parens. De trois frères que nous sommes,

p365

il n' y en a qu' un, comme vous le savez, qui ait eu le courage de se marier. Et pourquoi, à votre avis ? Parce que l' expérience d' autrui nous a rendus sages.

N' ayez pas tant de mépris pour l' argent. Vous en apprendrez peut-être la valeur. C' est une connoissance qui vous manque, et que, de votre propre aveu, M Solmes est capable de vous donner.

Je condamne assurément votre chaleur. Je ne passe rien à des chagrins que vous vous attirez vous-même. Si j' en croyois la cause injuste, je serois volontiers votre avocat : mais c' est un de mes anciens principes, que les enfans doivent être soumis à l' autorité de leurs parens. Lorsque votre grand-père vous laissa une bonne partie de sa succession, quoique ses trois fils, un petit-fils, et votre soeur ainée fussent existans, nous y acquiesçâmes tous. Il suffisoit que notre père l' eût voulu. C' est à vous d' imiter cet exemple. Si vous n' y êtes pas disposée, ceux qui vous le donnent n' en sont que plus en droit de vous trouver inexcusable. Remarquez cela, ma nièce.

Vous parlez de votre frère d' un ton méprisant ; et dans la lettre que vous lui écrivez, vous n' êtes pas assez respectueuse ; non plus que dans celle que vous écrivez à votre soeur. C' est votre frère, après tout, qui est plus âgé que

p366

vous d' un tiers. C' est un homme. Lorsque vous avez tant de considération pour une *connoissance d' un an* , ayez la bonté, je vous prie de ne pas oublier ce qui est dû à un frère, qui est, après nous, le chef de la famille, et de qui dépend, en un mot, le nom, comme de votre juste complaisance dépend le plus noble plan qu' on

ait jamais formé pour l' honneur de ceux dont vous sortez. Je vous demande si l' honneur de votre famille n' en est pas un pour vous ? Si vous ne le pensez pas, vous n' en êtes que moins digne. On vous fera voir le plan, à condition que, bon ou mauvais, vous promettiez de le lire sans préjugé. Si l' amour ne vous a pas troublé le cerveau, je suis sûr que vous l' approuverez. Mais si vous êtes malheureusement dans cet état-là, M Solmes fût-il un ange, cela ne serviroit de rien ; le diable est l' amour, et l' amour est le diable, lorsqu' une femme se le met dans la tête. J' en ai vu plusieurs exemples. *quand M Solmes seroit le seul homme qui existât dans la nature, vous ne voudriez pas de lui.* vous ne voudriez pas, miss ! En vérité, cela est charmant. Nous voyons combien il y a d' amertume en effet dans votre esprit. Ne soyez pas surprise, puisque vous en êtes à déclarer des *volontés* si absolues, que ceux qui ont de l' autorité sur vous disent à leur tour : *nous voulons* que vous

p367

ayez M Solmes. Je suis du nombre. Remarquez bien cela. Et s' il vous convient de dire *non* , il nous convient à nous de dire *oui*. *Ce qui est bon pour monsieur est bon pour madame.* mettez encore cela au nombre de vos remarques. J' appréhende humblement que M Solmes ne soit *un homme, et un homme d' honneur* . Gardez-vous par conséquent de le pousser trop. Il est aussi touché de pitié pour vous, que d' amour. Il répète sans cesse qu' il vous convaincra de son amour par des actions, puisqu' il ne lui est pas permis de l' exprimer par des paroles ; et toute sa confiance pour l' avenir est dans votre générosité. Nous supposons en effet qu' il peut s' y fier. Nous l' exhortons à le croire, et cela soutient son courage ; de sorte que c' est à votre père et à vos oncles qu' il faut vous prendre de sa constance. Vous sentez bien que ce doit être encore une marque de votre obéissance. Vous devez sentir qu' en me disant, comme vous faites, qu' il y auroit de l' injustice à recevoir les articles qui vous sont offerts, votre réflexion tombe sur votre père et sur nous. Il y a, dans votre lettre, quantité d' autres endroits qui ne méritent pas moins de censure ; mais nous les attribuons à ce que vous nommez *l' amertume* de votre coeur. Je suis bien aise que vous nous

ayez fourni ce mot, parce que nous aurions été

p368

embarrassés à trouver un autre nom, et qu' on pourroit en employer de moins favorables. Je n' ai pas cessé de vous aimer tendrement, miss ; et, quoique ma nièce, je vous regarde comme une des plus charmantes filles que j' aie jamais vues. Mais, sur ma conscience, je vous crois obligée d' obéir à votre père et à votre mère, et d' avoir de la complaisance pour votre oncle Jules et pour moi. Vous savez fort bien, que nous n' avons que votre avantage à coeur, pourvu qu' il s' accorde, à la vérité, avec l' avantage et l' honneur de toute la famille. Que faudroit-il penser de celui d' entre nous qui ne chercheroit pas le bien commun, et qui voudroit aimer une partie contre le tout ? Dieu nous en préserve ! Vous voyez que je suis pour tout le monde. Que m' en reviendra-t-il, de quelque manière que les choses puissent tourner ? Ai-je besoin de richesses ? Mon frère Jules ne peut-il pas dire de même ? Et puis, ma nièce Clary, songez à ce qui vous en arriveroit. Si vous pouviez seulement aimer M Solmes ! Mais vous ne savez pas, vous dis-je, de quoi vous êtes capable. Vous vous encouragez dans votre dégoût. Vous permettez à votre coeur *de se refuser...* je vous assure, que je ne l' aurois jamais cru aussi avancé qu' il est. Faites un effort sur lui, ma nièce, et repoussez-le aussi vite qu' il

p369

recule. C' est ce que nous faisons, nous autres, à l' égard de nos matelots et de nos soldats, dans nos combats de mer, sans quoi, nous ne vaincrons jamais. Nous sommes tous certains que vous remporterez la victoire ; pourquoi ? Parce que vous le devez. Voilà ce que nous pensons, de quelque manière que vous en pensiez vous-même. Et de qui vous imaginez-vous que les pensées doivent avoir la préférence ? Il se peut que vous ayez plus d' esprit que nous ; mais si vous êtes plus sage, il est donc bien inutile que nous ayons vécu trente ou quarante ans plus que vous. Cette lettre est aussi longue que la vôtre.

Peut-être n' est-elle pas écrite si vivement, ni dans un style aussi poli que celui de ma nièce ; mais je suis persuadé que la force des argumens est de mon côté, et vous m' obligerez extrêmement, si vous nous faites connoître, par votre soumission à tous nos désirs, que vous en êtes persuadée aussi. Si vous n' en faites rien, vous ne devez pas compter de trouver en moi un avocat, ni même un ami, quelque chère que vous me soyez ; car ce sera même un sujet de chagrin pour moi, d' avoir la qualité de, votre oncle,
Antonin Harlove.

p370

Mardi, à deux heures après minuit.
p s. vous ne devez plus m' écrire que pour m' apprendre votre soumission. Mais je m' imagine que cette défense est inutile, car je suis sûr que mes argumens sont sans réplique. Je sais qu' ils le sont. Aussi ai-je écrit nuit et jour depuis dimanche au matin, à l' exception des heures de l' église, et autres tems pareils. Mais cette lettre, je vous le dis, est la dernière de la part de A H.

LETTRE 33

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mardi, 16 mars.

Après avoir trouvé si peu de faveur auprès de ma famille, j' ai pris une résolution qui vous surprendra. Ce n' est rien moins que d' écrire à M Solmes même. Ma lettre est partie, et je viens de recevoir la réponse. Il faut qu' on l' ait aidé, car j' ai vu un autre de ses écrits, dont le style étoit assez pauvre et l' orthographe misérable. Pour l' adresse, je la crois de lui ; et vous le reconnoîtrez à cette marque. Je mets sous mon enveloppe une lettre que j' ai reçue de mon frère ; à l' occasion de celle que j' ai écrite à M Solmes. Je m' étois figuré qu' il n' étoit pas impossible de

p371

faire perdre à cet homme-là ses vaines espérances,

et que cette voie étoit la plus sûre. Elle méritoit du moins d' être tentée. Mais vous verrez que rien ne me réussit. Mon frère a trop bien pris ses mesures.

à *M Solmes.*

mercredi, 15 mars.

Monsieur,

vous serez surpris de recevoir une lettre de moi, et le sujet ne vous paroîtra pas moins extraordinaire. Mais, je me crois justifiée par la nécessité de ma situation, sans avoir besoin d' autre apologie.

Lorsque vous avez commencé à vous lier avec la famille de mon père, vous avez trouvé la personne qui vous écrit, dans une condition fort heureuse, chérie des parens les plus tendres et les plus indulgens, favorisée de l' affection de ses oncles, honorée de l' estime de tout le monde. Que la scène est changée ! Il vous a plu de jeter sur moi un oeil de faveur. Vous vous êtes adressée à mes amis. Vos propositions ont été approuvées d' eux ; approuvées sans ma participation comme si mon goût et mon bonheur devoient être comptés pour rien. Ceux qui ont droit d' attendre de moi tous les devoirs d' une obéissance

p372

raisonnable, ont insisté sur une soumission sans réserve. Je n' ai pas eu le bonheur de penser comme eux, et c' est la première fois que mes sentimens ont été différens des leurs. Je les ai suppliés de me traiter avec un peu d' indulgence ! Dans un point si important pour le bonheur de ma vie ; mais, hélas ! Sans succès. Alors je me suis crue obligée, par l' honnêteté naturelle, de vous expliquer ce que je pense, et de vous déclarer même que mes affections sont engagées. Cependant je vois avec autant de chagrin que d' étonnement, que vous avez persisté dans vos vues, et que vous y persistez encore.

L' effet en est si triste pour moi, que je ne puis trouver de plaisir à vous le représenter. Le libre accès que vous avez dans toute ma famille ne vous en a que trop informé ; trop pour l' honneur de votre propre générosité, et pour ma réputation. Je suis traitée, par rapport à vous, comme je ne l' avois jamais été, comme on ne m' a jamais cru digne de l' être ; et l' on fait dépendre ma grace d' une condition dure, impossible, qui est de préférer, à tous les autres hommes, un homme à qui mon coeur refuse cette préférence.

Dans la douleur d' une infortune que je ne
dois attribuer qu' à vous et à votre cruelle
persévérance, je vous écris, monsieur, pour vous

p373

redemander la paix de l' esprit, que vous m' avez
dérobée ; pour vous demander l' affection de tant
de chers amis, dont vous m' avez privée ; et, si
vous avez ce fond de générosité qui doit distinguer
un galant homme, pour vous conjurer de finir
une recherche qui expose à tant de disgrâces une
personne que vous faites profession d' estimer.
Si vous avez un peu de considération pour moi,
comme mes amis veulent me le persuader, et
comme vous le déclarez vous-même, n' est-ce pas
à vous seul qu' elle se rapporte ? Et peut-elle
être de quelque mérite aux yeux de celle qui en
est le malheureux objet, lorsqu' elle produit des
effets si pernicious pour son repos ? Vous devez
même sentir que vous vous trompez sur ce point ;
car un homme prudent peut-il vouloir épouser
une femme qui n' a point un coeur à lui donner,
une femme qui ne sauroit l' estimer, et qui ne
peut faire par conséquent qu' une fort mauvaise
femme ? Quelle cruauté n' y auroit-il pas à rendre
mauvaise une femme qui feroit toute sa gloire
d' être bonne ?

Si je suis capable de quelque discernement, nos
caractères et nos inclinations se ressemblent
fort peu. Vous serez moins heureux avec moi
qu' avec toute autre personne de mon sexe. Le
traitement que j' essuie, et l' opiniâtreté,
puisqu' on

p374

lui donne ce nom, avec laquelle j' y résiste,
doivent suffire pour vous en convaincre, quand
je n' aurois pas une aussi bonne raison à donner,
que l' impossibilité de recevoir un mari que je
ne puis estimer.

Ainsi, monsieur, si vous ne vous sentez pas
assez de générosité pour sacrifier quelque chose
en ma faveur, souffrez que, pour l' amour de
vous-même et de votre propre bonheur, je vous
demande la grâce de renoncer à moi et de placer
vos affections dans quelque sujet qui le mérite
mieux. Pourquoi voudriez-vous me rendre misérable

sans être plus heureux ? Vous pouvez dire à ma famille que, n' ayant aucun espoir, si vous avez la complaisance d' employer ce terme, de faire impression sur mon esprit (réellement, monsieur, il n' y a point de vérité qui soit plus certaine), vous êtes résolu de ne plus penser à moi, et de tourner vos vues d' un autre côté. En vous rendant à ma prière, vous acquerez des droits sur ma reconnoissance, qui m' obligeront d' être toute ma vie,
votre très-humble servante,
Clarisse Harlove.

p375

*à Miss Clarisse Harlove, de la part
de son très-humble esclave.*

très-chère miss,
votre lettre a produit sur moi un effet tout contraire à celui que vous paroissiez en attendre. En me faisant l' honneur de m' apprendre votre disposition, elle m' a convaincu plus que jamais de l' excellence de votre caractère. Donnez à ma recherche le nom d' intérêt propre, ou tout autre nom, je suis résolu d' y persister ; et je m' estimerai heureux, si, à force de patience, de persévérance et de respect, ferme et inaltérable, je puis surmonter enfin les difficultés.
Comme vos bons parens, vos oncles et vos autres amis, m' ont donné parole que vous n' aurez jamais M Lovelace, s' ils peuvent l' empêcher, et que je suppose qu' il n' y en a point d' autres dans mon chemin : j' attendrai patiemment la fin de cette affaire. Je vous en demande pardon, miss ; mais vouloir que je renonce à la possession d' un trésor inestimable, pour rendre un autre heureux, et pour lui faciliter les moyens de me supplanter, c' est comme si quelqu' un venoit me prier d' être assez généreux pour lui donner toutes mes richesses, parce qu' elles seroient nécessaires à son bonheur.

p376

Je vous demande pardon encore une fois, chère miss ; mais je suis résolu de persévérer, quoique je sois bien fâché que vous en ayez quelque chose à souffrir, comme vous me faites l' honneur de me le dire. Avant le bonheur de

vous voir, je n'avois pas encore vu de femme que j'eusse pu aimer ; et tandis qu'il me restera de l'espérance, et que vous ne serez point à quelque homme plus heureux, je dois être et serai votre fidelle et obéissant admirateur,
Roger Solmes.

M James Harlove, à Miss Clarisse.

la belle imagination, d'écrire à M Solmes pour lui persuader de renoncer à ses prétentions sur vous ! De toutes les jolies idées romanesques qui vous sont passées par la tête, c'est assurément une des plus extraordinaires. Mais pour ne rien dire de ce qui nous a tous remplis d'indignation contre vous (j'entends l'aveu que vous faites de votre prévention en faveur d'un infame, et votre impertinence sur mon compte et sur celui de vos oncles, dont l'un, mon enfant, vous a poussé une botte assez vive,) comment pouvez-vous attribuer à M Solmes le traitement qui vous arrache des plaintes si amères ? Vous savez fort bien, petite folle que vous êtes, que

p377

c'est votre passion pour Lovelace qui vous attire toutes vos peines, et qu'il n'auroit pas fallu vous attendre à moins, quand M Solmes ne vous auroit pas fait l'honneur de penser à vous. Comme vous ne pouvez nier cette vérité, considérez, jolie petite causeuse (si votre coeur malade vous permet de considérer quelque chose,) quelle belle apparence vos plaintes et vos accusations ont à nos yeux. De quel droit, s'il vous plaît, demandez-vous à M Solmes le rétablissement de ce que vous nommez votre ancien bonheur (bonheur de nom ; car, si vous aviez cette idée de notre amitié, vous souhaiteriez qu'elle vous fût rendue, lorsque ce rétablissement dépend de vous). Ainsi, miss l'éveillée, retranchez les figures pathétiques, si vous n'avez pas l'habileté de les placer mieux. Prenez pour principe, que, soit que vous ayez M Solmes ou non, vous n'aurez jamais les délices de votre coeur, ce vil libertin de Lovelace, si votre père et votre mère, vos oncles et moi, nous pouvons l'empêcher. Non, ange tombé, vous ne nous donnerez point un fils, un neveu, et un frère de cette espèce, en vous donnant à vous-même un si infame débauché pour mari. Ainsi faites taire là-dessus votre coeur, et n'y tournez plus vos pensées, si vous vous proposez d'obtenir jamais le pardon et les bonnes

p378

grâces de votre famille, sur-tout, de celui qui ne cesse point encore de se dire, votre frère,
James Harlove.

p s. je connois la ruse de vos lettres. Si vous m'envoyez une réponse à celle-ci, je vous la renverrai sans l'ouvrir, parce que je ne veux point disputer sur des points si clairs. Une fois pour toutes, j'ai voulu vous redresser sur M Solmes, que je crois fort blâmable de penser à vous.

LETTRE 34

M Lovelace à M Belford.

vendredi, 17 mars.

Je reçois, mes enfans, avec beaucoup de plaisir les joyeuses assurances de votre fidélité et de votre amitié. Que nos principaux amis et les plus dignes de notre confiance, ceux que j'ai nommés dans ma dernière lettre, soient informés de mes sentimens.

Pour toi, Belford, je voudrois te voir ici le plutôt qu'il te sera possible. Il me semble que je

p379

n'aurai pas si-tôt besoin des autres ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent venir chez milord M, où je dois me rendre aussi, non pour les recevoir, mais pour assurer ce vieil oncle, qu'il n'y a point de nouveau malheur en campagne qui puisse demander son entremise.

Mon intention est de t'avoir ici constamment auprès de moi. Il n'est pas question de ma sûreté.

La famille s'en tient aux mauvais propos. Elle aboie de loin. Mais je pense à mon amusement.

Tu m'entretiendras des auteurs grecs, latins et anglois, pour garantir de la léthargie un esprit malade d'amour.

Je suis d'avis que tu viennes dans ton vieil uniforme ; ton valet sans livrée, et sur un pied de familiarité honnête avec toi. Tu le feras passer pour un parent éloigné, à qui tu cherches à procurer de l'emploi par ton crédit *là-haut* ; à la cour, j'entends, quoique tu t'imagines bien que je ne parle point du ciel. Tu me trouveras dans

un petit cabaret à bière, qui n' en porte pas moins
ici le titre d' auberge, à l' enseigne du *cerf
blanc* , dans un mauvais village à cinq milles
du château d' Harlove. Ce château est connu de tout
le monde ; car, il est sorti du fumier, comme
Versailles, depuis un temps qui n' est pas
immémorial. Tu ne rencontreras pas de pauvres qui
ne le connaissent encore mieux ; mais seulement
depuis peu d' années,

p380

qu' on a vu paroître un certain ange parmi les
enfants des hommes.
Mes hôtes sont des gens pauvres, mais honnêtes.
Ils se sont mis dans la tête que je suis un
homme de qualité qui a quelque raison de se
déguiser ; et leurs respects n' ont pas de bornes.
Toute leur famille consiste dans une vive et jolie
petite créature, qui a ses dix-sept ans depuis six
jours. Je l' appelle mon *bouton de rose* . Sa
grand-mère (car elle n' a pas de mère) est une bonne
vieille femme, aussi agréable qu' on en ait jamais
vu remplir un fauteuil de paille dans le coin
d' une cheminée, et qui m' a prié fort humblement
d' être pitoyable pour sa petite-fille. C' est
le moyen d' obtenir quelque chose de moi. Combien
de jolies petites créatures me sont passées
par les mains, auxquelles j' aurois fait scrupule
de penser, si l' on eût reconnu mon pouvoir, et
commencé par implorer ma clémence ! Mais le
debellare superbos seroit ma devise, si j' en
avois une nouvelle à choisir.
Cette pauvre petite est d' une simplicité qui te
plaira beaucoup. Tout est humble, officieux,
innocent dans son air et dans ses manières. J' aime
en elle ces trois qualités, et je la garde pour ton
amusement, tandis que je serai à combattre le
mauvais temps, en faisant ma ronde autour des
murs et des enclos du château d' Harlove. Tu

p381

auras le plaisir de voir à découvert, dans son ame,
tout ce que les femmes du haut rang apprennent
à cacher, pour se rendre moins naturelles, et
par conséquent moins aimables.
Mais je te charge (et tu n' y manqueras pas,
si tu sens combien il te conviendroit peu

d' entreprendre ce que je renonce à faire moi-même), je te charge, dis-je, de respecter mon bouton de rose. C' est la seule fleur odoriférante qui se soit épanouie depuis dix ans aux environs de ma demeure, ou qui puisse s' y épanouir d' ici à dix ans. Ma servitude m' a laissé le tems de prendre de bons mémoires sur le passé et sur l' avenir. Je ne me souviens pas d' avoir jamais été si honnête depuis le tems de mon initiation. Il m' importe de l' être. On peut découvrir tôt ou tard le lieu de ma retraite, et l' on s' imaginera que c' est mon bouton de rose qui m' y attache. Un témoignage favorable de la part de ces bonnes gens, suffit pour établir ma réputation. On peut prendre le serment de la vieille, et celui du père, qui est un honnête paysan, dont toute la joie consiste dans sa fille. Belford ! Je te le répète, épargne mon bouton de rose. Observe, avec elle, une règle que je n' ai jamais violée sans qu' il m' en ait coûté de longs regrets : c' est de ne pas ruiner une pauvre fille, qui n' a d' autre support que sa simplicité et son innocence. Ainsi point

p382

d' attaques, point de ruses, pas même d' agaceries. La gorge d' un agneau sans défiance ne se détourne pas pour éviter le couteau. Belford ! Garde-toi d' être le boucher de mon agneau. Une autre raison me porte à t' en presser beaucoup. Ce jeune coeur est touché d' amour. Il ressent une passion dont le nom lui est encore inconnu. Je l' ai surprise, un jour, qui suivoit des yeux un jeune apprenti charpentier, fils d' une veuve qui demeure de l' autre côté de la rue. C' est un assez joli paysan, qui peut avoir trois ans plus qu' elle. Les jeux de l' enfance ont commencé apparemment cette liaison, sans qu' ils s' en soient peut-être apperçus jusqu' à l' âge où la nature ouvre la source du sentiment ; car je n' ai pas été long-tems à remarquer que leur affection est réciproque. Voici mes preuves. Le soin de se tenir droit, et une révérence, qui ne manque jamais, à l' instant que le garçon apperçoit sa jolie maîtresse ; la curiosité de se tourner souvent, à mesure qu' il marche, pour saluer des yeux ceux de la belle, qui paroissent le suivre ; et lorsqu' il tourne un coin de rue, qui va le priver de la voir, la moitié de son corps qui s' avance, en se courbant, pour ôter son chapeau et la saluer encore une fois. J' étois un jour derrière elle, sans qu' elle m' eût apperçu. Elle lui répondit par

une profonde révérence, et par un soupir que

p383

Jean étoit trop loin pour entendre. Heureux coquin ! Dis-je en moi-même. Je me retirerai, et mon bouton de rose se hâta de rentrer ; comme si ce spectacle muet eût suffi pour la rendre contente, et qu' elle n' eût rien désiré de plus. J' ai examiné son petit coeur. Elle m' a fait son confident. Jean Barton lui plairoit assez, m' a-t-elle avoué ; et Jean Barton lui a dit qu' il l' aimeroit plus que toutes les autres filles du village. Mais, hélas ! Il n' y faut pas penser. Et pourquoi ? Lui ai-je demandé. Elle ne sait pas, m' a-t-elle répondu, avec un soupir ; mais Jean est neveu d' une tante qui lui a promis cent guinées, pour s' établir à la fin de son apprentissage ; et son père à elle ne peut donner que fort peu de chose. Et quoique la mère de Jean dise qu' elle ne sait pas où son fils pourroit trouver une fille plus jolie et de meilleure famille, cependant a-t-elle ajouté, avec un autre soupir, les discours ne servent de rien ; je ne voudrois pas que Jean fût pauvre et malheureux pour l' amour de moi. Quel avantage m' en reviendrait-il, monsieur ? Vous le savez.

Que ne donnerois-je pas, Belfort (car, Dieu me damne ! Je crois que mon ange me reformera, si l' implacable folie de ses parens ne nous perd pas tous deux) que ne donnerois-je pas, te dis-je, pour avoir un coeur de la même bonté

p384

et de la même innocence que celui de Jean ou de mon bouton de rose ?

Je sais que le mien est un misérable coeur qui n' est pétri que de méchanceté ; et je m' imagine même que je l' ai reçu tel de la nature. Quelquefois, à la vérité, il s' y élève un bon mouvement, mais qui expire aussi-tôt. Ses délices sont le goût de l' intrigue, les noires inventions, la gloire de triompher, le plaisir de voir ses désirs secondés par la fortune, et une force de tempérament. Que sert de le déguiser ? Je n' aurois été qu' un vaurien, quand je serois né pour la charrue.

Cependant je trouve quelque satisfaction à

penser que la réformation ne m' est pas impossible. Mais alors, mon ami, il faudroit voir un peu meilleure compagnie ; car il est certain que nous ne servons entre nous qu' à nous endurcir dans le vice. Ne t' alarme pas, mon enfant, tu auras du tems de reste, toi et tes camarades pour choisir un autre chef, et je me figure que tu seras l' homme qui leur convient. En même tems, comme c' est ma règle, lorsque j' ai commis une action noire, de faire quelque bien par voie d' expiation, et que je me crois là-dessus fort en arrière, je suis dans le dessein, avant que de quitter ce canton, (j' entends de le quitter avec succès ; sans quoi, suivant une

p385

autre règle, je ferai du mal au double par voie de vengeance) de joindre aux cent guinées de Jean, cent autres guinées, pour faire le bonheur de deux coeurs innocens. Ainsi je te le répète une fois et cent fois, respecte mon bouton de rose. Je suis interrompu. Mais je te promets une seconde lettre avant la fin du jour, et les deux partiront ensemble.

LETTRE 35

M Lovelace, à M Belford.

avec le secours de mon fidelle espion, je suis aussi bien informé de la plupart des démarches de ma charmante, que de celles du reste de la famille. C' est un plaisir délicieux pour moi de me représenter ce coquin caressé par les oncles et le neveu, et initié dans tous leurs secrets, tandis qu' il ne suit avec eux que *ma ligne de direction* . Je lui ai recommandé, sous peine de perdre la pension que je lui fais chaque semaine, et ma protection, que je lui ai promise pour l' avenir, de se conduire avec tant de discrétion, que ni ma charmante, ni personne de la famille, ne puisse le soupçonner. Je lui ai dit qu' il pouvoit

p386

avoir les yeux sur elle, lorsqu' elle sort ou qu' elle rentre, mais seulement pour écarter les autres domestiques du chemin qu' elle prend, et qu' il

devoit éviter sa vue lui-même. Il a dit au frère que cette chère créature avoit tenté de l'engager, par un présent (qu' elle ne lui a jamais offert) à se charger d' une lettre pour Miss Howe, (qui ne fut jamais écrite) avec une incluse, (qui pouvoit être pour moi) mais qu' il s' étoit excusé d' accepter de telles commissions, et qu' il demandoit en grâce qu' elle ne sût jamais qu' il l' eût trahie. Cette fausse confiance lui a valu un misérable schelling et de grands applaudissemens. Elle a été suivie d' un ordre à tous les domestiques de redoubler leur vigilance, dans la crainte que ma déesse ne trouve quelqu' autre voie pour faire passer ses lettres. Une heure après, on a chargé mon agent de se présenter sur son passage, et de lui témoigner qu' il se repent de son refus, dans l' espérance qu' elle lui remettra ses lettres. Il rapportera qu' elle a refusé de les lui confier. Ne vois-tu pas à combien de bonnes fins cet artifice peut conduire ? Premièrement, il assure à ma belle, sans qu' elle le sache elle-même, la liberté qu' on lui laisse de se promener au jardin ; car voilà tous ses parens convaincus que, depuis qu' ils lui ont enlevé sa servante, il ne lui reste aucun moyen de faire sortir ses lettres. Ainsi sa

p387

correspondance, avec Miss Howe, comme avec moi, est parfaitement à couvert.

En second lieu, il me donnera peut-être le moyen de me procurer une entrevue secrète avec elle ; et j' y pense fortement, de quelque manière qu' elle puisse le prendre. J' ai découvert, par mon espion, qui peut tenir tous les autres domestiques à l' écart, que chaque jour, matin et soir, elle fait la visite d' une volière assez éloignée du château, sous prétexte de veiller à la nourriture de quelques oiseaux qui lui viennent de son grand-père. J' ai de bons mémoires sur les moindres mouvemens qu' elle y fait ; et comme elle m' a confessé elle-même, dans une de ses lettres, qu' elle entretient un commerce ignoré avec Miss Howe, je présume que c' est par cette voie.

L' entrevue que je médite me fera obtenir, ou je me suis trompé, son consentement pour d' autres faveurs de la même nature. Si ce lieu ne lui plaisoit pas, je suis en état de m' introduire, lorsqu' elle me l' aura permis, dans une sorte de verger à la manière de Hollande, qui règne le long du mur. Mon espion, l' honnête *Joseph*

Léman , m' a fourni le moyen de me procurer deux clefs, dont quelques bonnes raisons m' ont porté à lui laisser l' une, qui ouvre une porte du jardin, du côté d' une vieille allée où la tradition du pays

p388

est *qu' il revient des esprits* , parce qu' un homme s' y pendit, il y a plus de vingt ans. Il est vrai que cette porte est assurée par un verrou du côté du jardin ; mais, dans l' occasion, Joseph lèvera l' obstacle.

Il a fallu lui promettre, sur mon honneur, qu' il n' arrivera de ma part aucun malheur à ses maîtres. Le coquin m' assure qu' il les aime ; mais que, me connoissant pour un homme d' honneur, dont il sait que l' alliance ne peut être qu' avantageuse pour la famille, comme tout le monde le reconnoitra, dit-il, lorsque les préjugés seront détruits, il ne fait pas difficulté de me rendre service ; sans quoi, pour le monde entier, il ne voudroit pas charger sa conscience d' un tel rôle.

Il n' y a point de fripon qui ne trouve le moyen de se justifier par quelque endroit, à son propre tribunal ; et je conviens que, si quelque chose est glorieux pour l' honnêteté, c' est de voir que les plus scélérats y prétendent, dans le tems même qu' ils se livrent à des actions qui doivent les faire passer pour tels aux yeux de tout le monde et à leurs propres yeux.

Mais que faut-il penser d' une stupide famille qui me jette dans la nécessité d' avoir recours à cette multiplication de machines ? Mon amour et ma vengeance prennent le dessus tour à tour. Si la première de ces deux passions n' a pas le

p389

succès que j' espère, ma consolation sera de satisfaire la seconde. Ils la sentiront ; j' en jure par tout ce qu' il y a de sacré ; fallût-il renoncer à ma patrie pour le reste de mes jours. Je me jeterai aux pieds de ma divinité ; dessein que j' ai déjà formé deux fois sans succès. Je connoîtrai alors quel fond j' ai à faire sur ses sentimens. Si je n' étois arrêté par cette espérance, je serois tenté de l' enlever. Un si beau rapt est digne de Jupiter même.

Mais je ne veux mettre que de la douceur dans tous mes mouvemens. Mon respect ira jusqu' à l' adoration. Sa main connoîtra seule tout le feu de mon coeur, par l' impression de mes lèvres ; de mes lèvres tremblantes ; car je suis sûr qu' elles trembleront, quand je ne serois pas résolu de le feindre. Mes soupirs seront aussi doux que ceux de mon tendre bouton de rose. Je l' inviterai à la confiance par mon humilité. Je ne tirerai aucun avantage de la solitude du lieu. Tous mes soins seront rapportés à dissiper ses craintes, à lui persuader qu' elle peut se reposer à l' avenir sur ma tendresse et sur mon honneur. Mes plaintes seront légères, et je ne m' emporterai pas à la moindre menace contre ceux qui ne cessent point de m' en faire. Mais, Belford, tu te figures bien que c' est pour imiter le lion de Dryden, c' est-à-dire, " pour m' assurer ma proie,

p390

et lâcher ensuite la bride à ma vengeance, sur d' indignes chasseurs qui ont l' audace de s' attaquer à moi " .

LETTRE 36

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

samedi au soir, 18 mars.

J' ai pensé mourir de frayeur. J' en suis encore hors d' haleine. Voici l' occasion. J' étois descendue au jardin, sous mes prétextes ordinaires, dans l' espérance de trouver quelque chose de vous au dépôt. Le chagrin de n' y rien appercevoir m' alloit faire sortir du bûcher, lorsque j' ai entendu remuer quelque chose derrière les bûches. Jugez de ma surprise. Mais elle est devenue bien plus vive à la vue d' un homme qui s' est montré tout d' un coup à moi. Hélas ! Me suis-je dit aussi-tôt, voilà le fruit d' une correspondance illicite ! Au moment que je l' ai apperçu, il m' a conjurée de n' être point effrayée, et s' approchant plus vite que je n' ai pu le fuir, il a ouvert un grand manteau, qui m' a laissé reconnoître, qui ? Quel autre que Monsieur Lovelace ? Il m' auroit été

p391

impossible de crier, et quand j' ai découvert que c' étoit un homme, et quand j' ai reconnu qui c' étoit : la voix m' avoit abandonnée ; et si je n' avois saisi une poutre qui soutient le vieux toit, je serois tombée sans connoissance. Jusqu' à présent, comme vous savez, je l' avois tenu dans un juste éloignement. Mais, en reprenant mes esprits, jugez quelle doit avoir été ma première émotion, lorsque je me suis rappelé son caractère, sur le témoignage de toute ma famille ; son esprit entreprenant ; et que je me suis vue seule avec lui, dans un lieu si proche d' un chemin détourné, et si éloigné du château. Cependant ses manières respectueuses ont bientôt dissipé cette crainte, mais pour faire place à une autre, celle d' être apperçue avec lui, et de voir bientôt mon frère informé d' une si étrange aventure. Les conséquences naturelles, s' il n' y en avoit pas d' autres à redouter, s' offroient en foule à mon imagination ; une prison plus étroite, la cessation absolue de notre correspondance, et un prétexte assez vraisemblable pour les plus violentes contraintes. D' un côté comme de l' autre, rien assurément ne pouvoit justifier M Lovelace d' une entreprise si hardie. Aussitôt donc que j' ai été capable de parler, je lui ai fait connoître avec la plus vive chaleur combien je me tenois offensée ; je lui ai reproché

p392

qu' il lui importoit peu de m' exposer au ressentiment de tous mes amis, pourvu que son impétueuse humeur fût satisfaite, et je lui ai commandé de se retirer sur le champ. Je me retirois moi-même avec précipitation, lorsqu' il s' est jeté à genoux devant moi, en me conjurant, les mains jointes, de lui accorder un seul moment. Il m' a déclaré qu' il ne s' étoit rendu coupable de cette témérité, que pour en éviter une beaucoup plus grande ; en un mot, qu' il ne pouvoit supporter plus long-tems les insultes continuelles qu' il recevoit de ma famille, et le chagrin de penser qu' il avoit fait si peu de progrès dans mon estime, que le fruit de sa patience ne pouvoit être que de me perdre pour toujours, et de se voir plus insulté que jamais par ceux qui triompheroient de sa perte. Il a, comme vous savez, les genoux fort souples, et la langue fort agile. Vous m' avez dit que c' est une de ses ruses, d' offenser souvent dans des choses légères, pour exercer son adresse

à se justifier. Ce qu' il y a de certain, c' est que le mouvement qu' il a fait pour me retenir, et cette première partie de son apologie, ont été plus prompts que je ne puis vous le représenter. Il a continué avec la même ardeur : ses craintes étoient qu' un naturel aussi doux, aussi obligeant qu' il prétend que le mien l' est pour

p393

tout le monde, excepté pour lui, et mes principes d' obéissance, qui me portent à rendre ce que je crois devoir aux autres indépendamment de ce qu' ils me doivent, ne fussent comme les instrumens qu' on emploieroit en faveur d' un homme suscité, en partie, pour se venger sur moi de la distinction avec laquelle j' ai été traitée par mon grand-père, en partie, pour se venger sur lui de la vie qu' il avoit accordée à une personne qui auroit pris infailliblement la sienne, et qui cherchoit présentement à lui ôter des espérances qui lui étoient beaucoup plus chères que sa vie.

Je lui ai répondu qu' il pouvoit s' assurer que la rigueur qu' on employoit avec moi ne produiroit rien moins que l' effet qu' on s' en étoit promis ; que, malgré la sincérité avec laquelle je pouvois dire que mon inclination avoit toujours été pour le célibat, et lui déclarer particulièrement que, si mes parens me dispensoient d' épouser l' homme qui me déplaisoit, ce ne seroit pas pour en prendre un qui leur déplût...

il m' a interrompue ici, en me demandant pardon de sa hardiesse, mais pour me dire qu' il ne pouvoit retenir les marques de son désespoir, lorsqu' après tant de preuves de sa respectueuse passion, il m' entendoit...

j' ai droit, monsieur, lui ai-je dit, de vous

p394

interrompre à mon tour. Pourquoi ne faites-vous pas valoir encore plus clairement l' obligation que cette passion si vantée m' impose ? Pourquoi ne me déclarez-vous pas, en termes plus ouverts, qu' une persévérance que je n' ai pas désirée, et qui me met aux mains avec toute ma famille, est un mérite qui me rend coupable d' ingratitude, lorsque je n' y répons pas comme vous semblez

le désirer ?

Je devois pardonner, a-t-il repris, si lui, qui ne prétendoit qu' à un mérite de comparaison, parce qu' il étoit persuadé qu' il n' y avoit point d' homme au monde qui fût digne de moi, il avoit eu la présomption d' espérer un peu plus de part à ma faveur qu' il n' en avoit obtenu, lorsqu' on lui avoit donné pour concurrens des *Symes* et des *Wyerleys* , et en dernier lieu, un reptile aussi méprisable que ce Solmes. à l' égard de sa persévérance, il reconnoissoit que ce n' étoit pas un sentiment libre ; mais je devois convenir aussi que, quand il n' auroit jamais eu d' amour pour moi, les offres de Solmes étoient telles, que je me serois trouvée engagée dans les mêmes difficultés de la part de ma famille : il prenoit par conséquent la liberté de me dire que, loin de les augmenter, en marquant un peu de bonté pour lui, c' étoit le moyen le plus propre à me les faire surmonter. Mes parens avoient conduit

p395

les choses au point qu' il m' étoit impossible de les obliger sans faire le sacrifice de moi-même à Solmes. Ils connoissoient d' ailleurs la différence qu' ils devoient mettre entre Solmes et lui ; l' un, ils se flattoient de le conduire à leur gré ; l' autre étoit capable de me défendre contre toutes sortes d' insultes, et comptoit, entre ses espérances naturelles, celle d' un titre fort supérieur aux folles vues de mon frère.

Comment cet homme-là, ma chère, est-il si bien instruit de toutes nos misères domestiques ?

Mais je suis bien surprise qu' il ait pu connoître le lieu où il m' a trouvée, et le moyen de m' y rencontrer.

Mon inquiétude me faisoit trouver les momens fort longs, d' autant plus que la nuit s' approchoit. Cependant il n' a pas été possible de me délivrer de lui, sans en avoir entendu bien davantage. Comme il espéroit de se voir quelque jour le plus heureux de tous les hommes, il m' assuroit qu' il avoit tant d' égard pour ma réputation, que, loin de me proposer des démarches qui pussent m' être reprochées, il ne les condamnoit pas moins que moi, quelque favorables qu' elles pussent être pour lui. Mais, puisqu' on ne me permettoit point de choisir le célibat, il me laissoit à considérer si j' avois plus d' une voie pour éviter la violence qu' on vouloit faire à mes inclinations.

N' avois-je pas un père jaloux de son autorité, des oncles qui pensent comme lui ? Le retour de M Morden étoit encore éloigné ; mon oncle et ma tante Hervey avoient peu de poids dans la famille ; mon frère et ma soeur ne cessoient pas d' attiser le feu ; les offres continuelles de Solmes, étoient un autre aiguillon ; la mère de Miss Howe se rangeoit de leur parti plutôt que du mien par le seul motif de donner un exemple à sa fille.

Ensuite il m' a demandé si je consentirois à recevoir, là-dessus, une lettre de sa tante Lawrance ; car sa tante Sadleir, m' a-t-il dit, ayant perdu depuis peu sa fille unique, se mêle peu des affaires du monde, ou n' y pense que pour souhaiter de le voir marié, et avec moi plutôt qu' avec aucune autre femme.

Véritablement, ma chère, il y a bien des choses raisonnables dans tout ce qu' il m' a dit. Je crois pouvoir faire cette remarque, sans qu' il soit question de battemens de coeur. Cependant je lui ai répondu que, malgré la considération extrême que j' ai pour les dames de sa famille, particulièrement pour ses deux tantes, je n' étois pas disposée à recevoir des lettres qui eussent rapport à une fin que je n' avois aucune intention de favoriser ; que, dans la triste situation où je me trouvois, le devoir m' obligeoit de tout espérer,

de tout souffrir et de tout tenter : que mon père, me voyant ferme, et résolue de mourir plutôt que d' épouser Solmes, se relâcheroit peut-être...

il m' a interrompue ; pour me représenter que ce changement est peu vraisemblable, après diverses démarches de ma famille, qu' il a pris soin de me remettre sous les yeux ; telles que la précaution qu' ils ont eue d' engager Madame Howe dans leurs intérêts comme une personne qui pouvoit m' accorder un asile, si j' étois poussée au désespoir ; l' empressement de mon frère à souffler continuellement aux oreilles de mon père que, si l' on attend le retour de M Morden, à qui je pourrai demander l' exécution du testament, il sera trop tard pour me retenir dans la dépendance, le parti qu' ils ont pris de me renfermer ; celui de m' ôter ma servante, et de

mettre auprès de moi celle de ma soeur ; l' adresse avec laquelle ils ont fait renoncer ma mère à son propre jugement, pour entrer dans toutes leurs vues ; autant de preuves, m' a-t-il dit, que rien n' est capable d' altérer leurs résolutions, autant de sujets d' une mortelle inquiétude pour lui. Il m' a demandé si j' avois jamais vu abandonner à mon père un parti auquel il se fût une fois attaché, sur-tout, lorsqu' il y croyoit son autorité ou ses droits intéressés. La familiarité, dit-il, dans

p398

laquelle il a vécu quelque tems avec ma famille, l' a rendu témoin de plusieurs traits d' empire arbitraire, dont on trouveroit peu d' exemples dans les maisons même des princes, et ma mère, la plus excellente de toutes les femmes, en a fait une triste expérience.

Il alloit se livrer, je m' imagine, à d' autres réflexions de cette nature ; mais je lui ai témoigné que je m' en tenois offensée, et que je ne permettrois jamais qu' il les fît tomber sur mon père. J' ai ajouté que les rigueurs les moins méritées ne pouvoient me dispenser de ce que je dois à l' autorité paternelle.

Je ne devois pas le soupçonner, m' a-t-il répondu, de prendre plaisir à me rappeler ces idées ; parce que, tout autorisé qu' il étoit, par les traitemens qu' il recevoit de ma famille, à ne pas beaucoup la ménager, il savoit que les moindres libertés de cette nature n' étoient propres qu' à me déplaire. D' un autre côté, néanmoins, il étoit obligé d' avouer qu' étant jeune, avec des passions assez vives, et s' étant toujours piqué de dire librement ce qu' il pensoit, il n' avoit pas peu de peine à se faire une violence qu' il reconnoissoit juste. Mais sa considération pour moi lui faisoit réduire ses observations à des faits clairs et avoués, et je ne pouvois m' offenser qu' il tirât, du moins, une conséquence qui suivoit naturellement

p399

de ce qu' il avoit dit ; c' étoit que mon père, exerçant ses droits avec tant de hauteur sur une femme qui ne lui avoit jamais rien disputé, il n' y avoit aucune apparence qu' il se relâchât, pour une fille, d' une autorité dont il

étoit encore plus jaloux, et dont l' idée se trouvoit fortifiée par des intérêts de famille, par une aversion très-vive, quoique injustement conçue, et par les ressentimens de mon frère et de ma soeur ; sur-tout lorsque mon bannissement m' ôtoit le moyen de plaider ma cause, et de faire valoir la justice et la vérité pour ma défense.

Quel malheur, ma chère, qu' il y ait tant de vérité dans ces observations, et dans la conséquence ! Il l' a tirée, d' ailleurs, avec plus de sang-froid et de ménagement pour ma famille, que je craignois de n' en pouvoir attendre d' un homme si injurié, à qui tout le monde attribue des passions indomptables.

Ne me presserez-vous point sur les battemens de coeur, et sur la chaleur qui m' a pu monter au visage, si de tels exemples de l' ascendant qu' il est capable de prendre sur mon naturel, me disposent à conclure qu' en supposant quelque possibilité de réconciliation entre ma famille et lui, il n' y auroit point à désespérer qu' il ne pût être ramené au bien par les voies de la douceur et de la raison ?

p400

Il m' a représenté que la violence qu' on fait à ma liberté, est connue de tout le monde ; que mon frère et ma soeur ne font pas scrupule de parler de moi comme d' un enfant comblé de faveurs, qui est dans un état actuel de rebellion ; que tous ceux, néanmoins, qui me connoissent ne balancent point à justifier mon aversion pour un homme qui leur paroît convenir mieux à ma soeur qu' à moi ; que, tout malheureux qu' il est de n' avoir pu faire plus d' impression sur mon coeur, tout le monde me donne à lui ; que sa naissance, sa fortune et ses espérances ne pouvant être attaquées, ses ennemis même ne faisoient qu' une objection contre lui ; et que, grâces au ciel et à mon exemple, il se promettoit de la détruire pour jamais, puisqu' il avoit commencé à reconnoître ses erreurs et à s' en lasser de bonne foi, quoiqu' elles fussent beaucoup moins énormes que la malignité et l' envie ne les représentoient ; mais que c' étoit un article sur lequel il s' arrêtoit d' autant moins, qu' il valoit mieux faire parler ses actions que ses promesses. Ensuite, prenant cette occasion pour me faire un compliment, il m' a protesté qu' ayant toujours aimé la vertu, quoiqu' il n' en ait pas fidèlement observé les règles, les qualités de mon ame

formoient sa plus forte chaîne ; et qu' il pouvoit dire, avec vérité, qu' avant que de m' avoir connue, il

p401

n' avoit jamais rien trouvé qui eût été capable de lui faire surmonter une malheureuse espèce de préjugé qu' il avoit contre le mariage ; ce qui l' avoit endurci jusqu' alors contre les désirs et les instances de tous ses proches.

Vous voyez, ma chère, qu' il ne fait pas de difficulté de parler de lui-même comme ses ennemis. Je conviens que cette franchise, sur un point qui n' est pas fort à son honneur, donne de la vraisemblance à ses autres protestations. Il me semble que je ne serois pas aisément trompée par l' hypocrisie, sur-tout dans un homme qui passe pour s' être accordé de grandes libertés, s' il s' attribuoit tout d' un coup des lumières et des convictions extraordinaires, dans un âge encore où ces miracles ne sont pas fréquens. Les habitudes, je m' imagine, ne doivent pas être si faciles à déraciner. Vous avez toujours remarqué avec moi qu' il dit librement ce qu' il pense ; quelquefois même jusqu' à ne pas ménager assez la politesse : et le traitement qu' il reçoit de ma famille est une assez bonne preuve qu' il n' est pas capable de faire servilement sa cour par un motif d' intérêt. Quelle pitié, que, dans un caractère où l' on reconnoît des traces si louables, les bonnes qualités soient ternies et comme étouffées par le vice ! On nous a dit qu' il a la tête meilleure que le coeur. Mais croyez-vous réellement que M Lovelace puisse

p402

avoir le coeur fort mauvais ? Pourquoi le sang n' agiroit-il pas dans les hommes comme dans les animaux moins nobles ? Toute sa famille est irréprochable, excepté lui, à la vérité. On ne parle des dames qu' avec admiration. Mais je crains de m' attirer le reproche que je veux éviter. Cependant, ce seroit pousser aussi la censure trop loin, que de reprocher à une femme la justice qu' elle rend à un homme en particulier, et le jugement qu' elle porte à son avantage, lorsqu' on lui permettroit sans difficulté de rendre la même justice à tout autre homme.

Il est revenu à me presser de recevoir une lettre de sa tante Lawrance, et d'accepter l'offre de leur protection. Il a remarqué que les personnes de qualité sont un peu trop sur la réserve, comme on le reproche aussi aux personnes de vertu, ce qui n'étoit pas fort surprenant, parce que la qualité, soutenue dignement, est la vertu, et que, réciproquement la vertu est la véritable qualité ; que leurs motifs, pour garder une réserve décente, sont les mêmes, et qu'elles ont toutes deux une même origine : (où a-t-il pris toutes ces idées, ma chère) ? Sans quoi, sa tante se seroit déjà déterminée à m'écrire ; mais qu'elle souhaitoit d'apprendre si ses offres seroient bien reçues, d'autant plus que, suivant les apparences, elles ne seroient point approuvées d'une partie de ma

p403

famille : et que, dans tout autre cas que celui d'une injuste persécution, qui pouvoit encore augmenter, elle se garderoit bien de me les faire.

Je lui ai répondu que toute la reconnaissance que je devois à cette dame, si l'offre venoit d'elle, ne m'empêchoit pas de voir où cette démarche pouvoit me conduire. J'aurois craint de me donner peut-être un air de vanité, si je lui avois dit que ses instances, dans cette occasion, sentoient un peu l'artifice, et l'envie de m'engager dans des mesures dont il ne me seroit pas aisé de revenir. Mais j'ai ajouté que la splendeur même du titre royal étoit peu capable de me toucher ; que, dans mes idées, la vertu seule étoit la grandeur ; que l'excellent caractère des dames de sa famille faisoit plus d'impression sur moi que la qualité de soeurs de milord M et de fille d'un pair : que, pour lui, quand mes parens auroient approuvé sa recherche, il ne m'auroit jamais trouvé de disposition à recevoir ses soins, s'il n'avoit eu que le mérite de ses tantes à faire valoir ; puisqu'alors les mêmes raisons qui me les faisoient admirer, n'auroient été qu'autant d'objections contre lui. Je l'ai assuré que ce n'étoit pas sans un extrême chagrin que je m'étois vue engagée dans un commerce de lettres avec lui, sur-tout depuis que cette correspondance

p404

m'avoit été défendue : que le seul fruit agréable que je pensasse à tirer d'une entrevue que je n'avois ni prévue ni désirée, étoit de lui faire connoître que je me croyois désormais obligée de les supprimer ; et que j'espérois qu'à l'avenir il n'auroit pas recours à des menaces contre ma famille, pour me mettre dans la nécessité de lui répondre.

Le jour étoit encore assez clair pour me faire appercevoir qu'il a pris un air fort grave après cette déclaration. Il attachoit tant de prix, m'a-t-il dit, à un choix libre, et laissant les voies de la violence à Solmes, il avoit tant de mépris pour cette indigne méthode, qu'il se haïroit lui-même, s'il étoit capable de penser jamais à m'engager par la frayeur. Cependant il y avoit deux choses à considérer. Premièrement, les outrages qu'il recevoit continuellement ; les espions qu'on entretenoit auprès de lui, et dont il en avoit découvert un ; les indignités qu'on étendoit jusqu'à sa famille, et celles qu'on ne me faisoit essuyer que *par rapport à lui*, comme on le déclaroit ouvertement, sans quoi, il reconnoissoit qu'il lui conviendrait mal de s'en ressentir pour moi sans ma permission (le rusé personnage a fort bien vu qu'il prêtoit ici le flanc, s'il ne se couvroit par cette circonstance) ; toutes ces considérations lui faisoient une loi indispensable

p405

de marquer son juste ressentiment. Il me demandoit à moi-même s'il étoit raisonnable qu'un homme d'honneur digérât tant d'insultes, à moins qu'il ne fût retenu par un motif tel que celui de me plaire ? En second lieu, il me prioit de considérer si la situation où j'étois (prisonnière, forcée par toute ma famille de recevoir un mari indigne de moi ; et cela, au premier jour, soit que j'y consentisse ou non), admettoit quelque délai dans les mesures qu'il me proposoit de prendre, et qu'il ne me proposoit que pour la dernière extrémité. D'ailleurs, l'offre de sa tante ne m'engageoit à rien ; je pouvois accepter cette protection, sans me jeter dans la nécessité d'être à lui, si je trouvois dans la suite quelque sujet de reproche contre sa conduite. Je lui ai répondu que c'étoit s'abuser et que je ne pouvois m'abandonner à la protection de ses amis, sans donner lieu de conclure que j'avois

d' autres vues.

Et croirez-vous, a-t-il repris, que le public donne à présent une autre explication à la violence qui vous tient renfermée ? Vous devez considérer, mademoiselle, qu' il ne vous est plus libre de choisir, et que vous êtes au pouvoir de ceux (pourquoi leur donnerois-je le nom de parens ?) qui sont déterminés à vous faire exécuter leur volonté. Ce que je vous propose est

p406

de recevoir l' offre de ma tante, et de n' en faire usage qu' après avoir tout employé pour en éviter la nécessité. Permettez-moi d' ajouter que, si vous prenez ce moment pour rompre une correspondance sur laquelle tout mon espoir est fondé, et si vous êtes résolue de ne pas pourvoir au pire de tous les maux, il est évident que vous y succomberez. Le pire ! J' entends pour moi seul, car il ne sauroit l' être pour vous. Alors (portant au front son poing fermé), comment pourrai-je soutenir seulement cette supposition ? Alors il sera donc vrai que vous serez à Solmes ? Mais, par tout ce qu' il y a de sacré ! Ni lui, ni votre frère, ni vos oncles, ne jouiront pas de leur triomphe. Que je sois confondu, s' ils en jouissent !

La violence de son emportement m' a effrayée. Je me retirois, dans mon juste ressentiment ; mais, se jetant encore une fois à mes pieds : au nom du ciel, ne me quittez pas ! Ne me laissez point dans le désespoir où je suis ! Ce n' est pas le repentir de mon serment qui me fait tomber à vos pieds ; je le renouvelle, au contraire, dans cette horrible supposition. Mais ne pensez pas que ce soit une menace, pour vous faire pencher de mon côté par des craintes. Si votre coeur, a-t-il continué en se levant, vous porte à suivre la volonté de votre père, ou plutôt de votre

p407

frère, et à me préférer Solmes, je me vengerai assurément de ceux qui insultent et moi et les miens ; mais j' arracherai ensuite mon coeur de mes propres mains, ne fut-ce que pour le punir de son idolâtrie pour une femme capable de cette préférence.

Je lui ai dit que je commençois à m' offenser beaucoup de ce langage ; mais qu' il pouvoit s' assurer que jamais je ne serois à M Solmes, sans se croire en droit néanmoins de rien conclure en sa faveur, parce que j' avois fait la même déclaration à ma famille, dans la supposition même qu' il n' existât point d' autre homme au monde. Voulois-je du moins lui continuer l' honneur de ma correspondance ? Après l' espoir qu' il avoit eu de faire un peu plus de progrès dans mon estime, il ne pourroit jamais supporter la perte de l' unique faveur qu' il eût obtenue.

Je lui ai dit que, s' il contenoit ses ressentimens à l' égard de ma famille, je voulois bien, pour quelque tems du moins, et jusqu' à la fin de mes disgrâces présentes, continuer une correspondance que mon coeur ne laissoit pas de se reprocher... comme le sien lui reprochoit (a repris l' impatiente créature, en m' interrompant) de supporter tout ce qu' il avoit à souffrir, lorsqu' il considéroit que cette nécessité lui étoit imposée, non par moi, pour qui les plus cruels

p408

tourmens lui seroient chers, mais par des...

il a eu la modération de ne point achever.

Je lui ai déclaré nettement qu' il ne devoit s' en prendre qu' à lui-même, dont le caractère étoit si mal établi du côté des moeurs, qu' il n' avoit donné que trop d' avantage à ses adversaires. Il n' y a pas beaucoup d' injustice, lui ai-je dit, à parler mal d' un homme qui ne fait lui-même aucun cas de sa réputation.

Il m' a offert de se justifier ; mais je lui ai répondu que je voulois juger de lui par sa propre règle ; c' est-à-dire, par ses actions, sans lesquelles il y a peu de confiance à prendre aux paroles.

Si ses ennemis, a-t-il repris, étoient moins puissans et moins déterminés, ou s' ils n' avoient pas déjà fait connoître leurs intentions par de cruelles violences, il auroit offert volontiers de se soumettre à six mois, à une année d' épreuve.

Mais il étoit sûr que toutes leurs vues seroient remplies ou avortées dans l' espace d' un mois ; et je savois mieux que personne, s' il falloit espérer quelque changement du côté de mon père : il ne le connoissoit pas, si j' avois cette espérance.

Je lui ai dit qu' avant que de chercher d' autres protections, je voulois tenter tous les moyens

que mon respect et le crédit qui pouvoit me
rester encore auprès de quelques personnes de ma

p409

famille seroient capables de m' inspirer ; et que,
si rien ne tournoit heureusement, je prendrois un
parti dont je croyois le succès certain, qui seroit
de leur résigner la terre qui m' avoit attiré tant
d' envie.

Il se soumettoit, m' a-t-il dit, au désir que j' avois
de faire l' essai de cette méthode. Il étoit fort
éloigné de me proposer d' autres protections,
avant que je fusse absolument forcée d' en chercher.
Mais, très-chère Clarisse, m' a-t-il dit, en
se saisissant de ma main, et la portant fort
ardemment à ses lèvres, si la cession de votre terre
peut finir vos peines, ne tardez point à la
résigner, et soyez à moi. Je confirmerai de toute
mon ame votre résignation. Cette idée, ma chère,
n' est pas sans générosité. Mais lorsqu' il n' est
question que de belles paroles, de quoi les
hommes ne sont-ils pas capables pour obtenir la
confiance d' une femme ?

J' avois fait quantité d' efforts pour reprendre
le chemin du château ; et la nuit étant fort
proche, mes craintes ne faisoient qu' augmenter. Je
ne saurois dire qu' elles vinssent de sa conduite ;
au contraire, il m' a donné meilleure opinion
que je n' avois de lui, par le respect dont il ne
s' est pas écarté un moment pendant cette conférence.
S' il s' est emporté avec violence, sur la seule
supposition que Solmes pût être préféré,

p410

cette chaleur est excusable dans un homme qui
se prétend fort amoureux ; quoiqu' elle ait été
assez peu mesurée pour m' obliger de m' en
ressentir.

En partant, il s' est recommandé à ma faveur
avec les plus pressantes instances, mais avec
autant de soumission que d' ardeur, sans parler
d' autres grâces, quoiqu' il m' ait laissé entrevoir
ses désirs pour une autre entrevue, à laquelle je
lui ai défendu de penser jamais dans le même lieu.
Je vous avouerai, ma chère, à vous, pour qui
je me reprocherois d' avoir la moindre réserve,
que ses argumens, tirés de mes disgrâces présentes

par rapport à l' avenir, commencent à me faire craindre de me trouver dans la nécessité d' être à l' un ou à l' autre de ces deux hommes ; et si cette alternative étoit inévitable, je m' imagine que vous ne me blâmeriez pas de vous dire lequel des deux doit être préféré ; vous m' avez dit vous-même quel est celui qui ne doit pas l' être. Mais en vérité, ma chère, ma véritable préférence est pour l' état de fille ; et je n' ai pas encore perdu toute l' espérance d' obtenir l' heureuse liberté de faire ce choix.

Je suis revenue à ma chambre, sans avoir été observée. Cependant la crainte de l' être m' a causé tant d' agitation, que je m' en sentois beaucoup plus en commençant ma lettre, qu' il ne m' a

p411

donné sujet d' en avoir, à l' exception néanmoins du premier moment où je l' ai aperçu ; car mes esprits ont été prêts alors à m' abandonner ; et c' est un bonheur extrême que, dans un lieu tel que celui où il m' a surpris, dans le mouvement d' une si vive frayeur, et seule avec lui, je ne sois pas tombée sans connoissance.

Je ne dois pas oublier que, lui ayant fait un reproche de la conduite qu' il a tenue dimanche dernier à l' église, il m' a protesté qu' on ne m' avoit pas représenté fidèlement cette scène ; qu' il ne s' étoit pas attendu à m' y voir ; mais qu' il avoit espéré que, trouvant l' occasion de parler civilement à mon père, il obtiendrait la permission de l' accompagner jusqu' au château ; que le docteur Lewin lui avoit persuadé de ne se présenter, dans cette occasion, à personne de la famille, en lui faisant observer le trouble où sa présence avoit jeté tout le monde. Son intention, m' a-t-il assuré, n' étoit pas d' y porter de l' orgueil ou de la hauteur ; et si quelqu' un lui en attribue, ce ne peut-être, dit-il, que par un effet de cette mauvaise volonté qu' il a le chagrin de trouver invincible ; et lorsqu' il salua ma mère, c' étoit une civilité qu' il prétendoit faire à toutes les personnes qui étoient dans le banc, comme à elle, qu' il fait profession de respecter sincèrement. Si l' on peut s' en fier à lui (et, dans le fond,

p412

j' ai peine à me persuader que, cherchant à me plaire, il fût venu dans le dessein de braver toute ma famille,) voilà, ma chère, un exemple de la force de la haine, qui peint tout sous de fausses couleurs. Cependant, à moins que Chorey n' ait voulu faire officieusement sa cour à ses maîtres, pourquoi m' auroit-elle fait un récit à son désavantage ? Il en appelle au docteur Lewin pour sa justification : mais hélas !

Je suis privée du plaisir de voir cet honnête homme, et tous ceux de qui je pourrais recevoir un bon conseil dans ma triste situation. Après tout, ma chère, je m' imagine qu' il y auroit peu de coupables au monde, si tous ceux qu' on accuse ou qu' on soupçonne, avoient la liberté de raconter leur histoire, et devoient être crus sur leur propre témoignage.

Vous ne vous plaindrez pas que cette lettre soit trop courte. Mais il seroit impossible, autrement, d' être aussi exacte que vous le désirez sur tous les détails d' une conversation. Vous aurez la bonté, ma chère, de vous souvenir que la date de votre dernière est le 9.

LETTRE 37

p413

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

dimanche, 19 mars.

Je vous demande pardon, ma très-chère amie, de vous avoir donné sujet de me rappeler la date de ma dernière lettre. Je voulois rassembler sous mes yeux autant de mémoires qu' il est possible, sur les opérations de vos sages parens, dans l' idée que vous ne seriez pas long-tems sans vous rendre, d' un côté ou de l' autre, et que j' aurois alors quelque degré de certitude sur lequel je pusse fonder mes observations. Au fond, que puis-je vous écrire, dont je n' aie déjà fait le sujet de plusieurs lettres ? Vous savez que tout ce que je puis faire est de m' emporter contre vos stupides persécuteurs, et ce style n' est pas de votre goût. Je vous ai conseillé de reprendre votre terre : vous rejetez cet avis. Vous ne pouviez soutenir la pensée d' être à Solmes ; et Lovelace a résolu que vous serez à lui, quelque obstacle qu' on s' efforce d' y apporter. Je suis persuadée que vous ne sauriez éviter d' être à l' un ou à

l' autre. Voyons quelles seront leurs premières démarches. à l' égard de Lovelace, lorsqu' il raconte

p414

sa propre histoire, qui oseroit dire qu' après s' être conduit avec tant de modestie dans le bûcher, et n' avoir porté que de si bonnes intentions à l' église, il y ait le moindre reproche à lui faire ? Méchantes gens ! De se liguier contre l' innocence même ! Mais attendons, comme j' ai dit, leurs premières démarches, et le parti pour lequel vous vous déterminerez. Mes réflexions alors seront mesurées à mes lumières. à l' égard du changement de votre style, dans vos lettres à vos oncles, à votre frère et à votre soeur, puisqu' ils ont pris tant de plaisir à vous attribuer de la prévention pour Lovelace, et que tous vos désaveux n' ont servi qu' à fortifier les argumens qu' ils en ont tirés contre vous, je trouve que vous avez fort bien fait de les abandonner à leurs soupçons, et d' essayer ce que vous pourrez tirer d' eux par cette voie. Mais si... mais si... de grâce, ma chère, un peu d' indulgence. Vous avez cru vous devoir à vous même une apologie pour votre changement de style ; et jusqu' à ce que vous m' ayez parlé nettement, comme une amie, il faut que je vous tourmente un peu. Voyons ; car je ne puis retenir ma plume. Si vous n' avez pas eu d' autre raison pour ce changement de style, que celle qu' il vous a plu de me donner, prenez la peine d' examiner, comme je me souviens de vous y avoir exhortée,

p415

ce qu' il faut penser de cette raison. Pourquoi votre amie souffriroit-elle que vous fussiez volée sans le savoir ? Lorsqu' une personne se sent attaquée d' un rhume, son premier soin est de chercher comment elle a pu le gagner ; et lorsqu' elle croit s' en être rendu bon compte, elle prend son parti, qui est, ou de lui laisser son cours, ou d' employer quelques remèdes pour s' en délivrer, s' il est fort incommodé. De même, ma chère, avant que la maladie dont vous êtes ou dont vous n' êtes pas attaquée, devienne si importune qu' elle vous

oblige au régime, permettez que je cherche avec vous d' où elle peut venir. Je suis persuadée, aussi certainement que je suis sûre d' écrire, que, d' un côté, la conduite indiscreète de vos parens, et de l' autre, l' adresse insinuante de Lovelace, du moins, si cet homme n' est pas un plus grand fou que tout le monde ne le pense, amèneront les choses à ce point, et feront son ouvrage pour lui ?

Mais passons. Si ce doit être Lovelace ou Solmes, le choix n' admet aucune discussion. Cependant, en supposant de la vérité dans tout ce qu' on raconte, je préférerois tout autre de vos amans à l' un et à l' autre, quelque indignes qu' ils soient aussi de vous. Qui peut être digne, en effet, de Miss Clarisse Harlove ?

p416

Je souhaite que vous ne m' accusiez pas de toucher trop souvent la même corde. Je me croirois inexcusable (d' autant plus que ce point me semble hors de doute ; et que, s' il étoit question de preuves, j' en pourrois tirer de vingt endroits de vos lettres,) inexcusable, dis-je, si vous vouliez avouer ingénûment... avouer quoi ? M' allez-vous dire. Je me flatte, ma chère Anne Howe, que vous ne m' attribuez pas déjà de l' amour.

Non, non. Comment votre Anne Howe pourroit-elle former cette pensée ? *l' amour, ce mot si court à prononcer, porte une signification bien étendue.* quel nom lui donnerons-nous ? Vous m' avez fourni un terme dont le sens est plus resserré, mais qui ne laisse pas de signifier aussi quelque chose : *une sorte de goût conditionnel* . Le voilà, ma chère. ô tendre amie ! Ne sais-je pas combien vous méprisez la pruderie, et que vous êtes trop jeune, trop aimable, pour être une prude ?

Mais écartons ces noms durs ; et souffrez, ma chère, que je vous répète ce que je vous ai déjà dit : c' est que je me croirai en droit de me plaindre extrêmement de vous, si vous vous efforcez, dans vos lettres, de me déguiser quelque secret de votre coeur.

J' ajoute que, si vous m' expliquez nettement

p417

quel degré Lovelace tient ou ne tient pas dans votre affection, je serois plus en état que je ne le suis de vous donner un bon conseil. Vous qui vous êtes fait une si grande réputation de *prescience*, si je puis employer ce terme, et qui la méritez effectivement plus qu' aucune personne de votre âge, vous avez raisonné sans doute avec vous-même sur son caractère, dans la supposition que vous deviez un jour être à lui. Vous avez fait de même pour Solmes ; et de là est venue, sans doute, votre aversion pour l' un, comme votre goût conditionnel pour l' autre. Voulez-vous m' apprendre, ma chère, ce que vous avez pensé de ses bonnes et de ses mauvaises qualités ; quelle impression les unes et les autres ont faites sur vous ? Alors, les mettant dans la balance, nous verrons quel côté pourra vraisemblablement l' emporter, ou plutôt quel côté l' emporte en effet. Il ne faut rien moins que la connoissance des plus intimes replis de votre coeur, pour satisfaire mon amitié. Sûrement vous n' êtes point effrayée de vous confier à vous-même un secret de cette nature. Si vous l' êtes, vous n' en avez que plus de raison de douter de moi. Mais j' ose dire que vous n' avouerez ni l' un ni l' autre ; et je veux bien m' imaginer qu' il n' y a point de fondement pour aucun de ces deux aveux.

p418

Ayez la bonté, ma chère, de faire une observation ; c' est que, si je me suis quelquefois donné des airs de raillerie qui vous ont fait jeter sérieusement les yeux autour de vous, dans le cas sur-tout où vous pouviez attendre de votre meilleure amie un tour de reflexion plus sérieux, ce n' a jamais été à l' occasion des endroits de vos lettres où vous vous êtes expliquée avec assez d' ouverture (ne vous alarmez pas, ma chère), pour ne laisser aucun doute de vos sentimens ; mais seulement lorsque vous avez affecté de la réserve, lorsque vous avez employé des tours nouveaux pour exprimer des choses communes, lorsque vous avez parlé de *curiosité*, de *goût conditionnel*, et que vous avez cherché à vous couvrir sous des termes qui auroient été à l' épreuve de toute autre pénétration que la mienne ; autant d' actes de trahison contre l' *amitié suprême* que nous nous sommes vouée mutuellement. Souvenez-vous que vous m' avez trouvée un

moment en défaut. Vous fîtes valoir alors vos droits. Je vous confessai aussi-tôt, que je n' avois plus que mon orgueil pour défense contre l' amour ; car il est vrai, comme je vous le dis alors, que je ne pouvois soutenir l' idée qu' il fût au pouvoir d' aucun homme de me causer un seul moment d' inquiétude. D' ailleurs, l' homme que j' avois à combattre étoit bien éloigné de valoir le

p419

vôtre ; ainsi, je pouvois m' en prendre autant à mon imprudence qu' à l' ascendant qu' il avoit sur moi. Bien plus (et vous vous en ferez, s' il vous plaît, l' application), vous me fîtes d' abord la guerre sur mes *curiosités* : et lorsque j' en fus au *goût conditionnel*, vous vous souvenez de ce qui arriva ; le coeur cessa de me battre pour lui.

Finissons. Mais à propos de ce que j' ai dit, avec vérité, que mon amant n' étoit point un homme charmant comme le vôtre, nous sommes quatre, Miss Bidulphe, Miss Loyd, Miss Champion et moi, qui vous demandons votre opinion sur une difficulté d' importance ; savoir, jusqu' à quel point la figure a droit de nous engager. Ce cas, au reste, n' est point étranger à votre situation : *remarquez bien cela*, pour employer le style de votre oncle Antonin. Nous demandons aussi s' il faut même compter la figure pour quelque chose, dans un homme qui en tire vanité ; puisque, suivant une de vos observations, cette vanité donne un juste sujet de douter du mérite intérieur. Vous, le modèle de notre sexe, à qui la beauté et les grâces ont été prodiguées, la vanité est un vice dont vous êtes aussi exempte que de tous les autres ; et vous en avez toujours été plus autorisée à soutenir qu' il est inexcusable, jusques dans une femme. Il faut vous apprendre que ce sujet a été vivement

p420

agité dans une de nos dernières conversations. Miss Loyd m' a priée de vous écrire, pour vous demander votre sentiment, auquel vous savez que nous avons toujours déféré dans nos petites disputes. J' espère que, trouvant

quelquefois le tems de respirer sous le poids de vos peines vous aurez assez de liberté d' esprit pour répondre à notre attente. Personne ne répand plus de lumières et de grâces que vous sur tous les sujets que vous traitez. Expliquez-nous aussi comment il se fait que Lovelace, qui paroît apporter tant de soin à parer sa figure, quoiqu' elle ait si peu besoin d' ornemens, trouve le moyen de ne passer aux yeux de personne pour un fat. Que ces questions, ma chère, servent à vous amuser ; du moins, si la seconde peut vous être proposée sans vous déplaire. Un seul sujet, de quelque importance qu' il puisse être, ne suffiroit pas pour occuper un esprit de l' étendue du vôtre. Mais s' il étoit vrai, au fond, que l' un et l' autre vous déplût, mettez ma prière au nombre de tant d' impertinences que vous m' avez pardonnées ; et dites, sans crainte : cette fille est folle ; pourvu que vous ajoutiez : je l' aime néanmoins, et c' est ma fidelle.

LETTRE 38

p421

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

lundi, 20 mars.

Votre dernière lettre m' a touchée si sensiblement, que j' écarte des soins assez considérables, pour me livrer à l' impatience que j' ai d' y répondre. Je veux m' expliquer nettement, sans détour, en un mot, avec l' ouverture de coeur qui convient à notre amitié mutuelle.

Mais souffrez que j' observe d' abord, et que j' observe avec reconnoissance, que si je vous ai donné, dans vingt endroits de mes lettres, des preuves si peu équivoques de mon estime pour M Lovelace, que vous ayez cru devoir m' épargner en faveur de leur clarté, c' est en avoir usé avec une générosité digne de vous.

Croyez-vous qu' il y ait au monde un homme si méchant, qu' il ne donne pas d' occasion, à ceux même qui doutent de son caractère, d' être plus satisfaits de lui dans un tems que dans un autre, et lorsqu' il la donne en effet, n' est-il pas juste qu' en parlant de lui, les expressions soient mesurées à sa conduite ? Je crois devoir à un homme qui me rend des soins, autant de justice que s' il ne m' en rendoit pas. Il me semble qu' il

y a si peu

p422

de générosité, un air si tyrannique, à prendre droit de son respect pour le maltraiter, du moins lorsqu' il n' en donne pas d' autre sujet, que je ne voudrois pas être celle qui se permet cette sorte de rigueur. Mais, quoique je ne pense qu' à me contenir dans les bornes de la justice, il est peut-être difficile d' empêcher que ceux qui connoissent les vues de cet homme, ne me trouvent un air de partialité en sa faveur, sur-tout, si c' est une femme qui fait cette observation, et qu' ayant été autrefois prise elle-même, elle veuille se faire un triomphe de voir son amie aussi foible qu' elle. Les ames nobles, qui aspirent à la même perfection (et je ne regarde pas l' amour comme une imperfection non plus, lorsque l' objet en est digne), méritent, à mon avis, qu' on leur passe un peu de cette généreuse espèce d' envie. Si l' esprit de vengeance a quelque part à cette réflexion, c' est une vengeance, ma chère, qu' il faut entendre dans le sens le plus doux que ce mot puisse recevoir. J' aime votre badinage, comme je vous l' ai dit plusieurs fois. Quoique, dans l' occasion, il puisse causer un peu de peine à une ame ingénue, qui vient ensuite à sentir qu' il entre moins de fiel que d' amitié dans le reproche, et tourne tous ses sentimens à la reconnoissance. Savez-vous à quoi la chose se réduit ? Je serai sensible à la peine, dans cette lettre

p423

peut-être ; mais je vous ferai, dans la suivante, des remercimens qui ne cesseront jamais. Cette explication, ma chère, en sera une aussi pour toutes les petites sensibilités que j' ai pu vous laisser voir dans d' autres lettres, et dont il peut arriver que je ne me défende pas mieux à l' avenir. Vous me rappelez souvent par un excellent exemple, que je ne dois pas souhaiter d' être épargnée. Je ne me souviens pas de vous avoir rien écrit sur l' homme en question, qui n' ait été à son désavantage plutôt qu' à sa louange. Mais si vous en jugez autrement, je ne vous donnerai pas la

peine d' en chercher des preuves dans mes lettres. Les apparences du moins doivent avoir été contre moi, et mon étude sera de les rectifier. Ce que je puis vous assurer avec beaucoup de vérité, c' est que, quelque sens que mes termes aient pu vous présenter ; mon intention n' a jamais été d' user avec vous de la moindre réserve. Je vous ai écrit avec l' ouverture de coeur qui convenoit à l' occasion. Si j' avois pensé au déguisement, ou si j' avois eu quelque raison de m' y croire obligée, peut-être aurois je évité de donner lieu à vos remarques sur la *curiosité* que j' ai eue de savoir ce que la famille de M Lovelace pense de moi, sur mon *goût conditionnel* , et sur d' autres points de cette nature. Je vous ai dit de bonne foi,

p424

dans le tems, quelles étoient mes vues par rapport au premier, et je m' en rapporte volontiers aux termes de ma lettre. à l' égard du second, je ne cherchois qu' à me rendre telle qu' il convient à une personne de mon sexe et de mon caractère, dans une malheureuse situation où elle est accusée d' un amour contraire au devoir, et où l' objet qu' on suppose à sa passion est un homme de mauvaises moeurs. Vous approuvez, j' en suis sûre, le désir que j' avois de paroître ce que je devois être, quand je n' aurois pas eu d' autre vue que de mériter la continuation de votre estime. Mais, pour me justifier sur la réserve... ô ma chère ! Il faut que je quitte ici la plume.

LETTRE 39

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

lundi, 20 mars.

Cette lettre vous apprendra, ma chère, les raisons qui m' ont fait interrompre ici brusquement ma réponse à la vôtre d' hier, et qui m' empêcheront peut-être de la finir et de vous l' envoyer plutôt que demain ou le jour suivant, d' autant plus que j' ai beaucoup à dire sur les sujets que vous m' avez proposés. Aujourd' hui,

p425

je vous dois le récit d' un nouvel effort que mes amis ont tenté sur moi par le ministère de la bonne Madame Norton.

Il paroît qu' ils l' avoient fait avertir, dès hier, de se trouver ici ce matin, pour recevoir leurs instructions, et pour employer l' ascendant qu' ils lui connoissent sur mon esprit. Je m' imagine qu' ils s' en promettoient du moins un effet convenable à leurs vues ; c' étoit de me rendre inexcusable à ses propres yeux, et de lui faire voir qu' il n' y avoit point de fondement aux plaintes qu' elle a voulu faire plusieurs fois à ma mère, de la rigueur avec laquelle je suis traitée. L' avantage que je me suis attribué d' avoir le coeur libre, leur fournissoit un argument pour me convaincre d' obstination et de perversité, parce qu' ils se croyoient en droit de conclure que, n' ayant point d' estime particulière pour aucun homme, mes oppositions ne pouvoient venir que de ces deux causes. à présent que, pour leur ôter cette arme, je leur ai donné lieu de me supposer des sentimens de préférence, ils sont résolus d' en venir promptement à l' exécution de leur système ; et c' est dans cette intention qu' ils ont appelé au secours une femme vénérable, pour laquelle ils me connoissent un respect qui approche de celui de la nature.

Elle a trouvé mon père, ma mère, mon frère,

p426

ma soeur, mes deux oncles et ma tante Hervey, qui s' étoient assemblés pour l' attendre.

Mon frère a commencé par l' informer de tout ce qui s' est passé depuis la dernière fois qu' on lui a permis de me voir. Il lui a lu les endroits de mes lettres où, suivant leurs interprétations, j' avoue ma préférence pour M Lovelace. Il lui a rendu compte de leurs réponses en substance ; après quoi, il lui a déclaré leurs résolutions.

Ma mère a pris la parole après lui. Je vous raconte, mot pour mot, tout ce que j' ai appris de ma bonne Norton.

Après lui avoir exposé combien de fois on avoit eu l' indulgence d' approuver mes autres refus, combien elle avoit employé d' efforts pour me faire consentir à obliger une fois toute la famille, et l' inflexible fermeté de mes résolutions ; ô chère Madame Norton ! Lui a-t-elle dit, auriez-vous jamais cru que ma Clarisse, et votre Clarisse, fût capable d' une opposition si déterminée aux volontés des meilleurs de tous les parens ?

Mais voyez ce que vous pouvez obtenir d' elle. L' entreprise est trop avancée pour lui laisser le moindre espoir que nous en puissions revenir. Son père, ne se défiant point de son obéissance, a réglé tous les articles avec M Solmes. Quels articles, Madame Norton ? Quels avantages, et pour elle et pour toute la famille !

p427

En un mot, il dépend d' elle de nous lier tous par de véritables obligations. M Solmes, qui connoît ses excellens principes, et qui espère aujourd' hui par sa patience, ensuite par ses bonnes manières de l' engager d' abord à la reconnoissance, et par degrés à l' amour, est disposé à fermer les yeux sur tout.

(fermer les yeux sur tout, ma chère ! Monsieur Solmes fermer les yeux sur tout ! Voilà une étrange expression).

Ainsi, Madame Norton, (c' est ma mère qui continue) si vous êtes convaincue que c' est le devoir d' un enfant de se soumettre à l' autorité de ses parens, dans les points les plus essentiels, comme dans les plus légers, je vous prie de tenter quel pouvoir vous aurez sur son esprit. Je n' en ai aucun. Son père et ses oncles n' en ont pas davantage. Cependant son intérêt propre est de nous obliger tous ; car, à cette condition, la terre de son grand-père n' est pas la moitié de ce qu' on se propose de faire pour elle. Si quelqu' un est capable de vaincre tant d' obstination, c' est vous : et j' espère que vous accepterez volontiers cette commission.

Madame Norton a demandé s' il lui étoit permis de faire ses représentations sur les circonstances, avant que de monter à mon appartement.

p428

Mon frère s' est hâté de lui répondre qu' on l' avoit fait appeler pour faire des représentations à sa soeur, et non à l' assemblée. Et vous pouvez lui dire, Dame Norton, (car il a l' arrogance de ne jamais la nommer autrement) que les choses sont si avancées avec M Solmes, qu' il n' est plus question de reculer : par conséquent, point de représentations, ni de votre part, ni de la sienne.

Soyez bien sûre, Madame Norton, lui a dit mon père, d' un ton irrité, que nous ne serons pas joués par un enfant. Il ne sera pas dit que nous soyons les sots de l' aventure, comme si nous n' avions aucune autorité sur notre propre fille. En un mot, nous ne souffrirons pas qu' elle nous soit enlevée par un libertin détestable, qui a pensé tuer notre fils unique. Ainsi, croyez-moi, le meilleur parti pour elle, est de se faire un mérite de son obéissance ; car il faut qu' elle obéisse, si je vis, quoique, par l' indiscrete bonté de mon père, elle se croie indépendante de moi, qui suis le sien. Aussi, depuis ce tems-là, n' a-t-elle pas été ce qu' elle étoit auparavant. C' est une disposition injuste... qui m' a l' air de prospérer comme il plaira au ciel. Mais si jamais elle épouse ce vil Lovelace, je mangerai en procès jusqu' au dernier schelling. Donnez-lui cet avis de ma part ; et que le testament peut être cassé, et qu' il le sera.

p429

Mes oncles se sont joints à mon père, avec la même chaleur.
Mon frère a fait les déclarations les plus violentes.
Ma soeur n' a pas été plus modérée.
Ma tante Hervey a dit, avec plus de douceur, qu' il n' y avoit point d' occasion où le gouvernement des parens fût plus convenable que dans celle du mariage, et qu' il lui paroissoit très-juste qu' on me fît là-dessus des loix.
C' est avec ces instructions que la bonne femme est montée à ma chambre. Elle m' a fait le récit de tout ce qui venoit de se passer. Elle m' a pressée long-tems de me rendre avec tant de candeur, pour s' acquitter de sa commission, que j' ai cru plus d' une fois qu' ils l' avoient fait entrer dans leurs intérêts. Mais après avoir reconnu mon insurmontable aversion pour leur favori, elle a déploré avec moi l' excès de mon infortune.
Ensuite elle a voulu s' assurer si j' étois sincère dans l' offre que je fais de me réduire au célibat. Lorsqu' après m' avoir examinée, elle n' a pu douter de mes dispositions, elle est demeurée si convaincue qu' une offre qui exclut M Lovelace doit être acceptée, qu' elle s' est empressée de descendre ; et quoique je lui aie représenté qu' il ne m' a rien servi de l' avoir proposée plusieurs fois, elle a cru pouvoir m' en garantir le succès.

Mais elle est bientôt revenue tout en pleurs, et fort humiliée des reproches qu' elle s' est attirés par ses instances. Ils lui ont répondu que mon devoir est d' obéir, quelques loix qu' il leur plaise de m' imposer ; que ma proposition n' est qu' un artifice pour gagner du tems ; qu' il n' y a que mon mariage avec M Solmes qui puisse les satisfaire ; qu' ils me l' ont déjà déclaré, et qu' ils ne peuvent être tranquilles qu' après la célébration, parce qu' ils n' ignorent pas combien Lovelace a d' ascendant sur mon coeur ; que j' en suis convenue moi-même dans mes lettres à mes oncles, à mon frère et à ma soeur, quoique je l' aie désavoué à ma mère avec beaucoup de mauvaise foi ; que je me repose sur leur indulgence, et sur le pouvoir que je crois avoir sur eux ; qu' ils ne m' auroient pas bannie de leur présence, s' ils ne savoient eux-mêmes que leur considération pour moi surpasse de beaucoup celle que j' ai pour eux ; mais qu' enfin ils veulent être obéis ; sans quoi, jamais ils ne me rendront leur affection, quelles qu' en puissent être les conséquences. Mon frère a jugé à propos de reprocher à la pauvre femme, de n' avoir servi qu' à m' endurcir par ses *lamentations vides de sens* . Il y a dans l' esprit des femmes, lui a-t-il dit, un fond de perversité et d' orgueil théâtral, qui est capable de faire tout risquer à une jeune tête romanesque,

telle que la mienne, pour exciter la pitié par des aventures extraordinaires. Je suis d' un âge et d' un tour d' esprit, a dit l' insolent, qui peut fort bien me faire trouver des charmes dans une mélancolie d' amour. Il répond bien que ma tristesse, qu' elle faisoit valoir en ma faveur, ne sera jamais mortelle pour moi, mais il n' ose promettre qu' elle ne le sera pas pour la plus tendre et la plus indulgente de toutes les mères. Enfin, il a déclaré à Madame Norton qu' elle pouvoit retourner encore une fois à ma chambre, mais que, si le succès ne répondoit pas mieux à l' opinion qu' ils ont eue d' elle, ils la soupçonneroient de s' être laissé corrompre par l' homme qu' ils détestent tous. à la vérité, tous les autres ont

blâmé cette indigne réflexion, qui a pénétré la bonne femme jusqu' au fond du coeur ; mais il n' en a pas moins ajouté, sans être contredit de personne, que, si elle ne pouvoit rien obtenir de son *doux enfant* , nom apparemment qu' elle m' a donné dans le mouvement de sa tendresse, elle pouvoit se retirer, ne pas revenir sans être rappelée, et laisser *son doux enfant* à la disposition de son père.

Réellement, ma chère, il n' y a jamais eu de frère aussi insolent et aussi dur que le mien. Comment se fait-il qu' on exige de moi tant de résignation, tandis qu' on lui permet de traiter avec

p432

cette arrogance une si honnête femme et d' un caractère si sensé ?

Cependant elle lui a répondu que toutes ses railleries sur la douceur de mon naturel, n' empêchoient pas qu' il ne fût vrai, comme elle pouvoit l' en assurer, qu' il y avoit peu d' esprits aussi doux que le mien ; et qu' elle avoit toujours observé que, par les bonnes voies, on pouvoit tout obtenir de moi, dans les choses mêmes qui étoient contraires à mon opinion.

Ma tante Hervey a dit, là-dessus, que le sentiment d' une femme si raisonnable lui paroissoit mériter quelque réflexion ; et qu' elle avoit quelquefois douté elle-même si l' on n' auroit pas mieux fait de commencer par les méthodes qui font ordinairement plus d' impression sur les caractères généreux. Elle s' est attiré un reproche de mon frère et de ma soeur, qui l' ont renvoyée à ma mère, pour savoir d' elle-même si elle ne m' avoit pas traitée avec une indulgence sans exemple. Ma mère a répondu, qu' elle croyoit avoir poussé l' indulgence assez loin ; mais qu' il falloit convenir, comme elle l' avoit représenté plusieurs fois, que l' accueil qu' on m' avoit fait à mon retour, et la manière dont M Solmes m' avoit été proposé, n' étoient pas les moyens par lesquels on auroit dû commencer.

On lui a fermé la bouche : vous devinez qui,

p433

chère Miss Howe. Ma chère, ma chère, vous

avez toujours quelque objection à faire, quelque excuse à donner en faveur d' une fille rebelle ! Souvenez-vous de la manière dont elle nous a traités, vous et moi. Souvenez-vous que le misérable que nous haïssons avec tant de justice, n' auroit jamais la hardiesse de persister dans ses vues, si l' obstination de cette perverse créature n' étoit un encouragement pour lui. Madame Norton, (en s' adressant à elle avec colère) remonte encore une fois ; et si vous croyez devoir espérer quelque chose de la douceur, vous avez permission de l' employer ; mais si vous n' en tirez aucun fruit, qu' il n' en soit plus question.

Oui, ma bonne Norton, lui a dit ma mère, employez ce que vous connoissez de plus fort sur son esprit. Si vous avez le bonheur de réussir, nous monterons, ma soeur Hervey et moi, nous l' amènerons, entre nos bras, pour recevoir la bénédiction de son père et les caresses de tout le monde. Vous nous en serez mille fois plus chère.

Madame Norton est revenue à moi, et m' a répété avec larmes tout ce qu' elle venoit d' entendre. Mais, après ce qui s' étoit passé entr' elle et moi, je lui ai dit qu' elle ne pouvoit se promettre de me faire entrer dans des mesures qui étoient uniquement celles de mon frère, et

p434

pour lesquelles j' avois tant d' aversion. Elle m' a serrée entre ses bras maternels. Je vous quitte, très-chère miss ! M' a-t-elle dit ; je vous quitte, parce que je le dois. Mais permettez que je vous conjure de ne rien faire témérairement, rien qui ne soit convenable à votre caractère. Si tout ce qu' on dit est vrai, M Lovelace n' est pas digne de vous. Si vous avez la force d' obéir, faites attention que le devoir vous y oblige. J' avoue qu' on ne prend pas la meilleure méthode, avec un esprit si généreux ; mais considérez qu' il y a peu de mérite dans l' obéissance, lorsqu' elle n' est pas contraire à nos propres désirs. Faites attention à ce qu' on doit attendre d' un caractère aussi extraordinaire que le vôtre. Faites attention qu' il dépend de vous d' unir ou de diviser à jamais votre famille. Quoiqu' il soit fort chagrinant pour vous d' être ainsi poussée par la force, j' ose dire qu' après avoir considéré sérieusement les choses, votre prudence vous fera vaincre toutes sortes de préjugés. Par-là, vous acquerrez, aux yeux

de toute votre famille, un mérite qui vous sera non seulement glorieux, mais qui, vraisemblablement dans l' espace de quelques mois, deviendra pour vous une source pure et constante de repos et de satisfaction.

Considérez, chère maman Norton, lui ai-je répondu, que ce n' est pas une démarche légère

p435

qu' on exige de moi, ni une démarche de peu de durée. Il est question de ma vie entière. Considérez aussi que cette loi me vient d' un frère impérieux, qui gouverne tout à son gré. Voyez jusqu' où va le désir que j' ai de les satisfaire, lorsque j' offre de renoncer au mariage, et de rompre à jamais toute correspondance avec l' homme qu' ils haïssent, parce que mon frère le hait. Je considère tout, ma très-chère miss, mais, avec ce que j' ai dit, considérez seulement vous-même que, si vous vous trouviez malheureuse après avoir rejeté leurs volontés pour suivre les vôtres, vous seriez privée de la consolation qui fait la ressource d' une fille vertueuse, lorsque, s' étant soumise à la conduite de ses parents, le succès d' un mariage ne répond point à leurs espérances.

Il faut que je vous quitte, m' a-t-elle répété. Votre frère va dire, (elle s' est mise à pleurer), que je vous endure par mes lamentations insensées. Il est bien dur en effet qu' on ait tant d' égard pour l' humeur d' un enfant, et si peu pour l' inclination de l' autre. Mais je ne vous répète pas moins que c' est votre devoir d' obéir, si vous pouvez vous faire cette violence. Votre père a confirmé par ses ordres le système de votre frère. C' est à présent le sien. Je m' imagine que le caractère de M

p436

Lovelace n' est pas si propre à justifier votre choix que leur dégoût. Il est aisé de voir que l' intention de votre frère est de vous décréditer dans l' esprit de tous vos amis, et particulièrement dans celui de vos oncles ; mais cette raison même devrait vous porter, s' il est possible, à les obliger, pour déconcerter ses mesures peu généreuses. Je prierai le ciel pour vous ; c' est

tout ce qui me reste à vous offrir. Il faut que je descende, pour leur déclarer que vous êtes résolue de ne jamais prendre M Solmes : le faut-il ?

Pensez-y, miss ; le faut-il ?

Oui, ma chère maman, il le faut. Voici, en même tems, de quoi je puis vous assurer : jamais il ne m' échappera rien qui puisse faire déshonneur au soin que vous avez pris de mon éducation.

Je souffrirai tout, excepté de me voir forcée à mettre la main dans celle d' un homme qui ne peut jamais avoir aucune part à mon affection. Je m' efforcerai, par mon respect, par mon humilité, par ma patience de fléchir le coeur de mon père. Mais je préférerai la mort, sous toutes sortes de formes, au malheur d' épouser cet homme-là.

Je tremble, m' a-t-elle dit, de descendre avec une réponse si décisive. Ils vont s' en prendre à moi. Mais souffrez qu' en vous quittant, j' ajoute une observation, que je vous conjure de ne jamais

p437

perdre de vue. " les personnes distinguées par la prudence, et par des talens tels que les vôtres, semblent distribuées dans le monde pour donner, par leurs exemples, du crédit à la religion et à la vertu. Qu' elles sont coupables, lorsqu' elles s' égarent ! Quelle ingratitude pour cet être-suprême qui les a favorisées d' un si précieux bienfait ! Quelle perte pour le monde ! Quelle plaie pour la vertu ! Mais c' est ce que j' espère qu' on ne dira jamais de Miss Clarisse Harlove " .

Je n' ai pu lui répondre que par mes larmes ; et lorsqu' elle m' a quittée, j' ai cru que la meilleure partie de mon coeur partoît avec elle.

Il m' est venu à l' esprit de descendre aussi-tôt, et de prêter l' oreille à la manière dont elle seroit reçue. On lui a fait un accueil conforme à ses craintes. Veut-elle ? Ne veut-elle pas ? Point de lamentations vagues, Madame Norton, (vous jugez qui lui a tenu ce discours.) est-elle résolue, ou non, de se soumettre à la volonté de ses parens ?

C' étoit lui fermer la bouche sur tout ce qu' elle alloit dire en ma faveur. S' il faut m' expliquer si nettement, a-t-elle répondu, Miss Clarisse mourra plutôt que d' être jamais... à d' autres que Lovelace, a interrompu mon frère. Voilà, madame, voilà, monsieur, ce que c' est

que la docilité de votre fille. Voilà le *doux enfant* de Madame Norton. Oh bien ! Bonne dame, vous pouvez reprendre le chemin de votre demeure : je suis chargé de vous interdire toute correspondance avec cette fille perverse, autant que vous faites cas de l' amitié de toute notre famille et de chacun de ceux qui la composent. Ensuite, personne n' ouvrant la bouche pour le contredire, il l' a menée lui-même à la porte, sans doute avec ce cruel air d' insulte que les riches hautains prennent sur le pauvre qui a le malheur de leur déplaire.

Ainsi, chère amie, vous êtes informée de la manière dont on me prive désormais du conseil d' une des plus prudentes et des plus vertueuses femmes du monde, quoique le besoin que j' en ai toujours eu ne puisse qu' augmenter. Je pourrais à la vérité lui écrire et recevoir ses réponses par vos mains : mais s' il arrivoit qu' on la soupçonnât de cette correspondance, je sais qu' elle ne voudroit point se rendre coupable d' un mensonge, ni de la moindre équivoque ; et l' aveu qu' elle feroit, après les défenses qu' elle a reçues, lui feroit perdre à jamais la protection de ma mère. C' est un point de quelque importance pour elle ; car, dans ma dernière maladie, j' ai obtenu de ma mère que, si je mourais sans avoir fait quelque chose pour cette excellente femme, elle

se chargeroit elle-même de lui assurer une honnête subsistance, qui peut lui devenir nécessaire lorsqu' elle ne sera plus en état de s' aider de son aiguille, comme elle fait aujourd' hui avec assez d' avantage.

Quelles seront à présent leurs mesures ? N' abandonneront-ils pas leurs projets, en reconnoissant que ce ne peut être qu' une invincible antipathie qui rend opiniâtre un esprit qui n' est pas naturellement inflexible ? Adieu, ma chère. Pour vous, soyez heureuse. Il semble que, pour l' être parfaitement, tout ce qui vous manque, c' est de savoir que votre bonheur dépend de vous.

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

le sommeil est si loin de mes yeux, quoiqu' il soit minuit, que je vais reprendre le sujet que j' ai été forcée d' interrompre, et satisfaire ensuite votre désir et celui de nos trois amies, autant du moins que le partage de mes idées m' en laisse

p440

capable. J' espère que le sombre silence qui règne à cette heure, pourra mettre un peu de calme dans mon esprit.

Il s' agit de me justifier pleinement d' une aussi grave accusation que celle d' avoir des réserves pour la plus chère de mes amies. Je reconnoîtrai d' abord, comme je crois l' avoir déjà fait plusieurs fois, que, si M Lovelace paroît à mes yeux sous un jour supportable, il en a l' obligation aux circonstances particulières où je me trouve ; et j' assure hardiment que, si on lui avoit opposé un homme de sens, de vertu et de générosité, un homme sensible aux peines d' autrui, ce qui m' auroit donné une assurance morale qu' il en auroit été moins capable de manquer de reconnaissance pour les attentions d' un coeur obligeant ; si l' on avoit opposé à M Lovelace un homme de ce caractère, et qu' on eût employé les mêmes instances pour le faire accepter, je ne me connois pas moi-même, si l' on avoit eu les mêmes raisons de me reprocher cette obstination invincible dont on m' accuse aujourd' hui. La figure même ne m' auroit point arrêtée ; car c' est le coeur qui doit avoir la première part à notre choix, comme le plus sûr garant de la bonne conduite d' un mari.

Mais, dans la situation même où je suis, persécutée, poussée par de continuelles violences,

p441

je vous avoue que je sens quelquefois un peu plus de difficulté que je ne voudrois, à trouver dans les bonnes qualités de M Lovelace de quoi me soutenir contre le dégoût que j' ai pour les autres hommes.

Vous dites que je dois avoir raisonné avec moi-même, dans la supposition que je puisse

quelque jour être à lui. J' avoue que je me suis quelquefois mise à cette épreuve ; et pour répondre à la sommation de ma plus chère amie, je veux exposer devant elle les deux côtés de l' argument.

Commençons par ce qui se présente en sa faveur. Lorsqu' il fut introduit dans notre famille, on insista d' abord sur ses vertus négatives. Il n' avoit point de passion pour le jeu, pour les *courses de cheval* , pour la chasse du renard, pour la débauche de table. Ma tante Hervey nous avoit averties, en confidence, de tous les désagrémens auxquels une femme un peu délicate est exposée avec un buveur ; et le bon sens nous apprenoit assez que la sobriété dans un homme n' est pas un point à négliger, puisque l' excès donne lieu tous les jours à tant de fâcheuses aventures. Je me souviens que ma soeur relevoit particulièrement

p442

cette favorable circonstance dans son caractère, pendant qu' elle avoit quelque espérance d' être à lui.

On ne l' a jamais accusé d' avarice, ni même de manquer de générosité ; et lorsqu' on s' est informé de sa conduite, on n' a point trouvé de profusion et d' extravagance à lui reprocher. Son orgueil, assez louable sur ce point, l' a garanti de ces deux excès. D' un autre côté, il est toujours prêt à reconnoître ses fautes. On ne l' entend jamais badiner sur la religion ; c' est le défaut du pauvre M Wyerley, qui paroît s' imaginer qu' il y a de l' esprit à dire des choses hardies, qui sont toujours choquantes pour une ame sérieuse. Dans la conversation, il a toujours été irréprochable avec nous ; ce qui montre, quelqu' idée qu' on puisse avoir de ses actions, qu' il est capable de recevoir les influences d' une compagnie décente ; et que vraisemblablement, dans celle qui l' est moins, il suit l' exemple, plutôt qu' il ne le donne. Une occasion, qui n' est pas plus ancienne que samedi dernier, ne l' a pas peu avancé dans mon estime, du côté de la retenue ; quoiqu' en même tems il n' ait pas manqué d' assurance. Du côté de la naissance, on ne peut lui contester l' avantage sur tous ceux qui m' ont été proposés.

p443

Si l' on peut juger de ses sentimens par cette réflexion, qui vous fit plaisir dans le tems ; " que lorsque le bon sens se trouve réuni avec la véritable qualité et les distinctions héréditaires, l' honneur s' applique de lui-même, et *joint comme un gant* " : (expression qui lui est familière ; et vous savez de quel air aisé il la relève) " tandis que l' *homme nouveau* , ajouta-t-il, celui qu' on a vu *croître comme un mousseron* , (autres de ses termes favoris) devient arrogant de ses honneurs et de ses titres " : si ces idées, dis je, pouvoient servir à faire juger de lui, il faudroit conclure, en sa faveur, que, de quelque manière que sa conduite réponde à ses lumières, il n' ignore pas ce qu' on est en droit d' attendre des personnes de sa naissance. La conviction est la moitié du chemin à l' amendement. Il jouit d' un bien considérable, et celui qui doit lui revenir est immense... il n' y a rien à dire de ce côté-là.

Mais il est impossible, au jugement de quelques personnes, qu' il fasse jamais un mari tendre et complaisant. Ceux qui pensent à m' en donner un tel que Solmes, et par des méthodes si violentes, n' ont pas bonne grâce de me faire cette objection. Il faut que je vous dise comment j' ai raisonné là-dessus avec moi-même ; car vous

p444

devez vous ressouvenir que je suis encore à la partie favorable de son caractère. Une grande partie du traitement auquel une femme doit s' attendre avec lui, dépendra peut-être d' elle-même. Peut-être sera-t-elle obligée, avec un homme si peu accoutumé à se voir contrarier, de joindre la pratique de l' obéissance au voeu qu' elle aura fait d' obéir. Elle devra se faire un soin continuel de plaire. Mais quel est le mari qui ne s' attende pas à trouver ces dispositions dans une femme ; avec plus de raison, peut-être, s' il n' a pas lieu de croire qu' elle l' ait préféré dans son coeur avant que de prendre ce titre ? Et n' est il pas plus facile et plus agréable d' obéir à un homme qu' on a choisi, quand il ne seroit pas toujours aussi raisonnable qu' on le désire, qu' à celui qu' on n' auroit jamais eu si l' on avoit pu se dispenser de l' avoir ? Pour moi, je crois que les loix conjugales étant l' ouvrage des hommes, qui ont fait de l' obéissance une partie du voeu des femmes, elles ne doivent point, même en bonne

politique, laisser voir à un mari qu'elles puissent violer leur part du contrat, quelque légère qu'elles en croient l'occasion ; de peur qu'il ne s'avise, étant lui-même le juge, de ne pas attacher plus d'importance à d'autres points dont elles auroient une plus grave opinion. Mais, au fond, un article juré si solennellement ne doit jamais être négligé.

p445

Avec ces principes, dont je suppose qu'une femme ne s'écarte point dans sa conduite, quel sera le mari assez misérable pour la traiter brutalement ? La femme de Lovelace sera-t-elle la seule personne au monde pour laquelle il n'ait point un retour de civilité et de bonnes manières ? On lui accorde de la bravoure : a-t-on jamais vu qu'un homme brave, s'il n'est pas dépourvu de sens, ait été absolument une âme basse ? L'inclination générale de notre sexe pour les hommes de ce caractère, fondée apparemment sur le besoin que notre douceur naturelle, ou plutôt l'éducation nous donne d'une protection continuelle, marque assez que, dans l'idée commune, il y a peu de différence entre *brave et généreux*. Mettons les choses au pis : me fera-t-il une prison de ma chambre ? M'interdira-t-il les visites de ma chère amie, et me défendra-t-il toute correspondance avec elle ? M'ôtera-t-il l'administration domestique, lorsqu'il n'aura point à se plaindre de mon gouvernement ? établira-t-il une servante sur moi, avec la liberté de m'insulter ? N'ayant point de sœur, permettra-t-il à ses cousines Montaigu ; et l'une ou l'autre de ces deux dames, voudra-t-elle accepter la permission de me traiter tyranniquement ? Autant de suppositions impossibles. Pourquoi donc, ai-je

p446

pensé souvent, pourquoi me tentez-vous, ô cruels amis ! D'essayer la différence ? Et puis, s'est glissé le plaisir secret de se croire propre à faire rentrer un homme de ce caractère dans le sentier de la vertu et de l'honneur ; à servir de cause seconde pour le sauver, en prévenant tous les malheurs dans lesquels un esprit si entreprenant est capable de se précipiter ; du

moins s' il est tel qu' on le publie.
Dans ce jour, et lorsque j' y ai joint qu' un
homme de sens aura toujours plus de facilité
qu' un autre à revenir de ses erreurs, je vous
avoue, ma chère, qu' il m' en a coûté quelque
chose pour éviter de prendre le chemin dont on
s' efforce de me détourner avec tant de violence.
Tout l' empire qu' on m' attribue sur mes passions,
et dont on prétend que je tire tant de gloire à
mon âge, ne m' a suffi que difficilement.
Ajoutez que l' estime de ses proches, tous
irréprochables, à l' exception de lui, a mis un
poids considérable du même côté de la balance.
Mais jetons les yeux sur l' autre. Lorsque j' ai
réfléchi sur la défense de mes parens ; sur l' air
de légèreté, humiliante pour tout mon sexe,
qu' il y auroit dans une préférence de cette
nature : qu' il est absolument sans vraisemblance
que ma famille enflammée par la rencontre, et

p447

soutenue dans cette chaleur par l' ambition et les
artifices de mon frère, puisse jamais étouffer
son animosité : qu' il faudroit m' attendre par
conséquent à d' éternelles divisions, me présenter à
lui et aux siens à titre de personne obligée, qui
n' auroit que la moitié du bien qu' elle doit
apporter : que son aversion pour eux est aussi
forte que celle qu' ils ont pour lui : que toute sa
famille est détestée par rapport à lui, et qu' elle
rend bien le change à la mienne : qu' il est dans
une très-mauvaise réputation pour les moeurs, et
qu' une fille modeste, qui ne l' ignore pas, doit
être choquée de cette idée : qu' il est jeune,
dominé par ses passions, d' un naturel violent,
artificieux néanmoins, et porté, je crains, à la
vengeance : qu' un mari de ce caractère seroit
capable d' altérer mes principes, et de mettre
mes espérances au hasard pour la vie future :
que ses propres parens, deux vertueuses tantes
et un oncle, dont il attend de si grands
avantages, n' ont aucun ascendant sur lui : que,
s' il a quelques qualités supportables, elles ont
moins pour fondement, la vertu que l' orgueil :
qu' en reconnoissant l' excellence des préceptes
moraux, et faisant profession de croire des
récompenses et des punitions dans un autre état,
il ne laisse pas de vivre comme s' il méprisoit
les uns, et qu' il bravât les autres : l' apparence
qu' il y a que

la teinture de ses principes peut se communiquer à sa postérité : qu' étant informée de tout ce que je dis, et n' en ignorant pas l' importance, je serois plus inexcusable que dans le cas de l' ignorance, puisqu' une erreur contre le jugement est pire, infiniment pire, qu' un défaut de lumières dans la faculté qui juge : lorsque je me livre à toutes ces réflexions, je dois vous conjurer, ma chère, de demander au ciel, avec moi et pour moi, qu' il ne permette jamais que je sois forcée à des mesures indiscretes, qui puissent me rendre inexcusable à mes propres yeux. C' est l' essentiel, après tout ; l' opinion du public ne doit tenir que le second rang.

J' ai dit, à sa louange, qu' il est prêt à reconnoître ses fautes : cependant, j' ai de grandes restrictions à faire sur cet article. Il m' est venu quelquefois à l' esprit que cette ingénuité pourroit être attribuée à deux causes, peu capables l' une et l' autre d' exciter la confiance ; l' une, qu' il est tellement dominé par ses vices, qu' il ne pense pas même à les combattre ; la seconde, qu' il y a peut-être de la politique à passer condamnation sur une moitié de son caractère, pour mettre l' autre à couvert, tandis que la totalité peut ne rien valoir. Cette ruse arrête des objections auxquelles il seroit embarrassé à répondre : elle lui attire l' honneur de l' ingénuité, lorsqu' il n' en

peut obtenir d' autre, et que la discussion peut-être ne serviroit qu' à lui faire découvrir d' autres vices. Vous conviendrez que je ne le ménage point ; mais tout ce que ses ennemis disent de lui ne sauroit être faux. Je reprendrai la plume dans quelques momens.

Quelquefois, si vous vous en souvenez, nous l' avons pris toutes deux pour un homme d' esprit des plus simples et des plus naïfs que nous eussions jamais connus. Dans d' autres tems, il nous a paru un des plus profonds et des plus rusés mortels avec qui nous eussions eu quelque familiarité : de sorte qu' après une visite où nous pensions l' avoir approfondi, il nous en rendoit une autre où nous étions prêtes à le regarder comme un homme impénétrable. C' est une remarque, ma chère, qu' il faut compter parmi les ombres du tableau. Cependant, tout bien examiné, vous

en avez jugé favorablement, jusqu' à soutenir que son principal défaut est un excès de franchise, qui lui fait négliger les apparences, et qu' il est trop étourdi pour être capable d' artifice. Vous avez soutenu que, lorsqu' il dit quelque chose de louable, il croit véritablement ce qu' il dit ; que ses changemens et sa légèreté sont l' effet de sa constitution, et doivent être mis sur le compte d' une santé florissante, et de la bonne

p450

intelligence d' un corps et d' une ame qui, suivant votre observation, se plaisent ensemble ; d' où vous avez conclu que, si ce bon accord de ses facultés corporelles et intellectuelles étoit réglé par la discrétion, c' est-à-dire, si sa vivacité pouvoit se renfermer dans les bornes des obligations morales, il seroit fort éloigné d' être un compagnon méprisable pour toute la vie.

Pour moi, je vous disois alors, et je suis encore portée à croire, qu' il lui manque un coeur, et, par conséquent, que tout lui manque. Une tête de travers peut recevoir un meilleur tour, et n' est pas incapable de conviction : mais qui donnera un coeur à ceux qui n' en ont point ? Il n' y a que la grâce du ciel qui puisse changer un mauvais coeur, par une opération qui approche beaucoup du miracle. Ne devoit-on pas fuir un homme qu' on soupçonne seulement de ce vice ? à quoi pensent donc les parens, hélas ! à quoi pensent-ils, lorsque, poussant une fille au précipice, ils l' obligent de penser mieux qu' elle ne feroit d' un homme suspect, pour en éviter un autre qui lui est odieux ?

Je vous ai dit que je le crois vindicatif. En vérité, j' ai douté quelquefois si sa persévérance, dans les soins qu' il me rend, ne méritoit pas plutôt le nom d' obstination, depuis qu' il a reconnu combien il déplaît à mes parens. à la

p451

vérité, je lui ai vu depuis ce tems-là plus d' ardeur ; mais loin de leur faire sa cour, il prend plaisir à les tenir en alarme. Il apporte son désintéressement pour excuse ; (il ne me persuaderoit pas aisément que c' est politesse) et cette raison est d' autant plus plausible, qu' il leur

connoît le pouvoir de faire tourner à son avantage l'attention qu'il apporteroit à leur plaisir. Je conviens qu'il a lieu de croire (sans quoi il seroit impossible de le souffrir) que les plus humbles soumissions seroient rejetées de sa part ; et je dois dire aussi que, pour m'obliger, il offre de faire les démarches d'une réconciliation, si je veux lui donner quelque espérance de succès. à l'égard de sa conduite à l'église, dimanche dernier, je ne compte pas beaucoup sur ce qu'il m'a dit pour sa justification, parce que je m'imagine que ses modestes intentions étoient revêtues d'une trop forte apparence d'orgueil. Chorey, qui n'est pas son ennemie, auroit-elle pû s'y méprendre ? Je ne lui crois point une aussi profonde connoissance du coeur humain, que quelques personnes se l'imaginent. Ne vous souvenez-vous pas combien il parut frappé d'une réflexion commune qu'il auroit trouvée dans le premier livre de morale ? Un jour qu'il se plaignoit, avec un mélange de menaces, des mauvais discours qu'on avoit tenus contre lui, je lui dis " qu'il devoit les

p452

mépriser, s'il étoit innocent ; et que, s'il ne l'étoit pas, la vengeance ne lavoit pas la tache : qu'on ne s'étoit jamais avisé *de faire une éponge d'une épée* ; qu'il étoit le maître, en se corrigeant de l'erreur qu'un ennemi lui reprochoit, de changer la haine de cet ennemi en amitié ; ce qui devoit passer pour la plus noble de toutes les vengeances, malgré cet ennemi même, puisqu'un ennemi ne pouvoit pas souhaiter de le voir corrigé des fautes dont il l'accusoit " .

L'intention, me dit-il, faisoit la blessure. " comment cela, lui répondis-je, lorsqu'elle ne peut blesser sans l'application ? L'adversaire, ajoutai-je, ne fait que tenir l'épée. C'est vous-même qui vous en appliquez la pointe ; et pourquoi vous ressentir mortellement d'une malice qui peut servir à vous rendre meilleur pendant tout le cours de votre vie " ? Quelles peuvent être les connoissances d'un homme qui a paru fort étonné de ces observations ? Cependant il peut se faire qu'il prenne plaisir à la vengeance, et qu'il croie la même faute inexcusable dans un autre. Il ne seroit pas le seul qui condamnât dans autrui ce qu'il se pardonne à lui-même.

C' est après ces considérations, ma chère ; c' est après avoir reconnu combien la balance l' emporte

p453

d' un côté sur l' autre, que je vous ai dit, dans une de mes lettres. *pour tout au monde, je ne voudrais pas avoir pour cet homme-là ce qu' on appelle de l' amour* : et j' allois plus loin que la prudence ne le permettoit, lorsque je composois avec vous, par le terme de *goût conditionnel* , sur lequel votre raillerie s' est exercée.

Mais je crois vous entendre dire : quel rapport tout ce verbiage a-t-il à la question ? Ce ne sont que de purs raisonnemens. Vous n' en avez pas moins de l' amour. En avez-vous, ou non ?

L' amour, comme la maladie des vapeurs, n' en est pas moins enracinée, pour n' avoir pas de causes raisonnables auxquelles on puisse l' attribuer. Et de là vous revenez à vous plaindre de mes réserves.

Eh bien donc, ma chère, puisque vous le voulez absolument, je crois qu' avec tous ses défauts, j' ai plus de goût pour lui que je ne m' en serois jamais crue capable, et plus, tous ses défauts considérés, que je ne devrois peut-être en avoir. Je crois même que les persécutions qu' on me fait souffrir peuvent m' en inspirer encore plus, sur-tout lorsque je me rappelle, à son avantage, les circonstances de notre dernière entrevue, et que, de l' autre côté, je vois chaque jour quelque nouvelle marque de tyrannie. En un mot, je vous avouerai nettement, puisqu' avec vous

p454

les explications ne peuvent être trop claires ; que, s' il ne lui manquoit rien du côté des moeurs, je le préférerois à tous les hommes que j' aie jamais connus.

Voilà donc, me direz-vous, ce que vous appelez un goût conditionnel ! Je me flatte, ma chère, que ce n' est rien de plus. Je n' ai jamais senti d' amour ; ainsi, je vous laisse à juger si c' en est, ou si ce n' en est pas. Mais j' ose dire que si c' en est, je ne le reconnois pas pour un aussi puissant monarque, pour un conquérant aussi indomptable que je l' ai entendu représenter ; et je m' imagine que, pour être irrésistible, il doit

recevoir plus d' encouragement que je ne crois lui en avoir donné, puisque je suis bien persuadée que je pourrais encore, sans battemens de coeur, renoncer à l' un des deux hommes pour être délivrée de l' autre.

Mais parlons un peu plus sérieusement. S' il étoit vrai, ma chère, que le malheur particulier de ma situation m' eût forcée, ou, si vous le voulez, m' eût engagée à prendre du goût pour M Lovelace, et que ce goût, à votre avis, se fût changé en amour ; vous qui êtes capable des plus tendres impressions de l' amitié, qui avez de si hautes idées de la délicatesse de notre sexe, et qui êtes actuellement si sensible aux disgrâces d' une personne que vous aimez, auriez-vous dû

p455

pousser si loin cette amie infortunée, sur un sujet de cette nature, particulièrement lorsqu' elle n' a pas cherché, comme vous croyez le pouvoir prouver *par vingt endroits* de mes lettres, à se tenir en garde contre votre pénétration ? Peut-être quelques railleries de bouche auroient été plus convenables, sur-tout si votre amie eût été à la fin de ses peines, et qu' elle eût affecté des airs de prude en rappelant le passé. Mais vous asseoir gaiement, comme je me le représente, pour me les écrire avec une sorte de triomphe, assurément, ma chère (et j' en parle moins pour mon intérêt que pour l' honneur de votre générosité, car je vous ai dit plus d' une fois que votre badinage me plaît,) ce n' est pas la plus glorieuse de vos actions, du moins si l' on considère la délicatesse du sujet, et celle de vos propres sentimens.

Je veux m' arrêter ici, pour vous y laisser faire un peu de réflexion.

Passons à la question, dont vous voulez savoir ce que je pense, sur le degré de force que la figure doit avoir pour engager notre sexe. Il me semble que, votre demande ayant rapport à moi, je dois non seulement vous expliquer mes idées en général, mais considérer aussi le sujet dans ma situation particulière, pour vous mettre

p456

en état de juger jusqu' où mes amis ont tort ou

raison, lorsqu' ils m' attribuent beaucoup de prévention en faveur de l' un et contre l' autre, du côté de la figure. Mais j' observerai d' abord qu' en comparant M Lovelace et M Solmes, ils sont très-bien fondés à s' imaginer que cette considération peut avoir quelque pouvoir sur moi ; et leur imagination se transforme en certitude.

Il est certain que la figure a quelque chose, non seulement de plausible et d' attrayant pour une femme, mais de propre même à lui donner une sorte de confiance à son choix. Elle fait, à la première vue, de favorables impressions qu' on souhaite de voir confirmées : et s' il arrive en effet qu' une heureuse expérience les confirme, on s' applaudit de son jugement ; on en aime mieux la personne, pour nous avoir donné lieu de prendre une opinion flatteuse de notre propre pénétration.

Cependant j' ai toujours eu pour règle générale, que, dans un homme comme dans une femme, une belle figure doit être suspecte ; mais sur-tout dans les hommes qui doivent estimer beaucoup plus en eux mêmes les qualités de l' ame que celles du corps. à l' égard de notre sexe, si l' opinion publique rend une femme vaine de sa beauté, jusqu' à lui avoir fait négliger des qualités plus importantes et plus durables, on sera disposé

p457

à l' excuser, puisqu' une jolie folle n' en est pas moins sûre de plaire, sans qu' on sache trop bien pourquoi. Mais c' est un avantage si court, qu' il ne peut être regardé d' un oeil d' envie. Lorsque ce soleil d' été arrive à son déclin, lorsque ces grâces légères, ces voltigemens de papillon s' évanouissent, et que l' hiver de l' âge amène des glaces et des rides, celle qui a négligé ses plus précieuses facultés, sentira les justes effets de son imprudence. Comme une autre Hélène, elle n' aura pas la force de soutenir la *réflexion même* de son miroir ; et ne se trouvant plus que la simple qualité de vieille femme, elle tombera dans le mépris qui est attaché à ce caractère ; tandis que la femme raisonnable, qui porte dans un âge avancé l' aimable caractère de la vertu et de la prudence, voit remplacer une frivole admiration par un respect solide, qui lui fait gagner beaucoup au change.

Si c' est un homme qu' on suppose vain de sa figure, qu' on lui trouvera l' air efféminé ! Avec du génie même, il ne donnera jamais rien aux exercices

de l' esprit. Son ame sera toujours répandue
au dehors ; toutes ses occupations seront
bornées à son extérieur, et peut-être à le rendre
ridicule en croyant le parer. Il ne fait rien qui
n' ait rapport à lui, il n' admire que lui ; et
malgré les corrections du théâtre, qui tombent
si souvent sur la fatuité, il s' aveugle sur
lui-même,

p458

et s' abyme dans ce caractère, qui le rend l' objet
du mépris d' un sexe, et le jouet de l' autre.
Tel est presque toujours le cas de vos belles
figures, et de tous ces hommes qui aspirent à se
distinguer par l' ajustement : ce qui me fait
répéter que la figure seule est une considération
tout à fait méprisable. Mais lorsqu' à la figure un
homme joint du savoir, et d' autres talens qui
lui attireroient de la distinction sous toute autre
forme, cette espèce d' avantage est une addition
considérable au mérite personnel ; et s' il n' est
point altéré par un excès d' amour-propre ou par
de mauvaises moeurs, l' homme qui le possède est
un être véritablement estimable.

On ne peut refuser du goût à M Lovelace.
Autant que je suis capable d' en juger, il est
versé dans toutes les connoissances qui appartiennent
aux beaux arts. Mais quoiqu' il ait une manière,
qui lui est propre, de faire tourner sa vanité à
son avantage, on s' apperçoit qu' il est trop
content de sa figure, de ses talens, et même de sa
parure ; avec le bonheur néanmoins, pour son
ajustement, d' être toujours mis d' un air si aisé,
qu' on s' imagine que c' est sa moindre étude. à
l' égard de sa figure, je me croirois inexcusable
de contribuer à nourrir sa vanité, en marquant le
moindre égard pour une distinction qu' on ne
sauroit lui disputer.
à présent, ma chère, puis-je vous demander

p459

si j' ai répondu à votre attente ? Si vous me
trouvez au-dessous de mon entreprise, je
m' efforcerai de la reprendre avec plus de succès dans
une situation plus tranquille ; car il me semble
que mes réflexions traînent, que mon style rampe,
et que mon imagination est abattue. Je ne me

sens de vigueur dans l' esprit, que pour vous dire combien je suis dévouée à vos ordres.
p s. l' insolente Betty-Barnes vient de me réchauffer l' imagination, par le récit du discours suivant, qu' elle prétend avoir entendu tenir à Solmes. Cette hideuse créature se vante, dit-elle, " d' être sûre à présent de la petite précieuse, et cela, sans y mettre beaucoup du sien. Quelque aversion que je puisse avoir eue pour sa personne, il peut compter du moins sur mes principes, et ce sera un amusement pour lui de voir par quels jolis degrés je reviendrai à chercher les moyens de lui plaire. (l' horrible personnage !) c' étoit une observation de son oncle, qui connoissoit parfaitement le monde, que la crainte est un garant plus sûr que l' amour, pour la bonne conduite d' une femme à l' égard de son mari ; quoique, pour lui, il soit résolu, avec une si aimable personne, de tenter ce qu' il peut attendre de

p460

l' amour, pendant quelques semaines du moins, parce qu' il a peine à se persuader ce que disoit encore son oncle, que les excès de tendresse ne servent qu' à gâter les femmes. "
que pensez-vous, ma chère, d' un misérable de cette espèce, *endoctriné* sur-tout par son vieux rechigné d' oncle, qui n' a jamais eu la réputation d' aimer les femmes ?

LETTRE 41

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

mardi, 21 mars.

Que ma mère auroit de penchant à me traiter avec bonté, s' il lui étoit permis de le suivre ! Je suis bien sûre qu' on ne me feroit point essayer cette indigne persécution, si sa prudence et son excellent esprit obtenoient la considération qu' ils méritent. J' ignore si c' est à cette chère mère, ou à ma tante, ou peut-être à toutes deux, que j' ai l' obligation d' un nouvel effort qu' on entreprend pour me tenter ; mais voici une lettre remplie de bonté, que j' ai reçue ce matin par les mains de Chorey.

Ma chère enfant, car je dois encore vous donner ce nom, puisque vous pouvez m' être

p461

chère dans tous les sens ; nous avons fait une attention particulière à quelques mots qui sont échappés à votre bonne Norton, et qui nous ont fait entendre que vous vous plaignez de n' avoir pas été traitée, à la première ouverture des intentions de M Solmes, avec autant de condescendance que nous en avons toujours eu pour vous.

Quand cela seroit vrai, chère Clary, vous ne seriez pas excusable d' avoir manqué de votre part, et de vous opposer aux volontés de votre père, dans un point sur lequel il est trop engagé pour reculer avec honneur. Mais tout peut prendre encore une bonne face ; de votre simple volonté, ma chère enfant, dépend le bonheur présent de votre famille.

Votre père me permet de vous dire que, si vous voulez répondre enfin à ses espérances, les mécontentemens passés seront éteints dans l' oubli, comme s' il n' en avoit jamais été question ; mais il m' ordonne aussi de vous déclarer que c' est pour la dernière fois que le pardon vous est offert.

Je vous ai fait entendre, comme vous ne sauriez l' avoir oublié, qu' on avoit demandé à Londres les échantillons de ce qu' il y a de plus riche en étoffes. Ils sont arrivés ; et votre père, pour faire connoître à quel point il est déterminé, veut que je vous les envoie. J' aurois souhaité

p462

qu' ils n' eussent point accompagné ma lettre ; mais, au fond, c' est ce qui importe assez peu. Je dois vous dire qu' on n' a plus autant d' égards pour votre délicatesse, que j' aurois désiré qu' on en eût autrefois.

Ce sont les plus nouvelles, comme les plus riches étoffes, qu' on ait pu découvrir. On a voulu qu' elles fussent convenables au rang que nous tenons dans le monde, au bien que nous devons joindre à celui que votre grand-père vous a laissé, et au noble établissement qu' on vous destine.

Votre père se propose de vous faire présent de six habits complets, avec tous les assortimens. Vous en avez un tout neuf, et un autre que je ne crois pas que vous ayez porté deux fois. Comme le neuf est fort riche, si vous voulez qu' il soit compris dans les six, votre père vous donnera

cent guinées pour en remplacer la valeur.
M Solmes est dans le dessein de vous offrir
une garniture de diamans. Comme vous avez ceux
de votre grand' mère et les vôtres, si vous
aimez mieux les faire remonter dans le goût
moderne, son présent sera converti dans une somme
fort honnête, dont vous aurez la propriété, outre
la pension annuelle pour vos menus plaisirs. Ainsi
vos objections, contre le caractère d' un homme
dont vous n' avez pas aussi bonne opinion que

p463

vous le devriez, ont désormais peu de poids ; et
vous serez plus indépendante que ne devrait
l' être une femme à qui l' on supposeroit moins
de discrétion. Vous savez parfaitement que
moi-même, qui ai apporté plus de bien dans la
famille que vous n' en donnez à M Solmes, je n' ai
point eu des avantages si considérables. Nous
avons cru devoir vous les ménager. Dans les
mariages d' inclination, on insiste moins sur les
termes. Cependant j' aurois regret d' avoir contribué
à ces dispositions, si vous ne pouviez pas surmonter
tous vos dégoûts pour nous obliger.

Ne vous étonnez pas, Clary, que je m' explique
avec cette ouverture. Votre conduite, jusqu' à
présent, ne nous a guère permis d' entrer avec
vous dans un si grand détail. Cependant, après
ce qui s' est passé entre vous et moi dans nos
entretiens, et par lettres entre vous et vos
oncles, vous ne doutez pas quelles doivent être
les suites. Il faut, ma fille, que nous renoncions
à notre autorité, ou vous à votre humeur. Il
n' est pas naturel que vous vous attendiez à
l' un, et nous avons toutes les raisons du monde
de nous attendre à l' autre. Vous savez combien
je vous ai dit de fois que vous devez vous
résoudre à recevoir M Solmes, ou à n' être plus
regardée comme un de nos enfans.
On vous fera voir, quand vous le voudrez,

p464

une copie des articles. Il nous paroît qu' ils sont
à l' épreuve de toutes sortes d' objections. On y
a fait entrer de nouveaux avantages en faveur
de la famille qui n' y étoient pas la première fois
que votre tante vous en a parlé. C' est plus, en

vérité, que nous n' aurions pensé à demander.
Si vous croyez, après les avoir lus, qu' il y ait quelque changement à faire, on le fera volontiers.
Allons, chère fille, déterminez-vous à les lire, ou plutôt, faites mieux ; priez-moi aujourd' hui ou demain de vous les envoyer.
Comme la hardiesse qu' une certaine personne a eue de paroître à l' église, et ce qui nous revient continuellement de ses bravades, ne peut manquer de nous causer des inquiétudes qui dureront aussi long-tems que vous serez à marier, vous ne devez pas être étonnée qu' on ait pris la résolution d' abréger le tems. Ce sera d' aujourd' hui en quinze jours, si vous ne me faites point d' objection que je puisse approuver. Mais si vous vous déterminez volontairement, on ne vous refuseroit pas huit ou dix jours de plus.
Vos délicatesses sur la personne vous feront peut-être trouver quelque inégalité dans cette alliance. Mais il ne faut pas non plus que vous attachiez tant de prix à vos qualités personnelles, si vous ne voulez pas qu' on vous croie trop frappée du même avantage dans un autre homme,

p465

quelque méprisable que cette considération soit en elle-même. C' est le jugement qu' un père et une mère en doivent porter. Nous avons deux filles qui nous sont également chères ; pourquoi Clarisse trouveroit-elle de l' inégalité dans une alliance où sa soeur aînée n' en trouveroit pas, ni nous pour elle, si M Solmes nous l' eût demandée la première ?

Faites-nous donc connoître que vous vous rendez à nos désirs. Votre retraite cesse aussi-tôt. On oublie toutes vos résistances passées. Nous nous reverrons tous heureux, dans vous, et les uns dans les autres. Vous pouvez descendre à ce moment dans le cabinet de votre père, où vous nous trouverez tous deux, et où nous vous donnerons notre avis sur les étoffes, avec les marques d' une cordiale tendresse, et notre bénédiction.

Soyez une fille honnête et sensible, ma chère Clarisse, telle que vous l' avez toujours été. Votre dernière conduite, et le peu d' espoir que diverses personnes ont de votre changement, ne m' ont point empêchée de faire encore cette tentative en votre faveur. Ne trahissez pas ma confiance, très-chère fille. J' ai promis de ne plus employer ma médiation entre votre père et

vous, si cette dernière entreprise est sans succès.
Je vous attends donc, mon amour. Votre père

p466

vous attend aussi. Mais tâchez de ne lui laisser voir aucune trace de chagrin sur votre visage. Si vous venez, je vous serrerai, dans mes bras et sur mon tendre coeur, avec autant de plaisir que j' en aie jamais eu à vous embrasser. Vous ne savez pas, ma fille, tout ce que j' ai souffert depuis quelques semaines, et vous ne le concevrez un jour que lorsque vous vous trouverez dans ma situation. C' est celle d' une mère tendre et indulgente, qui adresse nuit et jour ses prières au ciel, et qui s' efforce, au milieu du trouble, de conserver la paix et l' union dans sa famille. Mais vous connoissez les conditions. Ne venez point, si vous n' êtes pas résolue de les accomplir. C' est ce que je crois impossible, après tout ce que je viens d' écrire.

Si vous venez immédiatement avec un visage tranquille, qui fasse connoître que votre coeur est rangé au devoir, (vous m' avez assurée qu' il étoit libre ; souvenez-vous-en), je serai, comme je l' ai dit, et je vous témoignerai, par les plus tendres marques, que je suis *votre mère véritablement affectionnée* .

Jugez, très-chère amie, combien je dois avoir été touchée d' une lettre où de si terribles déclarations sont accompagnées de tant de tendresse et de bonté ! Hélas ! Me suis-je écriée, pourquoi me vois-je condamnée à des combats si rudes, entre

p467

un ordre auquel je ne puis obéir, et un langage qui me pénètre le coeur ? Si j' étois sûre de tomber morte au pied de l' autel avant qu' une fatale cérémonie puisse donner, à l' homme que je hais, des droits sur mes sentimens, je crois que je me soumettrois à m' y laisser conduire. Mais penser à vivre avec un homme et pour un homme qu' on ne peut souffrir, quel comble d' horreur ! Et puis, comment suppose-t-on que l' éclat des habits et des ornemens soit capable de faire quelque impression sur une fille qui a toujours eu pour principe, que l' unique vue des femmes, dans le soin qu' elles prennent de leur parure, doit

être de se conserver l' affection de leur mari, et de faire honneur à son choix ? Dans cette idée, la richesse même des ajustemens qui me sont offerts, ne doit elle pas augmenter mes dégoûts ? Grand motif en vérité, pour se parer, que celui de plaire à M Solmes ?

En un mot, il ne m' a point été possible de descendre aux conditions qui m' étoient imposées. Croyez-vous, ma chère, que je l' aie pu ? D' écrire, en supposant même qu' on m' eût fait la grâce de lire ma lettre, qu' aurois-je écrit après tant d' efforts inutiles ? Qu' aurois-je offert qui pût être approuvé ? J' ai promené les tourmens de mon coeur dans toutes les parties de ma chambre. J' ai jeté, avec dédain, les échantillons vers la porte. Je

p468

me suis enfermée dans mon cabinet ; j' en suis sortie aussi-tôt. Je me suis assise tantôt sur une chaise, tantôt sur une autre ; je me suis approchée successivement de toutes mes fenêtres ; je ne pouvois m' arrêter à rien. Dans cette agitation, je prenois la lettre pour la relire, lorsque Betty, chargée des ordres de mon père et de ma mère, est venue m' avertir qu' ils m' attendoient tous deux dans le cabinet de mon père. Dites à ma mère, ai-je répondu à Betty, que je demande en grâce de la voir ici un moment ou de pouvoir l' entretenir seule dans le lieu qu' elle voudra choisir. Tandis que cette fille m' obéissoit sans répliquer, j' ai prêté l' oreille du haut de l' escalier, et j' ai entendu mon père, qui disoit d' un ton fort élevé : vous voyez le fruit de votre indulgence. C' est autant de bontés perdues. Que sert de reprocher de la violence à votre fils, lorsqu' il n' y a rien à se promettre que par cette voie ? Vous ne la verrez pas seule. Ma présence est-elle donc une exception que je doive souffrir ?

Représentez-lui, a dit ma mère à Betty, sous quelles conditions il lui est permis de descendre. Je ne la verrai point autrement. Betty est remontée avec cette réponse. J' ai eu recours à ma plume. Mais j' étois si tremblante, qu' à peine avois-je la force de m' en servir ; et quand j' aurois

p469

eu la main plus ferme, je n' aurois pas su ce que je devois écrire. Betty, qui m' avoit quittée, est revenue dans l' intervalle, pour m' apporter ce billet de mon père.

Rebelle et perverse Clary, je vois qu' il n' y a point de condescendance qui soit capable de vous toucher. Votre mère ne vous verra point. Espérez encore moins de me voir ; mais préparez-vous à l' obéissance. Vous connoissez nos volontés ; votre oncle Antonin, votre frère, votre soeur et votre favorite Madame Norton, assisteront à la cérémonie qui sera célébrée à petit bruit dans la chapelle de votre oncle. Lorsque M Solmes pourra vous présenter à nous dans l' état où nous souhaitons de vous voir, peut-être ferons-nous grâce à sa femme ; mais n' en attendez jamais sous la qualité d' une fille perverse. La célébration se faisant en secret, il sera tems ensuite de penser aux habits et à l' équipage. Ainsi disposez-vous à vous rendre chez votre oncle, un des premiers jours de la semaine qui vient. Vous ne paroîtrez devant nous qu' après la conclusion, et c' est une raison de plus pour bannir les délais, car nous sommes las du soin de vous garder dans une prison que vous avez méritée, et de perdre le tems à disputer avec une rebelle. Je n' écoute plus de représentations ; je ne reçois plus de lettres ; j' ai l' oreille fermée

p470

à toutes les plaintes, et vous n' entendrez plus parler de moi, jusqu' à ce que vous me soyez présentée sous un autre nom : c' est la dernière déclaration d' un père irrité.

Si cette résolution est inébranlable, mon père a raison, ma chère, de dire qu' il ne me verra plus, car je ne serai jamais la femme de Solmes. Comptez que la mort m' épouvante beaucoup moins. Mardi au soir.

Lui, cet odieux Solmes, est arrivé au château presque au moment que j' ai reçu la lettre de mon père. Il m' a fait demander la permission de me voir ; je suis extrêmement étonnée de cette audace !

J' ai répondu à Betty, qui étoit chargée du message, qu' il commence par me rendre un père et une mère qu' il m' a fait perdre, et j' examinerai alors si je dois entendre ce qu' il veut de moi. Mais si mes amis refusent de me voir à son occasion, je le verrai encore moins pour

l' amour de lui-même. J' espere, miss, m' a dit Betty, que vous ne voudriez pas que je descendisse avec cette réponse ; il est avec monsieur et madame. Allez, lui ai-je répété dans mon chagrin, et dites-lui que je ne le verrai pas ; on me pousse au désespoir ; je n' ai rien à craindre. Elle est descendue, en affectant beaucoup de

p471

répugnance à se charger de ma réponse. Cependant elle l' a rendue dans toute sa force. Quel bruit j' ai entendu faire à mon père ! Ils étoient tous ensemble dans son cabinet. Mon frère a proposé de me mettre sur le champ hors de la maison, et de m' abandonner à Lovelace et à ma mauvaise destinée. Ma mère a eu la bonté de hasarder quelques mots en ma faveur, sans que j' aie bien pu les entendre ; mais voici la réponse. Ma chère, rien n' est si piquant que de voir prendre le parti d' une rebelle à une femme aussi sensée que vous. Quel exemple pour d' autres enfans ! N' ai-je pas eu pour elle autant d' affection que vous ? Et pourquoi suis-je changé ? Plût au ciel que votre sexe fût capable de quelque discernement ! Mais la folle tendresse des mères n' a jamais fait que des enfans endurcis. Ma mère n' a pas laissé de blâmer Betty, comme cette créature me l' a confessé elle-même, d' avoir rapporté mot pour mot ma réponse ; mais mon père lui en a fait un sujet d' éloge. Cette fille dit qu' il seroit monté en fureur à ma chambre, après avoir entendu que je refuse de voir M Solmes, si mon frère et ma soeur ne l' avoient engagé à se modérer. Que n' est-il monté ? Que ne m' a-t-il tuée pour finir toutes mes peines ? Je n' y regretterois que le mal qu' il auroit pu se faire à lui-même.

p472

M Solmes a daigné plaider pour moi. Ne lui suis-je pas extrêmement obligée ? Toute la maison est en tumulte ; je ne sais quelle en sera la fin. Mais en vérité je suis lasse de la vie. Hélas ! Si heureuse il y a quelques semaines, et si misérable aujourd' hui ! Ma mère pouvoit bien le dire, que j' aurois de rudes épreuves à essayer !

p s. l' imbécille (car voilà comme je suis traitée) est demandée comme par grâce pour une autre sorte d' épreuve. Mon frère et ma soeur désirent qu' on me remette entièrement à leur conduite. On m' assure que mon père y a déjà consenti, quoique ma mère s' y oppose encore. Mais s' ils l' obtiennent, quelle cruauté ne dois je pas attendre de leur haine et de leur jalousie ? Cet avis m' est venu de ma cousine *Dolly Hervey* , par un billet qu' elle a laissé tomber au jardin, sur mon passage. Elle me dit qu' elle brûle de me voir, mais que la défense est expresse, avant que je sois Madame Solmes, ou que j' aie consenti à prendre ce beau nom. Leur persévérance me donne l' exemple ; et je le suivrai, n' en doutez pas.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)